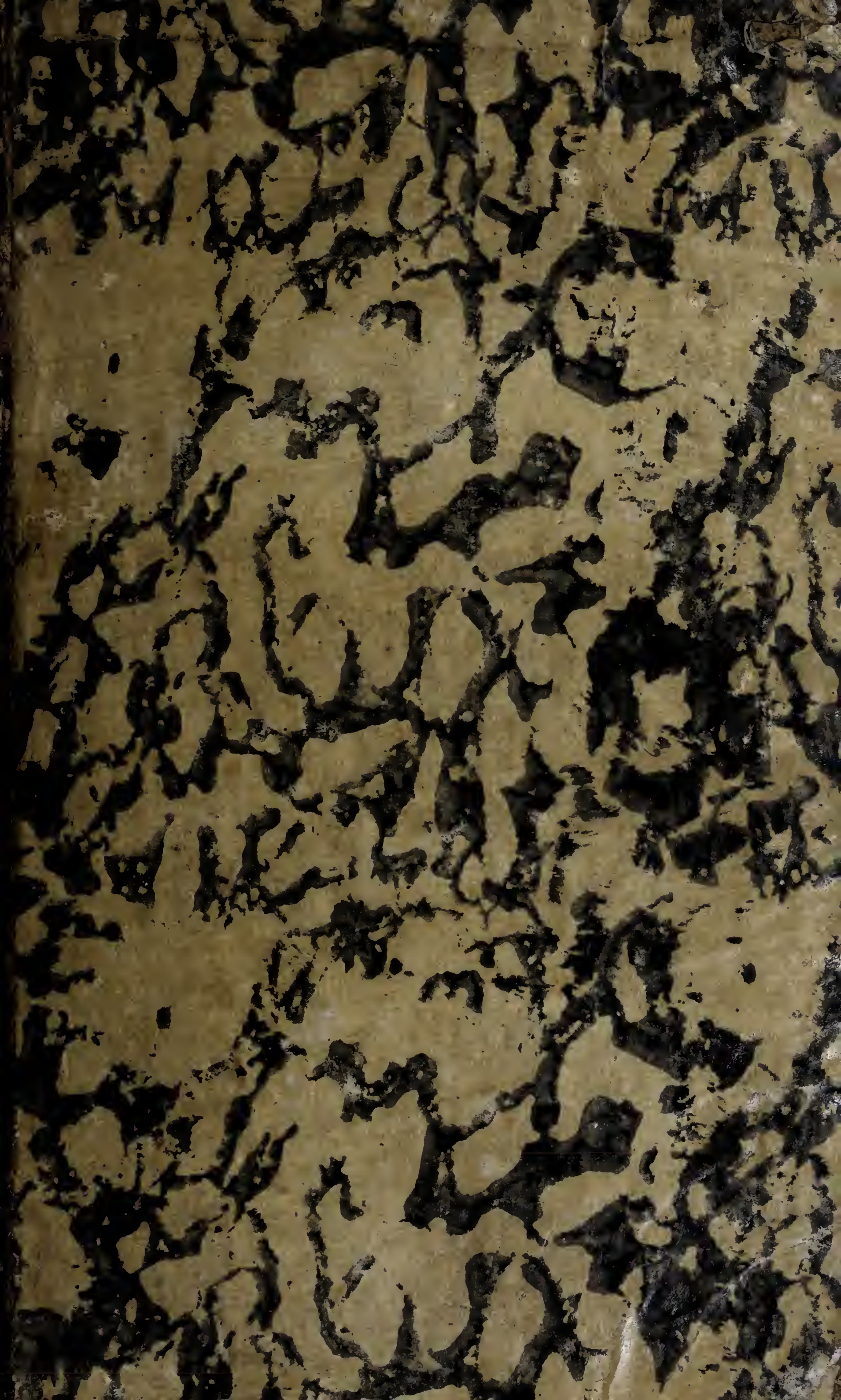
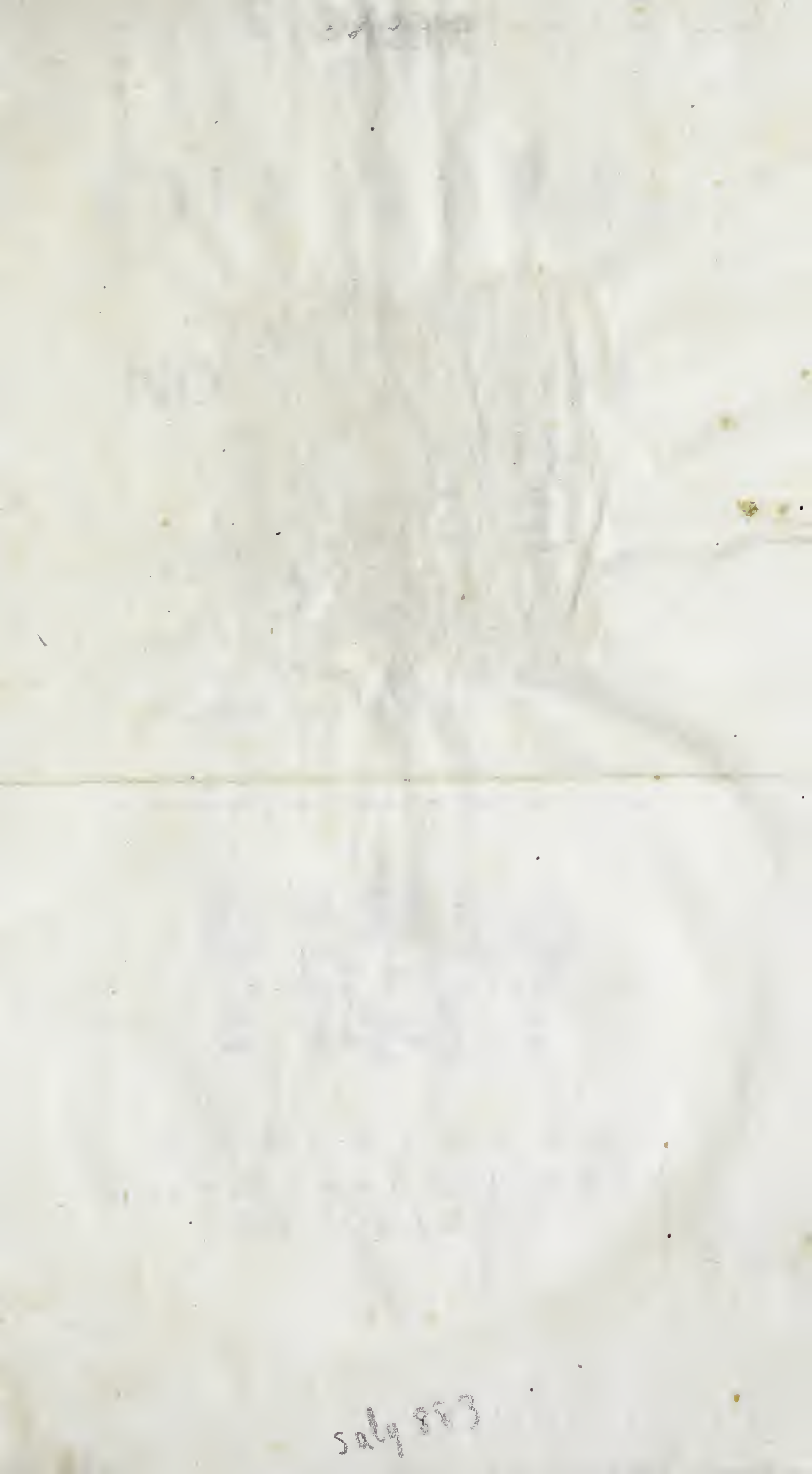


(L. S. Mercier).





DU THÉÂTRE, OU NOUVEL ESSAI SUR L'ART DRAMATIQUE.

Patet omnibus veritas, nundum eſt occupata ; multum ex illâ etiam futuris relictum eſt.

SENEC. Ep. 33.



A AMSTERDAM,
CHEZ E. VAN HARREVELT.
MDCCLXXIII.



EPITRE DEDICATOIRE

A MON FRERE.

Si les expreſſions n'affoibliſſoient pas toujours le langage de deux cœurs qui s'aiment & s'entendent, je donnerois ici un long cours au ſentiment dont le mien eſt rempli; mais ce ſoin, tu le ſais, devient ſuperflu entre nous. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai dit & penſé combien il m'étoit doux d'avoir rencontré l'ami véritable dans l'ami que la nature m'avoit donné; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai remercié le ciel de m'avoir choiſi un frere tel que toi. Il lui a plu d'unir nos ſentimens comme nos ames: notre amitié réſiſtera au tems, & ſera dans cette vie incertaine & orageuſe l'appui le plus conſolant ſur lequel repoſeront deux ames ſenſibles, invinciblement liées l'une à l'autre. Je te dédie ce nouvel Ouvrage, où je me flatte avec une joie ſecrette que tu retrouveras pluſieurs de tes idées; je te le dédie, non-ſeulement pour le plaiſir de t'offrir un monument public de ma juſte tendreſſe, mais en-

core (s'il doit vivre après moi) pour qu'il attefte à nos defcendans combien nous nous fommes aimés & qu'il les invite à s'aimer comme nous. Notre exemple étouffera peut-être un premier levain de difcorde prêt à fermenter, il leur dira que l'amitié fraternelle eft ce qu'il y a de plus doux, de plus durable, de plus augufte dans le monde. Il leur révélera que c'eft dans cette excellente vertu que réfide le fecret de la force de l'homme, ainfi que celui du bonheur qui lui eft permis; & cette amitié tendre qui nous aura unis toute notre vie, ne fera pas encore infructueufe lorfque nous dormirons dans la tombe.

J'ai écrit fur cet Art que tu chéris, & qui mieux vu & différemment traité pourroit rendre l'inftruction générale, répandre dans l'efprit du citoyen des principes utiles, cultiver la raifon publique jufqu'ici fi négligée, ramener enfin les hommes à ces idées fimples, claires, intelligibles, qui font les meilleures de toutes & qui leur paroîtront de la plus étrange nouveauté, car rien de plus nouveau pour eux que les premieres & faciles notions de la vraie morale & de la faine politique.

Cet Art (quoiqu'on en dife) eft peut-être encore dans fon enfance, parce que malgré les efforts de quelques hommes de génie l'édifice d'abord timidement conçu n'a pas été

bâti ſur le plan le plus général & le plus ſolide : on a reſſerré la ſphere de la ſcene, on n'y a fait monter que certains perſonnages, & ceux-là préciſément qu'il ſemble qu'on auroit dû dédaigner : on n'a point apperçu toute la fécondité, toute l'étendue de cet art important : on a eu pour ſa premiere forme une admiration ſuperſtitieuſe. L'écrivain, moins audacieux qu'eſclave, n'a gueres vu que ſon cabinet, au lieu de la ſociété. Même de nos jours, l'aſſemblée qui compoſe ordinairement les auditeurs de nos pieces, ne peut être conſidérée que comme une compagnie particuliere à laquelle les poëtes ont eu le deſſein de plaire excluſivement. Nos pieces reſſemblent aſſez à nos ſalles, car le phyſique gouverne en plus d'un genre (& que trop) le moral. Nos pieces, pour la plupart, ſont vuides de ſens, eu égard à un peuple nombreux ; & je conçois tel édifice vaſte & majeſtueux où il ſeroit impoſſible aux acteurs de repréſenter une de nos bonnes tragédies ſans rire d'eux-mêmes.

Cependant le moyen le plus actif & le plus prompt d'armer invinciblement les forces de la raiſon humaine & de jetter tout-à-coup ſur un peuple une grande maſſe de lumieres, ſeroit, à coup ſûr, le théâtre ; c'eſt-là que, ſemblable au ſon de cette trompette perçante qui doit un jour frapper les morts, une éloquence ſimple & lumineuſe pourroit réveil-

ler en un inſtant une nation aſſoupie: c'eſt-là que la penſée majeſtueuſe d'un ſeul homme iroit enflammer toutes les ames par une commotion électrique: c'eſt-là, enfin, que la légiſlation rencontreroit moins d'obſtacles & opéreroit les plus grandes choſes ſans effort & ſans violence. Le gouvernement, dit-on, s'y oppoſeroit? Que la piece ſoit faite d'abord, & bien faite, l'heure de la repréſentation ne tardera pas, & le gouvernement recevra la loi.

Mais on a ſemblé juſqu'ici méconnoître le vrai but de l'Art Dramatique. Le poëte, au lieu de ſe montrer légiſlateur, avec ce légitime orgueil qui convient à ſon rang, a vaniteuſement obéi au goût frivole & meſquin des Ariſtarques de ſon ſiecle; enſuite il a encenſé les folies plaiſantes & dangereuſes de quelques-uns de ſes compatriotes; tantôt comme le ſtatuaire de la fable, fléchiſſant le premier le genouil devant le monarque qu'il venoit de figurer & d'armer du foudre; tantôt attiſant des paſſions nuiſibles, ſous prétexte de les peindre, oubliant qu'il répandoit la contagion de l'exemple, en même tems qu'il vantoit la fidélité de ſon pinceau.

Ce ne ſont point des ſuffrages paſſagers ou concentrés dans une ville que le poëte doit s'empreſſer à recueillir, il eſt le chantre de la vertu, le grand flagellateur du vice, l'homme de l'univers. S'il flatte les vices regnans

d'une génération corrompue, s'il alimente des erreurs nationales, s'il fléchit ſous le préjugé qui égare ſes contemporains, il ne mérite plus de ſortir de la ligne pour commander; qu'il reſte parmi le troupeau, il n'eſt plus qu'un homme inepte, fait pour le précipiter dans une marche également folle & périlleuſe.

On ne s'eſt point élevé à ces ſpéculations, parce qu'on n'a jamais ſongé au nombre, mais au choix des auditeurs, parce que dans nos miſérables jeux de paume décorés du nom de théâtre, nos ſpectacles n'ont été que *des chambrées*, parce que les raiſonnemens de quelques littérateurs trop accrédités ont borné l'art & détruit ſon eſſor relativement à leur *faire* & aux regles ſacrées de ce prétendu goût dont ils parlent ſans ceſſe & qui n'eſt qu'un mot inventé par eux pour voiler d'une maniere captieuſe la petiteſſe & la froideur de leurs idées.

Notre Théâtre (il faut le dire) gothiquement conçu dans un ſiecle à demi barbare, enfant du hazard & rejetton paraſite, a conſervé l'empreinte de ſa burleſque origine. Notre théâtre n'a jamais appartenu à notre ſol, c'eſt un bel arbre de la Grece, tranſplanté & dégénéré dans nos climats. Il a été greffé par des mains groſſieres & mal-adroites: auſſi n'a-t-il porté que des fruits équivoques & ſans ſubſtance. De ſerviles imitateurs,

copiant jufqu'aux *chœurs grecs*, ont dreffé nos premiers treteaux, treteaux mouvans & qui firent regretter alors *les myfteres* bien plus intéreffans pour la nation. Ces défricheurs agreftes ne connoiffoient ni les mœurs anciennes, ni les mœurs modernes; ils n'ont pu deviner ni ce qu'il falloit emprunter des anciens, ni ce qu'il falloit ajouter à leurs emprunts.

Jodelle, Garnier, Hardi, Mairet, Triftan, Rotrou, font les vrais fondateurs de notre fcene: c'eft une vérité inconteftable. Ils reffufciterent les premiers les fujets antiques, & ne pouvant faire mieux ils donnerent *la Cléopatre captive*, *la Didon qui fe tue*, *la Phedre amoureufe*, *la Troade*, *l'Antigone*, *l'Hercule mourant*, &c. Ils traduifirent le grec & le défigurerent, ils entraînerent fur leurs traces ceux qui vinrent après eux. Nos grands maîtres ont fuivi le même plan : les reffemblances font frappantes ; leur génie, leur goût, leur ftyle, leur élégance, ne les ont point rendus créateurs : on apperçoit chez eux la même coupe, le même ton de dialogue, la même marche, les mêmes dénouemens, & à leur exemple beaucoup plus de paroles que d'action. Ils ont été copiftes, comme leurs prédéceffeurs. Ils ont fu écrire, peindre, intéreffer; mais ils n'ont point déployé une verve originale: ils ont compofé avec leurs bibliotheques, & non dans le

livre ouvert du monde, livre dont le ſeul Moliere a déchiffré quelques pages : goût bizarre & bien étrange de dénaturer un ancien théâtre au lieu d'en conſtruire un neuf relatif à la nation devant laquelle on parle : mais ne cherchant pas même la route de l'invention, ils ont cédé à l'impulſion donnée lors de la renaiſſance des lettres, aurore pâle & lugubre, plus triſte que les ténebres ; ils n'ont ſu ni rompre cette impulſion, ni en imaginer une nouvelle.

J'ai donc oſé combattre à cet égard les préjugés les plus répandus, démontrer que le fondement de notre ſcene eſt tout à la fois vicieux & ridicule ; que le ſyſtême ancien doit néceſſairement changer ſi le François veut avoir un théâtre ; que notre ſuperbe tragédie ſi vantée n'eſt qu'un fantôme revêtu de pourpre & d'or, mais qui n'a aucune réalité ; & qu'il eſt tems que la vérité ſoit plus reſpectée, que le but moral ſe faſſe mieux ſentir, & que la repréſentation de la vie civile ſuccede enfin à cet appareil impoſant & menteur qui a décoré juſqu'ici l'extérieur de nos pieces. Elles ſont muettes pour la multitude, elles n'ont point l'ame, la vie, la ſimplicité, la morale & le langage qui pourroit ſervir à les faire goûter comme à les faire entendre. Le poëte coupable & dédaigneux a élargi encore ces diſtances inhumaines que nous avons mis entre les citoyens. Il

devoit plutôt les rapprocher, mais il ſe ſeroit cru homme du peuple, s'il ſe fut aviſé à écrire pour le peuple : il en a été puni en méconnoiſſant la vraie nature & cette vraiſemblance, mere charmante de l'illuſion, & cet intérêt puiſſant qui remue tous les cœurs ; il s'eſt privé des ſuccès les plus flatteurs, de ces ſuccès qui agitent tout une nation qui les confirme à haute voix ; mais ne les concevant point, il ne les méritoit pas.

Et n'eſt-ce pas le poëte éloquent embraſé d'une flamme vraiment patriotique, qui tient en main le gouvernail de l'opinion publique, dont la force inviſible commande à ceux-mêmes qui ne croient pas lui obéir !

Que l'on combatte ces idées, je n'en ſerai point ſurpris ; plus l'on avance dans la vie, plus l'on eſt eſclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à ſon ſeptieme luſtre eſt déja durement modifié : c'eſt la libre & ardente jeuneſſe qui fait s'ouvrir une nouvelle lice, elle ſeule donne un poids aux idées récentes & utiles, & proſcrit le fatras du ſiecle qui fuit ; tandis que l'âge mûr retient auprès de lui, par pareſſe, l'admiration béante.

Quand la vérité a dépoſé une fois ſon germe, il peut être foulé aux pieds, mais il prend racine, il croît en ſilence, il s'éleve & pouſſe des branches : ſi l'action eſt lente, elle eſt infaillible. Les lumieres qui bleſſent le plus d'abord ne demeurent pas inutiles,

après les avoir méconnues ou dédaignées, l'homme en fait ſon profit, il s'éclaire involontairement.

Les critiques, les commentateurs, les journaliſtes, les diſſertateurs, toute cette tourbe ſcholaſtique qui ne parle que par la bouche des morts & qui leur fait dire les plus impertinentes ſottiſes; tous ces gens, amis des tombeaux & des ténebres, préconiſant tout ce qui eſt fait anciennement, & livrant ſagement la guerre à ce qui ſe fait & à ce qui ſe fera, ont la prunelle des hiboux qui ſe contracte douloureuſement au moindre rayon : ils vous citent ce qu'on a lu mille fois, ils vous parlent de ce qu'on ſait, ils crient au blaſphémateur dès qu'on ſe moque d'eux; ils vous accablent de paſſages & d'autorités étrangeres, ſans quoi ils ne parleroient pas longtems. Il faudra rire de leur engouement ſuperſtitieux, ſi toutefois cela eſt permis quand on ſonge qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts & les véritables aſſaſſins du génie.

Il ne faut point haïr leurs ſatyres, mais bien leurs éloges : leurs ſatyres prouvent du moins l'envie & ſon extrême infériorité. Mais qu'ils ſont inſolens quand ils ſe mettent à louer! c'eſt bien à eux de prendre l'encenſoir: qu'a-t-on beſoin de leur approbation, elle aviliroit pour peu qu'on parût en faire quelque cas. Semblables à ces bons prélats

qui d'un air ſérieux ſacrent les rois & poſent le diadême ſur leurs têtes comme s'ils les faiſoient regner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature, ils font mine de les affermir ſur leurs trônes; on diroit que ce ſont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers & qui conſtatent leurs droits chancelans: ils en impoſent aux lecteurs vulgaires avec des mots qu'ils ſe tranſmettent & des phraſes qu'ils ne ſavent pas même varier : *La décadence des arts eſt totale. Le goût s'eſt perdu. La nature eſt épuiſée, elle ne peut rien produire de ſemblable aux ſiecles paſſés. Le temple de la gloire eſt fermé, & ſes portes ne s'ouvriront plus.* Arrive l'homme qui les briſe à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel, ils vont répétant encore que celui qui y eſt entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illuſtre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon pendant le ſacrifice, ils appellerent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuiſſance. Rubens depuis a peint ſur le même viſage & les douleurs de l'enfantement & la joie d'une mere, & nos critiques ont loué abſolument ſur le même ton & le chef-d'œuvre de l'art & ſon menſonge.

Que ne puis-je enlever & faire diſparoître tous ces modeles qui trompent & égarent,

pour laiſſer à chacun & ſon invention & ſa propre audace! l'Art bientôt y gagneroit.

Oui, pour faire des découvertes dans un art, il eſt plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher ſeul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres: on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant ſans guide; on ne fera que paſſer par la porte commune, en obſervant les pas de ſes prédéceſſeurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les Poëtiques ont gâté & gâtent tous les jours les eſprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oſer d'eux-mêmes, ils auroient entamé la carriere d'une maniere qui leur eût été propre: en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que ſous le même aſpect, & de-là naiſſent triſtement les mêmes réſultats: au lieu de creuſer, ils paſſent légerement ſur les mines les plus fécondes; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés: ils auroient commandé à leur ſiecle, ils lui obéiſſent, ſéduits qu'ils ſont par la ſotte autorité des barbes griſes; ils adoptent ce que ſous un autre point de vue ils auroient rejetté avec mépris. Le vulgaire croit que l'Art ſe perfectionne, parce que les copies ſe multiplient; c'eſt une abondance indigente, & cette fauſſe richeſſe ôte juſqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Telle eſt à peu près en France l'hiſtoire de plusieurs arts, mais ſurtout celle de l'Art Dramatique. On a pris un filon pour la mine entiere, & l'on a voulu faire croire que la mine étoit tarie, tandis qu'elle a des ramifications immenſes, & que ce n'eſt pas encore le filon le plus riche qui ait été découvert. Qui croiroit qu'un Art auſſi étendu au ſimple coup d'œil eſt aſſervi à des entraves qui le reſſerrent autant qu'il eſt poſſible, & que ces entraves burleſques ſont rédigées en code ! Tu me diras : pourquoi donc tracer auſſi ton code ? Mon motif eſt bien différent ; c'eſt pour recommander à tout jeune homme qui ſe ſentira quelque génie pour la compoſition, à jetter préalablement au feu toutes les *Poëtiques*, à commencer par celle-ci.

Je t'embraſſe de tout mon cœur,

Frere & ami ***.

Ce 18 Janvier 1773.

TABLE.

Fin de la Table.



ESSAI SUR L'ART DRAMATIQUE.

INTRODUCTION.

Le Spectacle eſt un menſonge ; il s'agit de le rapprocher de la plus grande vérité : le Spectacle eſt un tableau ; il s'agit de rendre ce tableau utile, c'eſt-à-dire de le mettre à la portée du plus grand nombre, afin que l'image qu'il préſentera ſerve à lier entr'eux les hommes par le ſentiment victorieux de la compaſſion & de la pitié. Ce n'eſt donc pas aſſez que l'ame ſoit occupée, ſoit même émue ; il faut qu'elle ſoit entraînée au bien, il faut que le but moral, ſans être caché ni trop offert, vienne ſaiſir le cœur & s'y établiſſe avec empire.

Etre écrivain, c'eſt déja beaucoup ; mais être un écrivain utile, influer ſur les mœurs de ſes concitoyens, les épurer au flambeau de la morale, c'eſt ſaiſir le plus beau privilege de la nature humaine (*a*).

(*a*) Les vrais gens de lettres ſont aujourd'hui les citoyens les plus utiles & qui méritent le plus de reconnoiſ-

La Poéſie Dramatique préſente l'homme à l'homme, nous apprend à traiter avec nos ſemblables, accélere la marche de nos idées, perfectionne notre raiſon & notre ſenſibilité, nous fait rougir, nous aide à nous relever de nos fautes. C'eſt dans ce tableau qu'on peut ſe guérir des petiteſſes & des écarts de l'amour-propre; & ce cenſeur aimable parle ſi ſecrétement, que nous pouvons être corrigés ſans que l'œil d'autrui ſoit viſiblement frappé du changement.

Je reſſens une véritable joie en voyant la Poéſie Dramatique, le plus ſéduiſant & le plus ingénieux des arts d'imitation, univerſellement répandu, univerſellement eſtimé. C'eſt le plus précieux héritage que nous aient tranſmis

---

ſance; ils répandent les lumieres qui forment l'éducation publique; ils expoſent les vrais principes du bonheur des Etats: leurs idées ont fait du bien dans pluſieurs pays, & en ont conſolé d'autres par l'eſpérance qu'elles ſeroient tôt ou tard adoptées. Il eſt ſûr qu'ils ont pris une direction qui ne peut être que favorable au genre humain. Ils ſont redoutés & haïs des tyrans, parce que ceux-ci les jugent amis de la vérité & conſervateurs des droits de l'homme. Ils ſont tels en effet. Enfin, le corps des gens de lettres paroît animé, d'un bout de l'Europe à l'autre, d'un même eſprit, & s'avançant ainſi conſtamment ſous les bannieres de la philoſophie, il dictera néceſſairement aux hommes d'Etat & aux rois les leçons qui doivent commencer la félicité publique. Nos neveux ſeront certainement plus heureux que nous.

les anciens. Il ne demande plus qu'à être perfectionné. Je dis perfectionné, & je m'explique: car s'il est d'un stupide de ne pas admirer nos meilleures pieces, il seroit d'un esprit borné de ne pas sentir confusement qu'il manque encore à l'art un nouveau degré de vie & d'intérêt. Cet art est si étendu qu'il surpasse le génie de nos grands Poëtes, & qu'il n'a pu acquérir même par eux tous les dévéloppemens dont il est susceptible. La premiere direction donnée au Théâtre n'étoit peut-être pas la plus heureuse. Il se pourroit qu'il y eût un genre à créer, qui pût mener l'art plus loin qu'il ne l'est dans les Tragédies & Comédies, même les plus admirées. L'art, quoiqu'on en dise, n'est peut être pas à son comble, puisque tous les ordres de citoyens (*a*) ne le goûtent pas également; l'art n'est point à son comble, puisque l'illusion échappe par quelques côtés; l'art, enfin, n'est point à son comble, puisqu'il n'a pas produit tous les effets qu'on en devoit attendre.

Une salle de Spectacle est parmi nous le seul point de réunion qui rassemble les hommes;

(*a*) Nous n'avons point en France de Spectacle proprement dit, mais des assemblées particulieres, où quelques hommes réunis, après s'être formé un goût délicat, mais composé, mais factice, ont donné une valeur exorbitante à des ouvrages qui, quoique beaux, ont dans leur structure & dans leur idiome quelque chose d'étranger & d'inaccessible au reste de la nation.

& où leur voix puiſſe s'élever de concert (*a*). C'eſt-là que triomphe ce ſentiment intime qui pénetre l'ame, & qui, pour me ſervir de l'expreſſion d'un diſciple de Pythagore, l'avertit de ſa divinité. L'Art (*b*) Dramatique en devient plus important, plus auguſte, plus intéreſſant, & ſous ce point de vue l'on peut appeller le Théâtre le chef-d'œuvre de la ſociété.

Qu'il me ſoit permis de répandre ici mes idées, bonnes ou mauvaiſes, vraies ou paradoxales; je les livre telles que je les ai conçues, ſans me donner pour l'interprete des oracles du goût, ſans prétendre aſſervir aucun

---

(*a*) Il fut des tems où le fanatiſme appelloit & ſoulevoit les peuples, où il produiſoit des effets rapides & merveilleux. Ces tems ne ſont plus. C'eſt la raiſon aujourd'hui, bien plus lente, bien plus ſtérile, qui inſenſiblement ploye tout en ſilence. Ce moyen n'eſt ni auſſi actif, ni auſſi étendu, mais il paroît devoir être infaillible à la longue: enfin, c'eſt le ſeul dont il ſoit permis d'uſer; il faut donc le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller.

(*b*) *Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul*, dit l'Ecriture. En effet la compaſſion ne peut prendre naiſſance & pouſſer des racines profondes que dans ces ſociétés où les hommes peuvent ſe communiquer leurs ſentimens & apprendre à connoître réciproquement leurs beſoins & leur foibleſſe. Des êtres iſolés ou concentrés ne connoiſſent que leur maniere d'exiſter: pour ſe porter hors de ſoi & partager les ſouffrances d'autrui, il faut apprendre la langue de l'infortune. Le théâtre dévéloppe cet inſtinct, cette tendance naturelle que nous avons tous pour nos ſemblables.

homme à nos opinions. Les paradoxes tombent, les vérités ſurnagent, comme l'a dit Helvetius & comme l'a prouvé ſon livre. Je dirai avec Montaigne : *Je donne mon avis, non comme bon, mais comme mien.* On peut avancer des héréſies littéraires ſans un danger bien réel, & les héréſies en ce genre auront peut-être le ſort qu'elles ont eu dans des matieres plus ſérieuſes ; elles ſerviront à éclaircir le dogme & à l'affermir d'une maniere plus inébranlable.

Je ne répondrai point dans cet ouvrage aux adverſaires du Théâtre (*a*). S'il exiſtoit un peuple qui trouvât ſes plaiſirs dans ſes occupations,

---

(*a*) Les adverſaires du Théâtre épuré ſont des charlatans en ſurplis, jaloux & envieux par métier, qui voudroient que leur ſalle de Spectacle ne deſemplît point de monde, afin que l'on ne parlât que d'eux & que l'on n'admirât que leurs trois points, leurs lieux communs de morale, leurs fréquentes exclamations & leur éloquence geſticulante. Il faut ſe moquer de leur plat rigoriſme, de leurs prétentions vaniteuſes, & les renvoyer doucement à leur auditoire, où ils pourront faire un fort grand bien, lorſque contens d'enſeigner une morale ſimple & pure, ils n'apprendront pas au peuple ce qu'il ignore & ce qu'il n'imagine pas. Il ne faut point traiter ces adverſaires comme on traita le docteur Guillaume Prynne en Angleterre, à qui l'univerſité d'Oxford fit couper deux oreilles pour un beau livre contre les repréſentations théâtrales. Quand on agit ainſi, on n'eſt plus digne d'entendre de bonnes Comédies ; on mérite d'aller toute ſa vie au ſermon.

qui fût laborieux ſans être aſſervi, qui ſçût préférer à tout autre ſpectacle celui de la nature, qui n'eût point de vices, qui fût aſſez vertueux pour n'offrir que des ridicules, qui loin du luxe ne connût que l'induſtrie, la ſimplicité, aſſez heureux, enfin, pour dédaigner les arts, c'eſt-à-dire pour les eſtimer indifférens ou nuiſibles à ſon bonheur; il ſeroit dangereux de tranſporter chez ce peuple un Théâtre: ſes mœurs innocentes & pures pourroient s'altérer; diſtrait de ſes paiſibles voluptés il en chercheroit de fauſſes; le Spectacle ne lui conviendroit pas, parce qu'il lui ſeroit parfaitement inutile. Mais pour un peuple qui a beſoin d'être ramené à ces loix primitives & ſaintes dont il s'eſt prodigieuſement écarté, à ce ſentiment naturel que les préjugés ont éteint; le Spectacle lui eſt avantageux & néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il faut ſouſtraire aux yeux d'une fille innocente le tableau séduiſant d'un amour légitime & permis, & qu'il faut le montrer aux yeux de celle qui ayant oublié la pudeur, peut encore rougir & rentrer ſous ſes aimables loix. Le Spectacle eſt donc bon en lui-même, & n'eſt mauvais que dans ſes abus: les abus ne ſont pas inſéparables du Théâtre; au contraire, ils peuvent être prévenus & détruits.

CHAPITRE I.

De la fin que doit ſe propoſer l'Art Dramatique.

QU'EST-CE que l'Art Dramatique ? C'eſt celui qui par excellence exerce toute notre ſenſibilité, met en action ces riches facultés que nous avons reçues de la nature, ouvre les tréſors du cœur humain, féconde ſa pitié, ſa commiſération, nous apprend à être honnêtes & vertueux ; car la vertu s'apprend, & même avec quelqu'effort. Laiſſez dormir les précieuſes facultés de l'homme, elles s'anéantiront peut-être ; il deviendra dur par inertie, par habitude : éveillez-les, il ſera tendre, ſenſible, compatiſſant. C'eſt ainſi qu'une voix exercée acquiert de la légéreté, de la ſoupleſſe, de la douceur, de la force & de l'étendue.

Pluſieurs hommes pechent par une ame rétrécie & commune, & c'eſt faute d'avoir été dilatée par la chaleur du ſentiment qu'elle demeure froide & engourdie ; mais ſi elle vient à ſentir les charmes de cette ſympathie qui lie un être à un autre, ſi des larmes ont fondu la glace de ce cœur, une fois amolli il prendra la direction de la vertu.

J. J. Rouſſeau a dit que celui-là peut s'eſtimer vertueux qui n'a fait aucun mal à ſes ſemblables (*a*). S'il eſt un lieu propre à graver cette maxime dans le cœur des hommes, c'eſt le Théâtre : c'eſt-là que la voix du Poëte répond à cette voix intérieure qui nous avertit de reſpecter tout être ſenſible : c'eſt-là que la vertu qui découle de la ſenſibilité obtient le ſuffrage des hommes aſſemblés : c'eſt-là que les préjugés les plus orgueilleux tombent, & que l'homme cité au tribunal de la nature, égaré ſouvent par la raiſon, ce ſophiſte ingénieux, trouve le vrai, par le coup électrique du ſentiment (*b*).

Qu'un excellent Poëte eſt un auguſte bienfaiteur (*c*) ! s'il aime véritablement les hom-

(*a*) Je remarquerai ici que la maxime de J. J. Rouſſeau, quoique bonne en elle-même, n'eſt pas parfaite. Qu'eſt-ce qu'une vertu oiſive, négative, dont il ne réſulte rien ? Quand l'Ecriture a dit : *declina a malo*, elle ajoute : *& fac bonum* ; voilà la vertu toute entiere ; l'autre eſt au moins boiteuſe.

(*b*) Du Japon juſqu'à l'iſle de Californie, & de la Nova-Zembla juſqu'au Monomotapa, on n'entendra point les mêmes raiſonnemens, tout juſtes & tout convaincans qu'ils pourroient être ; mais on entendra très bien le cri ou la langue du ſentiment.

(*c*) Malherbe diſoit qu'un Poëte étoit auſſi néceſſaire à l'Etat qu'un joueur de quilles : oui, un poëte comme lui, ou comme ces triſtes faiſeurs d'Odes qui ne ſignifient rien ; mais un Poëte, chantre de l'humanité, peintre des

mes, s'il eſt pénétré de ce feu divin qui ennoblit encore le génie, s'il ne le dégrade pas en courbant le genou devant les puiſſances de la terre, s'il l'emploie à recueillir les ſoupirs de l'infortune, à les porter à l'oreille ſuperbe de ceux qui les firent naître, ah! de quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas payer ſes travaux. C'eſt lui qui nous enſeigne ce qui eſt bon & honnête, il fixe nos opinions flottantes, il regne par le ſentiment, le ſentiment, cette force invincible & puiſſante, qui ſoumet les êtres les

---

mœurs, moraliſte profond, enthouſiaſte de la vertu, la revêtiſſant des couleurs qui la font reconnoître & adorer; ce Poëte eſt le bienfaiteur de ſa patrie & du monde, & aucun art ne peut entrer en parallele avec le ſien: car qu'y a-t-il de plus grand & de plus noble que d'offrir à l'univers les ſimulacres éternels que dans tous les tems il doit chérir & reſpecter! Ce malheureux Malherbe ne diſoit-il pas au roi Louis XIII & à ſon miniſtre Richelieu, dans une Ode, en parlant des Calviniſtes:

Marche, va les détruire, éteins en la ſemence,
Et ſuis juſqu'à la fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence
Qui te parle pour eux.
. . . .
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu.
Et qu' avec que ſon bras elle a pour la défendre
Les ſoins de Richelieu.

Et le jéſuite Bouhours s'extaſie en parlant de cette ſtrophe, & s'écrie: *cela eſt grand!*

plus rebelles : c'eſt par des ſenſations exquiſes & répétées qu'il bat le cœur humain, il enleve au vice ſa proie, au deſpotiſme ſa masſue, au méchant le pouvoir d'étourdir ſes remords.

Multipliez donc ſous ſon œil l'image des maux qu'il a faits, qu'elle le pourſuive partout, que, ſemblable à Beſſus, il entende dans le chant d'une hirondelle le reproche d'un parricide, qu'il veuille étouffer tous les oiſillons prêts à chanter.

Mais le Poëte qui connoît les hommes, leur offrira-t-il de préférence ces actions héroïques qui exigent un ſacrifice abſolu & qui naiſſent d'une force d'ame étonnante & extraordinaire ? S'il eſt philoſophe, peut-être qu'il demandera moins pour obtenir davantage ; il ſentira que les dévouemens des Codrus, des Curtius, des Scévola, ſont bien rares ; il dira plutôt : „ voyez autour de vous ; tout parle une langue énergique. Que de malheureux à ſecourir, à conſoler ! Environnés d'êtres ſouffrans, dont vous pouvez ſoulager les douleurs, irez-vous chercher des infortunes antiques & imaginaires ? Abaiſſez vos regards ; on ne veut vous impoſer que le plaiſir ſatisfaiſant de reconnoître vos ſemblables."

L'effet du Théâtre conſiſte en impreſſions, & non en enſeignemens. Retire-toi, froid moraliſte, emporte ton gros livre ; que ſignifie l'enfilage de tes maximes ſeches, auprès du pein-

tre éloquent qui montre le tableau armé de toutes ſes couleurs ? Ce ne ſont pas là des ombres métaphyſiques, des diſtinctions ſubtiles de l'école (*a*). Hommes, approchez, voyez, touchez, palpez ..... vous pleurez ! Oui, ſans doute. Votre ame eſt-elle maîtreſſe de ne point obéir au mouvement ſympathique & irréſiſtible qui la pénetre toute entiere (*b*)? Elle monte au niveau de cette grande & belle action, elle brûle de l'imiter, elle ne fait plus qu'un avec cet homme gémiſſant, elle ſouffre peut-être plus que lui, & tenant à ſes infortunes elle tient au deſir de les ſoulager.

(*a*) C'eſt chez les Poëtes qu'il faut étudier les paſſions : c'eſt-là qu'elles ſont revêtues des couleurs qui les diſtinguent & les caractériſent. Loin d'eux cette lente analyſe qui en dénature les traits & n'en rend point la phyſionomie. Vous reconnoîtrez au Théâtre leur langage, leurs ruſes, leurs menſoges, leur choc, leur élévation, & l'empire abſolu qu'elles exercent ſur le cœur humain. Les hommes ſur le Théâtre ſont tous dévoilés, dit Lamotte, & ne paroiſſent que ce qu'ils ſont.

(*b*) Notre morale eſt en préceptes, il faudroit lui donner des ſignes ſenſibles. Ce ſont eux qui deſarment la colere & fléchiſſent l'inimitié. Quelle différence de frapper les ſens, ou de rappeller un apophthegme à la mémoire ! Voyez Themiſtocle chez Admete, ſon ennemi : il prend ſon fils dans ſes bras, le preſſe ſur ſon ſein, & dans cette attitude ſe jette à genoux au pied de l'autel domeſtique : Admete alors s'émeut & reſpecte ſa vie.

On ne peut donc trop amollir l'ame de l'homme par les impreſſions redoublées de la pitié & de la commiſération. Comme ce ſont deux vertus, elles ne peuvent entrer trop avant dans ſon cœur. Un enfant empoigne un oiſeau comme une pierre, parce qu'il ne connoît pas encore la loi qui ſoumet tous les êtres à la ſenſibilité; mais dès qu'il aura connu l'éguillon de la douleur, dès qu'il aura réfléchi ſur la force qui opprime, alors il entendra le cri de la plainte, & il reſpectera tout être ſouffrant.

C'eſt ainſi que l'Ecrivain Dramatique adoucit inſenſiblement nos mœurs & ne nous attriſte que pour notre intérêt & notre plaiſir; il nous arrache des larmes, mais de ces larmes délicieuſes, qui ſont le plus doux attribut & l'expreſſion naturelle de notre ſenſibilité: *noſtri pars optima ſenſus.* Juv. Sat. XV.

Que de fois n'a-t-on pas admiré comme les cris, les gémiſſemens, les ſanglots, agiſſent ſur les autres hommes! Tels ſont les arrêts ſouverains de la nature. Si le Poëte y joint ſa voix, quelle force n'aura-t-elle pas? Sa voix alors apprendra aux hommes cette importante vérité, qu'en faiſant le mal ils ſement pour recueillir, qu'ils ſe bleſſent en bleſſant autrui.

Cette ſenſibilité précieuſe eſt comme le feu ſacré. Il faut veiller à ne jamais le laiſſer éteindre. Il conſtitue la vie morale. On pourroit juger de l'ame de chaque homme par le degré d'émotion qu'il manifeſte au Théâtre: ſi ſon viſage reſte indifférent, ſi ſon œil n'eſt point

humide, quand le Pere de famille dit à ſon fils: *où vas-tu, malheureux*? ſi les feux de l'indignation ne brûlent pas ſon cœur, quand Narciſſe acheve de corrompre Néron, c'eſt un méchant, à coup ſûr; il ne pourra ſe ſauver de ce titre qu'en avouant ſon imbécillité.

Pluſieurs moraliſtes, qui croient que la rudeſſe eſt vertu & que l'ennui eſt méritoire, ont ſi mal raiſonné dans la froide ſolitude de leur cloître ou de leur cabinet, qu'ils ont dit qu'en rendant le cœur ſenſible on le rendoit en même tems plus ſuſceptible de paſſions violentes. Voilà les argumens rebattus de nos anciens & modernes viſionnaires. Riccoboni répete juſqu'au dégoût cette prolixe déclamation dans ſon livre de la réformation du Théâtre (*a*).

(*a*) Faut-il répéter ce qui a été prôné mille fois, que les paſſions ſont néceſſaires à l'homme, qu'elles ſont bonnes par leur nature, que c'eſt le ſentiment du plaiſir qui agit le plus puiſſamment ſur notre être, & que c'eſt peut-être un grand mal de ne point jouir lorſqu'on le peut ſans offenſer les autres ni ſoi. Eh! quand on combattroit ce penchant invincible, réuſſiroit-on à le détruire? Courbé ſous toutes les chaînes que la barbarie & l'imbécillité ont pu imaginer, il ſe métamorphoſe encore; il renaît dans la priſon du ſolitaire, il brave les auſtérités, les cilices, il franchit les barrieres les plus ſacrées, il vit avec nous, parce qu'il compoſe notre eſſence. C'eſt à force de réfréner certaines paſſions, qu'on les a rendu terribles & fougueuſes, comme ces courſiers que le frein échauffe encore

Eh! point du tout, Messieurs du syllogisme : toutes les passions dangereuses naissent de la dureté de cœur ; telles sont la haine, l'envie, l'avarice, l'orgueil ; passions froides & solitaires : un amour-propre effréné leur donna l'être. Je sens que l'amour, l'amitié, la reconnoissance, le desir de la gloire, passions actives & généreuses, échauffent l'ame d'un feu plus vif & l'exaltent à ce point où elle s'élance vers les vertus les plus héroïques.

Le Sage, en effet, seroit-il cet homme indifférent dont l'ame plus que paisible n'est pas plus émue à l'aspect d'une campagne délicieuse qu'au récit d'une action magnanime, qui voit couler le tems comme l'eau d'un fleuve, qui n'a jamais connu le danger des passions parce qu'il n'en a jamais senti l'éguillon, qui n'a rien à combattre parce qu'il n'a rien à réprimer, qui, sans haine & sans amour, n'a point vu dans les hommes de différences marquées & dans la nature de beautés vraiment réelles? O, vous, douces & gracieuses émotions,

---

plus que la course la plus emportée. Les sensations agréables déterminent l'ame à la douceur, à la générosité, à la bienfaisance. Je ne crois pas que le cœur délicieusement affecté puisse nourrir les cruautés de l'intolérance & les dures saillies d'un farouche orgueil. Au Théâtre épuré les impressions sont favorables à toutes les vertus qui honorent l'humanité, elles ne peuvent amollir que ces ames foibles que toute autre circonstance auroit maîtrisées.

qu'on reçoit au Théâtre, & qui ſervez à dévélopper, à perfectionner ce ſens moral & intérieur que nous portons tous & qu'on étouffe quelquefois à force de le dédaigner; vous, ſentimens agréables, paſſions nobles & douces, environnez cet indifférent; amolliſſez ſon ame, & ſoyez pour elle ce que la roſée eſt à une terre ſeche & endurcie (*a*).

Mais comment le Poëte parlera-t-il à la multitude? Quelles ſont les impreſſions qu'il doit choiſir pour ſe faire entendre à ſes concitoyens? Le Théâtre eſt fait, je penſe, pour ſuppléer au défaut d'expérience de la jeuneſſe, pour rec-

---

(*a*) Riccoboni en vouloit réellement à la paſſion de l'amour; car il a propoſé ſérieuſement de mutiler toutes les pieces où ce ſentiment paroîtroit dominer, & de faire jouer les perſonnages de femmes par des hommes, comme cela ſe pratique indécemment dans les colleges. Cette averſion lui a inſpiré toutefois une aſſez bonne idée: ce ſeroit de jouer l'*Amoureux*, c'eſt-à-dire, la foibleſſe d'un homme à qui une paſſion extrême feroit faire mille folies. Aſſurément les modeles ne manqueroient pas, mais le ſuccès ſeroit difficile. Il eſt vrai que c'eſt un ridicule dans le monde d'être ſérieuſement épris, parce que pour plus grande aiſance on ne veut point dans ce pays des ſentimens fortement prononcés. Mais ſur la ſcene on s'intéreſſeroit à l'Amant, ſurtout s'il étoit infortuné: ainſi on riſqueroit même d'attaquer dans ſon extravagance la paſſion la plus chere au cœur de l'homme: la piece à coup ſûr ne corrigeroit perſonne; c'eſt une frénéſie, a dit quelqu'un, que tout le monde voit, excepté celui qui en eſt poſſédé.

tifier ceux qui ont mal vu, pour aider à l'intelligence des eſprits médiocres, pour apprendre aux hommes, quelquefois incertains dans leurs idées, ce qu'ils doivent haïr, aimer, eſtimer.

Chargé de cet emploi glorieux, le Poëte ſuivra-t-il la route battue par ſes prédéceſſeurs? Ira-t-il réveiller les cendres des rois? Ne verra-t-il à peindre dans le monde que ces têtes à diadêmes? Ou, parmi ſes concitoyens, s'arrêtera-t-il, comme poëte du beau monde, ſur les marquis élégans qui dans la comédie remplacent les rois, & qui prétendent donner à la ſociété le ton qu'elle doit ſuivre? Agira-t-il comme s'il n'y avoit que ces deux eſpeces d'hommes ſur la terre? Je crois qu'il peut mieux faire pour l'intérêt de tous. Son Théâtre qu'il élargit avec la penſée, deviendra auſſi étendu que celui de l'univers: ſes perſonnages ſeront auſſis variés que ceux des individus qu'il apperçoit: il méditera en écrivain ſenſé, en peintre fidele, en philoſophe, & ſongeant qu'il eſt au dix-huitieme ſiecle, il laiſſera dormir les monarques dans leurs antiques tombeaux; il embraſſera d'un coup d'œil ſes chers contemporains, & trouvant des leçons plus utiles à leur donner dans le tableau des mœurs actuelles, au lieu donc de compoſer une tragédie, il fera peut-être ce que l'on appelle un Drame.

A ce mot (car les mots de tout tems ont cauſé de graves querelles) je vois des Journaliſtes échauffés & qui ſe croient les ſoutiens de

la

la Littérature, le profcrire, ce mot qui, felon eux, outrage le goût, autre mot de ralliement qui plaît fort à tous ceux qui ont un befoin journalier d'écrire un grand nombre de mots.

J'oferai cependant dire (duffent tous leurs anathêmes fondre fur ma tête!) que fi d'abord on ne fe fût point borné à ces noms de Tragédie & de Comédie, qui ont fouvent induit en erreur les poëtes, en les forçant, pour ainfi dire, de donner chacun de leur côté dans les extrêmes & à n'employer que des couleurs tranchantes, tandis que c'étoit des couleurs fondues & mêlangées que devoit réfulter la vérité des perfonnages: j'oferai, dis-je, avancer que l'art auroit fans doute aujourd'hui ce degré de perfection que l'on cherche & que l'on defire. Ce n'eft pas le génie qui a manqué à nos poëtes; c'eft l'art d'avoir fçu le tourner vers un but frappant & d'une utilité généralement reconnue. Mais fans nous arrêter ici à des mots, déterminons fi nous ne venons pas de nous enrichir d'un genre plus vrai, plus inftructif, que la tragédie & la comédie même. Car fi le nouveau genre dramatique, tant décrié par des gens qui ne jugent que par habitude, réuniffoit tout l'intérêt de la tragédie par fes fcenes pathétiques, & tout le charme naïf de la comédie par la peinture des mœurs; s'il n'avoit pas, comme la tragédie, l'inconvénient de déifier les forfaits, &, comme la comédie, celui d'immoler un ridicule avec atrocité; fi du mêlange

de ces deux genres mal-adroitement ſéparés réſultoit un nouveau genre, plus ſain, plus touchant, plus utile, où tout naquit des ſituations, peut-être que le Drame ſeroit incomparablement préférable & par ſon but & par ſes effets.

Avant que de nous expliquer plus en détail ; & pour faire diſparoître de cette opinion l'air paradoxal qu'elle ſemble avoir au premier coup d'œil, je vais examiner ce qu'a été la tragédie chez les anciens, ce quelle eſt chez les modernes, & les effets qu'elle a produits ; j'enviſagerai de même la comédie ; je parlerai enſuite du Drame, de ce qu'il eſt, & ſurtout de ce qu'il pourroit être. C'eſt-là le point de vue principal, ſous lequel il faudra appercevoir toutes les idées répandues dans cet ouvrage. Il y manquera peut-être un peu d'ordre, parce que je me laiſſerai emporter par pluſieurs idées acceſſoires ; l'écart ne ſera qu'apparent, & le rapport réel. Si je me permets quelques excurſions, je ferai en ſorte qu'elles tiennent par quelque endroit à l'Art Dramatique ; mais qu'eſt-ce qui n'eſt pas relatif à ce grand art, qui ſemble être la collection ou la fin de tous les autres arts ?

CHAPITRE II.

De la Tragédie Ancienne & Moderne.

Les Grecs mettoient ſur la ſcene les événemens encore récens, & dont leurs peres avoient été témoins. Tous les ſujets de leur théâtre ſont renfermés dans deux ou trois familles. Jamais un héros étranger ne vint uſurper les larmes qu'ils réſervoient aux malheurs de leurs propres concitoyens. On ſent combien l'intérêt en devoit être plus vif; & au naturel qui regne dans leurs ouvrages, beaucoup plus que dans ceux des modernes, il eſt aiſé de s'appercevoir combien la tragédie s'eſt écartée de la ſimplicité de ſon origine.

Ce peuple ingénieux, & qui méritoit une meilleure deſtinée, étoit dominé par un véritable patriotiſme. Il ne vouloit voir des héros que dans ſa propre hiſtoire, & une grande action ne commençoit à lui paroître admirable que lorſqu'elle y étoit naturaliſée. La liberté faiſoit de chaque ville un empire, & y nourriſſoit cette inépuiſable curioſité qu'elle enfante; elle rendoit ce peuple vigilant & cauſeur (*a*). Les poëtes attentifs créerent alors

(*a*) J'aime beaucoup le peuple qui parcourt les places publiques, ſe demandant les uns aux autres qu'y-a-t-il de

ces allusions politiques qui faisoient une si vive impression. Une tragédie n'étoit pas une diversion ou le simple amusement du loisir, c'étoit une affaire d'Etat, & le parterre d'Athenes perçoit avec transport le voile transparent de l'allégorie : point de matelot athénien qui ne sentit les beautés de Sophocle & d'Euripide. Aussi que de traits perdus pour nous, faute de connoître ces tourbillons orageux parmi lesquels s'agitoit ce peuple que le nom de roi faisoit frémir ! Auroit-on écouté le poëte qui n'eût pas caressé cet esprit républicain ? Aussi tous peignirent les malheurs des fiers Atrides, des Troyennes, des épouses, des meres de ces guerriers qui avoient moissonné la fleur de leurs héros. Lacédémone, rivale perpétuelle d'A-

---

nouveau ? que fait Philippe ? Ou bien celui qui lit des gazettes à six colonnes ; qui s'informe de tout ce qui se fait en Europe, qui spécule, qui examine, qui déraisonne même quelquefois : à la longue il doit appercevoir ses véritables intérêts, & une lumiere pure doit jaillir de ce choc d'idées & d'opinions :

De ces cailloux frottés, il sort des étincelles.

(Volt.)

J'aime mieux ce peuple que celui qui joue stupidement aux cartes les trois quarts de la journée, qui ignore ce qui se passe à Versailles, qui ne s'en inquiete pas, qui s'échauffe sérieusement pour une actrice ou pour une ariette, qui n'ose ouvrir la bouche de peur d'un espion & de la Bastille, & qui reçoit les maux politiques comme il reçoit les maux physiques, les croyant formés dans les airs, ainsi que la grêle, la foudre & les tempêtes.

thenes, fut auſſi l'objet perpétuel de la plus fine raillerie; Thebes naiſſante reçut les traits de cette malignité dont tant de ſiecles n'ont point émouſſé la pointe : enfin les poëtes mêlerent toujours quelques intérêts politiques qui ſervoient à ſoutenir l'attention du peuple (*a*).

En croyant imiter ces Grecs, nous avons ſervilement tranſporté ſur notre théâtre & leurs ſonges & leurs oracles & leurs ſermens & leur fataliſme, & nous avons omis ce qu'il y avoit de meilleur à ſaiſir (*b*). Mais pluſieurs de nos

---

(*a*) Eſchille & Sophocle furent hommes d'Etat & guerriers; ils écrivirent pour la patrie après avoir combattu pour elle. Comme la plume s'affermit dans la main qui a porté l'épée! Eſchille, dans ſa tragédie intitulée *les Perſes*, a peint avec les couleurs les plus vives la gloire des Grecs & la conſternation des Perſes après la fameuſe journée de Salamines. On ne ſortoit de ſa piece des *ſept Chefs devant Thebes*, qu'avec la fureur de la guerre dans le ſein. On diſoit pour cela qu'elle lui avoit été dictée par le dieu Mars.

(*b*) La tragédie greque contenoit des imprécations contre Minos qui avoit impoſé aux Athéniens un tribut affreux. Le poëte apprenoit au peuple à déteſter le nom de ce monarque, à abhorrer en même tems le gouvernement abſolu; & l'ambitieux perdoit alors toute eſpérance d'aſſervir un pareil peuple. Les aſſaſſins des tyrans furent placés en quelque ſorte au nombre des dieux : Theſée fut preſqu'adoré; les ſtatues d'Harmodius & d'Ariſtogiton reçurent les hommages de tous les citoyens. La tragédie,

poëtes n'ont pas même été à portée de deviner ce qu'ils avoient ſous les yeux.

C'étoit folie à ceux qui ont voulu traiter les mêmes ſujets. La partie la plus ſubtile de ces chef-d'œuvres s'eſt évaporée dans l'étendue de tant de ſiecles. Idomenée, Agamemnon, (*a*) Philoctete, Ajax, Hecube, Alcide, ſont des noms fort harmonieux; mais ces hiſtoires ſurannées n'ayant aucun rapport avec nos mœurs, avec notre gouvernement, nous avons gâté ces ſujets antiques en y mêlant des convenances modernes; nous avons formé des débris de leur théâtre un genre factice, faux, bizarre, que le petit nombre a admiré & auquel la

---

enfin, étoit un ſpectacle national donné par ordre du magiſtrat & aux frais de la patrie. Il ne paroît pas que la comédie ait joui du même avantage: c'étoient de ſimples particuliers qui l'entreprenoient à leurs dépens.

(*a*) Un payſan d'Alſace, homme de très bon ſens, ſe trouvoit à Paris pour la premiere fois de ſa vie. On ſe fit un plaiſir de le mener en loge voir la repréſentation d'une tragédie. Il écouta d'abord fort attentivement, & comme on l'interrogeoit ſur ce qu'il éprouvoit, il répondit: „ je vois des gens qui parlent & qui geſticulent „ beaucoup; il m'eſt avis qu'ils s'entretiennent de leurs „ affaires, & comme ce ne ſont pas les miennes je penſe „ que je n'ai pas beſoin d'y prêter une plus longue at„ tention". Ayant dit cela il ſe mit à regarder les hommes & les femmes qui compoſoient l'aſſemblée, & plus n'écouta.

multitude n'a jamais ſçu rien comprendre (*a*). Quand je dis la multitude, j'entends la foule de ces hommes ſenſibles qui peuvent ignorer l'hiſtoire greque & mythologique, comme le plus ſçavant homme de Paris ignore l'hiſtoire du Japon, & qui n'en ſont pas moins propres à ſentir & à connoître les vraies beautés du génie, quand il daignera adopter le langage, le coſtume & l'air national.

Les Romains n'eurent des tragédies que quand leur gloire étoit paſſée: des monſtres regnoient à Rome, & des tragédies patriotiques y euſſent peut-être été le ſignal de la liberté; car il ne faudroit qu'une tragédie bien faite, bien prononcée, pour changer la mauvaiſe conſtitution d'un Royaume. Il eſt vrai qu'il ne

---

(*a*) Pour faire ſentir aux princes diviſés de la Grece que tout intérêt particulier devoit céder à l'intérêt commun, Euripide, ſans doute, compoſa ſon Iphigenie en Aulide, où un roi, le chef de tant de rois, abjurant le nom de pere ſacrifie ſa propre fille, afin d'obtenir des Dieux les vents favorables à la conquête que méditoient ces guerriers raſſemblés. Le poëte n'a point craint d'expoſer le ſacrifice le plus étonnant. Agamemnon combat Achille, l'armée, les cris d'une mere; il combat ſon propre cœur, il immole tout, il conduit ſa fille à l'autel. Quel exemple! ſous quel jour plus frappant pouvoit-on expoſer la conſtance que doit inſpirer l'amour de la patrie? Vous ne voyez preſque rien de tout cela dans Racine; c'eſt l'orgueil du rang qui conduit ſon Agamemnon, & non cet intérêt général devant qui tout cede.

ſuffiroit pas alors d'un poëte, & qu'il lui faudroit des ſpectateurs. Un peuple qui goûtoit le ſpectacle des gladiateurs, n'étoit pas né pour ſentir & cultiver cet art comme les Grecs. Le peuple Romain (*a*) eut dans tous les tems quelque choſe de féroce; il eut plutôt des héros que de grands hommes. Le bourſouflé Seneque (improprement appellé le tragique) eut le ſtyle du mauvais goût & de la ſervitude. Le froid Terence, qui le précéda, avec de l'eſprit, des graces, du naturel, n'imprima point au théâtre latin un caractere propre à le diſtinguer: c'étoient des ſujets grecs, dénaturés, affoiblis, qui ne ſervirent qu'à exciter les regrets de ceux qui connoiſſoient la muſe de Ménandre (*b*).

Corneille fut en France le reſtaurateur de la tragédie. Ce poëte, nourri de l'étude de l'hiſtoire, en ſaiſit le génie & le goût; mais c'étoit à Rome, encore république, ou à Londres, devenue libre, que devoit naître ce grand homme, afin que ſes pieces frappaſſent le but

---

(*a*) Lorſque je vois les Romains condamner dans leur férocité un malheureux qui ſe débat ou cede dans l'amphithéâtre, je reconnois le peuple qui étranglera froidement un roi captif au pied du capitole.

(*b*) Je ne parlerai point ici de Plaute, preſque inintelligible, & qui pour le fond me paroît, à quelques traits ès, un miſérable farceur. *La Carina*, par exemple, eſt

qu'elles semblent indiquer (*a*). La nature s'est trompée en le faisant naître en France, mais déja trop tard: il écrivoit Cinna, & c'étoit sous le ministere du cardinal de Richelieu; il faisoit retentir dans ses vers le nom sacré de liberté, & ces mêmes vers alloient frapper l'oreille de l'assassin de Marillac & de Montmorency (*b*). Je suis fondé à croire que la force de son génie le transportoit dans les beaux jours de la République, qu'il voyoit Rome présente, & Paris dans le passé. Il composa au milieu de quelques orages, mais il ne paroît pas avoir eu la moindre influence sur les affaires

---

la farce la plus obscene qu'on puisse imaginer; c'est une intrigue sale, & je rougirois d'en relever les misérables pointes. De-là à l'Andrienne il y a un saut étonnant. C'est cependant cette comédie de Plaute que le peuple romain redemandoit avec le plus de fureur. Tout dans Terence est grec; a dit quelqu'un, hormis le langage.

(*a*) Imaginez Corneille, faisant à Rome & pour des Romains, les Horaces, Pompée, Sertorius, &c. ou à Londres, Marie Stuart, Anne de Boulen, Cromwel, &c.

(*b*) Corneille écrivant après les guerres civiles & pendant celles de la Fronde, ne flatta point le Richelieu, il est vrai, mais il ménagea avec assez d'adresse le ministre donneur de pensions; & l'on chercheroit en vain dans ses ouvrages la moindre allusion aux affaires du tems. Cinna même, dans la suite, n'a pu faire pardonner au chevalier de Rohan, quoique Louis XIV, qui aimoit beaucoup à être comparé au Soleil, aimât presque autant à être comparé à Auguste.

politiques. Il ſemble qu'on n'ait vu en lui que le poëte, le grand peintre, & non l'homme d'Etat. Corneille a peut-être formé Monteſquieu, mais ce qu'emprunta de lui ce dernier génie, ou avoit échappé à tout le reſte, ou avoit été bien mal entendu.

Je dis donc que ſi Corneille fut né à Londres depuis Cromwel, ſon génie auroit eu une exploſion bien différente. Des hommes qui ne s'entretiennent que de patrie, qui par le ſyſtême du gouvernement ont part à la légiſlation, qui jouiſſent de tous les avantages que le ſol & le climat peuvent leur procurer, (*a*) qui ont en propriété leur perſonne, leur honneur & leurs biens; des hommes toujours diſpoſés à répandre leur ſang pour les plus légeres atteintes portées à leur liberté, tels ſont les auditeurs dignes de Corneille, faits pour applaudir & pour graver ſes maximes dans leur cœur (*b*). Le ſublime n'eſt que l'image de la

(*a*) Maîtres ſots, qui allez diſant qu'on eſt auſſi libre en France qu'en Angleterre; têtes ſtupides, ſi vous pouvez lire, liſez l'ouvrage intitulé *Conſtitution de l'Angleterre*, avec cette belle épigraphe: *ponderibus librata ſuis* .... & ſi vous êtes dignes enſuite qu'on vous écoute, alors vous pouvez parler.

(*b*) Les hommes d'Etat du ſiecle dernier (en cela parfaitement ſemblables au nôtre) ont toujours ſtipulé pour le monarque, & point pour la nation. Il ne falloit donc pas un parterre de *conſeillers d'Etat* pour juger Otton, comme le diſoit un homme médiocre, qui n'a proféré dans ces paroles qu'un non-ſens.

grandeur d'ame, dit Longin; mais ces vertus ne ſont pas les nôtres. Auſſi Corneille, peu lu aujourd'hui, rarement repréſenté, preſqu'ouvertement dédaigné par pluſieurs gens de lettres, eſt ignoré de la plus grande partie de la nation. Son heureux rival, qui n'eut pas même une portion de ſon génie politique, ou qui ne le dévéloppa qu'une fois dans Britannicus, à l'aide de Tacite, obtient aujourd'hui la préférence devant une nation efféminée; & la tragédie qui ſembloit devoir influer ſur quelques parties du gouvernement, n'eſt pour nous qu'un tableau tracé de fantaiſie, comme les batailles d'Alexandre ou celles de Conſtantin.

Gouvernés par des monarques, n'ayant aucune participation aux affaires publiques, devant immoler nos projets patriotiques, & même nos penſées, que nous ſommes loin de la tragédie nationale! A peine la concevons nous (*a*). Le poëte politique nous eſt auſſi

---

(*a*) L'enthouſiaſme des Grecs pour le plus beau des arts ſe manifeſta toujours par des ſoins délicats & multipliés. Les honneurs & les diſtinctions appartenoient de droit aux poëtes triomphans: on donnoit à chacun le droit de bourgeoiſie; on leur élevoit des ſtatues. Antigone valut à Sophocle la préfecture de Samos. L'Etat ſe chargeoit du ſoin de faire copier les plus belles tragédies, & on les faiſoit apprendre par cœur aux enfans. La gloire des poëtes n'étoit pas à la merci d'un comédien: quoique d'ailleurs conſidéré, il n'étoit pas admis à décider du

étranger que l'orateur. Les vers de Corneille récités ſur notre théâtre ſont à mon oreille une muſique bruyante & militaire, qui retentit au milieu d'une paiſible infirmerie.

Les ſucceſſeurs de Corneille, ſans avoir le même ton, la même profondeur, ont choiſi de ſemblables ſujets ; mais ils n'ont pas conſervé à l'art la même énergie : ils ſe ſont rapprochés du goût du ſiecle, en établiſſant l'amour pour moteur principal de leurs pieces : ils avoient à parler à un peuple de femmes.

---

choix des pieces qui devoient attirer la nation. Cinq juges diſtingués par leurs lumieres & par leur intégrité reconnue, après avoir prêté le ſerment de fermer l'oreille à la cabale, aux factions, & aux ſollicitations de l'amitié, plus dangereuſes encore, prononcerent ſur ce grand intérêt & déroboient le grand homme au péril de tomber, par amour même de la renommée, dans les ſoupleſſes deshonorantes de l'intrigue. On donnoit à ce jugement l'appareil le plus magnifique. Il étoit précédé de ſacrifices, d'offrandes, de libations. L'autorité des juges s'étendoit juſqu'à faire battre de verges l'auteur inepte qui ſe ſeroit préſenté ſans avoir aucune des qualités qu'exige cet art profond. La tribu du poëte vainqueur héritoit pour ainſi dire de ſa gloire & partageoit l'honneur de la victoire. Trente ou quarante mille hommes aſſis étoient ſes auditeurs. Quels motifs d'émulation ! & que nous ſommes éloignés, froids, petits, rogues & ironiques perſonnages que nous ſommes, de ſentir & de récompenſer ce bel art comme il mériteroit de l'être. Nous avons encore aux jambes, je crois, de la glace du Nord.

On s'imagina toujours fauſſement qu'on ne pouvoit faire une tragédie que d'après les Grecs, les Perſes, ou les Romains; qu'il falloit abſolument des rois pour nous intéreſſer, qu'une tête ſans couronne préſenteroit une nudité affreuſe, que le diadême étoit l'appanage de la tragédie, comme la groſſe perruque étoit celui de la comédie: on défigura l'hiſtoire, déjà ſi incertaine, on viola le coſtume, on dénatura le langage caractériſtique, & tout cela paſſa. La tragédie devint un pur roman. On vit éclore de beaux vers, mais on ne rencontra pas la vérité, qu'on ne cherchoit point; on entendit de beaux dialogues modelés à la françoiſe: l'*amoureux* & l'*amoureuſe* ſoupirerent mélodieuſement ſous la flûte de Racine; on vit des tableaux ſans objets, ils récréoient l'imagination, & c'eſt tout ce qu'on exigeoit. On n'avoit aucune idée du droit politique, & l'on ne voyoit que rois, qu'ambaſſadeurs, traitant à Paris & devant le peuple d'intérêts chimériques: point de pieces ſans conſpiration (*a*), ſans ty-

---

(*a*) Le bon, le généreux, le magnanime Henri IV, adoré de la nation, n'a jamais pu monter ſur la ſcene françoiſe; il a toujours été repouſſé par la main du gouvernement. En dernier lieu, on ſe propoſoit de donner une piece intitulée *Albert Premier*, où l'Empereur, au premier acte, rendoit la juſtice indiſtinctement à ſes ſujets & s'occupoit ſérieuſement de la choſe publique. Cela a paru de fort mauvais exemple, & l'on a défendu la piece. Il y

ran, ſans poignard. La langue (il eſt vrai,) s'eſt perfectionnée, mais la raiſon publique ne le fut pas. La tragédie devint une ſorte de farce ſérieuſe, écrite avec pompe, qui viſoit à ſatisfaire l'oreille, mais qui ne diſoit rien à la nation & ne pouvoit lui rien dire (*a*).

Quand une nature auſſi bizarre, auſſi factice, fut en poſſeſſion du théâtre, elle s'arrogea le droit de s'annoncer pour la vérité même. Perſonne ne réclama. Tous les héros marcherent à grands pas, leverent leurs têtes ornées d'un panache flottant, furent roides & tendus; ils parlerent, ou plutôt ils mugirent par la ſarbacane du poëte : ils furent outrés dans leur fierté comme dans leur idiome. Mais ce n'étoit pas là ce qui devoit encore le plus révolter: bientôt le poëte ne conçut rien de plus agréable que la grandeur illimitée ou l'autorité d'un monarque; il prêcha publiquement que pour faire un bon citoyen il falloit être un bon eſ-

---

avoit dans les *Druides*, joués en 1772, des alluſions ſages & vraies, la morale en étoit pure & inſtructive : défenſe de repréſenter deſormais les *Druides*. Mais au premier événement l'on donnera gratis au peuple le *Siege de Calais* de Monſieur du Belloy.

(*a*) On vous étale tous les apprêts d'une ſanglante conſpiration devant une troupe de paiſibles citadins, qui s'étouffent mutuellement, & qui, étrangers l'un à l'autre, ne ſe connoiſſent point & ne cherchent point à ſe connoître.

clave; il offrit au trône un culte idolâtre, il abaiſſa tous ſes perſonnages devant le ſceptre, il leur prêta les idées meſquines de ſon ame, il inſulta aux hommes aſſemblés par des maximes ſuperſtitieuſes & puériles, il étendit enfin par ſes baſſes adulations le ferment de la corruption politique.

L'organiſation des pieces fut tout auſſi fauſſe. Que de faits ſans vraiſemblance & (ce qui eſt non plus incroyable mais plus choquant) ſans conformité avec le caractere du perſonnage! On s'aſſervit ſcrupuleuſement à l'unité de tems & de lieu, qui à la rigueur pouvoient obtenir quelques exceptions; *(a)* & l'on nous préſenta des irrégularités bizarres, des monſtres d'imagination, qui n'avoient jamais pu exiſter, même à l'aide des faits controuvés. C'eſt envain que nous voudrions nous plonger dans la fiction du poëte; nous ſommes éveillés malgré nous, le menſonge s'aggrandit & frappe nos yeux trop vivement: le ſpectateur qui devoit être entraîné par une peinture ſéduiſante, ſe ſent de moment en moment triſtement détrompé *(b)*.

(a) Les Eſpagnols étendent leurs pieces à trois journées, & par ce moyen ils y gagnent du mouvement & de la vérite. On peut embraſſer ce tems ſans efforts, & rien n'y répugne. Nous nous ſommes donnés toutes les entraves poſſibles, & nous nous en glorifions. Le caractere d'une nation s'imprime ſurtout à ſon théâtre.

(b) Les leçons de nos tragédies modernes ſont bien vagues, elles n'ont rien d'applicable à nos loix. Quand

Tantôt nous avons mis ſur la ſcene le dogme de la fatalité, ce dogme dangereux qui nous eſt étranger; (*a*) tantôt la grandeur romaine, qui n'eſt pour nous qu'un ſonge; tantôt le deſpotiſme oriental, dont nous n'avons pas encore une idée bien nette & bien préciſe. Nos tragiques ne font point un pas ſans les anciens, & des fables antiques viennent ſans ceſſe ſe produire, parce que les poëtes modernes ne ſçavent pas ce qui ſe paſſe autour d'eux. Ils ont plutôt fait, je l'avoue, de conſulter des livres que d'étudier des hommes, de traduire Euripide que de peindre un caractere.

Tan-

---

on atrappe par-ci par-là un vers qui prête à l'illuſion, le parterre le ſaiſit à peu près comme un homme affamé qui trouve une fraiſe dans un bois.

(*a*) La ſcene greque, admirable du côté de la politique, peche en certains points du côté de la morale. Cette fatalité qui ſous un joug d'airain courboit tous les mortels, ce deſeſpoir qui tenoit lieu de courage, ces plaintes injurieuſes contre la Divinité, ces vengeances atroces juſtifiées, ces Dieux diviſés & tyrans tour-à-tour, cet Oedipe innocent & vertueux livré aux horreurs de l'inceſte & aux remords du parricide, cet Ajax qui brave la foudre, cette Vénus qui allume une flamme impure dans le ſein de Phedre; tout offre un point de vue triſte, qui auroit dû nous faire abandonner la plupart de ces ſujets. On ne conçoit guere quelle étoit l'idée des anciens d'imaginer dans les actions humaines des crimes indépendans de la volonté.

Tantôt ce ſont des plans obſcurs ou inexplicables, comme Heraclius, Semiramis, & Mahomet. Dans ces enveloppes on cherche en vain quelque choſe de conforme à nos beſoins; rien ne ſçauroit ſe réduire en pratique, rien ne ſçauroit nous ſervir à connoître le génie des hommes avec lesquels nous habitons.

On dira que la tragédie a une majeſté grave, impoſante, (*a*) & que les paſſions des rois ſont tout autrement importantes par leurs prodigieux effets.

Il eſt vrai que les paſſions des princes ſont proportionnées à leur pouvoir; ils ſont plus enclins que les autres hommes à la colere, & la vengeance dans tous les tems leur a été fort précieuſe. Ils ont des vices qui leur ſont particuliers & qui n'appartiennent qu'à eux. Je ſais qu'il n'eſt pas de leur grandeur de réformer leurs penchans, & qu'ils doivent y obéir: du moins c'eſt ce qu'on leur prêche. Je ſçais qu'on doit admirer la fougue de leur caractere, comme on admire une tempête ou un vaſte

(*a*) J'imagine que ces cours ſuperbes en Turquie, en Perſe, au Mogol, avec leur arrogance, leur étiquette, leur ſérail, ſont bien plus près de la farce que de la tragédie. En effet quelle comédie plus réjouiſſante à expoſer que l'intérieur du palais d'un deſpote. Comme on le joue! comme on le mépriſe! comme l'eſclavage accompagne ſon pouvoir! comme il n'eſt ſouverain qu'à condition qu'il obéira aux caprices de ſon valet ou de la plus baſſe créature!

embrafement. Voilà pourquoi ils font de merveilleux perfonnages tragiques. Il faut avouer que, quant à l'effet théâtral, leur ame royale, en proie à de grands mouvemens, imprime une forte de renommée à leurs caprices. Comme ils influent au loin, on porte les yeux vers le féjour d'où partent les orages. De-là cette terreur qu'excite la tragédie, fa gravité, fa majefté. Le defpote eft comme la mort, dès qu'il paroît les plus fermes courages tremblent ou pâliffent (*a*). Je ne disconviens donc pas que la tragédie ainfi traitée n'ait un éclat impofant. Mais je cherche fon utilité. Eft-ce de calmer la colere des rois ? Cette colere eft exaltée avec nobleffe & prefque juftifiée : voyez comme Agamemnon conduit fa fille à l'autel, parce qu'Achille l'a bravé. Eft-ce d'éclairer les rois ? Le tableau eft fûrement trop loin d'eux, & ce n'eft point celui-là qui leur convient. Ils s'attribuent tous les portraits que l'on fait de la clémence, & renvoient au Sultan de Conftantinople tous les vers où il eft queftion de tyrannie. Le monarque qui voit

(*a*) La crainte eft le poifon deftructeur de l'homme. L'homme eft un animal tremblant. Mais n'augmentez pas encore cette foibleffe en lui montrant toujours le tonnerre allumé dans la main des rois. Ne faudroit-il pas plutôt lui donner un nerf dans l'efprit, qui l'accoutumeroit à envifager ces dieux prétendus de la terre fans baiffer la paupiere.

un empereur ottoman tomber du trône, eſt aſſis tranquillement & ſourit de la piece & du poëte, ſi toutefois il a daigné ſe rendre attentif. Pour éclairer les rois il ne faut pas leur montrer leurs ſemblables, mais leurs inférieurs; je veux parler ici de leurs intendans, qui les dirigent preſqu'à leur inſçu, & qui s'imaginent au bout de quelque tems que le revenu de l'empire leur appartient. Mais on n'a jamais ſongé à montrer cela dans aucune tragédie. Je ne ſçais même ſi en leur mettant le tableau ſous les yeux, ils y comprendroient quelque choſe, (*a*) tant ils ſont loin du point de vue où la perſpective ſe déploie dans ſon entier. On les peint, dira-t-on, ſoumis à des révolutions extraordinaires & détrônés dans le tems qu'ils s'y attendent le moins. Mais encore un coup, ils ſçavent bien qu'on ne tombe point du trône quand la conſpiration eſt dirigée par un poëte, & que la couronne de Perſe n'a pas plus de rapport avec la leur qu'un château de cartes n'en a avec le palais qu'ils habitent (*b*).

(*a*) Les princes ont une ſinguliere idée d'eux-mêmes. Le duc de Bourgogne demandoit à l'abbé de Choiſy, comment il s'y prendroit pour dire que Charles VI. étoit fou? L'abbé de Choiſy répondit: Monſeigneur, *je dirai qu'il étoit fou.*

(*b*) Quelle idée ne ſe forme-t-on pas à Paris du Sultan, de l'ancien héritier de l'Empire des Califes! Pénétrons avec l'imagination dans ce ſérail où il ſe cache, nous

Tout cela n'eſt que ridicule: mais ce que je trouve de pernicieux dans la tragédie, c'eſt cette grandeur imaginaire qu'on a ſoin de rehauſſer encore, c'eſt cette exiſtence ſurnaturelle qu'on enfle, en paſſant même les bornes qu'elle s'eſt données; (*a*) ce ſont ces vers or-

---

verrons un pauvre homme, tremblant à toute heure d'être étranglé, qui ignore ſa fatale puiſſance & qui en eſt exceſſivement jaloux, qui captive un troupeau de femmes & qui ne regne pas même ſur elles. A Paris on fera une tragédie ſur ce Sultan, & même un opéra comique; on lui prêtera des idées diamétralement oppoſées à celles qu'il n'a jamais eues; il ſera amoureux & galant, comme Orosmane ou Soliman. On peindra un autre monarque ſous ce nom de Sultan, & l'on manquera la reſſemblance de tous deux. Mais les jeunes gens & les jolies femmes n'en croiront pas moins avoir apperçu l'intérieur du ſérail, & rêveront toute la nuit à l'amant de *Zaïre*.

(*a*) On parle toujours dans la tragédie de la puiſſance des rois, & jamais de leur foibleſſe; ce ſeroit cependant une belle choſe à leur révéler que cette vérité qu'ils ignorent; il ſeroit utile de leur montrer que ce ſont tous ces bras liés aux leurs qui font leurs forces, & de leur répéter avec Corneille ces deux vers pleins de ſens, quoiqu'ils faſſent un peu ſourire:

Quelque haute valeur que ſoit ici la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.

Dépouillez les rois de ce qu'il leur eſt étranger, des victoires remportées par leurs généraux, des opérations brillantes de leurs miniſtres, des découvertes & des in-

gueilleux qui, déifiant les rois, infultent à la mifere de la multitude; ce font ces crimes qui n'ont pas même été commis, & que l'on invente à loifir pour flétrir mon imagination & me faire détefter la condition humaine.

Ce que je rejette encore, ce font ces maximes favorites nouvellement introduites fur la fcene; on y dit que le fceptre abfout toujours la main la plus coupable, qu'un crime en morale ne l'eft plus en politique, que les droits d'une couronne ne peuvent fe pefer au poids de l'équité, que la bonne foi & la droiture renverfent les empires, que l'autorité ne peut avoir fon entier effet que par la pleine liberté du crime. Un confident dit à fon maître: ,, fi vous voulez être jufte, ceffez de ,, regner. Dès que vous balancerez à tout ,, violer, vous aurez tout à craindre. Le ,, pouvoir & la vertu font incompatibles. Le ,, trône & la juftice fe repouffent mutuelle- ,, ment". Ces maximes revêtues d'un coloris flatteur fe gravent aifément dans le cœur des princes: (*a*) & que doivent-ils penfer lors-

---

ventions des artiftes célebres, dont ils ignorent quelquefois jufques au nom; l'homme petit, foible, mefquin, reftera feul & fera pitié: c'eft le cadavre du Maufolée.

(*a*) Céfar avoit fouvent à la bouche cette maxime d'Euripide: *fi jamais il convient de violer la juftice, que ce foit pour une couronne; dans tout le refte obfervez-la religieufement.*

qu'ils entendent le peuple y applaudir, parce que la beauté du vers fait paſſer l'horrible maxime?

Dicéarque, général macédonien, dit Polybe, avoit élevé des autels à l'impiété & à l'injuſtice; il penſoit voiler l'énormité du forfait ſous l'apparence de l'extrême audace. Pluſieurs de nos poëtes ont imité ſur la ſcene le crime de Dicéarque (*a*).

Je ne parle pas ſeulement ici des forfaits d'Atrée, de Medée, de Cléopatre, de Mahomet, qui ſont inventés. On nous offre Brutus offrant ſes enfans au ſupplice, Horace meurtrier de ſa ſœur, Electre parricide, Timoléon aſſaſſin de ſon frere; mais comme on ne me fait pas entrer dans les détails qui ont néceſſité dans le tems ces actions & qui les ont rendues illuſtres, je trouve toujours à la repréſentation que l'homme eſt antérieur au citoyen, la nature à la patrie, & ces perſonnages fameux ne ſont plus à mes yeux que des monſtres renommés. A quoi ſert l'exemple, s'il ne peut fléchir mon ame, ou plutôt s'il la révolte?

On dit qu'il s'agit de grandeur & de majeſté, & que j'écouterai malgré moi un monarque

---

(*a*) Souvenons-nous toujours de ce pirate plein de feu, qui dit fiérement à Alexandre: *parce que je n'ai qu'une ou deux frégates je ſuis un miſérable brigand; je ſerois un conquérant fameux ſi je commandois, comme toi, une flotte nombreuſe & puiſſante.*

quand il ſera ſon entrée accompagné de tous ſes gardes, qu'il m'intéreſſera certainement à proportion de ſa puiſſance & de ſon élévation. Oui, s'il eſt un Titus, un Marc-Aurele, ſi je reconnois en lui mon pere, mon protecteur; mais ſi c'eſt un tyran ou un monarque vulgaire, plus ſa chûte ſera horrible, plus mon cœur ſera ſatisfait. Voilà un grand exemple, ajoutera-t-on. Oui, mais il y a un petit défaut, tout eſt imaginaire, il n'y a point là de vérité hiſtorique, & l'on me transporte encore la ſcene ſur les bords du Nil. S'il nous faut abſolument des rois ſur le théâtre, je ſerois d'avis qu'on y mît Charles Premier.

CHAPITRE III.

Développement du Chapitre précédent.

QUELLE ſera donc la tragédie véritable? Ce ſera celle qui ſera entendue & ſaiſie par tous les ordres de citoyens, qui aura un rapport intime avec les affaires politiques, qui tenant lieu de la tribune aux harangues éclairera le peuple ſur ſes vrais intérêts, les lui offrira ſous des traits frappans, (*a*) exaltera

(*a*) On a repréſenté à Londres, en 1709, un ballet où figuroient le Pouvoir Monarchique, & l'Etat Républicain.

dans ſon cœur un patriotiſme éclairé, lui fait chérir la patrie dont il ſentira tous les avantages. Voilà la vraie tragédie, qui n'a gueres été connue que chez les Grecs, & qui ne fera entendre ſes fiers accens que dans un pays où ceux de la liberté ne ſeront pas étouffés. (*a*)

Le monarque, un gros ſceptre de bois à la main, après un entrechat ridiculement grave & un peu lourd, donnoit un grand coup de pied dans le cul à ſon premier miniſtre, qui le rendoit à un ſecond, & celui-ci à un troiſieme, & le dernier frappoit à l'imitation du monarque une eſpece de perſonnage muet & immobile, qui ſouffroit tout en ſilence, ſans ſe venger ſur perſonne. Il n'eſt pas beſoin de dire que ce muet perſonnage repréſentoit le peuple. Le gouvernement républicain étoit figuré par une contredanſe en rond, vive & légere, où chacun ſe tenant par la main & changeant tour-à-tour de place, ripoſtoit à ſon camarade, ainſi que chacun des danſeurs obéisſoit gaiement à ſa libre fantaiſie.

(*a*) Dès que la Hollande eut briſé ſes fers, elle eut un poëte mâle & vigoureux, nommé Vondel. Guidé par ſon ſeul génie & n'imitant perſonne, il tira des Annales de ſa nation des ſujets intéreſſans, comme la priſe d'Amſterdam, où tous les perſonnages s'énoncent en républicains. Il traita enſuite, ſous le titre de Palamede, l'hiſtoire du vertueux *Barnevelt*, dont la tête octogénaire étoit tombée ſous le fer d'un bourreau. On prétend qu'à la gloire d'avoir montré ce courage d'ame, il unit celle d'avoir été puni par le ***, qui avoua s'être reconnu. Nouveau triomphe pour le poëte ! C'eſt ainſi que ſi jamais les Suiſſes établiſſent chez eux un théâtre, ils devront commencer par un *Guillaume Tell*.

Dans tout autre elle ne ſera qu'un tableau ſans objet, ou même quelquefois une eſpece d'adulation maſquée ſous de grands noms ; elle ne pourra ni m'intéreſſer ni m'éclairer, parce qu'elle ne répondra point aux vices ſecrets que j'ai en moi-même.

Quelle étude plus digne du poëte que de bien ſentir ce qu'il faut expoſer à ſon ſiecle au moment où il écrit ; & d'approprier tellement ſon drame aux circonſtances, que les abus ſoient à la fois dévoilés, attaqués & corrigés, s'il eſt poſſible ; de ſavoir enfin ſi bien manier l'opinion publique, de l'armer à propos contre telle loi odieuſe, en la faiſant ſervir à relever telle autre, utile & qui tomboit de vetuſté. Voilà un emploi digne d'un écrivain, & que ne ſoupçonnent pas même ces auteurs qui mettent dans leurs pieces des maximes qui ne conviennent ni au tems ni aux lieux où elles ſont énoncées.

Il en eſt du théâtre parmi nous comme de l'art oratoire ; il n'a gueres été connu, parce qu'il n'a point eu pour objet de grands intérêts publics. S'ils ont été traités quelquefois, c'étoit avec un apprêt timide qui reſſembloit toujours au chant de l'oiſeau encagé. Le goût du vrai & du beau ne ſe perd jamais, lorſqu'il eſt permis de faire & de penſer de grandes choſes.

Les gens de lettres ont leurs préjugés comme les autres hommes, & même y tiennent plus fortement, parce qu'ils emploient tout le feu

de leur esprit à careſſer leurs idées favorites.

Ils ont mis la tragédie en grande recommandation, parce qu'ils faiſoient eux-mêmes des tragédies & qu'ils ne ſçavoient pas faire mieux. Le peuple, qui reçoit la nourriture morale, comme l'aliment phyſique, ſous la forme & ſous la meſure qu'on preſcrit, a pris ce qu'on lui donnoit (*a*). Quelques ſpectateurs cependant ont bâillé en face de cette majeſtueuſe Melpomene, mais ſans oſer avouer leur ennui, car la mode étoit d'admirer : certains blaſphémateurs ont déclaré nettement que la Déeſſe étoit trop empeſée & trop chargée d'atours pour parler vivement à leur cœur.

Mais les rois, me dira-t-on, ne vous intéreſſeront-ils pas plus que de ſimples particuliers ? Cela me paroît encore faux. Ils m'intéreſſeront comme hommes, mais non comme rois. En mettant bas ſceptre & couronne, ils ne m'en deviendront que plus chers.

(*a*) L'hiſtoire d'où émane la pompeuſe tragédie eſt pour la multitude un effet ſans cauſe ; elle ne voit pas les rapports. Et qu'eſt-ce qu'un ouvrage moral dont le but ne ſçauroit être ſaiſi & qui ne peut perſuader ? Eh ! parlez à la multitude de ſes mœurs, de ſa fortune, de ſa poſition actuelle ; elle vous entendra. Les calamités d'une vie privée les frapperont plus que ces grands événemens qui lui ſemblent incroyables & qui lui ſont certainement étrangers : vous lui verrez faire une comparaiſon ſecrete au récit des malheurs qu'elle peut éviter & qu'elle redoute.

Sans doute un prince jeune, aimable & malheureux, peut me faire verſer des larmes; mais ce ne ſera point en qualité de prince: laiſſez-lui ſa morgue, ſes dignités, ſes ordres abſolus, ſes gardes, ſon viſir, je ne pleurerai plus.

La tragédie, dira-t-on, expoſe le tableau des cours diverſes: toute l'antiquité renaît, & vous revoyez ceux qui ne ſont plus. Si le tableau étoit fidelle, il ſeroit certainement précieux, mais les tragédies de ce genre ſont en très petit nombre. On a compoſé preſque toutes les tragédies françoiſes dans le même eſprit qu'on les a jouées; Pirrhus, peint comme un ſoupirant, portoit un chapeau à plumet, qu'il ôtoit avec grace; Monime avoit des gands & un panier; le farouche Hipolyte étoit poudré à blanc. Il n'y a pas plus de quinze ans qu'on s'eſt ſouvenu du coſtume juſqu'alors ouvertement violé, & c'eſt la force de génie plutôt qu'une volonté conſtante & décidée qui a créé ces traits de caractere qu'on admire dans les perſonnages de nos grands maîtres. Corneille lui-même a payé le tribut au faux goût de ſa nation par ſes intrigues amoureuſes qui déparent ſes plus belles pieces: Racine ſurtout mettoit tout ſon art à franciſer ſes héros, ainſi que Mademoiſelle de Scuderi faiſoit de ſon côté dans les romans. La couleur de ce grand poëte eſt très monotone, & ſes perſonnages ont preſque tous la même phyſionomie.

Quoi! toujours au théâtre d'autres objets que nos ſemblables? Eh! ſi l'on veut peindre des rois, repréſentez donc leur ambition comme la ſource des malheurs du peuple; repréſentez ce monarque que vous parez de couleurs les plus belles, comme un tyran qui demande des eſclaves, qui cache les chaînes qu'il s'apprête à dérouler, qui fera ſuccéder les cris d'une foule opprimée aux accens de la victoire, qui n'aime que ſoi, & dont l'orgueil écraſeroit chaque homme en particulier comme il le fait en grand (*a*). Repréſentez la tyrannie ſous la figure admirable qu'employoit Solon, comme une tour élevée & ſans échelle, où l'on étoit perpétuellement aſſiégé, & de laquelle on ne pouvoit plus deſcendre ſans ſe précipiter en bas. Cette image épouvanteroit tout amateur du pouvoir arbitraire. Foudroyez cette colere des rois, par laquelle ils ſe croient égaux aux dieux. Quand la tragédie ſera ainſi repréſentée, les hommes ſentiront qu'ils ſont le jouet des ambitieux & qu'ils payent leurs attentats (*b*).

(*a*) Le poëte tragique devroit avoir toujours en tête, lorſqu'il compoſe, ces paroles de David : *Et nunc deges intelligite crudimini qui judicatis terrant.*

(*b*) Ce qui eſt dangereux dans la tragédie, c'eſt qu'à l'aſpect de ces fameux criminels, qui donnent à leurs forfaits une eſpece de grandeur, le méchant ſubalterne qui eſt ſpectateur, peut ſe perſuader qu'en comparaiſon de

Je perſiſte donc à dire que ce ne ſera que dans les Etats vraiement libres que la tragédie élevera ſa tête auguſte & fiere, & qu'elle déployera toute ſa pompe & ſon utilité. Le poëte ſera un nouveau Demoſthene, & l'on ne verra plus le peuple diſtrait. Réuniſſant le titre de légiſlateur à celui de poëte (titres qui jadis n'étoient pas ſéparés) il enivrera tous les cœurs d'une haine vertueuſe, il leur apprendra à connoître tous les chemins qui conduiſent au deſpotiſme, il inſtruira juſqu'aux enfans ſur ce grand intérêt; alors je reconnoîtrai en lui le poëte qui aura créé une tragédie nationale, & ce terme ne ſera pas dériſoire.

Nos tragédies ſont preſque toutes fondées, non ſur l'hiſtoire, mais ſur un point obſcur. Une ligne dans une hiſtoire ſuffit pour échaffau-

---

ces héros du crime il n'eſt point coupable, ou du moins qu'il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit autant que le perſonnage qu'on lui préſente. Là-deſſus ſa conſcience ſe repoſe, & tandis que le poëte employe tout ſon art à deſcendre dans les détours obſcurs d'un cœur infernal, celui-ci ſe juſtifie à ſes propres yeux, trouve ſes ruſes, ſes artifices bien au deſſous de ceux de ſon modele ; il s'aveugle juſqu'à ſe croire innocent par l'extrême diſproportion qu'il croit appercevoir. Il lui faudroit peut-être, pour le corriger, un modele qui ne ſoit pas plus criminel qu'il ſe perſuade être lui-même. Qui ſe croit un Neron, un Narciſſe, une Cléopatre, une Atrée, un Mahomet ? Qui ne s'abſout en ſongeant à ces criminels ?

der une action, que l'on nourrit, comme l'on peut, pendant cinq actes. Un songe, une reconnoissance, un billet, un soulévement, un coup de théâtre, ont bâti grand nombre de pieces. Si l'on ne peut traduire avec un certain succès ces anciens écrits qui traitent des mœurs anciennes, que sera-ce quand un moderne introduira des personnages qui vivoient dans des tems reculés? Ne masquera-t-il pas la nature, & l'imitation personnelle ne sera-t-elle pas nécessairement manquée? Si le personnage venoit à ressusciter, se reconnoîtroit-il (*a*)? Pas plus que Saint Pierre s'il entroit au Vatican.

L'histoire (comme l'a dit Fontenelle, & comme chaque jour sert à le confirmer) est une fable convenue. Il ne convient qu'au philosophe d'étudier l'histoire, c'est une source d'erreurs pour tout autre homme. Le théologien, le jurisconsulte, le militaire, l'homme d'Etat, n'y puisent que des maximes pernicieuses, que des exemples funestes, attentatoires à la liberté de l'homme. C'est un code nouveau de vio-

---

(*a*) Le géometre qui après la lecture d'une tragédie a demandé *qu'est-ce que cela prouve?* a dit un mot extrême, mais (comme le disent fort bien les *Ephémerides du citoyen*) il y a un sens profond caché sous ces paroles: il sentoit confusément qu'il n'y avoit pas un but bien déterminé dans cette énorme dépense d'esprit & de talens; il s'est expliqué ridiculement, il a senti en philosophe.

lence & de perfidie réduit en pratique & fidellement consulté par les méchans. Le secret de la foiblesse de l'espece humaine, ce secret dangereux y est pleinement dévoilé, & les tyrans y apprennent à devenir plus scélerats, par la facilité qu'ils ont eue presque tous à commettre le crime & à ériger leurs caprices en loix. C'est en lisant Quinte Curce que Charles XII a appris à ravager la Pologne. La lecture de Tacite a formé Machiavel, & ceux qui, soit en l'admirant, soit en faisant semblant de le combattre, ont suivi ses principes à la lettre. L'histoire est l'égoût des forfaits du genre humain, elle exhale une odeur cadavéreuse; & la masse des calamités passées paroissant affoiblir les calamités présentes, semble nécessiter, par une liaison que l'on suppose physique, jusqu'aux calamités futures. C'est dans l'histoire que l'ambitieux va chercher l'apologie de ses injustices, de ses vexations, de ses manœuvres, de son insensibilité: à force d'y nombrer des chaînes on s'imagine que nos mains sont faites pour les porter. Enfin, dans ce miroir détestable & que je voudrois pouvoir anéantir, (*a*) l'esclave découragé,

---

(*a*) Si l'on pouvoit anéantir l'histoire, c'est à-dire l'exemple de tant de crimes politiques impunément commis & justifiés, qui doute que les tyrans de la terre ne perdissent leurs droits affreux, & que le genre humain ne voyant plus que le présent & non le passé, ne rentrât

revenant ſur les ſiecles écoulés, y trouve des motifs de conſolation, dernier degré de baſſeſſe & d'aviliſſement, & preuve certaine de la diſſolution entiere des vertus d'un Etat. Je ne ſais à qui l'hiſtoire peut être utile ; elle ne le ſeroit qu'au peuple, s'il pouvoit la lire . . . . Mais je m'égare : rentrons dans mon ſujet.

J'ai voulu dire que preſque tous les perſonnages de nos tragédies ont reçu du poëte, ou leur exiſtence, ou leur caractere ; que l'hiſtoire s'eſt toujours dénaturée, & qu'il n'y a point eu de gouvernement ſur la terre, auquel on puiſſe aſſigner rigoureuſement la plus exacte de nos tragédies.

De quelle utilité feront-elles donc pour nous dans la vie civile ? Sommes-nous rois, princes, miniſtres d'Etat, officiers d'armée ? Je vois un héros, groſſi par l'art, barbouillé par le menſonge, (*a*) qui reſſemble à ces mannequins dont tous les mouvemens atteſtent par leur roideur les reſſorts inanimés qui les mettent en action. Nos tragiques ont peint hardiment des perſonnages dont ils n'avoient qu'une

---

raiſonnablement dans ſes antiques privileges ? J'ai vu perſécuter des hommes de bien, au nom de Clovis & de Philippe de Valois.

(a) Le tragique ſouvent a quelque choſe de plus comique, dans un ſens, que le comique même. Il n'eſt perſonne qui n'ait ri involontairement dans nos meilleures tragédies.

qu'une idée confuſe, abandonnant encore la foible lueur que leur offroit l'hiſtoire.

Si l'on me montroit du moins Cicinnatus tiré de la charrue, Curius Dentatus faiſant cuire ſes légumes *(a)* & rejettant les offres des ambaſſadeurs Sabins, Abdolonime élevé à une royauté légitime, *(b)* Regulus près du tonneau garni de cloux, Caton, jeune encore, au récit des cruautés de Sylla demandant un poignard. Mais, non: ce ſont des conſpirations qui reſſemblent à des complots d'écoliers, ce ſont des princeſſes amoureuſes & non mariées,

---

(*a*) J'aime ce roi qu'on vient prendre dans les ſillons de ſon champ pour commander à des hommes. Il y avoit à parier qu'il ſeroit toujours paſteur. La volupté qui environne les ſouverains dès leur enfance & dont ils abuſent, émouſſe & altere leurs organes. Les plaiſirs exceſſifs cauſent des dérangemens qui dénaturent l'ame, & de-là naiſſent ces crimes qui épouvantent.

(*b*) Les figues de Platon, les choux de Caton, les laitues & les cardons de l'empereur Pertinax, les feves de Curius Dentatus, qui n'en étoit pas moins triomphateur, les aſſiettes de terre d'Agathocle, la frugalité d'Antigone, la ſobriété d'Ariſtipe, tels étoient les remparts qui protégoient les mâles vertus de ces grands hommes; au lieu que les feſtins de Neron, les tables d'Héliogabale, les oiſeaux & les poiſſons du gros Vitellius, les pains & tourtes d'or de Caligula, les gâteaux d'Apicius, ſi friands au goût de Tibere, étoient les meſſagers voluptueux qui précédoient le crime, le vol, le meurtre, les empoiſonnemens & les aſſaſſinats.

des ombres, des ſacrifices, des coups de tonnerre, des apparitions ſubites, de plats tyrans poignardés lorſqu'ils ne ſe tiennent pas ſur leur garde; (*a*) enfin, devant un homme ſenſé les

(*a*) Encore, ſi le poëte au lieu de poignarder ſon tyran d'une maniere ſubtile & ſubite, me montroit une ſeule fois le monſtre expirant dans la rage & payant l'énormité de ſes crimes par les tranſes de la crainte & du déſeſpoir; ſi je voyois la mort vengereſſe s'imprimer par degrés ſur ſon viſage, ſes traits s'allonger, le tremblement de la peur agiter ſes membres & ſurtout cette main cruelle qui égorgeoit l'innocent; ſi tout caractériſoit les approches de ce moment qui conſole la terre & juſtifie le ciel: alors je jouirois du ſupplice du méchant; & ce mot que j'ai écrit je ne l'effacerai pas. Oui, il faut que l'homme juſte ait le courage de ne pas frémir lorſque l'univers eſt vengé. Ce ne ſeroit plus être ſenſible alors que d'être foible & clément. Cet imbécille de Pechantré, en faiſant la mort de Neron, n'a pas ſeulemens ſenti la cataſtrophe. Je voudrois voir l'empereur ſeul, livré aux tableaux effrayans que ſes crimes lui retraceroient, ne ſachant ni vivre ni mourir. Sa douleur ſeroit celle d'un impie, ſon répentir celui d'un lâche, ſon effroi celui d'une femmelette: il prendroit le fer d'une main tremblante, & l'eſſayant vingt fois il n'oſeroit s'en frapper; il pleureroit, il porteroit de tous côtés des regards ſuppliants, il imploreroit le bras du plus vil eſclave: le ſang de l'infame couleroit enfin. Je voudrois le voir alors luttant contre la mort, tombant ſur la terre, la grattant de ſes mains, pouſſant des cris aigus en approchant du terme qui ramene tout à l'égalité. Je voudrois voir les mouvemens convulſifs des muſcles de ſon viſage, jadis inſenſibles aux tourmens de ſes ſemblables, ſes bras ſe roidir, ſa poitrine s'enfler, tous ſes nerfs ſe

trois quarts de nos tragédies reſſemblent aux contes de la barbe bleue, & pluſieurs d'entre elles ne ſont pas auſſi intéreſſantes.

Qui peut lire les tragédies de Thomas Corneille, de Du Ryer, & de vingt autres qui ont fait du théâtre le palais de Morphée ? On croit voir ſur l'arene des enfans nuds, qui, ſans muscles & ſans force, veulent imiter les athletes ; la froide maniere de leur ſtyle répond au mauvais choix de leurs pieces.

Qu'arrive-t-il auſſi d'avoir dédaigne la vérité morale & la vérité hiſtorique ? D'une ſource gâtée voit-on jaillir une onde pure ? Les ſentimens en ſont faux, outrés & giganteſques ; les mots, *nature*, *humanité*, *dieux*, *foudres*, *terreur*, *vengeance*, *tyrans*, *horreurs*, *cœurs*, reviennent à chaque vers étourdir l'oreille & attriſter l'ame. C'eſt ainſi que dans certaines évolutions militaires le ſoldat qui ſemble marcher, reſte toujours en place & fatigue l'œil qu'il trompe.

Mais on n'outrage pas impunément la nature, dit Shaftesbury, elle dure plus que le fantôme que l'on s'efforce envain de lui ſubſtituer. Voilà pourquoi tant d'auteurs, faute

---

tendre ſous l'effort de la deſtruction prochaine & terrible; elle diroit à ſon ame épouvantée : *viens, monſtre, viens tomber dans l'abîme ténébreux où la mort va regner ſur toi, où la juſtice que tu as méconnue va te ſaiſir & te rendre tous les ſupplices que tu as infligés à tes pareils.*

d'avoir touché cette corde ſecrette du cœur humain, ſi difficile à ſaiſir, le flétriſſent & le laiſſent froid. L'un entaſſe toutes les vertus ſur la tête de ſon héros, générosité, magnanimité, dévouement abſolu ; l'autre noircit ſon tyran de tous les crimes imaginables: tout eſt forcé, extrême, tout devient chimérique; car ſi le ſublime du génie eſt de trouver ce qui ſemble que chacun auroit dit, & dans le cours des événemens de reconnoître ce que chacun auroit fait, il eſt ſûr que bien des poëtes ont oublié que les caracteres des hommes ſont mixtes, & que des couleurs trop tranchantes ſont dures & fauſſes.

On a eu d'ailleurs très grand tort d'expoſer ſur la ſcene certains forfaits horribles & dégoûtans, qui, commis à de longs intervalles & deshonorans la nature humaine, devoient reſter enſevelis dans les ténebres. Thieſte portant à ſes levres la coupe écumante & tiede du ſang de ſon fils, Fayel voulant faire manger à ſa femme le cœur de ſon rival, Medée déchirant le ſein de ſes deux fils, jeunes & innocens; tous ces crimes devroient être ſoigneuſement couverts d'un voile: ce ſont les plaies honteuſes de l'humanité; il eſt dangereux de révéler à l'homme juſqu'à quel point ſon ſemblable a fait monter le crime.

> Le nombre ſert d'exemple & d'excuſe, peut-être;
> Moins on voit de méchans & moins on oſe l'être.
>
> (Du Belloy.)

Solon ne fit pas de loix contre les parricides. Ce trait eſt d'un légiſlateur. Parmi nous-mêmes on brûle quelquefois l'arrêt avec le criminel: & ſur la ſcene on nous expoſe de révoltantes horreurs, auſſi étrangeres quelquefois à l'hiſtoire qu'à la nature, & ces abominables imaginations des poëtes ſont montrées ſans ménagement aux regards chaſtes & timides d'une jeuneſſe qui n'en auroit jamais ſoupçonné ni la réalité ni la peinture (*a*).

(*a*) Pourquoi dans la premiere jeuneſſe préfere-t-on la tragédie à la comédie? C'eſt que dans cet âge, où les paſſions ſont bonnes, actives, courageuſes, on chérit tout ce qui reſpire la grandeur, la force, la générosité; on admire ſans peine les ſacrifices abſolus: il n'eſt rien alors d'outré dans ce qui paroît grand. Mais lorſque le temps & l'expérience ont émouſſé, par degrés, cette ſenſibilité naïve & précieuſe, que le cœur a reçu pluſieurs bleſſures, alors moins ami des hommes, moins admirateur de leurs vertus, la défiance naît. On veut s'inſtruire de leurs défauts. On goûte inſenſiblement le plaiſir de la malignité. On n'eſt pas fâché de voir abaiſſer ſes égaux. C'eſt une petite vengeance que l'on prend, en paſſant, de l'eſpece & de l'individu. On ſe ſoulage de ce poids d'eſtime qui ne coûtoit rien à l'imprudence de l'heureuſe jeuneſſe.

CHAPITRE IV.

De la Comédie.

Le vrai plaiſir de la Comédie eſt ſans contredit fondé ſur notre orgueil : il le déploie, il lui donne un jeu plus vif, il l'anime, il l'enflamme. Chacun de nous a un plaiſir ſecret à voir tourner en dériſion des hommes que nous ſommes ravis de voir abaiſſer. On nous délivre ainſi de quelques ridicules. Mais la Comédie favoriſant en même temps la malice naturelle de l'homme, peut développer en lui ce penchant moqueur dont il a le germe, germe qu'il faudroit plutôt étouffer avec ſoin (*a*).

Comme le propre de la Comédie eſt de ſaiſir les ridicules, c'eſt ſur cette diſpoſition qu'eſt fondé le but de l'art, qui conſiſte à exciter le rire. Cette convulſion machinale a été regardée comme le ſignal de la joie, & le

(*a*) Prenez bien garde à la premiere repréſentation théâtrale où vous conduirez un jeune homme. Les premiers mouvemens qu'il verra ſur la ſcene, revêtus de votre approbation & des applaudiſſemens publics, pourroient décider le code de ſes mœurs. Il ſera peut-être renverſé, parce que le poëte aura été un dangereux maître de morale.

cœur n'en eſt pas demeuré moins vuide après, qu'il l'étoit auparavant. Tel a vu ſon ſemblable humilié, & s'eſt trouvé ſatisfait de l'avantage que ſon amour-propre remportoit ſur lui. Il ſe juge alors diſpenſé d'une certaine eſtime, qui coûte toujours beaucoup. Si la Comédie n'avoit en vue que des vices réels, on ne riroit pas, on ſeroit profondement indigné. Peindre les mœurs, dit Rousſeau, n'eſt pas les corriger.

Il faudroit, je crois, s'attacher plutôt à combattre les vices, bien plus dangereux que les ridicules, & peut-être même plus ſuſceptibles de correction. En effet un ridicule ancien eſt preſque toujours remplacé par un ridicule nouveau, & ſouvent on ne guérit de l'un que pour en contracter un autre, plus funeſte. Un auteur dramatique ne ſeroit-il pas plus ſage, & ne rempliroit-il pas mieux le but qu'il ſe propoſeroit, en tournant tous ſes traits contre le vice, en le pourſuivant dans l'ombre, en le démaſquant d'une main hardie ? L'homme vertueux (on ne le ſçait que trop) eſt quelquefois couvert de ridicules, tandis que l'homme vicieux, plus habile, s'en exempte en voilant toutes ſes actions. Ne ſeroit-ce point, pour ainſi dire, profaner les leçons de l'auguſte morale, que de les détourner de leur véritable objet, en les appliquant ſérieuſement à des défauts conventionels, à des contraventions futiles, qui dans le monde ſont des loix ſuprê-

mes. Ces leçons n'auront donc plus la même force contre l'homme pervers, qui ſous le bouclier de ces formes minutieuſes, dont il eſt ſcrupuleuſement obſervateur, a l'art de paroître innocent, tandis qu'il trâme dans l'ombre les perfidies les plus ſubtiles. Que diroit-on d'un médecin, qui, au chevet du lit d'un malade dévoré d'une fievre dangereuſe, au lieu de lui preſcrire des remedes, peut-être violens, mais ſalutaires, s'amuſeroit à lui dicter une recette pour la fraîcheur de ſon teint? Tant qu'il reſtera un vice ſur la terre, comment oſera-t-on ſonger à purger les ridicules? Il ne ſeroit peut-être pas déraiſonnable de penſer que leur abſence totale ſuppoſeroit parmi nous le plus haut degré de corruption: le progrès n'eſt déja que trop viſible & réel.

Et qu'importe après tout ce mépris, ce dédain de coutumes bizarres & fugitives! Quand un homme n'appartiendroit pas aux mœurs de ſa nation (*a*), dès qu'il appartient à la vertu, qu'a-t-on à lui demander de plus? Le reſte eſt frivole, parce que demain toutes ces apparences vont s'évanouir, & que es qualités de l'honnête homme ſeront les ſeules qui fixeront

---

(*a*) On railloit Themiſtocle de ce qu'il ne ſavoit pas accorder un luth: *il eſt vrai*, dit-il, *que je ne ſais que les moyens de mettre en harmonie les eſprits diviſés d'une ville & de la rendre, quelque petite qu'elle ſoit, conſidérable & célebre.*

les regards de la poſtérité & ceux de la juſtice.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que tout écrivain fût attentif à ce qui mérite réellement d'être combattu, comme nuiſible à la ſociété. La ſatyre, moins détaillée, moins puérile, auroit une toute autre énergie. Les héros n'ont été célébrés qu'en détruiſant les monstres. On attaqueroit le vice & non la foibleſſe. Il n'y auroit d'autre ridicule que la méchanceté. Le caractere de l'homme ne ſe trouveroit pas comme opprimé ſous un monceau de petites loix (*a*) également fauſſes & tyranniques. Enfin on ſeroit ſot ſans rougir, & la morale ſeroit ſimplifiée.

On me dira: il eſt des conventions qui font le charme de la ſociété, & l'on attaque

(*a*) Notre politeſſe, par exemple, n'appartient pas tout-à-fait à notre douceur; elle découle de notre foibleſſe, elle eſt toute en complimens, en révérences, en formes illuſoires; mais elle cache l'adulation, l'ironie malicieuſe. La penſée ne perce plus. C'eſt un mode du corps qui ſe ploye à un menſonge perpétuel & de convention. On paye de la même monnoie le frippon, l'homme de bien, l'homme que l'on hait, celui que l'on mépriſe, celui que l'on redoute. Le repos de la ſociété en eſt plus respecté, je l'avoue; mais le méchant ſe ſauve au milieu de ces fauſſetés, & peut-être parvient-il à marcher ſur la même ligne que les gens de bien, ſachant parfaitement que l'on n'oſera jamais lui dire en face ce qu'il eſt, ce qu'il ſait être, & qu'il vivra enfin avec impunité dans cette même maiſon où il eſt connu & mépriſé.

les infracteurs qui ſans cette eſpece de frein deviendroient plus inſupportables encore. Cela eſt bien dit; mais tel homme choque la mode, (*a*) & n'en eſt que plus raiſonnable au fond : le voilà néanmoins en butte aux traits du ridicule. Tel autre fronde l'opinion reçue, & n'en eſt que plus vertueux; & malgré la raiſon & la probité on le tympaniſe. Si la Comédie n'attaque que des choſes indifférentes, à quoi eſt-elle bonne? Si elle préſide à décider de l'habit, du langage, du maintien, il faudra bientôt une Comédie pour chaque ville, pour chaque ſociété, pour chaque maiſon. Si la Comédie fait de la mode la raiſon par excellence, rien de plus ſot & de plus dangereux; car il n'y a point d'ineptie & de vice que la mode ne conſacre & n'autoriſe; elle étend ſes droits malheureux juſqu'à dénaturer les actions les plus eſtimables & les plus légitimes, elle ne favoriſe que la malignité & frappe du même coup ſur les talens & les vertus.

Que le ridicule ſoit le deſpote de ces êtres faux & dégénérés qui ſe ſont arrogé le titre excluſif de gens du monde: le maître eſt aſſu-

(*a*) La mode, enfant de la fantaiſie, reçoit toutes les faces qu'il plaît à la bizarrerie de lui donner. A la bonne heure, Meſſieurs les fous, ſatisfaites vos caprices; mais vous voulez les faire paſſer pour des formes invariables & ſacrées, & c'eſt-là ce qui doit exciter puiſſamment le dédain du ſage.

rément digne des sujets; jouets perpétuels de toutes les illusions, ils ressemblent à ces pauvres Indiens, qui se créent chaque jour des dieux fantastiques & qui invoquent tout ce qu'ils rencontrent.

Je sçais que ce mot en a quelquefois imposé à des gens d'esprit, mais quand ceux-ci se seront persuadés que les sots & les oisifs ont inventé cette maniere d'exister pour eux-mêmes, ils verront le piege & le dédaigneront.

D'ailleurs, si l'auteur dramatique consultoit les arrêts que dicte le ridicule, il étoufferoit toute idée mâle & salutaire, il sentiroit son génie se rétrécir, il tourneroit dans un cercle borné, il verroit les couleurs de sa palette palir dès l'année suivante: ces petits nuages n'ont que des nuances passageres, accidentelles; ce ne sont pas là les couleurs durables de la nature, & le peintre des mœurs ne doit saisir que celle-ci.

Je sçais que sans le vouloir je fais ici le procès à Moliere; il n'a rendu le vice odieux que dans le Tartuffe; il n'a gueres eu en vue que le ridicule: aussi plusieurs de ses pieces, un siecle après sa mort, ont perdu de leur force & de leur éclat. On chercheroit vainement parmi nous le plus grand nombre de ses personnages. Quelque respect que j'aie pour ce grand homme, j'en ai encore davantage pour la vertu; il ne l'a pas toujours assez respectée,

il a ſouvent confondu le ridicule & le vice : on peut lui reprocher de les avoir immolés du même glaive, & de n'avoir pas fait plus de façon pour l'un que pour l'autre. Cependant quelle diſtance infinie ! & quel choix de deſſein auroit-il dû employer pour différencier leurs couleurs !

Lorſque la Comédie nommoit les perſonnages & faiſoit monter le vicieux ſur l'échaffaud de la honte publique, ſans doute elle avoit une énergie qu'elle n'a pas recouvrée depuis. Il eſt dommage que cette ſalutaire inſtitution ait dégéneré en licence. Si ce genre étoit renouvellé & que le pinceau fût remis entre les mains d'un homme integre & vertueux, ce ne feroit plus une ſatyre, ce feroit un châtiment légitime, & il faudroit honorer le courage du poëte (*a*).

(*a*) Hypocrite coupable ! Sans doute quand la ſatyre ſort de la bouche du menſonge, elle ne vit qu'un inſtant ; mais quand c'eſt la vérité qui part ſur l'aîle du génie, quel eſt l'homme que ſes traits n'atteignent & ne pénetrent ? La bleſſure alors eſt profonde, & ne peut être fermée par la main du tems (*Curchill Trad. de le Tourneur.*)

Et dans un autre endroit :

Dieux ! que je me ſens d'orgueil, quand je vois un eſclave titré bleſſé au vif du trait qu'a lancé le génie, s'efforcer de diſſimuler ſa douleur & de cacher ſon reſſentiment ! Que je ſuis ſatisfait, quand je le vois compoſer ſon viſage & affecter un calme apparent, tandis que le déſeſpoir

Mais, dès que l'autorité ou une politique timide font taire la voix de cette cenſure utile qui attaque le vice & le rend reconnoiſſable, dès ce moment la nation perd les précieux avantages qu'elle auroit pu retirer de cette noble hardieſſe. Ce peuple a des hochets brillans (*a*), avec leſquels il s'amuſe ; il n'a pas le miroir qui réfléchit les traits difformes du méchant. Des peintres élégans, maniérés, livrés au jargon du bel eſprit & à ſes vaines ſaillies, remplacent ces eſprits fiers & libres, qui auroient démaſqué l'impoſture inſolente & audacieuſe.

Le propre de la Comédie feroit de porter le flambeau de la vérité dans le répaire obſcur où les méchans travaillent leurs iniquités, de percer dans le ſein des grandeurs le vil automate qui s'érige en tyran, de le traîner trem-

---

l'agite ſur ſon ſiege, que la colere frémit ſur ſes levres & que ſon ſang élancé porte la rougeur ſur ſes joues enflammées! Comme je ris lorſque je l'entends alors parler de conſcience, dire que ſon témoignage ſuffit à l'homme de bien, & ajouter avec un ſang-froid philoſophique : tout homme eſt en butte aux traits de la ſatyre, il n'eſt rien de ſacré pour elle ; mais l'honnête homme ſe tait, & la ſatyre périt bientôt d'elle-même.

(*a*) Notre Comédie eſt devenue ſi diſcrette, ſi diſcrette, qu'il n'y a plus que l'auteur qui parle, & comme Monſieur l'auteur eſt fort poli, il a tellement poli ſon expreſſion, que ſon ouvrage n'offre qu'une empreinte légere, délicate, & ſi fine, qu'elle s'efface preſque entre les doigts.

blant à la clarté importune au crime. Alors celui qui ne craint point d'être coupable pourroit craindre la honte : le théâtre feroit une cour fouveraine, où l'ennemi de la patrie feroit cité, (*a*) & livré à l'infamie: le bruit des applaudiffemens feroit à fon oreille le tonnerre de la poftérité; paliffant, & frappé d'effroi, il maudiroit le jour, & cherchant un antre ténébreux il délivreroit la fociété de fa préfence.

Je vais à ce fujet rapporter une hiftoire que raconte le pere Labat dans fa defcription de la Sicile; elle eft très finguliere, donne à penfer, & mérite d'être citée.

„ Un favetier de Meffine, pauvre & vertueux, étoit né avec un amour extraordinaire pour l'ordre & la juftice. Avec ces difpofitions intérieures, il avoit beaucoup à fouffrir dans le pays où il étoit né. Les loix y fommeilloient. Il gémiffoit chaque jour de voir plufieurs crimes impunis, & de nouveaux defordres être la fuite de cette impunité. Tantôt le coupable fe déroboit à la rigueur des loix, par fon crédit, ou par fon argent; tantôt par le fubterfuge & la lenteur des formes. Il voyoit des affasfins, & connus pu-

(*a*) Mr. Foote, l'Ariftophane anglois, plus hardi & moins licencieux, crée aujourd'hui à Londres de ces allufions piquantes, qu'il affaifonne de beaucoup de gaieté & qui flattent l'efprit général de la nation. Nous n'avons aucun écrivain en ce genre.

„ bliquement pour tels, marcher tête levée & „ braver le regard des gens de bien. Il voyoit „ des filles innocentes, ravies par force ou par „ intrigue à leurs parens, deshonorées par „ l'opulence, & abandonnées ensuite par avarice à l'indigence la plus extrême. Il étoit „ témoin des monopoles, des vols publics, „ qui enlevoient à l'homme laborieux sa subsistance & celle de ses enfans. Il voyoit des „ concussions de toute espece, qui faisoient „ couler des larmes ameres des yeux de ses „ concitoyens; & ces attentats, qui lui avoient „ mille fois percé le cœur, le faisoient rêver „ incessamment aux moyens d'y remédier. Quel „ parti croyez-vous qu'il prit? Il se mit sans „ façon à la place de la justice, qui étoit impuissante, & résolut de lui donner une force „ qu'elle n'avoit pas; c'étoit de punir les coupables & d'en délivrer la société, mais sans „ l'appareil ordinaire & public qui accompagne le châtiment des forfaits. D'après ce „ dessein, son œil vigilant épia scrupuleusement tous les délits, remontant d'abord aux „ preuves, écoutant ensuite les rapports, & „ faisant un procès criminel à huis clos, exact „ & suivi. Lorsqu'il étoit bien & duement „ convaincu du crime, alors il joignoit l'office „ d'exécuteur à celui de rapporteur & de juge; „ il avoit acheté à cet effet une de ces arquebuses courtes, qu'on peut porter & cacher „ sous le manteau: & quand ces malfaiteurs

„ s'avisoient de s'aller promener dans des lieux
„ écartés, ou que livrés à leur débauche ils
„ prolongoient leurs courses nocturnes, alors
„ notre ami de l'ordre leur déchargeoit
„ équitablement cinq ou six balles dans le
„ corps. Il passoit son chemin après cette bel-
„ le expédition, sans jamais toucher au cada-
„ vre, & s'en retournoit chez lui avec la sa-
„ tisfaction d'un homme qui auroit tué un
„ loup ou un chien enragé.

„ On comptoit déja plus de cinquante exécu-
„ tions, lorsque le viceroi, après toutes les
„ recherches imaginables, (car ce n'étoit pas
„ gens de bas aloi qu'on avoit ramassés morts,)
„ desespérant de rien découvrir, proposa
„ deux mille écus à ceux qui pourroient don-
„ ner des lumieres touchant l'auteur de ces
„ assassinats: il fit serment en face de l'autel
„ de pardonner à l'auteur même s'il venoit
„ révéler ses crimes. Le savetier de Messine,
„ craignant que l'on n'arrêtât quelqu'un à sa
„ place, alla demander une audience secrette,
„ & lorsqu'il fut seul avec le viceroi, il lui
„ dit fiérement: c'est moi qui ai mis à mort
„ ces cinquante coquins que vous avez négligé
„ de punir. Voici les procès verbaux qui con-
„ statent leurs crimes. Vous lirez dans ces
„ procédures le journal de mes recherches, &
„ la marche judiciaire que j'ai suivie: rien
„ n'y manque, & vous approuverez, je crois,
„ chacune de mes sentences. Vous êtes cou-

„ pa-

„ pable, ſans doute, de tous les maux que
„ tous ces miſérables ont commis par votre
„ indolence, par votre molleſſe & votre in-
„ action; vous méritez certainement le même
„ châtiment : j'ai été tenté plus d'une fois
„ d'être juſte à votre égard, mais j'ai reſpecté
„ en vous la perſonne du roi que vous repré-
„ ſentez. Vous êtes maître préſentement de
„ ma vie, & vous pouvez en diſpoſer"....

Cet homme, avec tout ſon zele pour la juſtice, n'étoit qu'un aſſaſſin. Mais le poëte dramatique qui lira ceci, doit réfléchir profondément ſur le caractere du ſavetier; il doit ſentir que n'armant, lui, que les traits inviſibles de ſa plume, il peut en quelque ſorte imiter le juge & l'exécuteur de Meſſine, aller comme lui à la recherche des méchans, les ſuivre, les guetter de l'œil, & les percer avec l'arme morale qu'il tient en main; il doit leur livrer une guerre éternelle; & plus heureux, il n'aura jamais de remords à connoître, en exerçant cette vindicte publique (*a*).

(*a*) Il eſt à remarquer que ſous le deſpotiſme des empereurs romains, c'eſt-à-dire ſous le plus terrible que les hommes aient enduré patiemment, ce deſpotiſme ne s'étendoit pas juſques à empêcher les *exodes*, qui étoient des pieces ſatyriques, où les vices des particuliers & des hommes publics étoient frondés ſans ménagement. C'étoit l'ancien uſage de la comédie ſatyrique des Grecs. Les débauches & les forfaits des empereurs étoient repréſentés

CHAPITRE V.

Développement du Chapitre précédent.

TELLE feroit la Comédie chez un peuple qui fauroit refpecter & défendre l'interprête de la vérité. Ailleurs les particuliers difent : *amufez-nous, nous voulons rire ; il faut abfolument que vous foyez plaifant. Peut-on faire une Comédie autrement ? Allons, Monfieur l'auteur, foyez enjoué : nous voulons rire ; entendez-vous, imitez Moliere.* Volontiers, Meffieurs, j'aime à rire autant que vous : mais le rire du fage fe voit & ne s'entend pas, dit Salomon. Il n'y a que les caracteres extravagans qui faffent rire. Il eft un fourire fin, lequel n'eft pas bruyant,

---

à la faveur du mafque, & eux, qui partout ailleurs faifoient trembler les citoyens, ils n'ofoient punir le poëte ou l'acteur véridique. Tibere, Neron & Galba furent livrés publiquement à la vengeance des fpectateurs, & diffimulerent leur reffentiment, foit que ce fût-là le dernier refte de liberté où le peuple tenoit encore avec fureur, foit qu'en politiques barbares & rafinés ils voulurent bien lui permettre ces ris paffagers, à condition qu'ils feroient couler à leur tour fes larmes & fon fang. Il y a eu depuis des tyrans plus intraitables, qui n'ont pas voulu tolérer les plaintes & les murmures de ceux qu'ils écrafoient; en quoi ils fe font montrés plus ftupides encore que cruels.

& qui vaut bien les ris que vous me demandez. Il naît, celui-là, quand un trait est habilement saisi, quand l'auteur est naïf, vrai, & qu'il répete l'accent de la nature ; il se manifeste même dans la tragédie, & quelquefois il tient lieu d'applaudissement. Comme les larmes ne sont pas toujours une preuve de malheur, le rire n'est pas toujours un signal de joie. Dans les grandes douleurs on ne pleure pas: l'œil est sec, le regard immobile. Un rire immodéré n'annonce que l'extravagance de l'ame, poussée hors des limites de la raison. Une larme qui coule & qui vient du cœur, cause plus de volupté que ces pleurs que l'on répand en abondance. Le rire machinal ne parle point à l'ame, comme ce sourire doux qui applaudit à ce qui est respectable, noble & touchant. Ainsi toute émotion est composée, il est donc absurde de la vouloir absolue & extrême. (*a*) Les sensations mixtes sont les plus

(*a*) Souvent dans Moliere l'acteur rit tout seul. Si j'applaudis fréquemment à une imitation fine, tout à côté je découvre une imitation forcée. Ces particuliers qui veulent rire, vous demandent d'un air triste & d'un ton sépulcral des comédies comme celles de Moliere; mais Moliere lui-même reviendroit qu'il ne les feroit pas rire. On le joue, ce Moliere, tous les vendredis, secondé des meilleurs acteurs, & personne n'y va. Moliere revenant au monde, en 1773, n'auroit plus certainement la même gaieté; il ne pourroit rire au milieu d'une nation qui n'a

agréables de toutes, elles apportent à l'ame une ſenſation nouvelle & plus délicieuſe. Il faut donc abandonner à la farce ces ris tumultueux qui appartiennent à la populace, & qui devroient faire dire à un auteur ſenſé, comme à Périclès, *mes amis, n'ai-je point lâché une ſottiſe?* (*a*).

On parle encore des pieces de *caractere*, & lorſqu'on a prononcé ce mot, on ſemble avoir tout dit. S'il m'eſt permis de m'expliquer ſur ce que me paroît la Comédie en France, je la vois moins maltraitée que la Tragédie, mais bien éloignée encore de cette ſimplicité précieuſe qui la rendroit plus vraie & plus recommandable. Je vois que dans ces pieces que l'on

---

plus ſujet de rire. Les deux muſcles de la bouche, nommés zigomatiques, encore ſouples de ſon tems, ſont aujourd'hui paralyſés chez tous les François; ils ſont devenus ſerieux, & l'on ſait pourquoi Moliere revenant aujourd'hui feroit à coup ſûr un meilleur Miſanthrope.

(*a*) Il n'y a qu'un farceur qui ne voie pas que *le rire & le pleurer*, ces deux émotions de l'ame, ont dans le fond la même origine, qu'elles ſe touchent, qu'elles ſe fondent enſemble, qu'elles ne ſont ni un ſigne abſolu de joie, ni un ſigne abſolu de triſteſſe; que vingt perſonnes feront diverſemment affectées de la même choſe, & qu'il eſt un rire amer & douloureux, comme il eſt des larmes délicieuſes. Qu'on ceſſe donc de dire : *je veux faire rire dans cette piece, je veux faire pleurer dans cette autre*; qu'on ſoit peintre exact, animé, fidele, & qu'on laiſſe au ſpectateur le ſoin de créer ſa ſenſation.

nomme de *caractere*, on force toujours le perſonnage dominant pour faire ſortir ce caractere principal ; je vois qu'on lui ſubordonne tous les autres, qu'on les rappétiſſe pour l'aggrandir, qu'on lui ſacrifie tout ce qui l'environne. Le caractere doit naître du ſujet, ce me ſemble, mais ne doit pas être ſon pivot. Je ne goûte point cette maniere, elle eſt fauſſe & aride. J'apperçois trop le deſſein de peindre tel original : l'affiche me l'annonce ; on me le montre, au lieu de me laiſſer deviner ; mon plaiſir eſt à moitié détruit, & quelquefois anéanti par le tableau que mon imagination a créé avant que de voir la piece. Le poëte fait de ſon perſonnage ce qu'un écuyer fait d'un cheval au manege ; il le tourne, il l'exerce, il le fatigue en tous ſens : je vois ſes bonds, ſes ſauts, ſes caracoles ; mais je n'apperçois pas ſa marche paiſible & naturelle. Le poëte abuſe le ſpectateur, comme fait l'écuyer.

Il ne s'agit point dans la Comédie de faire des portraits, mais des tableaux. Ce n'eſt pas tant l'individu qu'il faut s'attacher à peindre, que l'eſpece. Il faut deſſiner pluſieurs figures, les groupper, les mettre en mouvement, leur donner à toutes également la parole & la vie. Une figure trop détachée paroîtra bientôt iſolée : ce n'eſt point une ſtatue ſur un piedeſtal que je demande, c'eſt un tableau à divers perſonnages. Je veux voir de grandes maſſes, des goûts oppoſés, des travers mêlés, & ſur-

tout le résultat de nos mœurs actuelles. Que le poëte m'ouvre la scene du monde, & non le sanctuaire d'un seul homme. Quiconque aura réfléchi sur le ton, sur l'esprit, les procédés, les caracteres des hommes différens qu'il aura vus, ne les peindra pas d'une maniere détachée, mais en action : c'est l'action simultanée & réciproque de tous les personnages, qui vivifie seule le drame & donne un poids à la moralité. Dans toutes les pieces, dites de caractere, le principal personnage a toujours une stature colossale, & domine tellement que les autres ne lui servent plus que d'ombre.

La plupart des pieces de Destouches sont manquées, parce que dans plusieurs il a tout immolé à un principal personnage : sans le rôle de *Lisimon* le caractere du Glorieux deviendroit insupportable. Sa piece la moins imparfaite est le Philosophe Marié, où le premier rôle est dans une juste proportion avec les autres. Mais comme il tombe, comme il devient froid, avec sa manie de hausser un personnage aux dépens de ceux qui l'environnent ! voyez le Dissipateur, l'Ambitieux, l'Homme Singulier, &c.

Tout poëte comique, qui établira sur un effort unique & forcé la mesure d'un caractere, le manquera à coup sûr. On dira que le poëte n'a que vingt-quatre heures : d'accord. Mais si un trait caractéristique éblouit au premier coup-d'œil, la réflexion nous démontre

bientôt que l'on ne bâtit point un caractere ſur un trait forcé. Il faut donc proportionner les cauſes aux effets, & les balancer tellement que rien ne ſorte de la vraiſemblance. Or il n'y a que les petits traits renouvellés, les détails ménagés & conduits avec art, qui dévoilent un perſonnage (*a*).

J'inſiſterai toujours à repréſenter que les caracteres des hommes ſont mixtes, qu'un ridicule ne va jamais ſeul, qu'un vice ordinairement eſt étayé par d'autres vices, que vouloir détacher un défaut de ceux qui l'environnent & l'avoiſinent, c'eſt peindre ſans obſerver la dégradation des ombres & des couleurs. Le perſonnage n'a plus de contre-poids, il paroît ſe mouvoir ſeul, il agit ſans raiſon bien déterminante, il ſe voit comme entraîné par un pouvoir irréſiſtible : c'eſt la main du poëte qui, ſemblable à celle de la fatalité, lui imprime tous ſes mouvemens.

En effet ce ſont des traits échappés à mille individus, qu'on entaſſe à la fois ſur la tête d'un ſeul; ce ſont des pieces de rapport qui forment ſon caractere, & l'unité morale ne ſe fait plus ſentir. Le caractere du perſonnage ne ſe développe pas avec l'action; l'action eſt forcée rapidement par le caractere, & c'eſt le

---

(*a*) Alexandre ſe découvre mieux dans la tente de Darius, que dans les champs de Guagmela. Voyez Quint. Curt. *de reb. geſt. Alexand.* lib. III. c. 32.

contraire qui arrive dans le monde. La vérité d'expérience, enfin, n'eſt point obſervée, les proportions ſont outre nature. Le peuple rit comme il rit de toute charge, mais il ne rencontre jamais dans la ſociété le modele qu'on lui a offert au théâtre. Les traits du poëte lancés d'un arc trop tendu & mal dirigé paſſent au deſſus de la tête de ceux qu'il vouloit frapper : un œil attentif auroit mieux décrit le vol de la fleche; il eut atteint le but; mais le but eſt un point unique: il eſt plus commode de tirer en l'air, ſans avoir un objet fixe.

Par exemple, le Miſanthrope (*a*) eſt peu ſoutenu, d'après le ton original qui dans la premiere ſcene lui a été donné; il ne paroîtra que bizarre ſi on le compare au Timon, un des caracteres les plus énergiques que nous trouvions chez les anciens. L'Avare paſſe les

---

(*a*) J'oſe dire que ce n'eſt point le Miſanthrope que Moliere a peint, c'eſt un homme qui a de l'humeur, & qui doué d'une véracité, moitié farouche moitié mitigée, ne fait guere que reprendre. Ce caractere n'eſt point en action, il eſt tout en diſcours; il ſe paſſionne pour des miſeres, il dit haïr les hommes & il ne ſait pas trop pourquoi. Toute ſon éloquence tombe ſur des riens, & il ſe montre plus chagrin que vraiement irrité. Tour-à-tour foible & outré, ſon caractere n'a point cette plénitude de ſentimens qui devoient lui appartenir ; il mollit comme un autre. Enfin il renonce à la ſociété, parce qu'une coquette l'a joué : petit motif, indigne d'une retraite qui pou-

bornes (*a*). Le Diſtrait feroit un fou. Le Bourgeois Gentilhomme eſt un imbécille. Les traits des Femmes Sçavantes font extraordinairement chargés & à un point méconnoisſable. Le Diſſipateur eſt plus qu'extravagant, & la vraiſemblance eſt bleſſée à chaque inſtant. Le Glorieux, repréſentant d'une maniere tendue & uniforme, levant la tête à chaque ſeconde & diſant, *il me parle*, *je crois*, a une vanité plus puérile que vraie; ſon caractere n'eſt ni fin, ni fini. D'un côté, de ſots Bourgeois, de l'autre, des frippons exercés & ſouples, des ſpadasſins inſolens & des lâches, des coquettes & des prudes, voilà tout le contraſte des Regnards, des Dancourts. Et toutefois, autant le caractere de la Tragédie doit être ferme & invariable, autant la Comédie exige-t-elle des nuances mobiles & changeantes.

La Comédie paroiſſoit du moins devoir tenir toute entiere au ſol & ne point tirer ſes pro-

---

voit être motivée d'une maniere énergique. Cette piece, malgré ſa haute réputation, me paroît très inférieure à beaucoup d'autres du même auteur.

(*a*) Cette piece peut être rangée parmi les charges de Moliere; elle a une certaine vérité, mais rude, mais extrême, mais groſſiere. La léſinerie eſt bien peinte, mais la crainte, la timidité, la ruſe, l'eſprit même qui appartiennent à l'Avare n'y ſont pas exprimés. Enfin la moitié des ingrédiens de ce caractere ſont paſſés ſous ſilence. On pourroit faire un nouvel Avare, qui ſeroit l'Avare de notre ſiecle, l'*Avare faſtueux*.

ductions d'une terre étrangere. Mais on a fait encore des Comédies avec les anciens: on a composé avec eux pour nous faire rire, faute de pouvoir nous peindre. On a fouillé dans Plaute pour le théâtre de Paris. On a copié les Daves de Terence. On nous a amené les personnages de ces poëtes. On les a habillés à la françoise. Racine, en société, a ranimé les plattes boufonneries d'Aristophane, dans cette indécente parade des Plaideurs (*a*), qui livre des magistrats à un ridicule forcé & imaginaire. Moliere, comme le démontre Riccoboni, a composé son Avare de cinq Comédies latines & italiennes; il a puisé dans le théâtre espagnol nombre de situations, & presque toute l'intrigue de ses pieces est d'emprunt. Mais

(*a*) Les Plaideurs de Racine sont une misérable farce, où il n'y a ni génie, ni goût, ni vérité. Elle est très dangereuse, parce qu'elle invite à ridiculiser des magistrats qui, comme juges, doivent toujours imprimer le respect. On n'auroit jamais dû souffrir que la plus importante fonction dont puisse s'honorer l'homme, qui est de prononcer au nom sacré de la justice, soit livrée à un pareil travestissement, quels que fussent ses abus. C'est ici que l'on voit que Racine n'avoit pas un grain de philosophie. Il pouvoit se moquer des plaideurs, sans insulter à celui qui tient le tribunal; il représente alors la loi: on ne doit pas voir sa robe humiliée, avilie. C'est faire d'un autel le théâtre d'une orgie. Les mémoires du tems disent que Louis XIV., qui rioit peu, rit beaucoup à la représentation de cette farce. A moi, elle me fait peine & pitié.

ce grand peintre écrivoit dans un temps où nos mœurs, participant beaucoup aux mœurs eſpagnoles, nous faiſoient goûter leur maniere d'intriguer. Depuis nous avons vu des auteurs vouloir mettre les jalouſies, les manteaux & la rondache ſur notre théâtre, crier que c'étoit-là le vrai genre, & qu'ils étoient les ſucceſſeurs légitimes de Moliere.

Il ne faut troubler perſonne *dans ſes rêves dorés;* mais ſi Moliere revenoit au monde, il ne repréſenteroit pas des perſonnages antiques & ſurannés, il réformeroit la plus grande partie de ſon théâtre. S'il a fait les Femmes Sçavantes, il feroit aujourd'hui l'Homme de goût, l'Ariſtarque moderne; il n'offriroit pas des Tuteurs trompés, des Valets en familiarité avec leur maître, des Soubrettes confidentes des miſteres les plus cachés, des Intriguans ſans habits, des Maris maîtres chez eux, des Vieillards qu'on vole & qu'on bâtonne impunément, de jeunes filles enpriſonnées, des excroqueries imprudentes: &c. en voyant de nouvelles mœurs il tailleroit de nouveaux pinceaux.

L'auteur, dans la Comédie, ne doit entrer pour rien; s'il me fait entrevoir ſa phyſionomie, celle de ſes perſonnages diſparoît ſoudain. Je ne veux point le voir, ni ne veux point l'entendre; (*a*) je ne veux point ſurtout qu'il s'at-

(*a*) Dans nos Comédies modernes les perſonnages font aſſaut d'eſprit. Il eſt vrai que jamais ſiecle n'en a tant

tache à me faire rire. Cette intention dévoilée m'ôte souvent l'envie que j'en aurois ; je veux créer ma sensation, & non la recevoir. En vain protestera-t-il que son but est de me faire rire des travers d'autrui, je jugerai bientôt qu'il veut m'inspirer ses propres idées. Surtout s'il peint le vice, qu'il ne plaisante point. Le rire alors deviendroit sacrilege. Le vice doit toujours inspirer de l'aversion. On dit du Joueur, de l'Avare, du Méchant (*a*), de l'Impertinent, tant pis. Je desirerois que Moliere eût traité tous les sujets comme le Tartuffe ; c'est son chef-d'œuvre, chef-d'œuvre unique, & dans lequel il est au-dessus de lui-même.

Et comment sentir de la haine pour ce qui a fait naître le sourire sur nos levres ? Si l'ava-

---

prodigué. Mais celui de l'auteur n'a pas le naturel & le piquant de celui qui regne dans nos conversations ; l'auteur a réellement trop d'esprit.

(*a*) Ce rôle dans la piece de ce nom est trop brillanté. On l'écoute avec un plaisir dangereux. Le jeune homme peut s'appercevoir qu'il n'y a point de risques à courir en adoptant ce caractere affreux, & que l'orgueil du moins peut être satisfait en s'immolant des victimes qui sont humiliées & qui se taisent. C'étoit le Méchant qu'il falloit couvrir d'humiliations, au lieu de le laisser sortir triomphant. Ce rôle enfin plaît trop à l'esprit. Si les auteurs sont une petite poignée d'hommes qui pensent pour tous les autres, ils doivent bien prendre garde à l'impression qui résulte de leurs pieces & ne point sacrifier l'essentiel au brillant.

rice, la fourberie, l'insolence, la duplicité, la trahison, sont des vices détestables, les fourberies de Scapin, George Dandin, l'Ecole des Femmes, le Légataire universel, &c. sont des pieces dangereuses; car si l'on ne forme pas les mœurs, on les corrompt.

CHAPITRE VI.

Des vices essentiels de la Comédie Moderne.

JE sçais qu'il est tel peuple où la crainte d'apprêter à rire devient une digue puissante, mais elle ne doit pas rassurer le poëte, il ne doit point se rendre complice de la folie ou de la perversité générale. O! la belle école que la Comédie, s'écrie Ciceron; si on ôte tout ce qu'elle offre de vicieux (*a*), elle sera réduite à rien: *ó preclaram emendatricem vitæ poeticam, quæ si flagitia non probaremus, nulla esset omnino. Tusc. Lib.* 4.

(*a*) Plutarque raconte que lorsque Thespis commença à faire connoître la Comédie, Solon y assista, & que l'ayant appellé il lui dit: *n'avez-vous pas honte d'exposer de tels mensonges devant une nombreuse assemblée? Bon*, reprit Thespis, *tout ceci n'est qu'un jeu. Qu'un jeu!* reprit vivement Solon en frappant la terre du pied & de son bâton; *ce jeu insensé va se glisser dans nos traités & dans les affaires publiques.*

Aujourd'hui c'eſt l'enfantillage (*a*) de nos femmes à la mode, que l'on produit ſur la ſcene; quand on a ſaiſi leur ton, on s'imagine être peintre dans la force du terme, & le poëte paroît glorieux d'avoir fait parler ces êtres futiles, qu'il faudroit ne point appercevoir pour les mieux corriger : on leur érige un trône où elles ſont les ſouveraines, on conſacre ce ridicule fanatiſme de la nation, & on la ſevre par-là de toute idée élevée, forte, courageuſe; & voilà pourquoi elle perd de jour en jour ce coup d'œil de la raiſon, qui conſiſte à ranger chaque être à ſa véritable place.

L'ironie devient la figure favorite du poëte, parce qu'elle eſt celle du beau monde; & ce beau monde eſt compoſé de trois à quatre cents fats, qui ne ſçavent comment exiſter. Nos comiques (ſi toutefois on peut leur donner ce nom) courent après ces objets rares, dans leſquels ils imaginent entrevoir quelques attributs ſinguliers. Ils ne les deſſinent point pour les faire rougir d'eux-mêmes; mais pour perfectionner leur ton licencieux & frivole, & pour le diſtribuer en détail au reſte de la nation. De-là ces idées fines, ſautillantes, énigmatiques, ces éclairs qui brillent & qui s'éteignent,

---

(*a*) Les enfans, quand ils s'amuſent, font les peres & meres. Les hommes, au contraire, en riant à des pieces puériles, font les enfans & le redeviennent.

ces tours vifs, ingénieux & recherchés, ces vices peignés, fleuris, brillantés (*a*) de toutes les couleurs. Le ridicule n'est point combattu, il est consacré. Quiconque ne parle pas l'idiôme corrupteur, est un Hottentot. Tantôt c'est la noble imprudence de nos femmes qu'on nous donne pour modele, tantôt l'impérieuse sottise de nos marquis; & qui doute que nos petites bourgeoises & nos petits Messieurs n'aillent saisir ce ton-là, comme le ton illustre & nécessaire?

Il est certain que nos gens de qualité sont très mal peints, & que nos auteurs modernes joignent le ridicule de leur propre esprit à quelques traits foiblement rapprochés : le ton est absolument manqué. (*b*) Mais les trois quarts

(*a*) J'appellerois volontiers tous ces peintres qui courent après les miniatures, des *auteurs femmes*; ils ne font cas que de ce qui est brillant, ils ne parlent que de jetter des étincelles, & à force de prétendre écrire avec esprit, ils tracent des mots, qui élégamment arrangés ne signifient rien. La parure est pour ces auteurs ce qu'elle est pour plusieurs femmes, elle remplace les traits, & voile la sécheresse des appas.

(*b*) Je sçais que chez les grands les vices sont bien plus difficiles à appercevoir, qu'ils sont vernissés, que le coloris est quelquefois si poli, si flatteur, qu'on croit d'abord se tromper, & qu'il faut reporter fréquemment la vue pour discerner la tache originelle, tant elle est adroitement déguisée. Leurs ridicules prennent aussi un air de dignité & de noblesse qui en impose. Je sais qu'on peut les pein-

des ſpectateurs n'en croient pas moins le portrait fort reſſemblant & ſe modelent en conſéquence.

Il y a ſans doute de l'eſprit, du talent & de l'adreſſe à s'approcher de ce ton, mais le fruit de l'arbre ne vaut pas la culture qu'il doit coûter, & pour tout dire ce fruit eſt malſain. Si au lieu de peindre légérement & de mémoire ce qui ſe paſſe dans une centaine de maiſons, vous voulez peindre les coutumes d'une ville & les paſſions de ceux qui l'habitent, voyez la maſſe des hommes: peignez les choſes familieres & ordinaires; c'eſt ſur elles que roule tout le cours de la vie humaine. C'eſt ſur la multitude qu'eſt empreinte la phyſionomie de la nation; ſaiſiſſez les grands traits, vous aurez de larges coups de pinceau à donner, vous rencontrerez des caracteres expreſſifs & variés; vous vous ſervirez malgré vous de

---

dre, mais je doute que le théâtre puiſſe ainſi les corriger: en les peignant, on flatte leur vanité, on encenſe leurs grands airs. Il faudroit, au contraire, les mettre nuds ſur la ſcene, & les battre de verges juſqu'à ce que le véritable cri de leur ame orgueilleuſe échappe avec l'aveu de la vérit ; c'eſt une eſpece de queſtion morale qu'il faudroit leur donner. Mais on ſent qu'une Comédie de cette nature nous eſt auſſi étrangere que la Tragédie politique, & par les mêmes raiſons. Voilà cependant la Comédie qui produiroit de réels avantages.

de teintes vigoureuſes ; jamais vous n'éprouverez cette ſtérilité qui gagne le bel eſprit, comme la perte d'appétit gagne nos jolies femmes. Qu'on vous appelle peintres *à la groſſe broſſe*, qu'importe; on a fait le même reproche à Moliere, on l'a blâmé par ce qu'il a aujourd'hui de plus précieux. Pourſuivez vos tableaux, & laiſſez vos rivaux fatiguer leur vue à faire des miniatures de poche; accumulez enfin les couleurs, & ne manquez pas la nature pour reſpecter notre fauſſe délicateſſe : quand l'ouvrage ſera fini, expoſez le tableau, il faudra l'admirer ou fermer les yeux.

La Comédie doit-elle étaler néceſſairement le ridicule des grands, leur langage, leurs manieres, leur jargon, leur morale? Nous faut-il ſur la ſcene des Sibarites, des railleurs élégans, des originaux vicieux, des perſifleurs, des hommes de cour? Oui, je le dirai hautement, il en faut ſi l'on veut étendre une corruption générale, il nous faut alors des marquis, des comtes, de petits ducs, avec leur langage fade, leur ſourire dédaigneux, le ton apprêté de leur molleſſe... Eh! que fais-tu, ô poëte? es-tu encore à ſavoir que les vices des hommes polis ſont épidémiques (*a*)? Pourquoi

(*a*) Qu'eſt-ce que l'homme du monde, ſi ce n'eſt celui qui bien pourvu d'impudence, de vanité & de flegme, jouit de tout ſon eſprit, déconcerte ceux qui en ont, paſſe pour en poſſéder le véritable uſage, parce que ſes entrailles

tourner les regards ſur ces rares perſonnages? Ne vois-tu pas qu'ils ſe glorifient d'être mis au théâtre, parce que tu leur donnes de l'eſprit, de la naiſſance, le ton important & protecteur, parce que tu les fais aller à la cour? Ne vois-tu pas qu'ils s'enorgueilliſſent de tes touches étudiées & qu'ils s'apprêtent à créer de nouveaux ridicules pour exercer tes futiles pinceaux? Ne vois-tu pas le petit commis, plus inſolent qu'eux, prendre leur maintien, leur jargon, comme des airs à la mode? Ne vois-tu pas une jeuneſſe dans l'âge d'imitation s'imbiber de leurs caprices extravagans? Ne vois-tu pas une foule de petits êtres inſupportables déſoler la ſociété?.. Eh! poëte imprudent! détourne les yeux, oublie cette miſérable eſpece, laiſſe-la ſe morfondre à l'œil de bœuf (*a*); c'eſt toi qui

---

étant impuiſſantes à s'émouvoir, il ne ſe trouble jamais, & qu'il ſavoure la réflexion de ſes méchancetés. Or de tels hommes ne peuvent ſe guérir; il faut mettre leurs portraits à la cave, & non ſur la ſcene.

(*a*) Il faut apprendre à quelques étrangers, que c'eſt une anti-chambre de Verſailles, où les hommes ont le mieux perfectionné l'art de trahir & de ramper. Singulier pays, où l'on regarde fixement, avec crainte & tremblement, une porte qui va s'ouvrir ou ſe fermer; où le regard d'un homme fait d'un côté un heureux & de l'autre un deſeſperé, où lui parler eſt une faveur inſigne, éclatante, où porter la ſerviette eſt le comble des honneurs, où manger avec lui eſt un privilege qu'on ne ſauroit accompagner

fixes ſon exiſtence fugitive: ſans toi la ville ne s'appercevroit pas de ce troupeau, qui deux fois la ſemaine vole à Verſailles & en revient, qui ſe croit ſeul exiſter dans l'univers, qui regarde le reſte de la terre comme un amas d'inſectes, qui ne donne d'importance qu'à leurs intrigues, à leurs débats, à leurs caprices, qui penſe enfin qu'on le regarde, qu'on l'admire uniquement, & même qu'on le reſpecte. Eſt-ce-là l'homme, mon cher confrere? Sont-ce-là tes compatriotes? Va, quand on voit de près les grands, à peine voit-on en eux des hommes; crois-moi ils ne valent pas le coup de pinceau. Ne cours plus après ces fantômes changeans, détourne tes regards qu'ils voudroient attirer: que t'importe l'orcheſtre & les petites loges? C'eſt le parterre qui te jugera, qui conſervera, ou rejettera ton ouvrage, qui le fera vivre cent années, on l'immolera au moment de ſa naiſſance. Après une journée de travail fuis ces ſoupers brillans où l'on ne trouve que l'eſprit du jour, (*a*) ou plutôt l'eſprit du lieu; va ſou-

---

d'une épithete aſſez relevée. Singulier pays, où tous les hommes, quoique maſqués, ſe connoiſſent à coup ſûr, parce qu'animés des mêmes intérêts & prononçant ſur autrui d'après eux-mêmes, ils ſe voient & ſe jugent tous tels qu'ils ſont en effet.

(*a*) On peut dire de certains livres & de certaines Comédies, l'eſprit de cette année ne ſera point de l'eſprit l'année prochaine.

per amicalement chez l'honnête bourgeois dont la fille innocente & modeſte ſourira de joie à ton arrivée. Là tu verras des mœurs franches, douces, ouvertes, variées; là tu verras le tableau de la vie civile, tel que Richardſon & Fielding l'ont obſervé; là tu verras peut-être ces *chenilles* du matin, eſcrocs polis, arriver pour tromper le bon homme ou pour ſéduire ſa fille ... voici le moment, prends la palette, & fais juſtice.

Toute Comédie qui ne corrige pas le vice, eſt une méchante Comédie, ſans qu'on puiſſe l'appeller mauvaiſe. Toutes les pieces de Regnard ſont dans ce genre, & pluſieurs de Moliere ont ce triſte inconvénient. Ce n'eſt pas que ces écrivains ne ſoient des écrivains ſupérieurs, mais c'eſt ici qu'il faut adopter la maxime de Montaigne: *Il ne faut pas s'enquérir quel eſt le plus habile, mais quel eſt le mieux habile.* Il eſt ſûr que les jeunes gens imitent tous le ton & l'attitude du fat ou du petit-maître de la Comédie; ils les copient devant nos cheminées (*a*), affectant leurs geſtes & leur air de tête: Grandval, Belcour, Molé ont tour-à-tour fait des diſciples qu'il eſt impoſſible de méconnoître.

(*a*) Le théâtre actuel fait bien des turlupins. De jeunes gens, qui croient être gais ou plaiſans, répetent ce qu'il y a vraîment de plus mauvais.

Banniſſons donc ces *jolis colifichets*, où les travers du beau monde ſont admis, fêtés, careſſés, où ſes extravagances ſont érigées en loix, où les paſſions délicates qui nous reſtent encore ne ſont vues qu'avec dériſion, où le nouveau perſiflage paroît la langue divine, où l'inconſéquence, la folle vivacité, la prétention à tout, la bouderie de commande, le ton fou & léger, paroiſſent des caracteres délicieux, piquans & dignes de conſidération (*a*). Toutes ces petites pieces portent au cerveau des mouvemens déréglés & ſervent à faire pulluler cette eſpece de fats, qui tous ſe copient l'un l'autre & jouent à qui ſera le plus inſupportable (*b*).

(a) Quelquefois l'auteur oppoſe un homme raiſonnable & décent au fat inſolent, mais cet honnête homme a ſi peu d'eſprit, il eſt ſi froid, ſi empeſé, que l'on voit que l'auteur a voulu mettre la morale en récit, & la folie en action.

(*b*) Si vous voulez être fatigué, liſez un ouvrage où l'eſprit domine partout : ces éclairs, après vous avoir ébloui, vous deviendront inſupportables. Voulez-vous être intéreſſé & pourſuivre longtems votre lecture, ouvrez un ouvrage où regne le charme naïf du ſentiment.

CHAPITRE VII.

De Moliere.

Ce n'eſt point ſur la valeur plus ou moins grande du génie, que je juge & que j'apprécie les auteurs dramatiques; c'eſt ſur l'effet théâtral, ſur le but qu'ils ont eu, ſur la morale qui réſulte de leurs pieces: *Nouriſſons des Muſes*, diſoit Platon, *ſoumettez vos pieces à des juges choiſis, qui les compareront avec nos maximes & nos mœurs, & nos pieces y gagneront.* Or en admirant Moliere profondément, je n'héſiterai point à le blâmer. Dans le ſiecle dernier, (comme on l'a remarqué d'après l'expérience) en voulant corriger la cour, il a gâté la ville: *Moliere*, dit *la Mimographe*, *étoit un fort honnête homme, mais il étoit comédien & chef de troupe. A ces titres il ſongeoit à la recette, & la recette impoſoit ſilence à l'amour de la véritable gloire. Il falloit faire rire le parterre. Quel dommage qu'un auſſi beau génie ait été réduit à un pareil aviliſſement!* C'eſt lui (& que ne puis-je le diſſimuler?) c'eſt lui qui, en ridiculiſant quelquefois la vertu (*a*), a peut-être répandu dans la

(*a*) Dans ſon Amphitrion on apperçoit Alcmene entre les bras d'un Dieu, qui trompe un époux mortel. Ce crime y eſt paré de toutes les graces de l'imagination la

nation ce ton frivole & dérifoire, qui fert à la faire haïr & diftinguer chez les autres peuples; c'eft lui qui a enfeigné à la jeuneffe à fe moquer de fes parens, à braver leurs repréfentations, à dédaigner les vieillards, à turlupiner leurs infirmités; c'eft lui qui a ofé mettre l'adultere fur la fcene & rendre tout le parterre complice de la perfide; c'eft lui qui en peignant des intriguans fubtils, a contribué à en former d'après fes ingénieufes leçons; c'eft lui qui a porté en plein théâtre des vices qui rient fur la fcene, tandis qu'auparavant ils n'ofoient fortir de l'ombre où ils fe cachoient (*a*).

Oui, Moliere a rendu la fripponnerie agréable & réjouiffante; & comme fes frippons font des drôles pleins d'efprit, on eft prefque disposé à les abfoudre, en France, où l'efprit eft

---

plus enjouée. Eft-il alors beaucoup de femmes qui puiffent devant leur confcience ne pas trouver l'expédient admirable, divin & fort ingénieux pour concilier le penchant & le devoir, en fauvant jufqu'aux apparences.

(*a*) Un bon mot eft bien funefte quand il colore un vice, témoin celui de Themiftocle, qui pour déprifer la fainteté d'Ariftide difoit que toucher de l'or & conferver les mains pures étoit la vertu d'un coffre-fort. Nos contrôleurs de finances ont tous connu ce mot, quoi qu'ils fe foient bien gardés de le citer. Il en eft de même de plufieurs paffages de Moliere, recueillis avec foin dans le monde, pour autorifer une certaine licence de mœurs.

le mérite principal, & où le sot honnête homme n'est qu'un sot.

Oui, l'adultere est réduit en art dans George Dandin. Il est étonnant que Mr. Marmontel prenne cette piece sous sa protection, tandis qu'il abandonne l'Amphitrion. Je ne connois pas de piece plus dangereuse. Un honnête homme, sensible au deshonneur de sa maison, devient l'objet de la risée publique (*a*), parce qu'étant fort riche il avoit épousé une demoiselle qui n'avoit rien: ce qui se voit tous les jours, & ce qui est bon, politiquement, pour détruire l'horrible inégalité des fortunes. On prouve (act. 2. scene 4.) par un argument en forme & poussé loin, qu'une femme dont le devoir ne s'accorde pas avec son inclination, ne doit aucune fidélité à son mari. Le dénouement est le triomphe de l'impudence, puisque l'on y voit à la lettre la vertu avilie aux genoux du vice insultant; & l'on rit!

Oüi, Moliere a tourné l'honnêteté pure & simple en ridicule dans le personnage de Mad[e]. Jourdain; il a voulu humilier la bourgeoisie, l'ordre sans contredit le plus respectable de

(*a*) L'oreille est fréquemment blessée chez Moliere; l'indécence s'y montre à front découvert. Quand on allarme la pudeur dans une maison, c'est une insulte grave; mais quand on offense la pudeur publique devant une nombreuse assemblée, c'est une licence qui paroît licite.

l'Etat, ou pour mieux dire l'ordre qui fait l'Etat. Il a prêté à cette femme les expreſſions les plus triviales, & ce ridicule jargon ne ſert qu'à déparer ſon bon ſens, que l'auteur n'a pas voulu apparemment qu'on apperçoive, puiſqu'il l'a environné du ſtyle d'une harangere. Or une bonne bourgeoiſe de Paris n'a jamais eu en bouche les fades quolibets de la halle. Moliere a voulu faire rire, & il a fait une charge à ce caractere, qui ſeroit plus comique, j'oſe le dire, s'il étoit plus dans la décence & dans la vérité.

Oui, Moliere a été impie, pour faire rire le parterre. Cette malédiction mépriſée par un fils dans l'Avare, eſt un trait épouvantable. C'eſt avec plaiſir que je l'ai preſque toujours vu révolter l'aſſemblée, quoique l'Avare ſoit dans le dernier aviliſſement. C'étoit le cri de la nature outragée. Il falloit bien rendre l'homme mépriſable; d'accord; mais non avilir le caractere de pere, qui eſt foulé aux pieds dans cette piece.

C'eſt lui, enfin, qui a renouvellé la licencieuſe coutume (*a*) de mettre ſur la ſcene des

(*a*) Il n'eſt point permis de ſe jouer de l'honneur de ſes ſemblables. Il eſt des ſuccès coupables, & l'eſprit a quelque choſe d'infernal quand il fait, en riant, des bleſſures profondes. Nous faut-il des victimes dans nos amuſemens? Il n'eſt licite d'armer le filet de la ſatyre que contre ceux que ne peuvent atteindre les loix, c'eſt-à-dire, contre ces hommes publics, qui ayant tout, honneurs,

citoyens eſtimables, vertueux, ſes compatriotes & ſes rivaux. Il n'appartient au poëte de ſévir que contre ces hommes qui ont commis de ces délits qu'on ne punit pas, & qu'il importe à la patrie de flétrir, lorſqu'elle ne peut s'en venger autrement. Que Moliere n'a-t-il pu deviner cette maxime du ſage la Motte, ce vrai philoſophe: *les hommes ne ſe corrigeroient pas, s'ils ſavoient que ſe corriger fût obéir* (a).

---

richeſſes, autorité, pouvoir, ſeroient trop dangereux s'ils ne redoutoient du moins le miroir de la vérité. Mais ſévir contre un particulier, qui n'influe en rien ſur les affaires publiques, c'eſt venger ſon amour-propre, ne voir que ſoi, & détourner de ſon emploi une arme divine. Voltaire abuſant de ſa ſupériorité a très mal fait d'immoler ſur la ſcene l'auteur de l'Année Littéraire. Quelque tort qu'ait eu ce dernier (qui s'eſt rendu bêtement l'agreſſeur), l'écrivain illuſtre devoit ſonger que cet homme a des enfans, & qu'ils ſeront peut-être obligés un jour de changer de nom, afin de ne point partager l'eſpece de tache qu'il a imprimée au métier de leur pere: quand je dis le métier, je veux dire à la façon dont ce journaliſte a fait le ſien; car on peut être malin, mordant, ſatyrique même, ſans être calomniateur & fanatiquement hypocrite.

(a) On a imprimé que Moliere, en ſe vengeant de l'abbé Cotin, qu'il appelle d'abord Tricotin, puis Triſſotin, en ordonnant à l'acteur de prendre l'habit, le ſon de voix, le geſte de l'original, frappa ſa victime d'un coup ſi terrible, que l'infortuné, accablé de ſe voir en proie à la riſée publique, tomba dans une mélancolie affreuſe qui le conduiſit au tombeau. Si cela eſt, la mémoire de Moliere

Je n'examinerai pas ici le but moral de ses pieces, il n'y a que le Tartuffe (*a*) qui soutiendroit l'examen réfléchi. On m'abandonnera, je crois, l'Ecole des femmes, & celles qui lui ressemblent: il falloit notre siecle pour bien sentir toute la finesse du rôle d'Agnès. Sa Comédie la plus morale, selon moi, est son Malade imaginaire; c'est aussi sa derniere: elle est propre à nous éclairer à la fois sur les médecins, les médicamens & les femmes.

La peinture du ridicule, & même de certains vices, quand les couleurs sont prodiguées sans philosophie, a donc ses inconvéniens. Il en est de cette peinture comme de la vente de l'arsénic, celui qui le pese doit apporter une

---

doit en être tachée. Périssent les pinceaux d'un génie aussi dangereux! périsse l'art lui-même, s'il peut devenir aussi funeste! Si Moliere vouloit frapper ces rudes coups, n'avoit-il pas dans le siecle de Louis XIV des monstres à immoler? Mais ces monstres étoient des gens en place, qui n'opprimoient que l'Etat, & l'abbé Cotin étoit un homme de lettres, son adversaire. Moliere, indifférent sur les auteurs des calamités publiques, lança ses traits contre celui qui avoit porté quelque atteinte à sa vanité. Je ne reconnois plus ici le grand homme, & surtout le philosophe.

(*a*) Si la piece du Tartuffe est décente, la maniere dont les Comédiens la jouent, ne l'est pas. Ils ajoutent aux traits hardis du poëte, ils le rendent même grossier; ce qui prouve que ces malheureux comédiens n'ont ni noblesse ni élevation dans l'ame, quoi qu'ils affectent dans les pieces nouvelles une sévérité scrupuleuse.

circonſpection extrême, de peur que ſon œil ne le trompe, & qu'il ne livre imprudemment du poiſon en place d'un remede ſalutaire.

Pour nous, poëtes modernes, inſtruits par l'exemple, en nous pénétrant des vraies beautés de ce grand peintre, voyons ce qu'il n'a pu voir, & mettons à profit ſes fautes; elles appartiennent à ſon ſiecle : c'étoit celui des poëtes, & non des philoſophes; on n'avoit pas encore apperçu le grand intérêt de l'utilité publïque, on ne ſentoit pas alors toute l'influence des lettres & en quoi elles peuvent aider, ſoutenir ou corriger la politique ; ce mot alors n'avoit preſque pas de ſens, ou n'en recevoit qu'un très louche & très faux.

N'imitons donc Moliere que dans la partie du ſtyle (*a*); ne l'imitons que dans la vérité & la force de ſon pinceau; ayons en vue un but plus noble qu'il ſembloit ignorer ; ſongeons

(*a*) Il n'eſt pas toujours réſervé dans ſes expreſſions; mais il eſt un prodige de bienſéance auprès de ceux qui l'ont précédé & même ſuivi. Qu'eſt-ce que la muſe de Regnard, de Montfleury, de Dancourt, &c? Moliere étoit grand peintre, & philoſophe dans pluſieurs détails. Pourquoi toutes ſes pieces ne reſſemblent-elles pas à ſon Tartuffe, ouvrage étonnant, parfait, & ſupérieur à tout? Ses ſucceſſeurs, tantôt froids, comme Deſtouches, tantôt maniérés, comme Marivaux, ont mis leur eſprit ſur la ſcene, mais non les hommes ; Deſtouches eſt cependant un moraliſte, mais il eſt ſi glacé que ce n'eſt qu'avec effort qu'on le lit.

combien une impreſſion funeſte, donnée au théâtre, peut cauſer de ravage. C'eſt parce que le poëte tient tous les cœurs dans ſa main, qu'il doit veiller plus attentivement ſur les idées qu'il veut leur faire adopter ; c'eſt un légiſlateur qui doit ſentir toute la dignité de ſon emploi. Quand il s'agira de ces caracteres, qui ſont le fléau de la ſociété, qu'il ne faſſe pas comme ſes prédéceſſeurs, qu'il les exprime, au contraire, avec ces pinceaux noirs qui doivent caractériſer le crime & faire reculer à ſon aſpect. Que jamais l'homme coupable ne faſſe rire, de peur que le ſpectateur, par l'art du poëte, ne devienne ſecretement ſon apologiſte ou ſon complice (*a*).

Si notre ſiecle, comme on l'a dit, eſt plus faux, eſt plus méchant que le ſiecle de Moliere ; ſi preſque tous les individus ont de l'orgueil & de la dureté, c'eſt une nouvelle raiſon de laiſſer-là les ridicules & de courir ſus aux vices.

(*a*) L'Ecole des femmes, George Dandin, l'Ecole des maris, le Légataire, les Menechmes, &c. invitent à l'audace, à l'effronterie. Y a-t-il un pere de famille qui voulût ouvrir ſa maiſon aux principaux perſonnages de ces pieces ? Il faut répondre nettement ou ſe taire. Ce ſont donc des pieces où il y a du génie, mais qui ne peuvent ſervir de modele pour les mœurs, puiſqu'en bonne police ceux qui ſuivroient ces exemples courroient riſque d'être punis juſtement.

CHAPITRE VIII.

Du Drame (a).

Je vais prouver que le nouveau genre, appellé Drame, qui réſulte de la Tragédie & de la Comédie, ayant le pathétique de l'une, & les peintures naïves de l'autre, eſt infiniment plus utile, plus vrai, plus intéreſſant, comme étant plus à portée de la foule des citoyens.

On appelle par dériſion ce genre utile, le *genre larmoyant* : (*b*) mais peu importe le nom; pourvu qu'il ne ſoit ni faux, ni outré, ni factice, il l'emportera néceſſairement ſur tout autre.

(*a*) Ce mot eſt tiré du mot grec Δραμα, qui ſignifie littéralement action; & c'eſt le titre le plus honorable que l'on puiſſe donner à une piece de théâtre, car ſans action point d'intérêt ni de vie.

(*b*) Il faut rire de ces prétendues regles que tracent les critiques, & encore plus de ces lourdes plaiſanteries, (telles que celle du roué vertueux) par leſquelles de pauvres faiſeurs de *Calembour* prétendent écraſer ce genre mitoyen entre la Tragédie & la Comédie; genre vrai, utile, néceſſaire, & qui aura un jour autant de partiſans qu'il a de détracteurs aujourd'hui.

Je ſuis homme, puis-je crier au poëte dramatique! montrez-moi ce que je ſuis, développez à mes yeux mes propres facultés; c'eſt à vous de m'intéreſſer, de m'inſtruire, de me remuer fortement. Juſqu'ici l'avez-vous fait? Où ſont les fruits de vos travaux? Pourquoi avez-vous travaillé? Vos ſuccès ont-ils été confirmés par les acclamations du peuple? Il ignore peut-être, & vos travaux & votre exiſtence. Quelle eſt donc l'influence de votre art ſur votre ſiecle & ſur vos compatriotes?

On a voulu proſcrire parmi nous le mot *Drame*, qui eſt le mot collectif, le mot originel, le mot propre. Mais j'oſerai dire que la diſtinction de tragédie & de comédie a ſûrement été très funeſte à l'art. Le poëte, qui a fait une tragédie, s'eſt cru dans l'obligation d'être toujours tendu, ſérieux, impoſant; il a dédaigné ces détails qui pouvoient être nobles, quoique communs, ces graces ſimples, ce naturel qui vivifie un ouvrage & lui donne les couleurs vraies. L'idée que la tragédie devoit néceſſairement faire pleurer, a amené ſur la ſcene des trepas imprévus, qui font reſſembler la plume de l'auteur à la faulx ſanglante de la mort; & d'après une fauſſe idée, voulant toujours arracher des larmes, il en a tari la ſource. Celui qui a fait une comédie, s'eſt attaché de ſon côté à faire rire & n'a eu preſque que ce but unique; pour cet effet il a

chargé ſes portraits, il s'eſt cru obligé de contraſter fortement avec l'auteur tragique, il a preſque dédaigné l'art du premier & tout ce qui étoit du reſſort du pathétique ; il n'a pû faire un pas qui ne tendît à ſa fauſſe idée, oubliant que vouloir toujours faire rire eſt une ambition plus ridicule que celle de nous faire toujours pleurer.

On peut définir la poéſie dramatique l'imitation des choſes, & ſurtout celle des hommes. Si la définition eſt juſte, les poë.es, au lieu de fondre les nuances, les ont rendues oppoſées & choquantes. Mais n'anticipons point ici ſur les objets, & procédons avec méthode.

Dans l'enfance de notre théâtre, il y avoit la *Tragi-comédie*; c'étoit un mauvais genre, non en lui-même, mais par la maniere dont il fut traité, parce que le mêlange étoit extrême, abſurde, que les paſſages étoient rapides & révoltans, que les perſonnages contraſtoient avec rudeſſe, que le bas, & non le familier, venoit étouffer le ſérieux, parce qu'il n'y avoit point enfin cette unité, qui n'eſt point une regle d'Ariſtote, mais celle du bon ſens. Ce genre, qui par ſa nature étoit bon, & déteſtable par ſon exécution, fut étouffé par un amas de productions, qui, à coup ſûr, le décréditerent. Il fut plus aiſé à Corneille de ſe jetter tout d'un côté, que de mêlanger & de marier ſes couleurs, comme ont fait, dans

leur

leur patrie, Calderon, Shakeſpear (*a*), Lopes de Vega, Goldoni. Son génie mou & ſérieux, qui ſe fortifioit dans le cabinet & viſitoit peu le monde, étoit plus propre à ſaiſir dans Tite-Live, dans Tacite, dans Lucain, les grands traits qui caractériſent les Romains (*b*), qu'à étudier les mœurs de ſes contemporains; il connoiſſoit bien moins ceux-ci que ces hom-

---

(*a*) Nos tragédies reſſemblent aſſez à nos jardins; ils ſont beaux, mais ſymmétriques, peu variés, magnifiquement triſtes. Les Anglois vous deſſinent un jardin où la maniere de la nature eſt plus imitée & où la promenade eſt plus touchante; on y retrouve tous ſes caprices, ſes ſites, ſon deſordre: on ne peut ſortir de ces lieux.

(*b*) Quelquefois cependant il oublie ſes modeles. Les Horaces s'expliquent devant Tulle en ſujets ſoumis & tremblans; le vieil Horace, ſi bien peint dans les premiers actes, va juſques à dire, dès qu'il l'apperçoit entrer avec ſes gardes:

Ah! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi;
Ce n'eſt point en ces lieux que je dois voir mon roi,
Permettez qu'à genoux ....

Valere enſuite fait un vrai plaidoyer d'avocat, tel que Corneille en avoit pu faire un à la table de marbre. La force de l'habitude a ployé comme un autre ce génie mâle & fier. L'habitude (a dit un philoſophe qui a renchéri peut-être ſur le mot de Paſcal) a une force qui nous embraſſe, nous étreint & nous ôte juſqu'à la penſée d'examiner.

mes anciens dont nous avons fait des héros (*a*). La premiere de ses pieces, qui méritoit d'être comptée, fut le Cid; il l'intitula tragi-comédie, & c'est un veritable Drame (*b*). J'ai regret que Corneille n'ait point choisi d'autres sujets semblables, aussi relatifs à nos mœurs, aussi moraux, aussi touchans, tandis que le succès de cette piece vraiment admirable, de-

(*a*) Ceci n'est pas un trait de satyre; il y a eu des hommes vertueux, mais la vertu, ainsi que le génie, s'agrandit à mesure qn'elle s'éloigne de nous.

(*b*) Le Cid est admirable en ce qu'il offre un fils n'écoutant plus son amour dès qu'il s'agit de l'honneur d'un pere. Corneille n'agite point la question du duel que rien ne peut autoriser, mais il peint en grand maître ce fils courant à la vengeance; & la tendresse filiale nous fait oublier en ce moment qu'il va tomber dans le faux honneur de sa nation. Mais ensuite, lorsque Chimene ose recevoir un seul moment son amant dans sa maison, l'entendre, le voir à ses genoux, fixer l'épée fumante qui vient de percer son pere, on ne conçoit pas comment une scene aussi révoltante, aussi contraire même au but de la piece, a pu être écoutée par un peuple qui connoît les loix de la décence. Ils ne devoient plus se voir · Chimene devoit poursuivre la mort de son amant; & séparés l'un de l'autre, ils n'en auroient été que plus intéressans. D'ailleurs je ne suis pas le seul qui ait remarqué à la représentation que Chimene est chaude amante & fille tiede: cela peut être dans la vérité, mais cette vérité n'est pas belle. Malgré tous ces défauts, la piece est un chef-d'œuvre.

voit l'avertir que c'étoit-là ſurtout ce qu'il falloit à ſa nation.

Corneille, imitant le ton de Mairet, de Rotrou, quoiqu'en les ſurpaſſant de beaucoup, s'enfonça de plus en plus dans ſon cabinet, & n'évoqua plus que les mânes des perſonnages avec lesquels il s'étoit familiariſé; il commenta les rêveries de ſon Ariſtote, & compoſa, par bonheur pour lui & pour nous, avec ſon propre génie. D'ailleurs le peuple n'exiſtoit pas encore pour les écrivains, ils ne ſe trouvoient pas dans un point de vue auſſi heureux qu'ils le ſont aujourd'hui. Soutenu de l'étude de l'hiſtoire & de la gravité de ſon caractere, Corneille fit ces chef-d'œuvres, au-deſſus de ſon ſiecle, & peut-être au-deſſus du nôtre ; car pour les avoir tant admiré nous n'avons gueres ſçu en profiter : toutes ces pieces, qui reſpirent la liberté, la force & la grandeur d'ame, n'ont été pour nous que des repréſentations théâtrales (*a*).

Corneille imprima donc à la Tragédie ſa marche habituelle, & la fixa, pour ainſi dire; car depuis elle n'a oſé s'écarter de ſon modele. Moliere fit la même révolution dans la Comé-

(*a*) Nos poëtes, en répétant les noms de liberté, de courage, de patriotiſme, reſſemblent à ces écrivains du Nord qui s'échauffant l'imagination dans la lecture des Paſtorales Grecques, Latines, Italiennes, nous donnent la deſcription d'un printems dont ils ne jouiſſent pas.

die, & quoique philoſophe, n'apperçut point tous les rapports de ſon art. Bientôt ces grands hommes devinrent légiſlateurs (car toutes les poëtiques ne ſe forment que d'après les premiers eſſais de l'art), & l'on vit le troupeau des imitateurs enfiler ſcrupuleuſement la même ligne qu'ils avoient tracée.

Depuis le goût naturel qui perce malgré les entraves qu'imaginent les eſprits médiocres, enfanta une nouvelle combinaiſon, plus ſimple & plus heureuſe. Elle fut ſaiſie & adoptée. Elle exiſtoit déja anciennement. Liſez Térence : l'Andrienne & l'Hécyre ſont de véritables Drames, & ſi Térence n'eut pas été froid, nous ne ſerions pas réduits à diſcuter un genre qui auroit néceſſairement anéanti les deux autres (*a*).

Dans le ſiecle précédent, même malgré le mur de ſéparation élevé par un goût triſtement excluſif, pluſieurs ſcenes du Menteur (*b*), d'Eſope à la cour, du Feſtin de Pierre, pou-

---

(*a*) La Poëtique de M. Diderot (la meilleure des Poëtiques) établit invinciblement la diſtinction de pluſieurs genres, & il faut être aveugle pour ne point ſe rendre à ces démonſtrations palpables.

(*b*) Voyez dans cette piece la ſcene ſublime où Geronte (Sc. 3. Acte V.) fait parler l'éloquence ſimple & foudroyante de la vertu. Non, il n'y en a pas une ſeule de cette beauté énergique dans tout Moliere. Comme le Menteur eſt avili !

voient être regardées comme l'aurore d'un jour plus brillant, & Corneille lui-même a ſemblé annoncer le ſuccès du nouveau genre dans la préface de Don Sanche d'Arragon (*a*).

On auroit dû ſouhaiter qu'on aggrandît encore la carriere de nos plaiſirs, qu'on eût trouvé de nouveaux moyens de peindre & d'intéreſſer, que l'auteur ſe répandant dans toutes les conditions eût embraſſé plus d'objets (*b*). Mais des eſprits jaloux, chagrins & non moins faux, ſe ſont élevés contre ce genre, ſans apporter aucune raiſon ſolide, ſinon qu'il étoit nouveau: en quoi même ils ſe tromperent. Si Corneille & Racine euſſent manié ce genre, ces mêmes critiques en feroient aujourd'hui une loi inviolable & ſacrée.

Telle eſt la logique de ces hommes, qui ne penſent que par habitude, qui dès que leurs cheveux griſonnent, ferment le magazin de leurs idées, & qui, ſoit ignorance, ſoit pareſſe, ſoit autre cauſe plus baſſe encore, ne s'appli-

(*a*) Si Corneille eut été moins timide, il auroit fait paroître le pécheur lui-même. Quel moment! quel effet! dit Mr. Marmontel.

(*b*) Il n'y a rien de plus inconſtant que la nature, que l'on dit être immuable : on la cherche, elle ſe montre, fuit, change de forme. C'eſt le peintre qui, en ſaiſiſſant un trait ſur le viſage, le voit s'altérer en un clin d'œil. Il faut donc ſuivre ces nuances mobiles, ou ne pas prendre le pinceau.

quent, au lieu d'aider l'art, qu'à retarder sa perfection.

Tout ce qui est du ressort de la raison & de la vérité, seroit-il étranger à l'art dramatique? Les tragédies grecques appartenoient aux Grecs; & nous, nous n'oserions avoir notre théâtre, peindre nos semblables, nous attendrir, & nous intéresser avec eux (*a*)? Nous faudra-t-il toujours des hommes vêtus de pourpre, environnés de gardes, & coëffés d'un diadême? Des malheurs, qui nous touchent de près, qui nous regardent, qui nous environnent, n'auroient-ils aucun droit à nos larmes? Enfin, pourquoi n'aurions-nous pas le courage de dénoncer à la nation les vertus d'un homme obscur? fût-il né dans le rang le plus bas, croyez (dès qu'il aura pour interprête un homme de génie) qu'il deviendra plus

---

(*a*) Le Drame attendrissant doit se glorifier d'avoir eu Rousseau le poëte pour antagoniste. Cet écrivain, chez qui le sentiment est presque toujours étranger & qui n'eut guere d'autre mérite que d'avoir sçu choisir & arranger des mots harmonieux, devoit proscrire un genre qui tient à la vérité & à la morale. L'auteur de la Mandragore & d'autres turpitudes, n'ayant fait pendant toute sa vie que des odes, tantôt belles, tantôt vuides de sens, & des cantates admirables, d'ailleurs possédoit peu d'invention & d'étendue dans l'esprit, & n'avoit l'ame ni assez sensible ni assez belle pour goûter ces beaux développemens qui plaisent tant aux cœurs honnêtes.

grand à nos yeux que ces rois dont le langage altier fatigue depuis longtems nos oreilles. Les nouvelles regles doivent, ſans doute, convenir aux mœurs de la nation, dont on fera paroître les perſonnages. *Le ſtyle naturel*, dit Paſcal, *nous enchante avec raiſon, car on s'attendoit de trouver un auteur, & l'on trouve un homme.*

S'il ne reſtoit dans la poſtérité que les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, les comédies même de Moliere; connoîtroit-on à fond les mœurs, le caractere, le génie de notre nation & de notre ſiecle, les détails de notre vie privée? Sauroit-on quelles vertus y ont été les plus eſtimées, quels étoient les vices ennoblis? Auroit-on une idée juſte de la forme de notre légiſlation, de la trempe de notre eſprit, du tour de notre imagination, de la maniere enfin dont nous enviſagions le trône & la cour, & les révolutions vives & paſſageres qui en émanoient? Découvriroit-on le tableau de nos mœurs actuelles, l'intérieur de nos maiſons, cet intérieur, qui eſt à un empire ce que les entrailles ſont au corps humain? Voilà ce que je demande, & ſur quoi il faut répondre poſitivement (*a*).

(*a*) Nos critiques répondent à nos objections ſolides, avec des préjugés, des injures & des citations vagues.

CHAPITRE IX.

Distinction du Drame d'avec la Comédie.

Il est donc tems de peindre les détails, & surtout les devoirs de la vie civile, de défricher ce champ neuf & fécond, tandis que les autres terreins ont été labourés, épuisés par des mains laborieuses. De nouvelles productions vont germer sur ce sol récemment découvert. Pour le présent détournons nos regards de ces opérations politiques qui ne font qu'attrister le sage : ne parlons plus à des oreilles endurcies, abandonnons ceux qui ne nous entendent plus, & voyons nos voisins ; vivons avec nos compatriotes, formons une république où le flambeau de la morale éclairera les vertus qu'il nous est encore permis de pratiquer. Lorsque tout semble solliciter à l'égoïsme, enhardir la cupidité, chérissons les seuls moyens qui peuvent nous persuader que nos compatriotes ne nous sont pas étrangers (*a*), que nous pouvons être unis en dépit des mœurs publiques, qui semblent autoriser la scission

(*a*) Le jeune homme qui à la représentation de l'Enfant Prodigue tira précipitamment sa bourse quand il l'entendit déplorer sa misere, fit & l'éloge de son cœur & celui du genre.

générale. Ces pieces, qui traiteront de la ſcience des mœurs, en nous faiſant connoître les auteurs, auront un mérite plus réel encore, elles nous apprendront à nous connoître nous-mêmes.

Le Drame peut donc être tout-à-la-fois un tableau intéreſſant, parce que toutes les conditions humaines viendront y figurer; un tableau moral, parce que la probité morale peut & doit y dicter ſes loix; un tableau du ridicule & d'autant plus avantageuſement peint, que le vice ſeul en portera les traits; un tableau riant, lorſque la vertu après quelques traverſes jouira d'un triomphe complet; enfin un tableau du ſiecle, parce que les caracteres, les vertus, les vices feront eſſentiellement ceux du jour & du pays (*a*).

On dira: „mais, c'eſt-là la Comédie?" Je répondrai: non, ce n'eſt point elle. La Comédie n'a point connu ces ſcenes touchantes, pathétiques, nobles, ce ton des honnêtes gens, ces beaux développemens, ces leçons de morale animées, ces caracteres qui contraſtent ſans oppoſition, qui ſans s'éclipſer l'un l'autre ſont mariés & fondus enſemble. Ah! ſi La Chauſſée, ſi pur, ſi élégant, ſi noble, avoit

(*a*) Tombez, tombez, murailles, qui ſéparez les genres! Que le poëte porte une vue libre dans une vaſte campagne & ne ſente plus ſon génie reſſerré dans ces cloiſons où l'art eſt circonſcrit & atténué.

eu plus de force, d'intérêt & de chaleur, le Drame exifteroit aujourd'hui dans toute fa beauté, & toute differtation deviendroit inutile.

Dans la Comédie le caractere principal décide l'action. Ici c'eft tout le contraire, l'action jaillit du jeu des caracteres. Un perfonnage n'eft plus le defpote, à qui l'on fubordonne ou l'on facrifie tous les autres; il n'eft point une efpece de pivot, autour duquel tournent les événemens & les difcours de la piece. Enfin le Drame n'eft point une action forcée, rapide, extrême: c'eft un beau moment de la vie humaine, qui révele l'intérieur d'une famille, où fans négliger les grands traits on recueille précieufement les détails. Ce n'eft point un perfonnage factice, à qui on attribue rigoureufement tous les défauts ou les vertus de l'efpece; c'eft un perfonnage plus vrai, plus raifonnable, moins gigantefque, & qui, fans être annoncé, fait plus d'effet que s'il l'étoit. Ourdir, enchaîner les faits conformément à la vérité, fuivre dans le choix des événemens le cours ordinaire des chofes, éviter tout ce qui fent le roman, modéler la marche de la piece, de forte que l'extrait paroiffe un récit où regne la plus exacte vraifemblance, créer l'intérêt, & le foutenir fans échaffaudage, ne point permettre à l'œil de ceffer d'être humide fans froiffer le cœur d'une maniere trop violente, faire naître enfin à divers intervalles le fourire de l'ame, & rendre la joie auffi délicate que la compaffion, c'eft-là

ce que se propose le Drame, & ce que n'a point tenté la Comédie.

Dans celle-ci, je le répete, un caractere absolu domine presque toujours. En voulant le rendre énergique, on le produit forcé, & alors il grimace: même défaut que dans la tragédie. La perfection d'une piece seroit qu'on ne pût deviner quel est le caractere principal, & qu'ils fussent tellement liés entr'eux, qu'on ne pût en séparer un seul sans détruire l'ensemble. On n'a point fait assez d'attention aux caracteres mixtes, parmi lesquels flotte toute la race humaine. Les hommes, soit bons, soit méchans, ne sont pas entiérement livrés à la bonté ou à la malice; ils ont des momens de repos, comme des momens d'action, & les nuances des vertus & des vices sont variées à l'infini. Quel nouveau développement pour ceux qui connoissent le mêlange des couleurs, qui savent ce qui allie dans le même personnage la bassesse d'ame & la grandeur, la férocité, & la compassion! Qui sait par quels ressorts secrets le vieillard agit en jeune homme, le jeune homme en vieillard? Ici le lâche s'arme de force, le superbe devient bas courtisan, l'homme juste cede à l'or, & le tyran fait par ambition un acte de justice.

L'homme ne repose point dans le même état; toutes les passions soulevent à la fois l'océan de son ame: & que de combinaisons neuves résultent de ce choc intestin! La tempête qui

bat cette mer orageuſe, & le calme qui ſuccede, ne ſont ſéparés que par un léger intervalle.

C'eſt ainſi qu'on doit voir le cœur humain; la face de la nature n'eſt pas plus variable. Les anciens ont repréſenté Hercule qui file, Théſée qui viole ſa foi, Achille qui pleure, Philoctete qui cede à la douleur, Hecube qui maudit les Dieux. Que direz-vous, poëtes roides, poëtes ampoulés, qui ſtrapaſſez vos caracteres, & les montez à l'extrême; ne reſſemblez-vous pas à ces peintres ineptes & modernes, qui nous offrent en plein ſallon des tableaux où tout eſt rouge, bleu, blanc ou verd? La nature n'a point ces couleurs tranchantes, tout y eſt mêlangé & fondu par des paſſages doux & inſenſibles. Poëtes! vous me montrez la palette de votre art, & je ne ſuis plus ému.

Et ſi nous deſcendons aux conditions, (a) que de choſes curieuſes à apprendre! Combien la

---

(a) On n'a mis ſur la ſcene juſqu'à préſent que les hommes que l'on voit ſur celle du monde; il reſte à y mettre ceux qui vivent dans l'obſcurité. Les premiers n'ont gueres que des vices & des ridicules, & c'eſt pour cela qu'on les a choiſis: les ſeconds ont des vertus; c'eſt pour cela peut-être que certains gens ne voudroient pas qu'ils ſortiſſent des ténébres.

Il eſt à remarquer que les Allemands, en ſe formant un théâtre, ont tombé par l'impulſion de la nature dans ce genre utile & pittoreſque que nous appellons *Drame*.

navette, le marteau, la balance, l'équerre, le quart de cercle, le ciseau, mettent de diversité dans cet intérêt, qui au premier coup d'œil semble uniforme. Quoi! on lira avec ravissement la description technique des métiers, & l'homme qui spécule, qui conduit, qui invente ces machines ingénieuses, ne seroit pas intéressant? Cette diversité prodigieuse d'industrie, de vues, de raisonnement, me paroîtra cent fois plus piquante que les fadaises de ces marquis que l'on nous donne comme les seuls hommes qui aient une existence, & qui malgré leur bavardage n'ont pas la centieme partie de l'esprit que possede cet honnête artisan.

Qu'on ne dise donc plus la carriere est fermée. On n'y a fait encore que les premiers pas: on s'est fréquemment égaré dans le choix des sujets, on n'a point saisi les plus beaux, les plus convenables, les plus utiles. Le poëte, semblable à cet astrologue dont la vue étoit perpétuellement attachée aux étoiles du firmament, n'a point vu ce qui est à ses pieds; il est tems de lui crier avec un fabuliste moderne:

S'ils le perfectionnent, comme il y a grande apparence, ils ne tarderont pas à l'emporter sur nous. Mais il faudroit qu'ils fussent rigides sur les regles théâtrales, non comme regles, mais comme source d'un plus grand intérêt. Le fond de leur théâtre est admirable, la forme en est vicieuse; mais le théâtre françois a plus encore à faire, il a à réformer presque tout le fond.

que faites-vous dans l'empirée ? les malheureux sont sur la terre (a) !

CHAPITRE X.

De nouveaux sujets dramatiques que l'on pourroit traiter.

Si l'écrivain sait voir & méditer, ce genre nouveau lui offrira des richesses sans nombre. Quelle foule de caracteres à peindre ! par exemple, est-il un poëte qui ait entrepris un voyage à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à la Rochelle, &c. pour y saisir les traits distinctifs des habitans de ces différentes provinces, pour corriger leurs ridicules, & les éclairer l'un par l'autre sur les bonnes qualités qu'ils possedent respectivement ? Cette idée, je pense, n'est venue à aucun auteur dramatique. On n'a fait parler que quelques malheureux Gascons, qu'on a voulu immoler à l'humeur joyeuse du parterre : on n'a produit que l'accent, au lieu de l'homme. Le Bordélois,

(a) Les poëtes, qui se rapprocheront de la vie privée, seront les plus intéressans & les plus chéris ; comme les meilleurs rois sont ceux qui veillent particuliérement au bonheur & à la liberté de la derniere classe de leurs sujets.

le Marſeillois, le Nantois, le Lyonnois, formeroient cependant des cadres neufs & procureroient à ceux qui ne voyagent pas le plaiſir de voir & de connoître leurs compatriotes. Peut-être deviendroient-ils ſenſibles à une eſpece de jugement que porteroit d'eux la capitale, & ſe corrigeroient-ils devant ce tribunal qu'ils reſpectent dans toutes ſes autres déciſions.

Il en pouroit être de même de l'Anglois, de l'Eſpagnol, de l'Allemand (*a*), du Napolitain, du Vénitien, du Ruſſe, qu'on pourroit mettre ſur la ſcene avec leurs mœurs, non pour oſer peut-être inſolemment les juger d'après les nôtres, mais plutôt pour apprendre qu'il nous manque encore bien des vertus civiles, à nous, qui nous croyons ſi policés & qui penſons pouvoir donner la loi en ce genre au reſte de l'Europe.

Que de préjugés détruits, renverſés, par le peintre philoſophe, qui traceroit ces importans tableaux ! Les couleurs ſont toutes prêtes, il ne manque plus qu'un pinceau ſçavant. Comme il peut expoſer au grand jour de ſolides vérités enfouïes, dédaignées ou méconnues,

---

(*a*) Il y a deux ans qu'à Paris ſur la ſcene françoiſe dans une petite piece dont j'ai oublié le nom, on faiſoit danſer un baron allemand, qu'on avoit rembourré de laine, afin de le rendre bien maſſif. Voilà une plaiſanterie bien ingénieuſe pour ſe donner les airs d'inſulter à une nation raiſonnable.

il ôteroit à l'homme cet orgueil national, non moins ridicule que dangereux, & il ferviroit peut-être à lier des nations qui fe déteftent fur de fimples apparences & fans avoir appris à fe connoître. Mais que nous fommes loin de ce genre! A peine dans nos tragédies s'eft-on impofé le foin de faifir le caractere des nations. Corneille & Voltaire font les feuls peintres qui ne font pas tout-à-fait infideles, quoiqu'un petit bout d'oreille leur échappe affez fréquemment : les autres, pour plus grande commodité, ou pour être tout de fuite à l'uniffon du parterre, ont francifé leurs héros, ou en ont fait fur le champ des pirates algériens. Tels des peintres du quinzieme fiecle ont environné Jefus & fa mere de moines de toutes couleurs, & de foldats portant longues arquebufes.

A-t-on fenfément peint parmi nous (même depuis les Ephémérides du citoyen) le cultivateur honnête, ayant pour domicile les champs que fécondent fes mains, élevant fes enfans au travail & dans cette pureté de mœurs que nous ne foupçonnons pas ; faifant le bien comme le vertueux Jean Kirll (*a*), ignorant à qui

(*a*) Citoyen dont parle Pope, qui avec cinq cent guinées de rente a défriché des terres, pratiqué des chemins, nourri tous les pauvres de fon canton, élevé une maifon de charité, doté des filles, foulagé & guéri des malades,

qui paſſe l'argent des impôts qu'il paye plus gaiement qu'un philoſophe, & ne ſachant pas au juſte le nom des rois qui vivent & qui meurent loin de lui. A trente lieues de la capitale, il en entend parler comme d'un monde imaginaire ; il ne ſcait pas qu'elle renferme deux cents mille fainéans, que ſes pareils nourriſſent en ſoutenant le poids du jour & les intempéries des ſaiſons : il n'a jamais ſongé à maudire la vie, il n'a point blasphêmé, tandis que des Sybarites indolens vomiſſent des imprécations auſſi extravagantes qu'impies lorſque la roſée du ciel vient déranger le projet de leurs futiles amuſemens.

A-t-on peint l'homme voluptueux & frivole, qui conſume le tems en niaiſeries, & qui a l'audace de mépriſer ce qui ſort du cercle étroit & obſcur de ſes puérilités ?

A-t-on peint le prodigue, qui paye chérement des frivolités, qui ſe ruine ſans plaiſir, & qui parmi tant de diſſipations n'a pas imaginé un acte de bienfaiſance ?

---

appaiſé tous les démêlés & rendu tous les tribunaux inutiles. Ce n'eſt point là un héros imaginaire. Voyez les *Lettres de Pope.*

On a vu de même à Londres trois mille pauvres, tous fondans en larmes, ſuivre le convoi d'un Lord qui avoit été bienfaiſant. Quel cortege ! quel triomphe ! & qui ne donneroit ſa vie pour ce jour de mort ?

A-t-on peint l'homme qui fait des dettes sciemment, qui frustre ses créanciers par des détours à lui seul connus, qui voit l'ouvrier sans pain réclamer son salaire, & qui sourit de l'avoir trompé? Paris abonde en monstres de cette espece.

On a pu peindre ces différens caracteres, je le sais, mais le mal est qu'on n'a pas assez pesé sur ce que ces vices ont de scélératesse (*a*).

Et l'intriguant, qui tient bureau public de toutes les fonctions de l'Etat, depuis la plus importante jusqu'à la moins considérable, chez lequel on n'a rien sans argent, chez lequel on a tout avec de l'argent, & qui achete à son tour jusqu'à la réputation d'homme d'esprit & d'écrivain; n'a-t-il pas échappé aux pinceaux de ceux qui évoquent le plus souvent dans leurs sottes préfaces les mânes de Moliere?

A-t-on peint l'athée, qui blasphême par air, qui n'a pas même la conviction de sa folie, qui croit qu'être esprit fort est le synonyme de philosophe, & qui cherche à faire des prosélytes, comme pour s'assurer lui-même dans la

(*a*) Et si l'on vouloit des ridicules, on pourroit représenter l'homme qui conte longuement, le faiseur de belles phrases qui s'écoute parler, le pédant de société qui veut toujours avoir raison, le menteur innocent qui aime à dire des choses merveilleuses & extraordinaires. Un autre ridicule, assez amusant, est de viser à la réputation d'homme d'esprit, & de n'en avoir marqué qu'une fois.

voie où il ne marche qu'en tremblant. On pourroit prouver à celui qui a élevé jusqu'à ce point son misérable orgueil, qu'il est un barbare, puisqu'il veut ôter à l'homme toute espérance de l'avenir, toute idée qu'il respire sous l'œil d'un maître qui entend & qui compte ses soupirs. On pourroit le mettre vis-à-vis d'un indigent, qui dans un coin de la terre vit seul & n'existe pas pour une société qui le craint & le rejette ; cependant l'espoir le conduit en paix sous les yeux de l'Etre Suprême : abandonné, il perd la vue de ce réduit ténébreux où triomphent les horreurs de la misere ; il bénit chaque souffrance, parce qu'elle l'approche du terme qu'il attend & vers lequel son ame s'élance. Viendroit l'athée qui voudroit lui ôter cet espoir, il lui diroit que ses maux sont sans remedes, qu'il n'a rien à attendre d'un Dieu qui n'est pas. Sent-on quelle horreur inspireroit cet homme dénaturé, & sous quel jour véritable paroîtroit son odieux systême ? Eh bien! cet indigent est l'image du genre humain ; qui osera lui dire vous n'avez pas d'espérance (*a*) ?

(*a*) Voici ma maniere de raisonner. Tout ce qui porte un caractere de grandeur, de force, d'harmonie, je suis décidé à le croire. Je crois en Dieu, à sa sagesse, à sa bonté, au systême qui dit que tout est pour le mieux ; parce qu'outre que la raison ne répugne point à ce systême, il n'y en a point de plus vaste, de plus satisfaisant &

S'il appartient au poëte de flétrir quiconque s'avilit par une lâcheté dégradante, qui l'empêcheroit de faire justice de l'homme en place, qui vend son crédit à un brigand public & qui partageant avec lui le fruit de ses malversations, le sauve de la rigueur des loix, qui réclament inutilement la justice violée.

Pourquoi craindroit-il de faire rougir l'héritier d'un nom illustre, qui parce qu'il est pauvre, engage son fils à la fille d'un exacteur & d'un concussionnaire odieux & infame aux yeux de la nation ?

---

qui donne de plus belles idées. Tout ce qui honore, éleve, aggrandit la nature humaine, je le crois; tout ce qui l'avilit, l'abaisse, me trouve incrédule. Et que d'avantages attachés à la croyance de l'immortalité de l'ame? Je conserverai mes pensées, mes affections, qui me sont si cheres, mes facultés acquises; je ne les verrai pas s'éteindre dans la nuit du tombeau. Cette vie n'est qu'une portion de l'existence qui doit se développer en moi. Je verrai la mort sans terreur. Je serai consolé de la nécessité de ce moment; j'appercevrai au-delà. Comme ces idées peuvent produire des actions héroïques! comme elles peuvent dans une grande ame fructifier pour le bien de l'univers! Froid matérialisme, avec ton analyse & ta triste discussion, ton systême desséchant, tu enleves à l'univers sa beauté & sa parure, tu en fais une prison sombre & ténébreuse, où ne regnent plus que la destruction & la douleur. Appellons donc, avec Cicéron, ceux qui combattent un systême magnifique, & vrai par-là-même, *minuti philosophi.*

Pourquoi ne tonneroit-il pas contre l'homme foible & lâche, qui vaincu par les artifices d'une femme, ou bravant la décence publique, donne ſon nom & ſa main à une proſtituée, & ſouille ainſi la vertu irréprochable de ſes ancêtes? Ses filles n'oſeront un jour nommer leur mere & l'imiteront toutefois.

Mariant le pinceau avec un certain art & s'enflâmant avec majeſté pour le grand intérêt des mœurs, fondement primitif des loix & des empires, pourquoi ne démaſqueroit-il pas ces femmes qui ſous le manteau d'une pudeur ſimulée font le métier de courtiſannes, ſans en porter le nom, & ſont plus mépriſables qu'elles; qui livrées aux plus avides intérêts calculent le revenu de leurs charmes, préparent ſourdement la ruine des familles les plus opulentes; d'autant plus dangereuſes qu'elles portent ſur le front, dans leurs manieres & dans leur langage, l'extérieur de la vertu qu'elles outragent avec induſtrie.

Pour qui enfin réſervera-t-il ſes foudres, ſi ce n'étoit pour les diriger ſur ce magiſtrat impur, qui ne ſentant pas ſa propre dignité lorsqu'il prononce au nom de la loi, trafique d'un procès pour les careſſes d'une femme, & détruit ainſi ce qu'il y a de plus ſacré, de plus auguſte ſur la terre, la demande & la confiance de celui qui implore la juſtice?

Que dis-je? ſon ſang ne bouillonnera-t-il pas de fureur & d'indignation, ne montera-t-il

pas malgré lui allumer ſon cerveau, lorſqu'il ſongera à ces monſtres qui ruinent les moiſſons avant qu'elles ſoient ſorties de la terre, qui par de coupables & ſûres manœuvres font naître la famine tandis qu'ils tiennent enfermés les grains nourriciers, qui ſe réjouiſſent des ſoupirs du peuple, qui entendent avec volupté les cris que lui arrache le beſoin, fondant leur opulence exceſſive ſur la néceſſité extrême qui lui exprimera la vie ou la derniere goutte de ſon ſang?

Je ſais que c'eſt au bourreau à frapper ces hommes ſacrileges : mais enfin puiſque les loix ſe ſont endormies ſur ces crimes épouvantables (que des ſupplices ne pourroient aſſez expier,) c'eſt au poëte à jetter ſon cri de douleur, & à réveiller ceux qui ſe taiſent lorſque de tels forfaits deshonorent une nation & flétriſſent le nom d'homme.

Je m'égare, je me trouble, la plume fuit de mes mains. Des monſtres encore plus noirs paſſent devant mon imagination. O citoyens! le croirez-vous? Il eſt des hommes qui environnés d'êtres ſouffrans, dans ces maiſons publiques qu'a élevées la charité, ſont durs & froids à leurs plaintes; des hommes qui ne prennent le nom d'*Adminiſtrateurs* que pour couper en deux le linceul qui couvre à peine ce moribond, pour lui ravir la goutte de bouillon qu'attendent ſes levres épuiſées, que pour marchander les ſecours qui peuvent lui

racheter la vie, qui s'enrichiſſent en traçant des liſtes mortuaires, en comptant des cercueils, & qui roulent un équipage faſtueux, compoſé le plus ſouvent des morceaux de pain retranchés à quatre ou cinq mille infortunés qui ont toujours faim. La douleur m'oppreſſe, & je ſens que je n'aurai par la force d'achever... Non, qu'on arrache du ſein de ſes voluptés infames ce monſtre; qu'on dreſſe un échaffaud, & que, livré à l'exécration publique, il monte ſur le ſeul théâtre qui lui convient.

Paſſons à de plus doux portraits, pour effacer de mon ame l'empreinte noire que laiſſe ſeulement la trace de ces pénibles tableaux.

Qu'on tâche de prouver à l'éloquent Rousſeau, qu'un homme qui ſur la ſcene domineroit ſes paſſions, intéreſſeroit, & que le portrait du Stoïcien que tous les revers viendroient battre & ne pourroient ébranler, ſeroit un perſonnage digne de l'attention publique, ſurtout ſi on l'offroit au lit de mort, quittant la vie avec cette ſage indifférence qui convient à l'homme qui s'eſt élevé au deſſus de notre foible nature.

Ce Licurgue, par exemple, qui dans une ſédition, après avoir reçu un coup violent dans l'œil, ſe tourne vers le peuple, montre du doigt le ſang qui coule de ſa bleſſure, & fait paſſer dans le cœur de tous la honte & la douleur, fut un héros qui ſavoit commander à

ſon ame & parler à la multitude (*a*). Entre les mains d'un homme habile, il deviendroit un perſonnage vraiment théâtral.

(*a*) Veut-on un exemple de généroſité ſans faſte & ſans orgueil, mais qui n'eſt point fait pour le théâtre, il nous ſera donné par une femme, & le fait eſt vrai ; il eſt arrivé à Strasbourg, il y a quelques années. Mlle. *** avoit de la beauté, de la fortune, un amant & des amis ; elle faiſoit le charme des ſociétés qu'elle embelliſſoit de ſa préſence. Tout le monde l'aimoit. Elle ſe trouva un jour indiſpoſée, & l'indiſpoſition étoit ſi légere que le médecin n'ordonna qu'une ſimple ſaignée. L'on ſourit de joie autour d'elle de voir l'ordonnance ſe borner à ce remede. On fait venir un chirurgien. Il vient. Ah ! que n'eſt-il pas venu ? Il ſe ſaiſit d'un bras dont la blancheur éblouit, il le preſſe doucement, il fait la ligature : pluſieurs veines azurées ſe préſentent. Déja il a incliné le tranchant de la lancette, il meſure ſon coup ; il héſite toutefois à piquer, & ſe reprend à pluſieurs fois. Enfin le ſang coule. Mais quel accident terrible ! La malheureux a piqué l'artere. Il jette-là ſa lancette, & s'abandonne au plus violent déſeſpoir. Mlle. *** le raſſure d'un ton doux, elle l'encourage, elle l'invite à bander la bleſſure avec fermeté. Elle ſouffre la plus cruelle opération avec conſtance. Elle recommande tranquillement à tous ceux qui l'environnent de ne point s'affliger. Mais l'opération faite dans le trouble ne put rémédier à ce funeſte accident. Bientôt il ne reſte plus à l'art d'autre reſſource que d'abattre ce beau bras, partie ſi précieuſe d'un enſemble auſſi parfait. Elle conſent à cette perte qui peut lui racheter la vie. Hélas ! des ſouffrances multipliées ne l'acheteront même pas. Elle ſe ſent mourir. Elle voit à ſes côtés celui qui

Destouches a esquissé une piece, dont le sujet me rit beaucoup; c'est le *vieillard aimable.* Quoi de plus moral que d'apprendre aux hommes qu'il est pour eux des plaisirs dans tous les âges de la vie, s'ils s'appliquent à les faire naître; de leur enseigner que la vieillesse, qui paroît épouvantable, peut être ornée de fleurs, si elle se rend l'amie de la jeunesse, au lieu de se montrer l'inflexible censeur de ses passetems. Il seroit beau de prouver à ces vieillards chagrins que la subordination de la nature ne sera pas rompue, quand ils se présenteront avec cette joie douce qui convient à l'homme qui a connu & goûté la vie; & que ce n'est pas la blancheur honorable de leur tête qui fait fuir les jeunes gens, mais la mauvaise humeur qui les dévore & qu'ils répandent imprudemment autour d'eux. Une piece ainsi traitée seroit riante & philosophique; elle offriroit le plus satisfaisant des spectacles, un vieillard content

---

cause sa mort, & qui frémit dans un morne silence de l'état où il l'a plongée .... Elle l'appelle, & lui dit d'une voix tranquille ... *Je meurs ... ce n'est point de votre faute, vous donneriez vos jours, je le sçais, pour sauver les miens. Mais Dieu a tout permis. J'adore sa volonté, & j'attends avec patience l'instant qu'il a marqué ... Je vous legue par mon testament cent mille livres, parce qu'après cet accident vous risquez de perdre votre état & votre fortune; je ne veux pas que vous & votre famille connoissiez l'indigence.* Elle parle ainsi & rend l'ame avec grandeur.

de ſa vie paſſée, parce qu'il eſt ſans remords, environné de jeunes gens qu'il ſurpaſſe en gaîté, mêlant quelquefois à ſes inſtructions le ſel réjouiſſant de l'épigramme, déployant ſes connoiſſances acquiſes pour tempérer l'ardeur d'une jeuneſſe indiſcrette, parlant du paſſé ſans fronder le préſent, appercevant la mort ſans la craindre, & ſouriant, comme dit La Fontaine, *au ſoir d'un beau jour* (*a*). Ce ſeroit Socrate environné de ſes diſciples, & qui n'attriſteroit point nos regards en buvant la ciguë. On pourroit peindre ce vieillard narrant avec feu, ſuccombant tout-à-coup (quoique ſans danger) aux accès d'une joie précipitée, prêt à expirer de rire, allarmant un inſtant pour ſes jours chéris, & revenant le front brillant d'aiſe & de joie. Cette maniere vaudroit mieux, je penſe, que celle d'inſulter comme on fait au citoyen qui ſe trouve au bout de ſa carriere, de vouloir le forcer à épouſer les nouvelles folies auxquelles il repugne, & de tourner en dériſion ſes infirmités. Comment a-t-on oſé ſur la ſcene faire cette injure à ce qu'il y a de plus vénérable ſur la terre, à un ancien membre de l'Etat, échappé à la faulx qui a tout moiſſonné autour de lui, & qui peut lever la tête ſans honte & ſans reproche?

(*a*) Quelqu'un a dit d'une belle & honorable vieilleſſe que c'étoit l'enfance de l'immortalité. Ce mot eſt ſublime.

C'eſt Moliere qui le premier a répandu ces dangereuſes impreſſions ; & qu'on ne cherche pas à le juſtifier en ce point: le bien qu'il a fait balance peut-être le mal, mais le mal s'eſt gliſſé ſur les traces du bien. Séparons cet alliage impur, répétons avec M. Diderot: *l'honnête! l'honnête! voilà ce qui plaîra dans tous les tems & dans tous les lieux; voilà ce qui ſera entendu, loué & approuvé de tous les hommes.*

Un fils que l'on verroit ſoigner la vieilleſſe de ſon pere, ſe prêter à ſes goûts, lui tenir lieu de l'univers qu'il a perdu, aider à l'affoibliſſement de ſes organes, lui faire du terme inévitable du tombeau une pente douce & inſenſible, offriroit le tableau de la piété filiale dans ſes devoirs les plus importans; il feroit couler nos larmes, & chacun de nous diroit: puiſſé-je mériter & obtenir du ciel un pareil ami, quand le monde ne ſera plus pour moi qu'une ſolitude immenſe!

Il faudroit mettre ſur la ſcene un homme généreux (*a*). Ce feroit un beau mode-

---

(*a*) Tandis que la police entretient un ſi grand nombre d'eſpions, pour ſaiſir les ſecrets inutiles des particuliers, & pour en compoſer une gazette ſcandaleuſe qui flatte la malice oiſive d'une curioſité perfide, un particulier a auſſi des eſpions à ſa ſolde. Mais ſavez-vous où il les poſte, vous ne le devineriez pas? Aux portes des curés de Paris: là ils épient le pauvre honteux, qui en ſort, venant d'implorer une légere aumône. Ils le ſuivent, appren-

le & qui dilateroit l'ame de celui qui crayonneroit ſes traits. Quelle volupté il trouveroit dans ſon travail ! Peindre la grandeur d'ame qui ſauroit mettre de l'art dans ſes bienfaits, qui déroberoit juſqu'à la main libérale épanchant ſes dons, qui mettroit une économie rayonnée dans la diſtribution de ſes préſens, qui pardonneroit à l'injure ſans oſtentation, qui feroit le bien, enfin, par le ſentiment de la vertu. Quel rôle ! & comment a-t-il échappé, lorſqu'on s'eſt plu à caractériſer les vices les plus odieux ?

L'amitié fraternelle ne feroit pas moins attendriſſante, & l'hiſtoire offre pluſieurs traits qui honorent la nature humaine.

Tout Drame qui ne peint pas la nature, eſt indigne de l'attention d'un homme ſenſé : c'eſt un portrait qui ne reſſemble pas. Plus le poëte ſera fidele à la peinture des événemens tels qu'ils s'enchaînent, plus il pourra ſe flatter de mériter ſes ſuccès.

---

nent ſa demeure cachée, font les informations néceſſaires, & le lendemain l'indigent reçoit à ſon grand étonnement un ſecours proportionné à ſes beſoins. Ce particulier eſt un marquis.

CHAPITRE XI.

Développement du précédent.

On a chaſſé de la ſcene les valets & les ſoubrettes ; on ne voit plus leurs fourberies être le reſſort de l'action. On a ſenti qu'il étoit ridicule de remettre les ſottiſes de nos anciens ſur notre théâtre. Nous ne croyons pas que le menſonge & la baſſeſſe ſoient néceſſairement attachés à la condition domeſtique. Le rôle d'*Antoine* dans le *Philoſophe ſans le ſavoir*, a fait plus de plaiſir que tous les Daves qu'on a voulu reſſuſciter; & combien cet attendriſſement honnête qui pénetre l'ame, eſt préférable à ces faillies bouffonnes qui la ſouvelent avec danger ?

Au commencement du ſiecle paſſé, les François, ſinges des Eſpagnols, intriguoient beaucoup leurs pieces, & croyoient avoir touché la perfection de l'art (*a*). Les romans ſe modéloient ſur les pieces de théâtre, & les pie-

(*a*) Mademoiſelle de Scuderi donnoit à la cour de Tomyris toute la pompe de celle de Louis XIV. La nation dévoroit ſes livres & trouvoit ces allégories extrêmement ingénieuſes. Le luxe qui déja attaquoit tous les eſprits, ne leur permettoit plus de goûter des mœurs ſimples & le ton de la vérité.

ces de théâtre, à leur tour, se modéloient sur les nouveaux romans (*a*). Lorsque Moliere

(*a*) Plusieurs pieces anciennes, dont le plan est très bon, mériteroient d'être corrigées dans ce qu'elles ont de défectueux, du moins par rapport aux mœurs & par rapport à la langue. Tout change dans un court espace de tems. Pourquoi n'oseroit-on pas toucher aux pieces de Moliere? Il y auroit un fanatisme ridicule à appeller sacrilege ces salutaires mutilations. Quand on ôteroit dans le Misanthrope certains traits qui le déparent, la piece ne feroit qu'y gagner. Tout disparoît devant le grand intérêt, l'intérêt public. Il est plus facile de perfectionner que de créer. Un homme qui se livreroit à ce genre de travail mériteroit beaucoup de la patrie. Par ce moyen les chef-d'œuvres seroient éternels; ce que le tems leur emporte de fraîcheur & de vie seroit renouvellé. L'ouvrage ne périroit pas faute de quelques retranchemens ou de quelques additions nécessaires, qui les rendroient plus convenables au tems où il doit être représenté. Si l'auteur revenoit au monde, ne se corrigeroit-il pas? Pourquoi craindre de faire ce qu'il feroit lui-même. On craint, dira-t-on, de toucher à l'ouvrage d'autrui. Crainte puérile! quand l'auteur est décédé. Son Drame appartient alors au public. Ses manes sont respectables, mais la perfection du théâtre & des mœurs est plus respectable encore. La gloire seroit mince, ajoutera-t-on. Il s'agit bien d'élever ces vains applaudissemens qui flattent la vanité d'auteur, il s'agit de pouvoir se rendre utile & d'en emporter le doux sentiment dans son cœur: récompense précieuse à ceux qui savent la sentir! Je sais que quelques auteurs estimables se sont livrés à ce genre de travail, mais trop attentifs aux clameurs de la sottise, ils se sont trop

vint, il bannit les doubles intrigues, ces rodomontades, ces rencontres, ces duels, ce ſtyle langoureux, qui formoit le code des amans. Il montra que la Comédie pouvoit s'attacher à peindre les mœurs, & ce fut un nouveau trait de lumiere. Si le ciel nous le rendoit, qui doute que ſon génie philoſophique placé dans un point de vue plus favorable ne ſentît d'abord ce qu'il faut à notre ſiecle?

Le poëte qui aura médité ſur la génération préſente, n'enſeignera point cette décence de parade, cette bonhommie ſuperficielle, cette vertu menſongere, qui conſiſte à n'être ni perſécuteur, ni furieux, ni inſolent; quoique ce ſoit avoir déja beaucoup gagné. Il employera toutes les reſſources de ſon art à décrire avec tranſport ce qui eſt bon, juſte & honnête; il tâchera d'inſpirer, non pas cette vertu factice adoptée par le grand monde, mais cette vraie vertu, fille du ciel, qui ennoblit l'homme à ſes yeux, en lui défendant toute lâcheté.

La loi nous protege contre les violences ouvertes: mais ce qu'il y a de plus à craindre, ce ſont ces attaques ſecrettes de la calomnie qu'on ne peut prévoir, & que la ruſe & la fourberie mettent en uſage dans les ténebres. Poëtes! imprimez la honte au menſonge, au

---

tôt découragés. Il faut ſavoir braver les cris ineptes des journaliſtes. C'eſt une victoire aiſée à remporter quand on ſe met à apprécier au vrai & le motif & le but de ce vain débordement de paroles.

vil & ſordide intérêt, à l'ingratitude, à l'inſolence, à la dureté, à cet eſprit futile qui rit de la vertu, au faux protecteur qui exige qu'on ſe courbe devant lui, à ce tyran de la penſée qui croit que le contredire eſt l'outrager, à cet autre plus coupable, qui jette ſur ſes ſemblables un regard dédaigneux. Livrez la guerre à tous ces crimes, que nos loix imparfaites ont oublié de punir.

Qu'on peigne le vil complaiſant, qui vend chaque baſſeſſe à peu près ce qu'elle vaut, qui ſe rend néceſſaire malgré le mépris qu'on lui prodigue, qui connoît l'opinion qu'on a de ſa perſonne & qui la brave; également ſouple & dangereux, donnant à choiſir, ou de ſes bas ſervices qu'on lui paye, ou de ſes vengeances obſcures qu'il fait redouter.

Qu'on peigne le corrupteur: les modeles ne manqueront pas, & c'eſt dans la région la plus élevée que le poëte doit l'attendre & le punir.

Et quelle main forte & courageuſe immolera l'égoïſme (*a*), & découvrant toute la difformité

(*a*) Il a inſpiré dans toutes les conditions un faux point d'honneur qui ſurmonte l'amour du bien public. Un paſſe-droit, par exemple, fait poſer les armes à un officier. Chacun ne voit que ſon intérêt perſonnel, & met à l'écart celui de la patrie. Et le plus grand malheur, c'eſt que cela ne peut gueres être autrement dans un Etat, où tout n'exiſte que pour quelques-uns & où l'autorité en ne vo-

mité de ce monſtre qui voudroit tout dévorer, le fera expirer ſur la ſcene à la vue du ſpectateur ? Quel triomphe, s'il frémit du ſerpent ſolitaire qu'il porte dans ſon ſein, s'il abhorre lui-même ſon vice favori ! Où, ſi les écailles du monſtre ſont trop difficiles à pénétrer, ſi l'acier qui doit l'entamer n'a point encore reçu une trempe aſſez parfaite, quel ſervice ne nous rendroit pas du moins le poëte qui peindroit l'égoïſte ridicule & cet amour-propre qui ne laiſſe rien traîner, & qui ſe baiſſe, comme dit Montaigne, pour ramaſſer *l'eſtime guénilleuſe de l'extrême infériorité*. On le verroit s'élever au-

---

yant que ſes droits capricieux a haché le corps politique; dans un Etat où la création ſeule de tant de rentes viageres a diſſous les liens ſacrés de la parenté. Qu'y a-t-il enſuite de plus indifférent que la proſpérité du gouvernement ? Chaque citoyen n'eſt plus conduit, même par l'honneur, à lui faire des ſacrifices. Il faut que les citoyens ſe diviſent néceſſairement, & s'ils veulent avoir une exiſtence, qu'ils ſe jettent dans les bras de l'intérêt perſonnel & ſoient les premiers à démembrer cette patrie qu'ils auroient ſervie. Alors on voit naître ce honteux adage : *après moi le déluge* ; il devient proverbe, il perſuade ; tous les nœuds ſont relâchés. La ſource de tant de maux réſide dans la mauvaiſe adminiſtration qui a redouté l'union mutuelle des citoyens. Elle en eſt punie à ſon tour ; foible & décompoſée, elle n'a qu'une bouffiſſure apparente & elle touche à ſa ruine.

deſſus de ſes pareils (*a*), croire avoir en partage une ame ſupérieure & avoir reçu de la nature des dons privilégiés; il feroit ſonner haut ſes moindres avantages, & conteroit orgueilleuſement juſqu'à ſes ſuccès de college (*b*): ne voyant que ſoi & ſe formant une idée reſpectueuſe de ſa perſonne, il jugeroit que les éloges lui ſont dûs dès qu'il paroît; qu'il eſt eſſentiellement eſtimable & admirable: bref, il n'ouvriroit la bouche que pour dire une imper-

---

(*a*) Un homme diſoit à un autre: ,, vous êtes un ſot; avec tout votre eſprit vous ne réuſſirez point. Depuis que je vous connois, je ne vous ai point entendu une ſeule fois parler de vos talens. On ceſſera bientôt d'y croire. Voyez tel de vos confreres, il ſe loue intrépidement lui-même dans les feuilles périodiques, ou dans le Mercure. — Mais, répondit l'homme modeſte, c'eſt une vanité miſérable que de parler de ſoi; & je penſe qu'on n'en impoſe à perſonne. — Vous vous trompez, répartit l'autre; on commence par ſe moquer de celui qui préconiſe ſon mérite, on finit par oublier que les louanges que l'on a entendues ſont ſorties de ſa propre bouche, on les attribue à une autre, & on loue enfin avec la multitude celui qu'on tournoit hier en ridicule. Un éloge répété eſt l'eau qui tombe goutte à goutte, & qui perce (comme le dit Quinaut) le plus dur rocher.

(*b*) Dès qu'on loue trop un enfant en préſence d'un Turc, celui-ci le frappe, & ne lui cauſe cette douleur légere que pour empêcher l'effet de l'éloge, ordinairement funeſte à cet âge, & qui, tel qu'un enchantement, pourroit aveugler le pauvre petit infortuné pour le reſte de ſa vie.

tinence, & lafferoit enfin ceux-mêmes qui fe divertiffent à fes dépens (*a*).

On pourroit enfuite tracer le caractere d'un envieux; on peindroit ce malheureux qui fe chagrine du bien qui arrive à autrui, tourmenté d'un fupplice perpétuel, & payant par des tortures fecrettes chaque jouiffance de fon voifin, ennemi de tout mérite, de tout talent, les rabaiffant imprudemment, connu, dédaigné, & parvenant à faire croire le contraire de tout ce qu'il affirme.

Il eft vrai qu'il ne faut point tourner un méchant en dérifion dès qu'on peut l'écrafer par le mépris. C'eft-là l'emploi de l'homme de bien. Mais le Drame intéreffant & châtré ne bannit point la gaîté; feulement il l'épure, la rend plus vive, plus douce, plus durable; il ne tend point à exciter cette convulfion machinale du corps qui fe manifefte par de longs éclats, mais il s'applique à créer ce fourire fin, délicat, paifible, qui eft auffi éloigné de la joie tumultueufe que la volupté l'eft de la débauche.

(*a*) Comme l'égoïfte offenfe tout le monde, tout le monde s'occupe à rechercher quel peut être le principe d'une fi folle vanité. On le met tout entier dans la balance: exactement pefé, on voit que fes talens font fort ordinaires. Le contrafte de fes prétentions & de fes chûtes frappe alors, & fa perfonne devient l'objet de la rifée publique.

Cependant, s'il ſe préſente une ſcene pathétique, le poëte doit la ſaiſir de préférence. Rien n'entre plus avant dans le cœur de l'homme que la pitié. Eſt-il un mouvement plus délicieux que de ſentir ſon ame s'écouler, ſe fondre ſous les impreſſions de cette paſſion généreuſe? Où eſt le malheureux qui n'a pas ſenti cette douce & intime chaleur, qui dilate la partie de nous-même la plus auguſte & la plus ſenſible? Si vous avez à me faire entendre les ſoupirs de l'infortuné, amenez-le ſous mes yeux, que je voie les lambeaux qui le couvrent, que j'entende ſes gémiſſemens: cet œil ſombre, cette pâleur qui couvre ce corps tremblant, ces cheveux qui cachent ce front baiſſé, me dérobent le viſage d'un frere .... je les écarte, je tombe dans ſes bras, je pleure, & je ſens avec volupté que je ſuis homme!

Quoi! me dira-t-on, montrer les lambeaux de la miſere! & qui ſoutiendra ce ſpectacle (*a*)? Qui? tout homme qui ne ſera pas in-

---

(*a*) Les femmes, objectera-t-on, n'iront point à ces pieces, il y auroit de quoi s'y *trouver mal*; & que deviendront alors les premieres loges? Tout auteur qui en faiſant une piece de théâtre, ſonge aux comédiens, à la ſalle, au cenſeur, fera à coup ſûr un mauvais ouvrage. Il faut qu'il oublie dans le cabinet certains auditeurs qu'il doit avoir; il faut qu'il compoſe ſous l'œil ſévere de la juſtice: j'ai preſque dit de la vengeance publique; il faut qu'il ſe juge l'orateur du grand nombre, & qu'il n'apper-

digne de ce nom. Quel eſt l'orgueilleux, l'ennemi du genre humain, l'inſolent, qui oſera dire que toute image de miſere, d'indigence, enfin que toute idée de beſoin eſt une image baſſe? Qui oſera dire que des malheurs arrivés à des payſans, à des hommes du peuple, ſont des accidens moins conſidérables que s'ils fuſſent arrivés à d'autres hommes? On prononcera ces blaſphêmes dans ces cercles où la dure opulence & le mépris de toutes vertus caractériſent les perſonnages, mais le plus inſolent ne l'oſera pas devant le public aſſemblé.

çoive jamais ce que le petit nombre toujours plus accrédité & plus puiſſant pourra dire ou faire; il doit écrire comme s'il étoit dans un château aërien, inacceſſible à la colere des offenſés.

On conſulte trop les femmes; elles ont le goût aſſez fin, mais trop peu étendu. Depuis qu'elles conduiſent les arts, les arts dégénerent. Elles aiment le poli, l'élégant, le facile. Mais ce qui eſt énergique ne va point à leur ame. Elles ont affadi, énervé la peinture, en idolâtrant les enluminures de *Boucher*; elles voudroient faire ſubir le même ſort à la poëſie: elles chériſſent les faiſeurs de petits vers, qui ont des idées fémiliantes, vagabondes, fugitives, ſemblables en tout à leurs caprices; mais elles ont une peur effroyable qu'un poëte moraliſte ne vienne à leur parler de leur devoir, leur recommander la modeſtie, la pudeur, leur apprendre qu'il n'y a point de mérite à ne rougir de rien, & qu'on peut être aimable ſans être livré au vice.

Manquer de pain, d'argent (*a*), être logé dans un grenier ouvert à tous les vents; quel deſtin glorieux & noble quand c'eſt celui de la vertu! Héros fameux dans les combats, & qui avez uſurpé ce nom, cédez tous à celui qui lutte contre l'infortune, qui dompte par un travail courageux les beſoins renaiſſans que lui impoſa la nature. Humiliez-vous, mortels enorgueillis de vains titres, humiliez-vous devant celui qui dans l'obſcurité ſe ſuffit à lui-même, & qui loin de la baſſeſſe & de l'adulation ignore même s'il eſt des grands, froids & dénaturés. Le plus grand des mortels eſt celui qui ſubjugue ſa deſtinée, qui ne mendie pas baſſement ſa ſubſiſtance, qui n'a jamais ouvert une main avilie pour fléchir l'indifférence altiere d'un homme opulent. Je braverai la délicateſſe françoiſe, qui me paroît fauſſe en ce point. Je ne ſacrifierai point à un goût factice l'abondance & la variété des ſujets, la force & la vérité des peintures. Je n'irai point

---

(*a*) Nous mépriſons ſans meſure celui que la nature a fait notre égal. Quelques ſacs remplis d'un métal blanc ou jaune ont établi des diſtances effrayantes, qui ſemblent plus ſéparer l'homme de l'homme que celui-ci à certain égard ne l'eſt des animaux. Voilà ſans contredit le plus horrible vice qui attaque notre génération. Aux yeux de celui qui ſait réfléchir il n'y a peut-être qu'un grand malheur ſur la terre, c'eſt l'épouvantable diſproportion des fortunes.

fermer les ſources les plus abondantes du pathétique, pour flatter ou tromper une génération préſente. Je ſongerai que l'homme de tous les ſiecles eſt-là qui m'écoute. Je me dirai que le poëte eſt l'interprête des malheureux, l'orateur public des opprimés ; que ſon emploi eſt de porter leurs gémiſſemens aux oreilles ſuperbes qui, tout endurcies qu'elles ſont, entendront le tonnerre de la vérité, en ſeront étourdies ou touchées; car le méchant lui-même eſt obligé de combattre pour vaincre la nature & la pitié. Et qui ſçait ſi dans les arts il n'eſt point un moment de terreur & de vérité, qui amolliroit ce cœur de pierre & le rendroit à ſa ſenſibilité primitive ? Voilà le grand œuvre du poëte, j'en conviens. A l'exemple des chymiſtes ne nous décourageons pas, & cherchons une tranſmutation plus importante & plus belle (*a*).

Je mépriſerai donc ces froids critiques, qui ſavent tout hors l'art de ſentir vivement ; & que n'ai-je aſſez de talent pour porter ſous les

(a) C'eſt un bel art, que celui de développer les affections ſociales, qui diſtinguent l'homme des autres êtres. Doué d'une ame ſenſible, ſait-on juſqu'à quel point on pourroit le conduire par l'attrait inné du ſentiment ? Les légiſlateurs ont ſouvent traité l'homme comme un animal féroce, ſur qui on devoit appuyer le joug des loix. Ces infortunés politiques ont ignoré qu'on le mene par des moyens ſouples & doux. C'eſt le poëte, a dit quelqu'un,

yeux du riche le tableau d'un hôpital, où souvent celui-ci a abandonné son bienfaiteur, ou son pere? Je ferois frémir le cœur que la compassion la plus vulgaire n'a jamais pu ébranler. En offrant l'histoire de tant de dureté, le bonheur des méchans, ou, pour mieux dire, leur calme affreux seroit du moins interrompu pendant quelques heures. Un hôpital! dira-t-on?.. Oui, & si l'on me fâche je transporterai la scene à Bicêtre. Je révélerai ce qu'on ignore, ou ce qu'on oublie. Je peindrai un homme qui quelquefois n'a été qu'imprudent, se débattant toute la vie dans les bras de la rage & du désespoir. Je ferai voir comme on traite l'espece humaine; & c'est en ouvrant les *cabanous* ou cet enfer qu'on nomme la *salle de force*, que je m'enorgueillirai peut-être des couleurs d'un pinceau que j'ai consacré à honorer ou à venger l'humanité. Elle me prêtera alors cette énergie qu'elle accorde quelquefois à ses adorateurs. Vous serez épouvantés, juges orgueilleux, ou vous ne me lirez pas (*a*).

---

qui donne la vie morale aux connoissances mortes du raisonnement.

(*a*) On a tant donné aux arts de luxe, & je comprends assurément sous ce titre, ces petits vers, ces madrigaux, ces niaiseries poëtiques, qui conviennent si peu à l'état actuel de la nation : on a tant perfectioné ce genre futile, que si l'on eut tourné vers des idées utiles la moitié

Nature! humanité! droits ſacrés, immuables! droits perpétuellement violés! puiſſe tout écrivain rendre hommage à vos auguſtes ſimulacres, déteſter, mépriſer & flétrir les monſtres qui voudroient effacer de la langue juſqu'à vos noms reſpectables.

Que la vérité a d'autorité & d'empire! comme le tableau devient majeſtueux & intéreſſant, lorſqu'on ne peut nier la reſſemblance! L'objet réel feroit une moindre impreſſion, parce qu'il enleveroit à l'ame, par une ſenſation plus forte, la volupté de ſe replier ſur elle-même.

Mais voir les conditions humaines les plus baſſes, les plus rampantes! ajoutera-t-on encore, les mettre ſur la ſcene! un tiſſerand! un ouvrier! un journalier! Et pourquoi pas? (*a*)

---

de l'eſprit qu'on a vainement employé pour des bagatelles, nous ſerions le peuple le plus ſenſé de l'univers, le plus éclairé ſur nos vrais intérêts.

(*a*) Un des grands défauts de nos gouvernemens modernes (& ſurtout en France) eſt d'avoir marqué une diſtance humiliante entre les hommes. C'eſt preſque une ignominie aujourd'hui que de travailler pour ſe nourrir, ſe vêtir & entretenir une famille. C'eſt être un homme honorable que d'être pareſſeux & inutile. Mais aux yeux de la raiſon celui qui paye pour un ſervice rendu, ne doit-il pas être jugé inférieur à celui qui n'a reçu que le ſigne en livrant la valeur réelle? En parcourant les rues de Paris, je repete tout bas les vers penſés de la belle & philoſophique *Epitre au Peuple* de M. Thomas: qu'elle eſt vraie! Dans des tems que l'on appelle barbares, & plus judicieux que les nôtres, nul métier n'étoit ignoble. Si cet-

Homme dédaigneux, approche, que je te juge à ton tour. Qui es-tu ? qui te donne le droit d'être hautain ? Je vois ton habit, tes laquais, tes chevaux, ton équipage (*a*) ; mais toi, que fais-tu ?... Tu fouris, je t'entends ; tu es homme de cour, tu confumes tes jours dans une inaction frivole, dans des intrigues puériles, dans des fatigues ambitieufes & rifibles. Tu ruines tes créanciers pour paroître un homme *comme il faut*. Ah ! que tu ferois content, fi tu obtenois le pofte que tu brigues. Là tu pourrois à ton aife dévorer la fubftance de ce peuple que tu regardes comme la volaille de ta baffe-cour. Il ne te faut plus qu'un parchemin, pour faire gémir une province entiere & lui ôter fes mœurs. Vil efclave, qui rampes

---

te profeffion eft bonne, néceffaire, utile ; réponds, homme imbécille, pourquoi l'avilis-tu ?

(*a*) Quelle fottife dans Deftouches, de vouloir infinuer qu'il y a dans le fang d'un gentilhomme des qualités inhérentes qui n'appartiennent pas à un fang roturier, & d'avoir compofé d'après ce ftupide fyftême ou plutôt d'après cette baffe adulation fa platte comédie de *la force du fang*. C'eft bien là un ouvrage anti-philofophique. Auffi eft-il tombé, parce qu'il n'eft rien de beau & de durable que ce qui eft vrai & raifonnable. Deftouches eft un auteur bien froid, prefque fans phyfionomie, & dans trente pieces il n'y en a pas une feule de génie. Cependant nous lui devons le Philofophe marié & le Glorieux, où fe trouvent des fituations & de très belles fcenes. Mais La Chauffée me paroît bien au deffus de lui.

par cupidité! tu perfectionnes l'art d'opprimer, & tu bois l'opprobre pour imprimer la servitude à quelques-uns de tes semblables. Voilà à la lettre comme tu sers l'Etat, voilà comme tu remplis la dignité d'homme ; verge avilie du despotisme, un tisserand, son bonnet sur la tête, me paroît plus estimable & plus utile que toi. Si je te mets sur la scene, ce sera pour la honte. Mais ces ouvriers, ces artisans peuvent y paroître avec noblesse; ce sont des hommes, que je reconnois tels à leurs mœurs, à leurs travaux. Et toi, né pour l'opprobre du genre humain, plût à Dieu que tu fusses mort à l'instant de ta naissance!

Je ne veux point que ces ouvriers soient élégans & parés, ainsi qu'on les représente dans nos fades opéra-comiques. Si je mets des paysans sur la scene, on ne les verra point ornés de fleurs & de rubans, prenant le ton pastoral & chantant comme *Clerval*. Il me semble voir nos femmes de condition qui s'habillent en villageoises; elles prennent bien la grosse cotte rouge, le bavolet, mais elles n'ont ni hanches, ni gorge, ni bras, ni teint frais, ni couleurs vermeilles : ce sont toujours des femmes de la ville. A chacun son habit, sur le théâtre comme dans le monde.

CHAPITRE XII.

Des Défauts à éviter dans le Drame.

Je bannis, comme de raifon, ces excurfions extravagantes, ces plans romanefques, ce mêlange confus des teintes, cette multitude d'incidens & cette nature platte ou groffiere qui n'offre aucun intérêt. Je veux & j'exige que le tableau ait les charmes d'un coloris naturel, que le preftige d'une action fimple y regne, & non cet amas abfurde d'intérêts compliqués qui détruifent l'attention & fechent le cœur (*a*).

Loin auffi ce compofé bizarre qui admettroit des plaifanteries voifines du pathétique, & qui

(*a*) Il ne fuffit pas d'imiter la nature, il faut choifir les objets, les traits d'imitation; elle ne doit pas être une copie froide & fervile, mais une peinture fage & éclairée, qui déguife la difformité & ne laiffe entrevoir que ce qui peut fervir à l'enfemble & à l'effet du tableau. Le Drame (on ne fauroit trop le répéter) eft la repréfentation, le tableau de la vie bourgeoife en toutes fes fituations, foit gaieté, foit douleur, foit fentiment, foit morale. Mais eft-ce un Drame qu'un roman en dialogue? eft-ce travailler pour un but moral que de nous donner le tableau d'une complication d'aventures extraordinaires? où eft le but? à quoi cela peut-il fervir?

ne feroit naître les larmes que pour les essuyer. Que la raison & le sentiment dominent, & ne soient jamais éclipsés. Le Drame ne doit pas être un cours de morale; mais je ne hais point qu'elle y soit répandue: dût-on en blâmer un peu la profusion. La perfection toutefois sera de ne dire que ce qu'il faut.

Il faut faire parler la nature, & non la faire crier. Ces momens convulsifs, réservés à l'acteur & faits pour lui, n'entrent point dans l'imitation simple & facile des mœurs de la nature: on voit l'effort du poëte, & le charme de l'effet est rompu.

Il faut éviter de même cette imitation absolue, qui enleveroit à l'art ses ressources & sa couleur magique; ne point faire comme en Italie, où quarante personnes sont à la fois sur la scene, le tout pour mieux représenter une assemblée. Là, dit-on, on voit un homme descendre de son carrosse avec tous ses gens, donner ses ordres, se mettre à table, manger, boire, prendre son caffé. Ce tableau est vrai, mais inepte à saisir. On a fort bien remarqué que la sagacité de l'esprit aime à se mêler à la sensibilité du cœur, & que vouloir tout peindre c'est ôter au premier un des plus vifs plaisirs qui servent à confirmer les voluptés de l'ame. D'ailleurs les moyens d'illusion étant variés à l'infini, n'est-ce pas en détruire la source que d'offrir l'objet, au lieu de le laisser entrevoir à l'imagination? Celle-ci aime à créer

ſes jouiſſances; & plus elle ajoute au tableau par ſa propre activité, plus elle le rend neuf, riche, intéreſſant. Il eſt donc des choſes qu'il faut éloigner de la ſcene, parce qu'elles ne diſent rien à l'intelligence, & qu'elles ne conſtituent qu'une vérité platte & ſervilement rendue: on préférera toujours de la voir jaillir ſous le pinceau magique de l'art, quelque commune qu'elle ſoit. Alors elle paroîtra embellie, parce que le poëte aura révélé à l'ame un langage ingénieux & nouveau pour elle, qui aura flatté ſes facultés ſecrettes, en leur offrant une maniere inuſitée de voir & de ſentir. Si l'illuſion étoit entiere, parfaite & d'une durée continue, elle ceſſeroit d'être agréable; & comme l'a fort bien découvert La Motte, c'eſt la réflexion en ſe repliant ſur elle-même, c'eſt la ſecrette comparaiſon de l'art rivaliſant la nature, qui fait le charme du théâtre; la réflexion détruit ce qu'il y a de trop fort, elle ajoute aux traits trop légers ou délicats. Auſſi l'art crée-t-il une multitude de tableaux, qui, quoique vrais & bien ordonnés, n'ont jamais exiſté & n'exiſteront jamais dans toute leur exactitude: mais l'imitation dérivant à la fois de l'eſprit & du cœur, agrandit la ſphere de nos plaiſirs. Ils en deviennent plus variés, plus féconds & plus vifs.

Il faut obſerver en même temps que les ſcenes aient une certaine étendue; car comment traiter telle ſituation véhémente, ſi elle n'eſt

pas conduite & développée dans tous ſes points ? Je ne puis ſouffrir ces petites ſcenes écourtées qui regnent dans nos comédies modernes, & qui reſſemblent à celles de l'opéra comique (*a*) : ce ne ſont que des eſquiſſes. Il n'eſt point d'éloquence ſans plénitude. J'aime mieux cette ſurabondance qui annonce la vie du Drame, que cette maniere ſeche & avare. Voyez deux hommes agités de paſſions différentes ; voyez comme ils ſe choquent, comme ils ſe preſſent, avec quelle volubilité s'échappe le torrent de leurs paroles ? Reconnoiſſez-vous-là cette préciſion recherchée, ces phraſes compaſſées, que l'on nous donne aujourd'hui pour l'effet du goût le plus ſûr ? Un ſtyle abondant convient au Drame ; l'eſprit moderne le tue : le ſentiment le vivifie, & le ſentiment eſt comme un fleuve qui n'eſt point gêné par des digues. La préciſion rigoureuſe n'eſt convenable que dans ces momens terribles, dans ces momens de feu, où un ſeul mot, un ſeul accent, un ſeul cri, réveille l'intérieur de l'ame. Elle ne repoſe point alors ; elle s'agite ſourdement & ſe conſume elle-même.

(*a*) L'opéra comique dont nos François ſont idolâtres, a fait tort au théâtre national. Ces petites ſcenes tronquées, à peine indiquées, ont fait trouver longues toutes celles qui viſoient à l'éloquence. Le François craié depuis, comme le très imbécille & très ſublime Sultan des Mille Et une Nuits : *trop long, trop long, trop long.*

Voyez toutes les belles ſcenes de Cinna, de Sertorius, de Mahomet, de Zaïre, d'Oedipe, de Brutus, de Rome Sauvée ; elles ont une certaine étendue où joue l'éloquence. Si quelquefois elle venoit à paſſer les bornes, ô l'heureux défaut que celui qu'on peut effacer d'un coup de crayon, & que peu d'auteurs pechent ainſi !

On a dit des harangues de Démoſthene que plus elles étoient longues, & plus elles étoient belles. J'en dirois autant de certaines ſcenes. Ne murmure-t-on pas lorſqu'on voit deux perſonnages intéreſſans, dont on attendoit un débat vif, prolongé, ſoutenu, ſe retirer après s'être lancés quelques phraſes, & au lieu d'un combat n'avoir offert qu'une ſimple eſcarmouche ?

Comme l'enclume repouſſe le marteau, ainſi le dialogue doit opérer une réaction continue & fréquente : on ne peut pouſſer trop loin la chaleur, la rapidité, la force du raiſonnement & même ſes détours. Corneille eſt le grand maître en cette partie. Si l'auteur obſerve les gradations néceſſaires, une belle ſcene aura comme une piece entiere ſon expoſition, ſon nœud & ſon dénouement. Et comment ſe réſoudre à eſquiſſer, lorſqu'on a les couleurs les plus vives à tranſmettre & à fixer ſur la toile ?

Gardez-vous d'offrir une action qui ne ſoit pas vraiſemblable. C'eſt-là la plus difficile & la plus importante regle de toute Poëtique.

Mal-

Malgré le génie du poëte l'illuſion diſparoîtroit. Les beaux vers, les admirables vers de Semiramis, ſa pompe, ſa nobleſſe, tout l'art enfin de cette piece ne me fait pas ajouter foi à ce tiſſu de circonſtances extraordinaires; je ſens, malgré moi, qu'elles ſont de pure invention. La vérité elle-même n'a pas toujours les caracteres de la vraiſemblance. Si donc vous inventez la fable, qu'elle ſoit ſoumiſe à toutes les loix, non-ſeulement du poſſible, mais des lieux, des tems, des mœurs, des perſonnes; & n'en croyez point l'ardente imagination de certains hommes paſſionnés qui voient tout probable, ou la dialecte ſubtile de quelques philoſophes qui veulent voir la liaiſon des moindres événemens; mais conſultez plutôt la logique de la claſſe mitoyenne, qui ordinairement peſe le motif, encore plus que le fait. Ce feront les motifs qui m'indiqueront clairement, pourquoi telle action qui me paroît ſinguliere, a été faite plutôt de cette maniere que d'une autre.

Si vous bravez l'unité de tems, que l'on a fixée à vingt-quatre heures, vous ne ferez pas une grande faute. Corneille prétendoit, avec raiſon, qu'elle pouvoit s'étendre juſqu'à trente. Vous pourrez aller encore au-delà, ſi votre Drame l'exige. Une regle ſtricte feroit une ineptie, parce qu'elle fermeroit la porte à des beautés d'un nouvel ordre. Avec de l'adreſſe & de l'intérêt ſoixante heures peuvent s'écou-

ler comme vingt-quatre. Le ſpectateur a-t-il la montre en main, lorſqu'il eſt ému ou fortement intéreſſé ?

L'unité de lieu, plus gênante encore & plus incommode, eſt bien moins reſpectable. Elargiſſez votre ſcene, pourvu toutefois que le point de vue ne fuie pas à une diſtance trop éloignée, & que le changement de lieu ne ſe faſſe que dans les entr' actes ; jamais ailleurs.

Si l'unité de lieu permet l'enceinte d'une grande ville, pourquoi défendroit-elle un eſpace de trois ou quatre lieues, diſtance que l'on franchit tous les jours avec tant d'aiſance ?

A quoi ont ſervi ces regles ſéveres que de crédules auteurs ont ſuivies littéralement ? A faire du théâtre, comme on l'a dit, une eſpece de parloir, d'étouffer l'action, à la concentrer dans un point unique & forcé, dans douze pieds carrés. Voyez les belles ſcenes de Shakeſpear. Céſar traverſe la place publique : il eſt entouré des ſénateurs ; Caſſius, Brutus, & Caſca méditent à part leur juſte vengeance. Le peuple ſe précipite en foule. On entend la voix de l'aſtrologue qui ſort des rangs preſſés & qui crie : *Céſar, prends garde aux Ides de Mars !* Comme la vérité hiſtorique eſt ſaiſie, comme je reconnois au ton populaire de Céſar cet ambitieux qui, malgré ſon grand cœur & ſon ingénieuſe clémence, mérita le poignard dont le perça Brutus.

Les anciens avoient le même avantage ſur les modernes; chez eux le lieu de la ſcene eſt mouvant, il en réſulte une vérité qui frappe. Pourquoi craindrions-nous de l'adopter, nous qui avons tant beſoin de vérité, nous toujours livrés à l'imitation.

Mais il eſt une unité qu'il faut reſpecter avec ſcrupule, & dont il ne faut jamais s'écarter; c'eſt l'unité d'intérêt: pour celle-là l'examen ne fait que fortifier les raiſons qui déterminent à en faire une regle inflexible en tous ſens. C'eſt elle qui attache le ſpectateur, qui fixe ſon ame toute entiere, & qui ne lui permettant aucune diſtraction réunit en un ſeul point le faiſceau de ſes idées. Ainſi les rayons du ſoleil raſſemblés acquierent une force qui diſſout les métaux & la pierre. Tout concourt alors à favoriſer l'illuſion, à la rendre pleine & durable. Voilà pourquoi cette regle ſi ſimple & ſi féconde ſera adoptée de toutes les nations, qui voudront avoir un théâtre régulier. Enfin, c'eſt la ſeule regle eſſentielle que je connoiſſe, & qui ne dépend point du caprice des hommes. Tout Drame où l'intérêt principal ſera partagé, ſera un ouvrage imparfait. Celui où tout tendra à un ſeul & même effet, où l'action ſera une, nous remuera, nous agitera jusqu'au fond de l'ame, nous arrachera des larmes malgré nous. Liſez le Philoctete de Sophocle, & vous aurez le plus bel exemple que l'on puiſſe citer.

CHAPITRE XIII.

Du caractere qu'il faut imprimer au Drame.

ELEVEZ d'ineptes clameurs ſur la prétendue décadence du goût, vous qui ne faites réſider ce mot que dans l'appercevance de quelques fautes minutieuſes, vous qui n'enviſagez jamais l'enſemble, vous dont la moindre nouveauté effarouche la vue, vous qui ne pouvez ſoutenir toute élévation, je ne ſerai jamais ſenſible qu'à la perte du temps que j'ai employé à vous lire.

La vérité eſt l'aliment de la ſaine éloquence. Si nous voulons faire deſcendre des maximes juſtes & préciſes dans la tête du peuple, offrons-lui des Drames qui lui conviennent. Mais on ne ſçait rien faire comme il faut, on accumule les moyens pour ne produire aucun effet. Dans nos colleges on donne à lire à des enfans ce qu'ils n'entendent pas; on leur met entre les mains Horace & Tacite, & des hommes faits ont beſoin de tout leur génie pour ſaiſir & ſuivre les idées de ces écrivains profonds. Il en eſt de même au théâtre. On offre à la multitude des pieces politiques ou compliquées, des intérêts étrangers, une élocution conventionnelle, une nature toute factice; tandis qu'elle ne demande qu'à verſer des larmes ſur les

malheurs qui la touchent, & qu'elle ſent le plaiſir attaché à ces larmes. Quelle mal-adreſſe d'oublier que l'homme eſt une cire docile à la main qui la paîtrit!

On a étudié les anciens, & l'on a bien fait; mais ce n'eſt pas chez eux qu'on trouvera une connoiſſance détaillée des hommes actuels. De nouvelles générations ont apporté de grands changemens dans cet être moral (*a*), dans ce prothée, qui en échappant revêt toutes les formes. Un tact ſûr n'eſt le réſultat que d'une longue étude; & la converſation d'un payſan n'échauffe plus aujourd'hui qu'une ſcene d'Euripide.

Il reſte à imprimer au Drame un caractere d'utilité préſente, la connoiſſance de l'homme & des choſes avantageuſes à la ſociété. Voilà l'étude par excellence, & celle qui appartient à l'auteur dramatique (*b*).

(*a*) L'imprimerie, la poudre à canon, la découverte du nouveau monde, les poſtes, les lettres de change & la prétendue balance de l'Europe, ont renverſé tout le ſyſtême ancien; c'eſt une politique abſolument nouvelle, & les mœurs civiles ſuivent invinciblement les agitations politiques.

(*b*) L'homme modifié par les gouvernemens, par les loix, par les coutumes, devient différent de lui-même. Ainſi les regles antiques du goût doivent changer & s'identifier aux nouvelles coutumes & aux nouvelles idées. Les pédans ſeuls, les Longue-pierre, les Cléments, les gens de

Je veux abſolument reconnoître dans quelle année il aura compoſé ſon ouvrage; & comme la terre a deux mouvemens, l'un qui lui eſt commun avec le ſyſtême planétaire, l'autre qui lui eſt particulier, je veux que l'auteur envisageant la férie des ſiecles ne perde pas de vue les intérêts du moment où il écrit; je veux appercevoir le reflet des affaires qui agitent la nation; je veux entendre un homme au fait de ce qui ſe paſſe autour de lui, & qui ne ſoit pas neuf à ces opérations vaſtes & curieuſes qui mettent l'Europe en action: mouvemens compliqués & qu'il n'eſt plus permis d'ignorer (*a*).

Des millions d'hommes privés du néceſſaire, pour nourrir le luxe ſcandaleux d'un petit nombre de citoyens oiſifs, ne feroient pas du moins

---

college crieront *vivent les Grecs! vivent les Grecs*! L'homme de ſens dira: „ voyez vos compatriotes, ou n'écrivez „ pas. Ce n'eſt point l'homme en général qu'il faut pein„ dre, c'eſt l'homme dans tel tems & dans tel pays." Qui ne commencera pas par connoître les hommes avec leſquels il vit, ne fera aucun progrès dans l'art du théâtre: je lui ſuppoſe du génie, il ne réuſſira pas encore. C'eſt une main brillante qui ſe promene ſur un clavecin, mais qui ne connoît pas les notes & le ſecret des accords.

(*a*) Je ſçais un gré infini aux trois cents gazettes qui circulent dans notre Europe ſous différens titres; il n'y a rien qui donne plus à réfléchir, & je déclare que je les lis autant qu'il m'en tombe ſous la main. Honneur donc & ſalut à tous les gazetiers de ce monde.

vengés par la plume du poëte? il ne s'éleveroit pas contre cette injuſtice? il ne diroit pas hautement qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ſe réconcilier avec la morale que de rendre à l'indigence ce qu'elle lui a enlevé? il étoufferoit le cri profond de ſon ame, & profaneroit ainſi les plus nobles reſſources de l'art qui peut devenir le plus utile aux hommes?

Non, c'eſt à lui d'immortaliſer l'innocent opprimé par le pouvoir le plus formidable, luttant ſeul avec conſtance, & ſortant victorieux quoique déchu de ſes dignités, refuſant tous les avantages qu'on lui propoſe pour paroître ſeulement pardonner à ſon oppreſſeur. C'eſt au poëte de peindre ce caractere admirable, étonnant & preſque unique. On rendra hommage dans tous les tems à ſa grandeur d'ame: c'eſt la fermeté de la vertu; elle connoît la dignité d'homme, elle n'en fait pas un trafic honteux.

Toutes les inégalités produites dans le gouvernement politique doivent diſparoître devant ſon œil élevé; car s'il travailloit à reſſerrer ces liens malheureux, il ſeroit barbare & deviendroit le fauteur de la tyrannie. Il doit tendre, au contraire, à rétablir l'égalité naturelle, parce que telle eſt la loi primitive fondée ſur la conſtitution de la nature humaine. Il ſentira, ſans doute, la néceſſité des conditions différentes; mais il ſentira encore mieux la néceſſité que tous les individus redeviennent égaux

devant les loix. Ses tableaux ſeront donc toujours conformes à ce grand principe, d'où il réſulte que les hommes ne peuvent être dépendans que pour leur plus grand bonheur (*a*).

Et n'eſt-ce pas au poëte, en qui la perſuaſion eſt active, c'eſt-à-dire, ſait ſe communiquer, & dont le cœur ſenſible a des idées inacceſſibles au commun des hommes ; n'eſt-ce pas à lui, dis-je, qu'il appartient d'être légiſlateur, en montrant la meſure & l'étendue de nos

---

(*a*) Dans de très gros livres composés par des juriſconſultes qu'on appelloit alors de très habiles gens, on a mis en queſtion ſi l'Europe appartenoit à une douzaine d'hommes, ou ſi cette terre étoit vraiment la nourrice commune de tous ceux qu'elle porte ſur ſon ſein? On a gravement balancé la queſtion de ſavoir ſi un homme appartenoit à un empire ou cet empire à un ſeul homme? On a examiné s'il régnoit de droit divin ou par le conſentement des peuples? Enfin, après qu'on a eu perfectionné l'aſtronomie, (fort curieuſe & fort indifférente à notre bonheur,) après qu'on eut bien peſé les aſtres & démontré les loix éternelles de la gravitation, on eſt parvenu (par où on auroit dû commencer) à reconnoître les loix qui uniſſent un homme à ſon ſemblable. Il y a dix mille volumes ſur la juriſprudence, où l'on ne s'eſt pas ſeulement aviſé d'établir le droit naturel. On a même appellé citoyens utiles à la patrie les plus grands ennemis de cette même patrie. Sans quelques philoſophes, gens qui aiment à remonter aux principes, les pauvres humains n'auroient pas la propriété de leur perſonne, établie même en idée.

obligations mutuelles ? Les premiers légiſlateurs ont été des hommes groſſiers, qui n'ont paru attentifs qu'à empêcher les grands crimes, les délits, les violences publiques. Mais celui ci, doué d'une ſenſibilité exquiſe & permanente, étend le code moral & le ſubdiviſe dans tous les points du ſentiment intérieur ; il ne juge plus l'homme d'après les loix gravées ſur la pierre ou ſur le parchemin, mais ſur celles qui pour être inviſibles & cachées n'en ſont pas moins univerſellement reçues, parce qu'elles compoſent, pour ainſi dire, la ſtructure délicate de notre conſcience. De-là jaillit cette philoſophie morale, qui eſt toute autre que la raiſon du monde ; elle condamne ce qu'il tolere, elle punit lorſque celui-ci récompenſe, elle flétrit comme vice ce qu'il érigeoit en vertu.

Et quand les tribunaux ont prononcé leurs arrêts contre le pere injuſte, l'enfant dénaturé, le dépoſitaire infidele, le fourbe, l'hypocrite, le voleur titré, le violateur de ſes ſermens, le ſcélérat en faveur ; &c. ſi le poëte venoit à ſon tour produire ſur la ſcene ces monſtres de la ſociété, & confirmer par les applaudiſſemens du peuple le triomphe des loix, que ce ſecond arrêt émané du génie auroit de force, d'éclat & de puiſſance ! comme la nouveauté des faits encore récens prêteroit un ſolide appui à ſes talens ! comme les eſprits à peine ſortis de cette balance où les retenoit l'élo-

quence égale des défenseurs des deux adversaires, se porteroient rapidement du côté de la vérité ! C'est ainsi qu'une poutre énorme, lentement balancée, après avoir perdu son équilibre tombe d'un côté & s'y fixe pour jamais. Et quel fruit avantageux résulteroit de ce second appareil ! Le coupable frémiroit de porter à la face des tribunaux des crimes qui ne demeureroient pas ensévelis & confondus dans la poussiere du greffe, mais qui sortiroient de l'ombre pour être immortalisés sur le théâtre (*a*) ;

(*a*) J'ai lu une fois dans ma vie *les Causes célebres de Gayot de Pitaval.* On sait que l'ouvrage est écrit d'un style diffus, pesant, qu'il est mal fait, mal digéré & d'une prolixité insupportable, & cependant je n'ai jamais rien lu qui m'ait aussi pleinement attaché. Le sceau de la vérité empreint au milieu de ces événemens singuliers, extraordinaires & récens, jettoit dans mon ame un intérêt que les plus brillantes fictions des plus grands poëtes & des meilleurs romanciers n'ont jamais sçu produire, quoique j'aime passionnément les poëtes & surtout les romanciers. Je me disois à chaque instant : „ quoi, cela est arrivé ! je „ ne puis douter de la réalité des faits. Voici tous les „ témoignages sous ma main. Je suis tous les details : ils „ sont plus incroyables que ceux d'un roman, & ceci n'est „ pas un roman ! Voilà comme jouent les passions humai„ nes ! D'un côté, leurs ruses, leurs détours, leur finesse ; „ de l'autre, leur emportement, leurs écarts, leur fureur. „ Le théâtre où elles ont représentées, est celui où je me „ trouve, où je pourrai représenter à mon tour. Que „ sais-je ? les mêmes acteurs m'environnent, peut-être les

il ſe diroit : „ la nation entiere verra mon op„ probre, le tems ne pourra l'effacer, & „ un cri univerſel s'élevera contre ma mé„ moire."

Il eſt donc ſingulier qu'on aille rechercher dans l'antiquité la plus reculée & dans les tenebres de l'hiſtoire des faits qu'on dénature, tandis qu'on a ſous les yeux des faits récens & non moins inſtructifs, qui échaufferoient encore l'imagination du poëte & celle de la multitude : mais le poëte ſe trouve néceſſairement plus à ſon aiſe, en deſſinant des perſonnages dont on ne connoît plus la phyſionomie.

„ mêmes acteurs ! ... Ah ! ce ſont ceux-là qu'il m'importe „ de connoître, préférablement à ceux des ſiecles d'Ho„ mere, de Virgile, du Taſſe". *Nihil ſub ſole novum*, a dit Salomon ; mais les événemens de toute nature, arrivés depuis lui, prouvent qu'il eſt des choſes inconnues ſous le ſoleil.



CHAPITRE XIV.

Développement du précédent, vu du côté politique.

QUI empêcheroit de faire ſervir le théâtre aux honneurs publics (*a*) ? Lorſqu'un héros auroit ſauvé ou vengé la patrie, au lieu de faire jaillir ces feux d'artifice (jeux d'enfans diſſipateurs), ſi l'on portoit ſur la ſcene la tente du général, qu'on le vît dreſſant ſes plans, méditant l'attaque, combinant ſes moyens, animant ſes officiers; qu'on ſuivît le feu de ſa valeur, les pas gradués de ſon intelligence; qu'on le vît revenir vainqueur; que le tableau fût exact, détaillé; qu'on tranſportât ſa famille dans la tente, que le peuple joignît ſes acclamations ... cela vaudroit bien, je penſe, la couronne de lauriers que la main d'une actrice offrit dans ce ſiecle à Villars & à Maurice.

(*a*) Les poëtes comiques d'Athenes ne ſe bornoient pas à ſatyriser, ils louoient publiquement les grands hommes, ils offrirent leur tribut d'éloges au juſte Ariſtide; & lorſque Eſchylle, dans une de ſes comédies, le peignit d'un ſeul trait, dans un vers grec qui diſoit *Il eſt moins jaloux de paroître équitable que de l'être*, tout le monde fixa les yeux ſur l'homme juſte.

L'intérêt politique ne fera pas mis à l'écart. Ces exemples frappans, qui retracent la deftinée des empires & qui fervent de leçons aux rois & aux hommes, ne font pas étrangers au Drame; ils peuvent s'y montrer (*a*) dépouillés

(*a*) Qui ne conçoit la poffibilité d'un drame politique, où figureroient les ambaffadeurs & envoyés des principales puiffances de l'Europe, où l'on pourroit ouvrir les cabinets des miniftres, expofer ce qui fe paffe dans le confeil des rois, difcuter les intérêts nationaux, les balancer avec leurs prétentions refpectives, dévoiler ces premiers refforts qui font les grands événemens & qui avec la malle d'un courier vont changer la face des empires. La majefté, la grandeur, la variété du tableau, où fe verroit la morale des cours, le caractere des grands, leurs intrigues, les principes des dépofitaires de la fortune générale, imprimeroient fans doute un intérêt de réflexion qui plaîroit à des hommes. Quelle fource de plaifir & d'inftruction que d'embraffer d'un coup d'œil la fituation curieufe de l'Europe, fituation chancelante ! & les divers balancemens de ces vastes corps qui fe craignent, fe menacent, s'obfervent, fe heurtent, & malgré leurs débats ne fe foutiennent tous que l'un par l'autre. Quoi de plus attachant que le langage des têtes couronnées, qui toutes avec le levier de leurs armées cherchent le point d'appui d'Archimede ! La fortune qui, comme en fe jouant, en frappant ou exilant une feule tête, viendroit à déranger d'un coup de main l'affiette de plufieurs trônes & renverfer l'édifice des plus magnifiques projets, ne contribueroit pas peu à rendre le fpectacle piquant. Un homme inftruit & doué d'un ftyle pittorefque (comme l'auteur, par exemple, *de l'Hiftoire du Commerce des deux Indes*) réuniroit, ainfi que dans un mi-

de cet appareil menteur qui plaît aux grands enfans. Comme l'inſpection d'une dent ſuffiſoit au célebre Duverney pour juger à quel animal elle avoit appartenue, il ne faudra de même au philoſophe qu'une cabane, une chaumiere, un toît de roſeaux, pour révéler la grandeur ou la foibleſſe d'un royaume. Que dis-je? n'eſt-ce pas ſous le chaume que ſe ré-

---

roir, la ſcene immenſe où ſe meuvent à la fois & dans le même tems tant de différens perſonnages. En ne choiſiſſant que ceux dont la main bat à coup ſûr le premier rouage de ces machines énormes & compliquées, on connoîtroit les véritables ſymphonies de ce concert diſcordant, que nous écoutons tous ſans y rien comprendre; on diſtingueroit & leur jeu marqué & le caprice de leur jeu. L'effet rapproché de la cauſe offriroit des contraſtes qui réjouiroient, je penſe, les philoſophes. Qu'on ne diſe point que les femmes ſeroient exclues de ces pieces hiſtorico-politiques; elles y joueroient aſſurément leurs rôles comme ailleurs, & tempéreroient par le ſpectacle des folies humaines le ſérieux de ces graves repréſentations. Celles-ci ſerviroient merveilleuſement de leçons aux jeunes princes, parce qu'ils verroient ſans étude & dans l'eſpace de quelques heures ce qu'ils ne voient ordinairement jamais, à cauſe de l'étendue & de la diſproportion des objets rapprochés ſous un même point de vue; ils apprendroient où ils en ſont, ils verroient leur place, le ſommet pointu de la pyramide & ſa large baſe: & ceux qui, comme moi, ont le bonheur de n'être pas princes, choiſiroient alors comme bon leur sembleroit, de la fonction d'Héraclite, ou de celle de Démocrite.

velent ces vérités ſaintes & ſublimes qui fuient les palais des monarques ? La maladie de l'arbre eſt dans les racines obſcures, & non dans cette tête qui paroît pompeuſe. C'eſt chez le payſan, chez le cultivateur, chez l'indigent, que ces vérités immuables ſe font entendre avec l'énergie & la ſimplicité de la nature. Là, ſi le poëte eſt habile, il pourra traiter de l'intérêt national avec plus de force, de ſuccès, que s'il repréſentoit l'intérieur des palais. L'écorce de la plante n'eſt pas la plante même, & les fondemens d'un vaſte édifice atteſtent ſa chûte ou ſa durée. Il n'eſt point d'intérêt politique qui ne puiſſe être ſaiſi, diſcuté avec la plus grande ſagacité : il n'eſt point d'homme, quelque obſcur qu'il ſoit, qu'on puiſſe regarder comme étranger à la cauſe publique ; tout citoyen eſt animé du même eſprit, a les mêmes projets & les mêmes penſées.

On pourroit dans ces vues faire *le Commerçant*, qui réclameroit devant un miniſtre la liberté du commerce, (*a*) & qui prouveroit que

---

(*a*) Puiſque toutes les nations aujourd'hui ne peuvent plus vivre indépendamment l'une de l'autre & que le luxe utile peut ſeul combattre le luxe de fantaiſie, il faut écrire à l'inſtant ſur toutes les banderolles flottantes de nos navires : *va, où tu voudras.* Les impôts appauvriſſent le ſouverain : quand les ſouverains comprendront-ils cette vérité ? Que j'aime le commerce dans un port de mer ! comme ce peuple actif, ces flots de travailleurs, ce mouve-

toute entrave le gêne & bientôt l'anéantit. On pourroit déployer dans une belle ſcene politique, les raiſons qui proſcrivent ces droits uſuraires, que le maltôtier exige au détriment de l'Etat, lorſqu'il ſeroit ſi facile d'exterminer le maltôtier avec ſes exécrations (*a*) & ſes miſérables exacteurs. Une telle ſcene, revêtue d'un coloris touchant, intéreſſeroit ſans doute la majeure partie des citoyens, tous victimes de cet abus qui obſtrue les ſources de l'abondance.

Le rappel de nos Freres exilés par Louis XIV pour des opinions dogmatiques, & qui demanderoient à rentrer dans leur patrie, offriroit aujourd'hui le ſujet d'un Drame neuf & vraiment philoſophique. On s'attendriroit à ce tableau, en voyant ces illuſtres infortunés ſoupirer après le champ de leurs peres, qu'un ze-

ment perpétuel, ces canaux, ces chemins, ces voitures, cette circulation vaſte & facile annoncent la ſanté d'un Etat qui ſe porte bien! C'eſt le mouvement rapide du cœur qui lance le ſang dans toute la machine & juſques dans les fibres les plus déliées. Obſtruez ces canaux avec vos commis, vos péages, vos viſites; vous retirerez moins en voulant devenir plus riche.

(*a*) Il y a en France plus de 100,000 employés des Fermes; c'eſt une armée dévorante, qui ſubſiſte de brigandages particuliers, & qui eſt perpétuellement autoriſée à faire la guerre à la partie indigente de la nation. Une armée ennemie ſeroit plus douce & plus traitable.

zele aveugle (*a*) leur a ravi, & venant offrir de nouveau à leur roi leur tréſor, leur ſang, & leurs bras.

Et ſi ces exécuteurs féroces, qui condamnent aux galeres, & quelquefois à la potence, un berger, parce que ſon troupeau aura ſuivi par inſtinct une ſource ſalée, étoient repréſentés ſous les traits qui les caractériſent, on apprendroit enfin à la nation ce que ſont ces traitans, qui parlent aujourd'hui de beaux arts & de vers, (comme le bourreau parle quelquefois de compaſſion & de pitié) ſi polis dans leurs ſalons dorés, ſi barbares devant leur tapis verd, ſi âpres à retenir la moindre parcelle de leur odieuſe uſurpation.

On pourroit ranger auſſi dans l'égoïſme le plus révoltant la demande de ces privileges excluſifs avec leſquels on rompt la tête des miniſtres. Comment un homme qui a quelque pudeur, oſe-t-il aux yeux de la nation expoſer un monopole nouveau & vouloir le légitimer à jamais aux dépens de ſes concitoyens? Comment oſe-t-il arrêter l'induſtrie & l'activité de ceux qui viendront après lui? Qu'il ſoit récompenſé de ſes découvertes, il le faut; cela eſt trop juſte;

(*a*) Le fabuliſte Eſope, qui avoit le ſtyle de l'eſclave, diſoit à Solon, qui avoit parlé librement à Créſus: *On ne doit point approcher des princes, ou on doit chercher à leur plaire. Tu te trompes*, répondit Solon; *il faut n'en point approcher, ou leur dire la vérité.*

mais qu'il exige un impôt perpétuel & qu'il l'obtienne, voilà ce que l'on ne peut voir que ſous le regne de la cupidité!

On a propoſé avant moi de faire rentrer dans l'obſcurité certains fanatiques qui voudroient jouir un rôle, de les immoler au ridicule en plein théâtre, ou plutôt à la foire: c'eſt un expédient facile & ſûr pour corriger les ſots à tête exaltée.

Enfin, pour démontrer qu'on peut traiter de nouveau juſqu'aux ſujets de Moliere, ſans l'imiter (*a*), on ſait que Moliere s'eſt beaucoup moqué des médecins, & qu'il a eu raiſon, parce qu'ils ſont preſque tous en France des charlatans auſſi ignorans que hardis, livrés à leurs ſyſtêmes homicides, & dévorés à la fois du démon d'orgueil & du démon d'avarice, refuſant leurs ſecours aux pauvres, & ne conve-

---

(*a*) On pourroit faire le Miſanthrope, qui par air mépriſe les hommes, ou celui qui ne voit dans les hommes que des vices & qui ſeroit fâché de leur trouver des vertus. Mais il ne faudroit jamais mettre ſur la ſcene un homme faiſant profeſſion publique de haïr les hommes, quelques injuſtices qu'il en auroit reçues. Ce ſeroit à la fois un monſtre d'orgueil, & un déteſtable raiſonneur, en ce qu'il rejetteroit ſur l'eſpece le crime de l'individu, & qu'il ſe croiroit en droit de ſe venger ſur tous. D'ailleurs, il n'y a plus de vertus, ni de retour à eſpérer pour celui qui dans le fond du cœur a mépriſé le genre humain. En adoptant ce ſentiment cruel, il n'a pu ſans doute que ſe connoître & ſe rendre juſtice à lui-même.

nant jamais que leur méthode eſt cruelle, même après qu'ils en ont reconnu l'abſurdité. Moliere ne s'eſt cependant moqué que du pédantiſme qu'ils affectoient; il tourneroit aujourd'hui en ridicule leurs phraſes gentilles, leur bel eſprit, leur afféterie, leur jargon flûté. Mais il appartiendroit à un philoſophe de reſpecter en même temps le petit nombre de ceux qui honorent leur profeſſion, ſans contredit la plus reſpectable de toutes, lorſqu'elle eſt dignement exercée. Quoi de plus intéreſſant à mettre ſur la ſcene qu'un naturaliſte occupé du bien-être de ſes ſemblables, veillant à leur conſervation, mettant ſa gloire à renouer le fil de leurs jours, rendant un fils à ſon pere, une épouſe à ſon époux, un héros à l'Etat, un grand homme à l'univers!

Et s'il nous falloit abſolument une fiction, que le poëte trace le tableau d'un monarque philoſophe; qu'on voie dans cette fable ſublime, le repos & le bonheur de l'Etat, à côté de ſa ſplendeur & de ſon abondance.

Il y a un grand homme, un vrai légiſlateur, qui marchant ſur les pas de Platon & de Loke, & les ſurpaſſant peut-être, a fondé la paiſible ſociété des Quakers. Penn eſt ſon nom: ſes loix ont eu plus de vigueur & de force que celles que les conquérans ont imprimées par la terreur des armes. Un peuple vertueux les ſuit, les adore, & trouve en elles la ſource de tous les biens. A peine le nom de cet homme rare eſt-il

ſorti de l'obſcurité, tandis que la renommée nous répete inceſſamment les noms de tant d'hommes ſanguinaires. On a tenté même de le bleſſer des fleches du ridicule. J'ai vu d'autres perſonnes penſer que *Philadelphie* étoit le nom d'une ville imaginaire & faite pour un roman. Ne pourroit-on pas montrer ſur la ſcene l'ame ſimple & grande de ce philoſophe unique, dont je ne commencerai pas ici l'éloge, parce que je ne le finirois point de ſitôt (*a*) ?

(*a*) Penn étoit animé par le ſentiment du plaiſir de fonder une ſecte où puiſſe enfin s'établir la félicité publique; ſentiment généreux, actif, inconnu à tant d'autres, & qui paroît même une folie au plus grand nombre. C'étoit un cœur véritablement attendri ſur le malheur des hommes, & qui mettoit ſa gloire à diminuer leurs calamités. C'eſt le premier homme (& ceci doit être remarqué) qui ait fait ſervir la religion à proſcrire le grand crime des rois, la guerre. L'expreſſion de ſes loix eſt claire, poſitive, abſolue, comme la voix auguſte de la nature. Sans ce légiſlateur trop peu connu, trop peu célébré, en voyant chez toutes les nations les plus éclairées la raiſon obſcurcie & la férocité dominante, on auroit pu attribuer à l'homme une perverſité naturelle; mais j'oſe le dire, il a reſtitué à l'humanité toute ſa gloire en formant cette vertueuſe république, qui, cachée dans un coin de la terre, eſt à la fois le modele & la condamnation du reſte du monde.

CHAPITRE XV.

Réponse à quelques objections.

Ce genre, ai-je entendu dire, eſt fort aiſé; il ſera le refuge des plus médiocres littérateurs. Qui ne fera pas un Drame? un Drame en proſe! — Qui? celui-là-même qui aura fait une bonne tragédie; car il ne ſuffit pas d'avoir appris par cœur, Corneille, Racine, Voltaire, Crebillon, de s'être fait un eſprit imitateur, de voler leurs hemiſtiches, de rimer richement : il faut avoir étudié le monde, les hommes, les caracteres; il ne faut point être neuf aux uſages & aux détours de la vie civile; il faut avoir réfléchi longtems, profondément, & bien connoître les convenances. Il n'eſt pas poſſible d'ignorer ces détails pratiques, ces entr'actes de la vie humaine, qui, en liant les grandes ſcenes, forment le véritable tableau du monde ſocial. Il faut la main ſûre d'un philoſophe pour mêler le ſimple & le familier avec le ſublime, pour avoiſiner le plaiſant au pathétique, ſans confondre leurs nuances & ſans les rendre oppoſées & choquantes (*a*). Tous ces faiſeurs d'inſipides tragédies

(*a*) L'Odyſſée n'a-t-elle pas un mêlange du pathétique & du familier, & ne reſpire-t-on pas dans ce poëme une na-

ne ſoupçonnent pas même combien les conditions jettent de diverſité dans les idées des hommes. Au lieu de caracteres vrais & naturels, l'auteur nous offre le ſien; & nous bâillons.

On conteſtera l'utilité du genre. Mais comparons les deux Joueurs du théâtre françois. Celui de Regnard m'offre un homme que je ne plains point, vil dans ſes mœurs, lâche dans ſa conduite. Qu'il eſt bien différent dans Beverley! cet infortuné a une femme aimable, tendre, vertueuſe, un enfant en bas âge. Je vois les pieges qu'on lui dreſſe. Sa miſérable paſſion l'y conduit malgré lui. Quand il ſe trouve dans l'abîme, quand le déſeſpoir le force à s'empoiſonner, alors je me recueille, je frémis ſur moi-même, je ſens que dans la même ſituation je pourrois me rendre coupable du même crime. Que l'effet eſt différent! Quel eſt le plus propre de ces deux ſpectacles à guérir un joueur?

Quand Moliere ouvrit une nouvelle route, il éprouva les oppoſitions que l'habitude produit ſur les hommes. Le Parterre ne ſçavoit quel accueil faire à ce genre, auquel il n'étoit pas accoutumé. Les comédiens qui ne jugent que par comparaiſon, appelloient les pieces de Moliere des pieces bizarres (*a*), comme on appelle aujourd'-

---

ture plus douce & plus naïve que celle qui anime la ſuperbe Iliade?

(*a*) Ces gens qui citent le plus ſouvent les noms de Corneille, de Racine, de Boileau, de Moliere, de La

hui nos Drames. Si ce grand homme n'avoit pas eu le courage de ſe roidir contre les difficultés, de voir la chûte du Miſanthrope d'un œil tranquille, de ramener le public par la farce du Médecin malgré lui, de ſavoir penſer qu'une nouveauté ſenſée a un effet invincible, & que les applaudiſſemens répareroient l'injuſtice qu'il avoit eſſuyée; notre théâtre, peut-être encore

---

Fontaine, & avec des points d'exclamation, les auroient harcelés à coup ſûr s'ils avoient vécus de leurs tems; & la preuve en eſt qu'ils attaquent avec indécence les grands hommes, leurs contemporains. Ils ne louent les premiers que parce qu'ils ſont morts, & que c'eſt un moyen de plus de nuire aux vivans. Il eſt ſûr qu'un auteur qui ſe porte bien n'obtiendra jamais, quelque génie qu'il ait, les hommages qu'on lui rendra lorſqu'il ne ſera plus. Foibles juges que nous ſommes, jaloux même à notre inſçu, notre reſpect dépend beaucoup plus de notre imagination que de notre raiſonnement. On n'a point vu Corneille, Moliere & Racine; on ſe les figure comme des demi-dieux: on outre l'éloge, comme on a outré pendant leur vie la cenſure. Les hommes de génie vivans ne paroiſſent guere que des hommes. En effet, on les a vu, on a mangé avec eux, on eſt entré en familiarité avec leur perſonne, on a ſurpris leurs foibleſſes. Tout cela tourne au détriment de leurs ouvrages. Un écrivain qui ſe rendroit inviſible obtiendroit, à mérite égal, plus de ſuffrages. O gens du beau monde, phraſiers élégans, & vous, bien moins légers, triſtes & peſans journaliſtes, cerveaux durs, modifiés pour l'erreur, jugez-vous d'après ces faits, ſi vous ſavez vous juger.

dans l'enfance, n'en attireroit pas moins l'admiration de nos critiques.

Et qu'importe au poëte que ses personnages soient d'un rang élevé, ou d'un état vulgaire ; ils existent, ils lui appartiennent. La nature sera-t-elle subordonnée au pinceau du poëte, ou le poëte à la nature ? Je veux l'embellir, la corriger, dira un critique. La corriger, mon ami ? corrige-toi toi-même de la folie de penser pouvoir faire mieux qu'elle.

Les adversaires du nouveau genre ne citent que des noms d'auteurs dont ils font à leur gré des législateurs, quoique ceux-ci n'y aient jamais pensé. Ils croient nous épouvanter avec ces grands noms, comme ces théologiens qui, au lieu de raisonner, citent les peres de l'église. Nous, nous leur citons des hommes à peindre. Qu'ont-ils à répondre ?

N'est-on pas étonné d'entendre dire à M. de Voltaire que tous les caracteres sont épuisés ? Le pense-t-il lui-même ? ou voudroit-il plutôt nous le faire accroire ? ou bien auroit-il dessein de fermer la carriere après lui ? Il donne pour raison qu'il n'y a dans le monde que sept à huit caracteres vraiment comiques. Mais il s'agit bien ici de comique. Le beau est répandu sur la face de la nature, il n'a point d'autres bornes que celles de cette mere féconde des êtres ; & l'on penseroit que quelques poëtes auroient tari ces sources éternelles, d'où jaillissent presque à l'infini tous les traits qui renouvellent

& diverſifient ce merveilleux ſpectacle! Le vaſte livre du monde n'eſt-il plus ouvert, ou plutôt à force de raiſonner & de diſcuter ne ſavons-nous plus ſentir & voir?

Quand M. de Voltaire a fait l'Enfant prodigue, Nanine, l'Ecoſſoiſe, la mort de Socrate, il n'a point manqué dans ſes préfaces de préconiſer ce nouveau genre; mais dès qu'il fait une tragédie, il change d'avis, il foudroye, il détruit les principes qu'il a avancés la veille: il eſt aiſé de s'en convaincre en comparant ſes diverſes préfaces (*a*); c'eſt une petite contradiction dans laquelle il eſt tombé ſans s'en appercevoir, & qui ne tire pas à conſéquence.

Enfin, ce genre tant perſécuté n'a point reçu tout ſon développement; il eſt encore au berceau, & nous le voyons combattu, à la fois, par l'envie, la ſottiſe & l'ignorance. Et quel homme a le droit de limiter l'art! ne tient-il pas à la perfectibilité, qui fait le caractere diſtinctif de l'homme? Le préjugé, (comme l'a dit quelqu'un) eſt la premiere idole de la pareſſe. La pareſſe a prononcé contre ce genre utile; il ne faut pas le juger ſur les eſſais qui

---

(*a*) La concordance des idées de M. de Voltaire en fait de littérature, ſeroit difficile à établir; il a preſque toujours écrit pour le moment & ſelon le beſoin: tantôt Athalie, par exemple, eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, tantôt c'eſt une piece froide, ſans intérêt & ſans vraiſemblance, &c

ont été publiés. Quand on auroit fait deux cents mauvais Drames, cela ne prouveroit rien, ſinon que ce genre eſt plus difficile qu'un autre. Il y a deux mille pieces de théâtre qu'on ne repréſente plus, qu'on ne lit plus, dont les noms mêmes ſont oubliés; & je connois déjà pluſieurs Drames qui réuſſiſſent beaucoup à la repréſentation, & qui ſe ſoutiennent à la lecture. Je puis prédire, enfin, que ce genre bien traité eſt fait pour exciter l'idolâtrie de la nation, & qu'elle abandonnera bientôt le ſuperbe Agamemnon & le bouillant Achille pour le ſimple & honnête Bourgeois, qui fera parler éloquemment la raiſon, la vérité & le ſentiment.

Un écolier ſort du college, & à force d'entendre parler de tragédies, dans tous les cercles, il ſe dit : „ ſi je puis auſſi faire une tra„ gédie, je ſerai un homme conſidéré". Il a les oreilles remplies de ces grands noms, que chaque bouche répete: ils échauffent ſon cerveau; ſa mémoire eſt peuplée des hemiſtiches de nos tragiques. La Déeſſe Réminiſcence lui a paſſé la main ſur le front. Le méchaniſme des vers ne lui eſt pas étranger: Richelet repoſe dans ſon arriere-cabinet. Il ne s'abaiſſe pas à faire un Drame, il n'en a pas même l'idée : il faut plus que des yeux pour lire dans le livre du monde. Il fouille le recueil volumineux (*a*)

(*a*) C'eſt un recueil en douze tomes qui contiennent à peu près cent vingt pieces de théâtre ; ce ſont les cata-

des anciennes pieces de théâtre, indécis d'abord ſur le choix, mais bien réſolu à recrépir quelques-unes de ces pieces antiques. Le ſujet eſt enfin trouvé: il va à la chaſſe des perſonnages; il prend d'un côté un monarque Egyptien, de l'autre un miniſtre Ottoman, coud une princeſſe de Perſe, & attele, à ce ridicule aſſemblage, un ambaſſadeur Parthe (*a*) : il oblige, bon gré malgré, ces divers perſonnages à reſpirer dans la ville dont le nom lui paroît le plus harmonieux. C'eſt ainſi que de deux ou trois vieilles tragédies il en compoſe une nouvelle. Quand il a accouplé deux rimes, il dit: *voilà deux vers*; il en fait quinze cents de cette force. Le ſoir, dans les promenades, au caffé, dans les cercles, il dit à l'oreille de ceux qui veulent l'entendre, & de cet air myſtérieux ſi

---

combes des héros tragiques. C'eſt-là que nos auteurs vont pécher un bras, une jambe, un tronc, pour en compoſer un individu quelconque, qu'ils habillent enſuite de leur mieux, & *à la moderne*; mais il arrive ſouvent que le ſquelette paré a deux membres qui ne peuvent s'emboëtter l'un dans l'autre, & que tel bras ne lui appartient pas plus que telle jambe n'appartient à tel ſaint enchâſſé & fêté.

(*a*) Outre que l'imitation ſervile eſt deshonorante, elle étouffe les diſpoſitions naturelles; & quelquefois tel homme né avec un talent qu'il a méconnu, à force de ſe modéler ſur autrui, eſt parvenu, après beaucoup de réflexions & de travaux, à ſe rendre un homme médiocre. Pourquoi ne pas prendre tout de ſuite la nature pour modele?

naturel à l'amour-propre : „ J'ai une tragédie „ dans mon porte-feuille, tragédie qui a été „ admirée de ce petit nombre qui a du goût, „ & dont la voix formera inconteſtablement „ la voix de la poſtérité (*a*)". Auſſitôt quatre ou cinq bourgeoiſes, ou non-bourgeoiſes, ſe pâment du plaiſir d'écouter la premiere lecture, & de donner des conſeils au jeune auteur. On prend jour: il lit ; on ne reſpire plus ; c'eſt un aſtre qui ſe leve; on l'apperçoit déjà dans ſon midi & couronné de ſplendeur. Si par hazard quelqu'un, moins enthouſiaſte, ou plus vrai, oſe produire quelques remarques, notre poëte défend chaque hemiſtiche avec la même chaleur qu'une lionne (*b*) défend ſes petits. L'obſervateur ſe taît. On intéreſſe les comédiens, on flatte leur vanité, on fait ſemblant de les eſtimer, & pour dernier trait de politique on leur abandonne les honoraires. La piece eſt reçue, & les confidens mêmes la trouvent

---

(*a*) Marcatus a comparé les petits auteurs aux poules, qui réveillent tout un village pour avertir qu'elles ont fait un œuf.

(*b*) Le Pere Garaſſe dit aſſez plaiſamment: quand un mauvais auteur a beaucoup plus travaillé pour faire un déteſtable ouvrage, qu'un bon auteur pour en compoſer un excellent, alors Dieu ayant pitié du premier lui donne une ſatisfaction perſonnelle, qu'il ne faut pas lui envier; ce Dieu plein de bonté ayant fait le même préſent aux grenouilles des marais, qui s'admirent dans leur chant.

excellente. Elle eſt affichée : tout Paris y court; la toile ſe leve; l'acteur favori du public, & favoriſant à ſon tour l'humble auteur, ſe démene en furibond. Le parterre eſt tranquille, attentif & froid; après trois quarts d'heure de patience & d'ennui, il commence à devenir tumultueux. On bâille, on rit; les épigrammes circulent: les ſergens aux gardes, malgré leur habit bleu, perdent toute autorité pour contenir les plaiſans, & chacun finit par s'écrier tout haut: „ mais, comment „ une pareille rapſodie a-t-elle pu entrer dans „ l'auguſte mémoire de ces Meſſieurs" ? La toile tombe, & les protectrices du jeune homme ſont tout étonnées de la cruauté du public (a).

(a) On pourroit faire une nouvelle Métromanie. L'auteur a peint un poëte, auquel on s'intéreſſe & qui annonce des talens : d'ailleurs il a de l'honnêteté, des vertus, de la dignité dans le caractere. Mais ne pourroit-on pas peindre cette incurable folie, qui écarte des emplois civils une foule de jeunes gens, qui uſent leur jeuneſſe à rimer d'une maniere déteſtable, qui ſe rendent incapables de toute autre occupation, & qui déſeſperés enſuite d'être tombés dans la carriere, ſe mettent à injurier ceux qui les ont dévancés. Point de créatures plus méchantes & plus dangereuſes que les mauvais écrivains & les femmes laides. L'envie diſtille ſon poiſon ſur toutes leurs idées. Ces infortunés auteurs deviennent ſatyriques, ſans être nés méchans, ſans avoir même le talent de la ſatyre. Ils font des *Dunciades* & autres plats écrits, & ne peuvent

Si ce jeune homme, au lieu de faire parler les rois qu'il ne connoît pas, & trâmer une conſpiration à laquelle la candeur de ſon ame le rend fort inhabile, eût ſaiſi quelqu'aventure touchante, ſe fût étudié à connoître les caracteres qui l'environnent, eût entendu le cri du véritable malheureux qui retentit jour & nuit à ſon oreille, eût ſuivi un fait récent & connu, en eût approfondi les détails & démêlé les rapports, peut-être n'auroit-il pas mieux réuſſi; mais du moins on auroit reconnu une intention, des vues honnêtes, un peu de logique & du ſentiment: on n'auroit pas vu un cerveau bleſſé, qui fait une tragédie qu'il feroit impoſſible d'aſſeoir ſur aucun point du globe, qui fonde un trône imaginaire, pour y placer un fol tyran, qu'il poignarde avec une gaucherie inſigne, & qui, pour comble de démence, eſtime avoir fait un chef-d'œuvre (*a*). Ce n'eſt

---

ſe faire lire, tout mordans qu'ils ſont; ennuyeux avec médiſance, ce qui eſt bien la preuve d'un talent réprouvé. Ils ſe rendent odieux à tous les honnêtes gens, & ſe croient redoutables parce qu'ils ont ſçu bleſſer. Que de peres de famille applaudiroient à une piece de cette nature, ſi elle ſervoit à éclairer les malheureuſes victimes, qui courent follement au mépris, en croyant arriver au temple de la gloire!

(*a*) Beaucoup de poëtes penſent qu'il ne faut que des vers dans une tragédie; ils ne parlent que de la poëſie, de ſtyle, comme de ce qu'il y a de plus recommandable; ils

pas toujours la chûte d'une piece qui fait tort à un auteur, c'eſt le ridicule d'un ouvrage inſenſé, (*a*) qui ſe produit encore à l'impreſſion avec une effronterie ſcandaleuſe.

CHAPITRE XVI.

Des Etudes du Poëte.

Mais comment le poëte aura-t-il en lui-même la ſenſence univerſelle du ſçavoir? comment ſe métamorphoſera-t-il en ſes perſonnages? comment épouſera-t-il leurs idées & leurs ſentimens? En fermant ſes livres, en fréquentant les hommes, en allant viſiter l'homme de cour, le financier, l'avocat, la marquiſe, en entrant dans la boutique du marchand, dans l'attelier de l'artiſte, en voyant

---

oublient le plan, l'économie, les caractères, les mœurs, la vraiſemblance: auſſi font-ils par-ci par-là quelques bons vers, & des pieces déteſtables.

(*a*) Depuis 1756, que j'ai commencé à ſuivre le théâtre de la capitale, juſqu'en cette préſente année 1772, j'ai vu tomber, pour ma part, environ quarante-trois pieces. J'en ai la liſte en poche, mais je ne la donnerai pas, ne voulant offenſer perſonne. D'ailleurs je pourrois reſſembler à ce potier d'Athenes, qui à chaque convoi funebre mettoit un clou dans un vaſe de bois, & qui finit lui-même par tomber dans ſon ſabot.

le peuple, (*a*) en ne dédaignant pas les personnages qui dans les conditions les plus basses, ou pour mieux dire, les plus utiles, peuvent fournir des coups de pinceau à la vérité & à l'intérêt du tableau.

Plus les choses sont à portée de nous, moins nous y faisons d'attention : elles nous deviendroient plus familieres, si nous arrêtions les yeux sur ce qui nous environne. Mais nous existons toujours où nous ne sommes pas ; le propre de l'imagination est de déserter les lieux d'où elle s'élance, & d'aggrandir ce qui est loin d'elle. L'homme dédaigne les objets voisins, parce qu'il croit les connoître ; alors il n'ajoute foi qu'à ses yeux, & ne va gueres plus loin. Nous touchons ce qui est loin de nous, par un raisonnement d'autant plus fin que nous ne pouvons le toucher que par l'organe de la réflexion. Les secrets de la politique la plus obscure (*b*) sont

(*a*) Après s'être enfoncé dans la métaphysique, avoir voyagé dans l'antiquité, avoir fouillé l'histoire, après bien des détours & des écarts, quand on a l'esprit sain, il en faut revenir à la connoissance de l'homme considéré dans ses relations sociales : alors on tient un objet sûr, vaste, utile, & qui satisfait l'esprit. Mes chers confreres, nous sommes arrivés à cet heureux point de vue, n'en sortons pas, je vous prie, & nos ouvrages y gagneront.

(*b*) La premiere question des Athéniens étoit, *quelle nouvelle* ? C'est celle aujourd'hui des gens de lettres. J'avoue

ſont découverts & dévoilés par des gens qui n'ont jamais vu ni Verſailles, ni la Cour. Les Mémoires hiſtoriques qu'on y écrit, ſont fautifs, & ne contiennent que des faits iſolés, ſans principes & ſans liaiſon. Enfin nous ſommes tous, plus ou moins, comme ces pédans, qui ſçavent l'hiſtoire ancienne, poſſedent le droit d'Allemagne, & qui ignorent l'hiſtoire de leur pays & la coutume de leur province.

Rien de plus rare qu'un obſervateur attentif, qui replie ſa vue ſur ſes proches & ſur ſes voiſins. On a vu des hommes vivre enſemble pluſieurs années, ſans ſe connoître, & ne point faire attention à des traits caractériſtiques qui frappoient tout œil étranger. On ne conſulte que l'écorce, & l'intérieur échappe. On examine moins, à meſure qu'on croit avoir moins beſoin d'obſerver, & quelquefois le premier coup d'œil jetté ſur un homme l'a mieux pénétré qu'un an d'expérience. On s'accoutume à tout, aux défauts les plus frappans, & le caractere de votre ami n'eſt plus le ſien, c'eſt votre propre ouvrage. Tout le monde ne porte pas, comme Moliere, des tablettes en poche, & ne marque pas les paroles naïves qui échappent à l'homme dans ces momens, où, las de ſe contraindre, il oublie de ſe déguiſer.

---

que je la fais, & que je l'entends volontiers. Quoi de plus intéreſſant que ce qui ſe paſſe au moment où j'écris !

Tout le monde n'apprécie pas ce que vaut un geſte, un regard, un ſilence, comme l'immortel Richardſon, qui (dit l'hiſtoire de ſa vie,) vécut douze années dans la ſociété ſans preſque ouvrir la bouche, tant il étoit occupé à ſaiſir ce qui ſe paſſoit autour de lui. Une ſeule famille qu'il obſerva dans les nuances les plus détaillées des caractères qui la compoſoient, ſuffit à lui révéler le ſecret de toutes les autres; & ſi l'ame de l'homme, comme on l'a dit, eſt l'abrégé de l'univers, ce fut lui qui trouva que cette vérité n'eſt pas tout à-fait illuſoire (*a*).

Que ſert le plus à découvrir le caractère de l'homme? Ce ſont les petites actions, ces traits imperceptibles que l'écrivain médiocre n'apperçoit pas, & que le génie ramaſſe ſcrupuleuſement. Un auteur qui n'a qu'un eſprit fin, l'a ſouvent faux; il imagine, au lieu de

(*a*) Le Marquis de Dangeau appercevoit dans les jeux de hazard, un ſyſtême, des rapports, une ſuite, là où les autres ne voyoient rien que les caprices du ſort. De même dans une foule d'actions, qui ſemblent indifférentes, l'obſervateur démêle des traits qui ſont liés intimément, quoiqu'ils paroiſſent iſolés. Un chaînon apperçu détermine la marche du caractère. L'œil d'un Richardſon ſçavoit du cahos des événemens tirer purs & ſans mêlanges ceux qui devoient former ſous ſon pinceau l'exacte & parfaite reſſemblance; il devinoit, dans un homme, les motifs de ſes actions, peut-être inconnus à lui-même.

voir; il ſuppoſe, au lieu de remarquer; il ne fait qu'appercevoir, ſans mûrir la ſenſation qu'il reçoit, & il ſe trompe. La pénétration voit en grand, & les détails alors naiſſent d'eux-mêmes: la fineſſe croit voir les détails, & les maſſes lui échappent.

Sans vouloir me donner ici les airs de me comparer à Moliere ou à Richardſon, j'avouerai que j'aime Paris (*a*) uniquement, parce que c'eſt-là que jouent toutes les paſſions, & que leurs rapports multipliés enfantent plus de ſcenes originales. Chaque homme que je rencontre dans les rues me parle, ſans me dire mot; je lis ſur toutes ces phyſionomies quel intérêt ſecret les agite. Il n'eſt pas difficile de deviner l'état d'après l'extérieur, quoique le coſthume ſoit à peu près le même. Eſt-il un tableau plus mouvant & plus propre à ſatisfaire l'avide curioſité du philoſophe? Tous ces êtres ambulans, à force d'être noyés dans la multitude, ſe déguiſent moins là que partout

(*a*) Singuliere ville! où tandis que l'un écrit le *Syſtême de la Nature*, ou *le Bon Sens*, l'autre fait imprimer un mandement qui vous permet gravement de manger des œufs: ſottiſes extrêmes des deux parts. Ville unique! où un ſimple mur mitoyen voit d'un côté un chœur pieux de dévotes & auſteres carmélites, & de l'autre les ſcenes plaiſantes & libertines d'un joyeux ſérail; où dans la même maiſon, l'un rêve à placer un million, & l'autre à emprunter un écu.

ailleurs. Les mœurs particulieres y ſont aſſurément très républiquaines, & ſemblent vouloir compenſer ce qu'elles ont perdu d'un autre côté. On ne ſçauroit accuſer la monotonie du ſpectacle. A chaque pas, c'eſt une combinaiſon nouvelle; & ſe promener dans Paris, c'eſt apprendre & jouir (*a*). Je jette un coup d'œil ſur cet homme qui, nonchalamment couché au fond de ſon équipage, ne s'embarraſſe pas des cris affreux que jette la populace à l'approche de ſes rapides & dangereux courſiers; le regard de cet homme qui paſſe, me révele ſon ame (*b*), il diroit à haute voix: *je vous mé-*

(*a*) Le poëte n'a pas beſoin de maiſon de campagne, ſituée au fonds des bois, ou ſur le bord de la mer; à toute heure il eſt en ſon pouvoir de rentrer au dedans de ſoi, comme dans un cabinet impénétrable; nulle part il ne trouvera de retraite plus tranquille, ni plus libre. Seul, au milieu de la foule, il pourra recueillir en ſilence les idées & les ſentimens que lui auront amenés le ſpectacle des événemens & les ſcenes journalieres des actions humaines.

(*b*) O viſage de l'homme! ô miroir, plus vrai, plus expreſſif, que ſon geſte, ſon diſcours, & même ſon accent! tu peux te déguiſer quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part du cœur. Il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même: il le ſent, & tire le rideau; il voudroit commander à ſon ame; mais elle s'eſt échappée, elle a percé ſes enveloppes, elle s'eſt laiſſé voir à nud, malgré tout effort contraire. Le poëte doit croire à la phyſionomie; tout con-

prise, *vous tous*, *malheureux faquins*, *qui vous traînez à pied*, que son langage ne seroit pas plus intelligible. S'il connoît aussi ma langue, il doit entendre, lorsqu'il me regarde, ce que je lui réponds, sans fiel.

Enfin je ne connois pas de livre plus nouveau, plus moral, plus instructif, plus intéressant, plus curieux à faire, en tout sens, qu'un livre sur Paris. Ce seroit à un Lieutenant de Police (*a*) à en fournir les matériaux, & à un homme de génie à faire le reste. Combien de mondes dans le monde! a dit une femme d'esprit.

Mais pour connoître les autres, un poëte doit bien se connoître soi-même. Or rien n'est plus éloigné de nous que nous-mêmes. Quand on a la connoissance de soi, il n'est pas difficile d'avoir la connoissance d'autrui. On envisage la nature & l'homme, en sondant son ame. Envain l'amour-propre soulevant son

---

sidéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie moulée, pour ainsi dire, par le caractere intérieur, est indestructible, comme lui.

(*a*) Que de faits résident dans le cerveau d'un pareil homme! que d'instructions son ame reçoit à chaque instant! Dépositaire des secrets les plus cachés, c'est lui qui connoît peut-être les premiers & invisibles ressorts, c'est lui que devroient consulter le philosophe & le législateur.

miroir complaiſant voudroit nous inſinuer que nous n'avons pas les défauts de nos ſemblables; ſi l'examen ſe fait rigoureuſement, il nous éclairera autant que nous voudrons l'être. Dès que nous avons détourné nos regards de deſſus nous, (a dit un moraliſte,) nous nous ſommes apperçus; il n'y a plus de ſophiſmes, de diſtinctions, de ſimulacres trompeurs entre notre conſcience & nous: notre intérieur eſt apperçu par nous, comme il l'eſt par Dieu même; nous pouvons rejetter ſur la violence des paſſions nos injuſtices, mais nous ne pouvons nous en dérober la connoiſſance (*a*).

Et pourquoi l'homme qui paroît le plus groſſier, a-t-il cette connoiſſance, peut-être plus pure, plus exquiſe, plus prompte, que le plus beau génie qui careſſe volontiers ſes propres défauts? C'eſt que chaque homme a le germe de toutes les paſſions, & que celui qui parle le moins ſent peut-être le plus vivement;

(a) L'art du dialogue, ſi peu perfectionné dans nos meilleurs poëtes, conſiſte, ſi je ne me trompe, à ſe bien connoître, à ſentir ces deux êtres qui réſident au dedans de nous, ce *double moi* de Paſcal, l'un, qui eſt l'inſtitut de la nature, & qui nous domine; l'autre, l'inſtinct de la volonté, qui s'efforce à maîtriſer ſon adverſaire: tour à tour vainqueurs, tour à tour vaincus, ils ſont toujours dans une lutte éternelle. Quand le poëte aura ſuivi l'art du ſoliloque, qu'il ſe ſera vu ſans détour, qu'il aura ſondé ſon ame, l'art du dialogue, ſi rare aujourd'hui, lui deviendra familier.

c'eſt que nos facultés ſont ſans nombre, mais le plus ſouvent endormies. Sçachons les éveiller. Que le poëte ſoit de bonne foi avant tout, & ſe diſe: „ j'ai été ſujet à telle erreur; la vanité, l'entêtement m'ont conduit à tel danger: un intérêt trop vif m'a fait commettre cette injuſtice. J'ai applaudi, malgré mon inimitié ſecrette, à tel talent que j'ai voulu rabaiſſer publiquement." Qu'il ſoit de bonne foi, dis-je, & il y gagnera doublement; il perfectionnera à la fois ſon ame & ſon talent (*a*): en garde contre les preſtiges de l'orgueil, & ſçachant combien l'homme eſt foible, inconſtant, variable, il connoîtra mieux ſa force: ayant apperçu l'image de ſon être, il aura ſaiſi le prototype de ſes ſemblables, il aura la clef de tous les cœurs (*b*).

(*a*) Le plus grand ſecret pour le bonheur, a dit quelqu'un, c'eſt d'être bien avec ſoi. On en pourroit dire autant du génie. Comment planer & porter ſur les objets un coup d'œil ſupérieur, ſi l'on n'a point appris à ſon ame à s'élever, & à ſe mettre au-deſſus de ces petites & miſérables paſſions qui la rabaiſſent vers la terre.

(*b*) Le charme le plus flatteur que l'on puiſſe goûter dans un ouvrage, eſt d'y ſentir le caractere d'un homme de bien, qui a écrit d'après ſon cœur & devant ſa conſcience: il en réſulte je ne ſçais quelle vérité, qui entraîne & qui fait chérir l'auteur, quand même il ſe tromperoit, ou qu'il auroit négligé certains agrémens fort précieux à la frivolité de ſon ſiecle.

L'homme, quand il le veut, eſt un animal qui ſe connoît bien. Que de fois nous rougiſſons dans la ſolitude, lorſque notre mémoire nous rappelle les momens où la honte & les reproches ont été les châtimens de nos déréglemens ou de notre imprudence : on ne peut ſe diſſimuler les affronts qu'on a reçus, & l'on s'avoue à ſoi-même qu'ils étoient juſtes & mérités. Qui ne connoît pas ſes foibleſſes, les petiteſſes de ſon caractere, les foibles reſſorts qui le mettent en action ! qui n'a pas le ſecret de ſa vanité, & ne tremble qu'un œil ſcrutateur ne vienne à ſaiſir le trait ſubtil & caché qui le caractériſe ! Voilà pourquoi la raillerie & la ſatyre qui tombent ſur un autre, nous font ſourire, parce que nous paroiſſons exempts de coups dont un autre eſt frappé ; ſemblables preſque tous à ces vieillards, qui ne peuvent ſentir un déplaiſir extrême en apprenant la mort de leurs amis, parce qu'il leur ſemble que le trepas ayant pris une victime, a publié avec eux une trêve nouvelle (*a*).

Il ne tient donc qu'au poëte de bien connoître les autres, en ne craignant point de s'appercevoir & prenant le courage de ſe ſon-

---

(*a*) Le poëte comique nous charme peut-être, parce que ne dévoilant, avec tout ſon génie, que la moitié d'un caractere, nous nous réjouiſſons de voir l'autre moitié, dans l'ombre, demeurer inacceſſible à la ſubtilité de ſes pinceaux. De-là naît le plaiſir de la reſſemblance ſaiſie, & de la reſſemblance méconnue.

der ſans foibleſſe & ſans amour-propre; & cela eſt poſſible, comme on ſe fait à ſoi-même une opération lente & douloureuſe, qu'on ne pourroit ſupporter de la main d'autrui.

CHAPITRE XVII.

Développement du Chapitre précédent, vu du côté des Voyages.

APRES que l'Ecrivain aura deſcendu en lui-même, lorſqu'il aura formé l'inſtrument dont il doit ſe ſervir envers les autres, lorſqu'il aura établi un juſte rapport entre le monde & lui, qu'il ſe ſera bien interrogé, il apprendra plus facilement ce qu'il doit aimer ou haïr alors: qu'il paroiſſe avide de recevoir des ſenſations neuves & multipliées, qu'il voyage, c'eſt-à-dire qu'il apprenne à perdre les préjugés qui lui étoient les plus chers, ceux de ſon pays, ceux de ſes livres, qu'il apprenne à eſtimer ce qui eſt loin de lui, qu'il contemple les gouvernemens, les mœurs, les folies raiſonnées de chaque peuple, qu'il perde l'habitude de ſourire avec dériſion ou dédain; car l'écorce n'eſt point l'arbre: qu'il arrête une vue attentive ſur les tableaux curieux que varie & diſtribue la face inégale de l'univers. *Qui mores hominum multorum vidit & urbes.*

Les images que l'on reçoit en rasant le sol de chaque climat, soit sur le sommet d'une haute montagne, soit dans une plaine sans bornes, soit sur le bord de la mer, ont un caractere d'élevation, de force & de grandeur, qui fait tout de suite reconnoître que ces idées-là n'ont pas été puisées dans les feuillets d'un volume, mais qu'elles se sont enflammées à la source auguste de toutes les images fortes & majestueuses.

Qu'il entre dans les chaumieres, où il verra des enfans à moitié nuds, sucer des pommes sauvages, au lieu du pain qui leur manque: qu'il entre sous les tentes, où il verra les peres de ces petits malheureux vendre leur sang par famine, & prodiguer leur vie pour des intérêts qu'ils ne connoissent pas: qu'il entre dans les hôpitaux, où toutes les souffrances sont réunies. Il connoîtra autrement que par récit le tableau immortel des miseres humaines. La pitié pénétrera tout son être, & ces semences actives d'idées mâles & généreuses germeront un jour pour attendrir ceux qui peuvent remédier à tant de maux; (*a*) car ceux-ci,

(*a*) La peine la plus cruelle pour un écrivain n'est pas sans doute la persécution que lui attirent son courage & son amour pour la vérité; c'est d'appercevoir à chaque pas la possibilité du bien, & son inexécution volontaire. Alors est-il en lui de se taire & de se modérer? Je plains ceux qui se font un devoir du silence. *Difficile est satyram non scribere*, a dit Juvenal. Ce que la justice n'a pu sur

quoiqu'on en dise, ne viennent point certainement de la nature.

Si la fortune ravit au poëte le pouvoir de s'enrichir de ces précieuses connoissances, qu'on ne recueille, hélas ! qu'à prix d'argent, qu'il ne manque pas, du moins, dans la ville où il habite, une fête publique, une assemblée, une revue, une pompe solemnelle ; qu'il entre dans les temples, aux promenades, dans les lieux de divertissemens ; qu'il aille partout où est la foule, qu'il apprenne à lire sur tous ces fronts animés & ouverts : c'est-là que réside le germe enveloppé de ses ouvrages futurs.

Les idées que nous acquérons par nos propres organes, descendent bien autrement dans le fonds de notre ame, & s'y gravent avec bien plus de profondeur que celles que nous recevons par réflexion. Les premieres, toujours originales, seront frappées au coin d'une expression qui révelera l'énergie de la sensation (*a*) ;

---

vos têtes, dit Montaigne, c'est raison qu'elle l'ait sur votre réputation. *Bonis nocet, qui malis parcit.*

(*a*) Ah ! quand un auteur est bon, quel charme se répand dans ses ouvrages ! comme son ame attendrit son expression ! comme elle devient douce, énergique & facile ! Lisez Montaigne, La Fontaine, Fenelon, Rousseau ; vous les adorez, ces écrivains, parce que vous sentez qu'ils ont véritablement aimé les hommes. Homme bon ! ah ! titre divin ! que vous surpassez celui d'homme de génie. On a imité quelquefois le génie avec de l'esprit ; mais on n'imitera jamais le sentiment intime de la bonté : cette qualité rare & précieuse est inhérente à l'ame.

les autres ne feront que copies, & l'on reconnoîtra à leur foible & languiffante empreinte, l'effet de la mémoire, du raifonnement, ou, ce qui eft plus froid encore, de l'effort d'efprit.

Il eft un homme, (&, malgré une répugnance fecrette, je ne puis ici me difpenfer de rapporter ce fait,) il eft un homme obfervateur qui, fans être né dur & inhumain, fuit depuis trente années les exécutions qui fe font à la Greve. Dès qu'il entend crier une fentence, il fort de chez lui & va fe placer au pied de l'échafaud. Ce n'eft point un méchant, ou une ame qui ait befoin d'être remuée fortement; c'eft un homme qui, vivement frappé du paffage de la vie à la mort, va recueillant tous les faits qui peuvent l'éclairer fur ce moment extrême & décifif. Il obferve l'homme à l'inftant où ordinairement il ne ment plus, où feul, aux prifes avec la mort, il montre fon courage ou fa foibleffe, fon défefpoir ou fon repentir. Le foir il écrit tout ce qu'il a vu, l'âge du patient, fa figure, fon crime, le genre du fupplice, la conftance qu'il a fait paroître, ou l'abattement où il eft tombé, les paroles qu'il a proférées, le dégré de pitié des fpectateurs, les difcours du peuple qui l'environnoit, le zele de celui qui l'exhortoit, la conduite des bourreaux, enfin tout ce qu'il a pu recueillir pendant cette formidable exécution. Quelle fource de pathétique & d'intérêt! que de chofes neuves & non encore ap-

perçues ! que d'expériences faites ſur le cœur humain ! quel flambeau à porter ſur nos loix pénales, & ſur notre juriſprudence criminelle ! J'ai lu, il y a quelques années, pluſieurs pages de ces Mémoires, remplis de faits inconnus, quoiqu'ils aient été publiés ; j'y ai lu de ces réponſes étonnantes, inattendues, qu'on ne prévoit pas, qu'on n'imagine pas, qu'on ne trouve point ailleurs ; j'oſe dire, que ſi ces Mémoires ſont un jour publiés, la maniere, le ſtyle & l'ame de l'écrivain, feront une ample juſtification de ſa conduite (*a*).

Je ſuis très loin de vouloir inſinuer ici que le poëte doive ſe charger d'un pareil emploi : au contraire, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il

(*a*) Lorſqu'après une journée ſanglante le champ de bataille eſt jonché de morts, ne voit-on pas accourir, avec la foule, le philoſophe lui même, qui a le plus gémi dans ſon cabinet ſur les ambitieuſes fureurs des rois ? Que vient il chercher dans cette triſte plaine ? Il vient pour ſentir l'impreſſion que l'horreur & la pitié fondues & mêlangées vont faire éprouver à ſon ame : ſenſation neuve pour elle. Il marche dans le ſang & ſur des cadavres, lui que le nom de guerre a tant de fois indigné : il voudroit reculer, il avance. Ce n'eſt point une curioſité cruelle qui l'invite ; c'eſt un ſentiment mixte, qui pénetre ſon cœur, & qui lui commande. Il frémit & il s'attendrit ; il pleure & il contemple : ſes yeux errent longtems ſur ce théâtre du maſſacre : il n'analyſe point alors ce qu'il ſent ; il eſt ému comme le plus groſſier mortel, qui, comme lui, eſt devenu ſenſible & attaché à ce rare ſpectacle.

ne risque point de flétrir sa précieuse sensibilité par de pareils spectacles. Mais du moins qu'il s'enquiere de ce qu'il ne lui est pas permis de voir : qu'il ne croie pas connoître les hommes, en soupant avec des femmes qui ont du jargon, & des petits seigneurs qui n'en ont point ; qu'il n'imagine pas que l'histoire du jour peut suffire à son érudition, qu'il n'appelle point le monde un petit cercle obscur & maniéré, qu'il ne retrécisse pas son point de vue pour favoriser son ignorance, sa paresse, ou même sa vanité. C'est au grand air qu'il doit commencer & suivre ses observations. Le poëte ne sauroit être trop attentif à rendre le tableau de la vie humaine, car le moindre détail bien placé devient précieux. La perfection du talent est de peindre en grand, & non de s'amuser à polir les mots, à tourner une idée en épigramme, à enluminer une pensée. Voyez comme Richardson entre profondément dans les secrets d'une famille, comme il saisit ses desseins, ses vues, son caractere, comme il frappe ses personnages, comme il me les montre sous toutes les faces possibles ; il suit leurs gestes, leur attitude, leurs moindres mouvemens, il peint leurs regards, il rend jusqu'au son de leur voix : je les entends, je connois leurs physionomies, je me promene, pour ainsi dire, avec eux, & l'histoire ne m'a jamais montré l'homme tel que ce grand poëte a sçu le peindre.

CHAPITRE XVIII.

Danger de certaines Sociétés pour le Poëte.

C'EST donc un malheur pour les gens de lettres de ſe répandre trop fréquemment dans ces maiſons où l'on dîne, pour parler enſuite à vuide & s'ennuyer réciproquement. Ce tas de valets qui vous aſſiege, enfonce le caractere en lui-même, & l'empêche de ſe produire au dehors. On ſe refugie dans un labyrinthe de mots qui ne ſignifient que ce que l'on veut dire. Inſenſiblement des femmes à vapeurs, de triſtes élégans qui ne doutent de rien, vous gliſſent leur eſprit altier & ſuperficiel: vous adoptez ces maximes favorites, qui flattent l'idée orgueilleuſe de votre prétendue ſupériorité; vous vous faites un code excluſif de mœurs & de goût; vous jugez d'après ce code, & vous croyez vos arrêts ſans appel. La pente de votre caractere s'altere à votre inſçu; vous n'êtes plus vous-même, & tel qui étoit né pour être un écrivain de bon ſens & plein de bonhommie, s'eſt tant eſcrimé pour plaire à un monde futile, qu'il s'eſt compoſé un eſprit d'une folie empruntée, & qu'en voulant rire il ne fait que grimacer (*a*).

(*a*) Il étoit à la foire un pauvre diable, qui, tout nud & le ventre creux, étoit obligé de rire au balcon de la

Pourquoi l'ouvrage de celui-ci est-il ſage, correct, mais froid, inanimé? pourquoi n'a-t-il point d'épanchemens? pourquoi ſa maniere eſt-elle tiede ou gênée? C'eſt que l'auteur fréquente des maiſons où l'on met toujours l'eſprit à la place du ſentiment, où l'on ſoumet tout à la diſcuſſion la plus déliée, où l'on raiſonne inceſſamment & à perte de vue. Son ame ſe retrécit, ſe dénature par le choc de toutes ces opinions diverſes: le feu ſacré s'éteint; l'eſprit remplace tout: on penſe, on compoſe avec lui; on perd ces grands traits qui diſtinguent le génie. Ces traits vigoureux paroîtroient groſſiers; on ne veut rien qui tranche trop fortement: les expreſſions que l'on emploie dans le livre que l'on fait, ſe modelent ſur celles dont on ſe ſert dans la converſation; elles deviennent timides, ménagées, polies, énigmatiques. On fait un métier de l'art d'écrire, & l'on produit chaque matin ſa beſogne, ſans éprouver ni flamme ni transport.

Tout ce qu'on ne fait pas avec une volupté ſecrette, avec une inſpiration forte, active, permanente, on le fait mal. Les poëtes nous ont

---

parade, pour faire rire la populace. Il fit de ſi grands efforts pour vaincre ſon penchant, que ſa bouche en contracta un rire convulſif & continu, qui faiſoit horreur à voir.

ont repréſenté la fontaine des Muſes jailliſſante en un clin d'œil, ſous le pied du cheval aîlé de la fable: cet emblême eſt juſte, & c'eſt ainſi que la penſée doit jaillir du cerveau de l'écrivain. Que vos idées abondantes roulent comme un torrent, ou abandonnez le ſujet qui ne vous inſpire pas; ſoyez puiſſamment dominé, ou jettez la plume : la meſure de votre plaiſir ſera celle de vos ſuccès: point de travail laborieux: jouiſſez en écrivant, & ne profanez pas un art ſacré en le transformant en un métier pénible. L'amour & la poëſie exigent les mêmes tranſports. Ces momens doivent être de feu, ou ils deshonorent l'ame inſipide qui les appelle pour les éteindre. Créez, ou dormez. Je veux ſentir la facilité du jet, le moëlleux, l'aiſance, la liberté du pinceau. Tout auteur qui alligne des phraſes, comme un autre fait de la moſaïque, quelque bien raſſemblées que ſoient ſes idées, je leur trouverai un caractere de roideur & d'inflexibilité, ſemblable aux caracteres d'une planche d'imprimerie: je ſouffre en le liſant, on ne peut rien déranger.

Que l'imagination s'enrichiſſe en planant: laiſſez-lui déployer toutes ſes aîles; qu'elles ne s'appéſantiſſent jamais. Plus ſon vol ſera libre, plus ſa moiſſon ſera ample & fortunée. Il eſt partout des rapports à ſaiſir; mais s'ils ne ſont pas conçus rapidement, vivement, ils échappent ou demeurent ſtériles. Jamais la

froide raiſon n'a découvert le cri du ſentiment; jamais la lente analyſe n'a formé un plan vigoureux; jamais la lime n'a fait que des choſes inanimées. Le génie eſt audacieux, fécond & dégagé de toute entrave: il ne repoſe point ſur le même objet; il tire des lignes immenſes, qui ſe croiſent & ſe correſpondent: il va ſaluer le Hottentot dans ſa hutte barbare, & plane du même vol ſous les plafonds dorés de Verſailles: voilà les extrêmes, ils ſe touchent.

CHAPITRE XIX.

Difficultés à vaincre.

Avec ce coup d'œil, quelle tâche s'impoſe le poëte dramatique! Peintre univerſel, il doit être encore peintre exact, & finir chaque ouvrage comme ſi c'étoit le ſeul qu'il eût à terminer. C'eſt peu de choiſir des mœurs vraies, de deſſiner correctement ſes tableaux, de les animer, de les colorier, de les achever dans les détails qui ſeuls donnent la vie, de ſaiſir le point de vue juſte, afin que ſes perſonnages ne ſoient ni trop petits ni giganteſques, de veiller à ce qu'un ſeul trait mal adroitement échappé ne rompe l'accord général; il n'a fait encore que la moitié de ſa tâche: il faut qu'il porte au cœur humain des traits pé-

nétrans & qui ne l'amolliffent point ; il faut qu'il peigne la vertu, fans prendre le ton farouche du moralifte (*a*), ou même, ce qui eft plus difficile à éviter, l'enthoufiafme de l'homme de bien; il faut qu'il combatte les vices les plus chers à la fociété, & qu'il les immole

(*a*) Depuis le temps que je prononce dans cet ouvrage le nom de Morale, on fera fondé à me demander de quelle efpece eft celle que je recommande? Je veux parler de celle qui n'eft ni dure, ni fombre, ni farouche; qui ne heurte pas de front les penchans innocens du cœur de l'homme, qui ne lui commande pas avec hauteur des facrifices inutiles & douloureux, qui n'eft point faftueufe en difcours, & ne s'éleve pas d'une maniere à fe rendre inacceffible aux forces humaines & à jetter dans le découragement ceux qui s'épuiferoient vers elle en vains efforts. Il n'eft pas bon de vouloir trop appuyer fur le frein des paffions, & d'obliger l'homme à être en guerre avec lui-même. Comment aimera-t-il fes femblables, fi fon ame n'eft pas en repos, fi elle ne fe replie pas avec volupté fur elle-même, fi elle fe voit toujours coupable? Ma Morale eft celle qui parle au cœur de l'homme, qui établit dans fon efprit, nettement & fans fophifmes, les idées de la vertu & du vice, qui fans déifier les paffions leur donne cette liberté qui émane du reffort primitif de la nature. Ma Morale, avouée par la raifon, rejette tout ce qu'elle n'adopte pas, bannit les préjugés fâcheux, embraffe des maximes fimples & lumineufes, & préfere cette douceur facile & liante à cette auftérité repouffante, qui traite la foibleffe comme le crime & faute de poids & de mefure invite à la revolte en paffant les bornes,

dans le ſein même de ceux qui les protegent : il faut qu'il cache la foudre qui doit punir le coupable, qu'il faſſe partir l'éclair vengeur au moment précis, & que ce châtiment ſoit avoué, ſenti, ſans être révoltant. Il faut que la piece laiſſe une impreſſion profonde, & que l'ignorant puiſſe en rendre compte, comme le ſavant, parce que rien ne diſpenſe le poëte de deſcendre au fond de toutes les ames (*a*).

Cette puiſſance ſurnaturelle, qui agit ſur tant d'ames diverſes, eſt bien rare, mais elle appartient au grand poëte : Orphée touchant ſa lyre & adouciſſant les tigres & les lions, n'eſt que l'emblême de l'homme vertueux & éloquent qui appaiſe les paſſions ennemies de l'ordre.

Je ne me flatte point de pouvoir entrer ici dans tous les détails néceſſaires : je ne fais qu'eſquiſſer mon ſujet. Je remarquerai ſeulement que dans le cours des événemens rien n'eſt interrompu, que tout eſt lié, tout ſe tient, que chaque action eſt néceſſairement ſubordonnée à une autre. Plus le plan approchera, je ne dis pas de la vérité, mais de la vraiſemblance, plus il ſera parfait. Sa perfection dépend de ſa ſimplicité, & ſurtout d'une clarté

(*a*) Le mot d'Harpagon, *ſans dot !* eſt le trait d'eſprit ; *rends-le moi ſans te fouiller*, vaut mieux encore : mais le trait de génie, le coup de burin profond, eſt le mot que l'Avare dit à ſon valet, en le chaſſant par les épaules, *je le mets ſur ta conſcience, au moins !*

extrême. Qu'il reſſemble, s'il eſt poſſible, à un événement dont on feroit le récit.

Mais quel eſt le ciment qui unira ces actions contraires, oppoſées, & qui ſemblent indépendantes? C'eſt l'eſpérance: c'eſt ſon ſouffle qui promene les hommes; vent conſolateur, mais le plus ſouvent fougueux. Tantôt il les heurte contre des écueils, tantôt il les fait ſurgir au port. Aucun n'abandonne cette eſpérance. Dans les calamités les plus affreuſes, elle eſt le ſoutien de nos jours incertains; & dans l'excès du malheur on eſpere encore, & plus vivement peut-être. Tout ce qui fera luire un rayon de ce ſentiment indeſtructible, ſera (*a*) avidement reçu: tel aura été trompé cent fois, & le ſera encore. C'eſt le piege groſſier, ſemblable à celui de la louange, mais où tout le monde eſt pris. Le cardinal Mazarin connoiſſoit trop bien les hommes, lorſqu'il

(*a*) L'eſpérance n'abandonne pas le pâle moribond: il agoniſe, il ſent encore la vie, il ne s'en détache point par la penſée: la mort a frappé avant que ſon cœur ait cru pouvoir ceſſer de vivre. Pénétrez dans les cachots, vous verrez l'eſpérance habiter près du malheureux qui le lendemain va recevoir ſa ſentence; chaque fois que les verrouils commencent à bruire & que la porte de fer tourne ſur ſes gonds, il croit voir ſa délivrance entrer avec le geolier. Des années entieres d'eſclavage n'ont pu uſer ce ſentiment conſolateur, parce qu'il n'eſt autre choſe que la vie même.

difoit qu'il *obtenoit plus d'eux par l'appas de l'efpoir, que par la récompenfe même.*

Poëtes! fi vous fçavez le diriger avec art, voila le fil fimple & fécond qui va lier & entrelacer naturellement tous les faits de votre drame. Vous pourrez varier ce moyen presque à l'infini: il conciliera des événemens tout-à-fait contraires au premier ordre que vous aurez établi. Ces contradictions, ces diverfités de vues, ces retours, ce flux, ce reflux orageux, autant d'effets de cette efpérance qui nous joue & qui ne s'éteint jamais. Sans cette efpérance qui revêt toutes les formes, les humains, femblables aux animaux furieux, s'armeroient contre une tyrannie qu'ils verroient éternelle: ils baiffent le front fous le joug, ils fupportent les plus grands maux, ils font patiens, dociles & foumis, parce qu'ils regardent toujours au fond de l'antique boîte de Pandore.

Mais c'eft le peuple, comme la claffe la plus infortunée, qui s'abandonne le plus à ce fentiment, parce qu'il lui aide feul à fupporter fes malheurs: c'eft donc fur lui qu'il faut principalement faire jouer ce puiffant reffort, qui dans le Drame, comme dans la vie humaine, opérera de grands prodiges. Qu'on interroge chaque homme en particulier, qu'on examine par quels principes il fe dévoue aux fatigues du travail, on verra toujours le fanal de l'efpérance le guidant à travers les écueils. L'hom-

me de génie, par sa propre sensibilité, se rapproche du peuple plus qu'il ne le pense ; il ne paroît pas moins le jouet de cette puissance magique qui asservit l'univers. Je vais par conséquent examiner jusqu'à quel point le poëte dramatique doit être jaloux de captiver le jugement du peuple.

CHAPITRE XX.

Si le Poëte Dramatique doit travailler pour le Peuple.

J'ENTENDS d'ici l'orgueil présomptueux qui s'écrie avec dédain & d'un ton moqueur, *le jugement du peuple!* que fait-il en matiere de goût? Voici ce que je réponds.

Si Fenelon fut le premier auteur qui à la cour ait parlé du peuple, je ne sais quel Poëte Dramatique peut se vanter d'avoir eu spécialement en vue son instruction (*a*). Je crois ce-

(*a*) Les sciences ne doivent avoir le pas qu'après les arts. Les sciences travaillent le physique de l'homme; mais les arts parlent à son ame, y versent la sensibilité, mere des vertus, & le plaisir si nécessaire à sa nature. Les arts sont plus utiles, & la reconnoissance qu'on leur attribue est aussi bien plus vive. Homere, Sophocle, Virgile, Moliere, La Fontaine, Corneille, Racine, Voltai-

pendant qu'il eſt impoſſible d'atteindre à la gloire ſans ſon approbation. „ Quoi ! dira-t-on, cette multitude, cette hydre à cent têtes, ce compoſé bizarre, auſſi précipité dans l'éloge que dans la ſatyre, qui s'émeut & qui s'appaiſe, qui gronde & qui careſſe, qui s'enflamme & s'attiédit dans le même inſtant, travailler pour briguer ſon ſuffrage ! C'eſt aux gens de lettres qu'il appartient d'aſſigner les rangs ; eux ſeuls doivent décider & fixer le jugement de la génération préſente & des futures. Le peuple a beau applaudir, le vent emporte ſes applaudiſſemens. C'eſt le petit nombre qui, ayant parcouru la loupe en main, tous les recoins d'un ouvrage, le déclare à perpétuité bon ou mauvais." Je ne craindrai point de le dire, il n'y a que l'ignorance inſolente qui puiſſe s'exprimer ainſi. Platon dit *que tout homme répond bien quand il eſt bien interrogé.* Ce mot renferme une idée profonde. Un Drame, quelque parfait qu'on le ſuppoſe, ne ſauroit trop être à la portée du peuple ; il ne pourroit même paroître parfait qu'en parlant éloquemment à la multitude. Le peuple récele des ſemences toutes prêtes à être miſes en action, dès que la flamme du génie viendra les développer. Le peuple peut fort bien n'être pas initié dans les profondeurs

---

re, Rouſſeau, Richardſon, ſont plus connus & plus admirés, à juſte titre, que celui qui a peſé les aſtres, & que celui qui a découvert la circulation du ſang.

de la métaphyfique, dans le cahos & l'immenfité de l'hiftoire, dans les prodiges nouveaux de la phyfique & de l'aftronomie ; mais il fent vivement, il apperçoit toute image, il découvre certains rappports, il n'eft pas étranger à un fentiment vif & même delicat. Le poëte n'a pas befoin de s'élever jufqu'aux nues pour parvenir à le toucher ; qu'il avance une vérité intéreffante, une maxime jufte, qu'il offre un tableau naïf & touchant, il verra tous les cœurs s'émouvoir, il les foulevera avec le fil puiffant qu'il tient en main; (*a*) les connoiffances s'é-

---

(*a*) On pleuroit *aux Myfteres de la Paffion*: les échafauds ployoient fous le nombre des fpectateurs. Si l'exécution étoit groffiere, le fujet étoit très bien choifi. Les premiers auteurs du théâtre avoient certainement un but plus marqué que les nôtres. Ces myfteres de la paffion, qui étoient des efpeces d'opéra à machines, fi l'on en croit nos hiftoriens, ont une origine plus reculée. Même avant les croifades, durant la femaine fainte, pendant le fervice divin, on repréfentoit la paffion du Sauveur, au lieu de la chanter. Un perfonnage couronné d'épines, un rofeau à la main, le corps enfanglanté, répétoit les propres paroles de Jefus. On le traînoit devant le grand prêtre Caiphe, devant Pilate, devant Herode. On copioit fidelement tous les outrages que l'homme-Dieu avoit effuyés, le baifer du traître Judas, l'attentat de Malchus, le reniement de St. Pierre, le foufflet donné à fa face facrée, & le vafe de vinaigre. Un chœur de Juifs crioit : *crucifiez-le ! crucifiez-le !* On voyoit avancer les bourreaux armés de cloux ; ils étendoient Jefus fur la croix, au milieu des faintes femmes qui fon-

chapperont du ſein des ténebres où elles étoient renfermées, les idées du peuple ſe dévoileront rapidement, & deviendront peut-être l'objet des méditations du philoſophe.

Eh! n'avons-nous pas des exemples nombreux de ce que j'avance? Que de fois le parterre a eu plus d'eſprit que l'auteur! que d'alluſions fines il a créées! alluſions que celui-ci n'avoit pas ſçu prévoir! Quelle fineſſe de tact! quel véhément enthouſiaſme (*a*)! Le

---

doient en larmes. Barrabas, & le bon & le mauvais larron étoient-là. Les bourreaux feſoient retentir à l'oreille des fideles les coups de marteaux qui avoient percé les mains du Sauveur du monde. Alors ce n'étoit de tous côtés que ſanglots, gémiſſemens, cris pitoyables. Au ſortir de-là on cherchoit les Juifs pour les mettre en pieces. Les rois qui aſſiſterent à ces repréſentations, tels que Philippe-Auguſte, Louis VIII, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Philippe de Valois, furent ceux qui ſévirent le plus violemment contre les enfans d'Israël. Il paroît même que les eſprits échauffés par le pathétique de ces ſpectacles furent plus diſpoſés à adopter la folie des croiſades; ce fut une épidémie générale, occaſionnée peut-être par ces pieuſes tragédies, ſi éloquentes pour la multitude, ſi propres à l'enflammer, parce qu'elles l'entretenoient d'objets dont ſon imagination étoit déja remplie.

(*a*) Ces jours mêmes, où l'on donne entrée à la plus vile populace, laquelle eſt fort au deſſous de ce que j'appelle le peuple, n'ai-je pas vu pluſieurs fois cette derniere claſſe d'hommes, qu'on croiroit livrés à une inſenſibilité ſtupide, ſaiſir les plus beaux endroits d'une piece avec la

comédien n'eſt-il preſque pas toujours trompé dans l'effet? Le trait qu'il dédaignoit, qu'il vouloit ſupprimer, eſt celui-là-même qui part & enflamme la multitude: elle lui apprend ce qu'il doit dorénavant ſentir & rendre. Il ſemble que toutes les connoiſſances ſoient raſſemblées dans cette foule; & elles y ſont en effet. Chaque ſpectateur juge en homme public, & non en ſimple particulier: il oublie & ſes intérêts & ſes préjugés; il eſt juſte contre lui-même; & c'eſt une vérité de fait, qu'à la longue le peuple eſt le juge le plus integre. Il y a donc dans chaque homme, je ne ſçais quel discernement, qui brille pour lui faire connoître ce qui eſt bon & qui le lui rend ſenſible. Leur raiſon a beau être enveloppée d'erreurs, il s'en échappe un rayon, qui ſemble pour un inſtant les diſſiper toutes. Ces eſprits ordinairement ſi diviſés ſemblent, en ſe réuniſſant, acquérir un degré de force & de juſteſſe, qui étonne l'homme attentif & confond ſa raiſon.

Les poëtes qui furent jaloux de la perfection de leur art, ſçurent préparer au peuple une nourriture qui lui fût propre. Chez les an-

même chaleur & la même intelligence que l'aſſemblée la plus brillante. Perſonne ne lui indiquoit ces morceaux & ne lui donnoit le ſignal pour applaudir. Ecrivains! ſi cela ne vous donne pas lieu à méditer, renoncez à votre art.

ciens la morale du peuple étoit celle du philosophe; elle n'étoit pas étrangere à l'homme vulgaire, parce que le poëte la lui rendoit palpable. Il faisoit marcher les Furies armées de flambeaux: il montroit le coupable tournant sous le fouet de l'implacable Némésis: il évoquoit les Ombres plaintives du Tenare, qui regrettoient d'avoir consumé sur la terre une vie inutile ou criminelle.

Quoi de plus admirable, de plus terrible, de plus beau, dans Eschyle, que les Furies poursuivant Oreste parricide! Il s'endort: elles s'attroupent autour de lui, elles fatiguent son sommeil: il sort de ce pénible repos; il les apperçoit secouant leurs torches: il fuit, elles le suivent à la trace du sang dont il dégoûte encore: il embrasse l'autel de Diane: les Furies repoussées par l'aspect de la divinité détachent leurs serpens, & les jettent dans le sein du meurtrier de sa mere.

Faisons comme les anciens, & croyons que la morale s'apprend par l'instinct même du bien & du mal que l'homme éprouve (*a*).

(*a*) Juger des choses par les moyens que l'on emploie, les Egyptiens devoient former un peuple enrichi de mille connoissances, qui tenoient aux images, c'est-à-dire, à la physique. Leur écriture hiéroglyphique étoit bien propre à graver dans l'esprit une suite de tableaux, qui devoient fixer dans la mémoire des idées que ne peuvent représenter qu'imparfaitement nos signes de convention.

N'eſt-il pas déplorable de voir des hommes groſſiers inſtruits de mille jeux difficiles, & peu inſtruits des devoirs les plus importans? C'eſt la faute des inſtituteurs, qui même par état devroient aimer & reſpecter cette portion infortunée. C'eſt au poëte à parler à la multitude, puiſque tout autre homme en place la dédaigne & la mépriſe.

Le ſublime de la politique ſeroit de rendre le plaiſir avantageux, & de procurer, à peu de frais, à la claſſe médiocrement riche des ſpectacles innocens & récréatifs, qui poliroient ſes mœurs, diminueroient ſes peines, empêcheroient les ſentimens de vertu de s'éteindre dans ſon cœur, & rendroient peut-être de jour en jour la ſociété plus douce, plus tranquille & plus heureuſe. Mais que nous ſommes loin de ces projets! On ne les adopte pas même en idée. *Il y a*, dit Marc Aurele, *une étroite union & parenté entre tous les êtres raiſonnables. Il entre dans la nature de l'homme ſenſible d'avoir ſoin de tous les hommes.*

Ce point de vue fait naître un nouveau principe de goût, plus ſûr & peut-être plus vrai. Si l'on vouloit ici combattre cette maxime, je préviendrois toutes les objections, en avançant avec *Gravina*, *que quand même la voix du peuple*

Leurs légiſlateurs ont connu mieux que les nôtres le mécaniſme de l'homme. (Voyez l'ouvrage de M. Goguet, *de l'origine des ſciences*, d'où cette note eſt tirée.)

ne feroit pas la jufte mefure des chofes, fon dégoût, du moins, feroit un caractere de leur foibleffe (*a*).

Voilà ce qui affure à Shakéfpear une couronne immortelle. Il paroît ridicule en France, lorfqu'il eft défiguré par l'envie, la fottife, ou la mauvaife foi: mais il eft cher à fes concitoyens, parce qu'il a fçu trouver le fecret de parler à tous les individus qui compofent cette nation refpectable. Cette familiarité qu'on lui reproche, eft un naturel précieux. Tous fes héros font hommes, & cet alliage du fimple & de l'héroïfme ajoute à l'intérêt. Shakefpear eft pour les Anglois un poëte bien plus national que Corneille ne l'eft pour nous. Ce n'eft point à Paris qu'il faut le juger, à Paris où l'on fait tout pour les riches, où l'on n'a même des idées que pour eux: c'eft à Londres, où chaque homme a fon exiftence propre & perfonnelle. *J'ai vu*, (dit M. Grosley) *des gens du peuple pleurer à la vue de Shakes-*

(*a*) Eft-il néceffaire d'être peintre pour fçavoir difcerner une taille élégante, ou peu correcte? Il ne faut que des yeux pour juger une figure eftropiée, abjecte ou mefquine, d'avec une noble, impofante, majeftueufe. Le peuple peut donc prononcer fur l'imitation des chofes, quand il a une idée des perfonnages, & prononcer tout auffi bien que l'homme du monde: peut-être même que celui-ci, avec fa métaphyfique, fes idées compofées, fes fyftêmes particuliers, eft moins propre à faifir les beautés qui font naturelles & énergiques.

pear, dont la ſtatue très belle & parlante leur rappelloit les ſcenes de ce Poëte, qui leur avoient déchiré l'ame (*a*).

(*a*) On ſe tue en France à répéter que les Anglois ont des ames mélancoliques & triſtes. On peut être porté à la méditation & à l'examen de ſes intérêts politiques, ſans être triſte & mélancolique : au contraire, cette triſteſſe apparente annonce une profonde ſenſibilité. Les ames frivoles ne ſavent ni raiſonner, ni jouir. L'Anglois jouit en ſilence, & n'évapore point ſes ſenſations : elles lui ſont donc cheres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le François aujourd'hui, avec ſa prétendue gaieté, rit moins au ſpectacle & ailleurs que l'Anglois. C'eſt qu'il n'a point de drames auſſi originaux, auſſi plaiſans, auſſi variés, auſſi réjouiſſans, auſſi bouffons : c'eſt que ſon théâtre eſt infiniment moins intéreſſant à tous égards, quoique ſans comparaiſon bien plus correct. L'éloquence de la ſcene angloiſe eſt celle du peuple, & voilà pourquoi elle a de la véhémence, de la franchiſe & un ſingulier intérêt. C'eſt chez elle que l'on rencontre cette vérité naïve qui produit une reſſemblance parfaite : c'eſt le trait du cœur humain arraché ſans art & ſans effort, & mis au jour ſans étude & ſans choix. L'ame & la vie ſont imprimées aux perſonnages, & les couleurs, librement, groſſiérement prononcées, ſi l'on veut, perdent ce qu'elles ont d'outré à l'optique du théâtre. Je ſçais que la décence eſt ſouvent miſe en oubli, mais ce défaut que les Anglois commencent à ſentir, eſt prodigieuſement racheté par le précieux de l'imitation, & l'énergie des peintures. Voilà de quoi étonner nos petits rimailleurs françois, qui croient poſſéder le goût par excellence en rejettant le goût populaire ; qui ne parlent que de grace, d'élégance, de régularité, par-

Celui qui par ſon génie s'éleve au-deſſus des autres hommes, eſt auſſi rare que l'imbécille abſolu qui ne peut communiquer avec eux. L'homme le plus groſſier dans un genre, eſt ſouvent le plus habile dans un autre. Un homme, quel que ſoit ſon génie, ne ſe rapproche-t-il pas vingt fois par jour d'un autre homme? Otez les inſtans où le ſouffle inſpirateur échauffe l'organe penſant, l'homme célebre rentre dans la claſſe de la multitude; & ſouvent il lui manque cette préſence d'eſprit dont eſt doué ſon voiſin, qui quelquefois ſourit à ſes côtés de ſa diſtraction & de ſes mépriſes. Par quel orgueil inſenſé les gens de lettres ſe croiroient-ils donc pêtris d'un autre limon? S'ils ont acquis plus de connoiſſances par de longues études, s'ils ont

---

ce qu'ils n'ont ni hardieſſe, ni vigueur; qui vont criant que *la philoſophie a coupé la gorge à la poéſie* : lamentation uſée, (que faiſoit déja Boileau en parlant de la philoſophie de Deſcartes) lamentation fauſſe, car c'eſt cette même philoſophie qu'ils méconnoiſſent & qu'ils outragent, qui leur dit à haute voix que la poëſie ne conſiſte pas dans des mots mécaniquement agencés, & dans des figures mille fois rebattues; mais qu'elle eſt faite pour émouvoir, pour remuer fortement, pour regner avec empire ſur la multitude, en empruntant ſon langage, ſa fougue, ſes paſſions impétueuſes & vraies, & s'il faut le dire, juſqu'aux manieres incultes & ſauvages qui la caractériſent. Voilà Shakeſpear, voilà le Poëte.

ont perfectionné l'art de ſentir par l'habitude de lire, ſe croient-ils en droit de s'ériger juges abſolus, & de n'approuver que ce qui leur convient, eux qui ne forment pas la cent millieme partie du genre humain? ont-ils toutes les manieres de voir, de ſentir, d'apprécier, qui appartiennent à cette multitude dont le tact eſt neuf, il (*a*) eſt vrai, mais n'eſt point émouſſé? Les paſſions des hommes reſſemblent à ces terres voiſines des terres auſtrales & nouvellement découvertes, où l'on a fait quelques pas, mais qui ſont encore inconnues & qui reſtent à parcourir preſque en entier. Que de productions étonnantes & cachées! qu'il naiſſe l'obſervateur, & nous verrons éclorre un nouvel univers.

Il eſt des hommes, dont le palais uſé ne ſauroit ſavourer que des liqueurs diſtillées; ainſi pluſieurs gens de lettres dédaignent la boiſſon générale, pour en compoſer une artificielle. De-là ces jugemens hazardés, tranchans, déciſifs, & qu'on voudroit faire paſſer pour des

---

(*a*) On a remarqué que les artiſans, qui autrefois alloient s'enivrer & s'empoiſonner au cabaret, vont aujourd'hui à la comédie. Un fat rira de cette obſervation; moi je ſuis enchanté que ces ouvriers contractent l'habitude des plaiſirs honnêtes qui élevent l'ame. Rien ne doit paroître indifférent à l'écrivain, qui doit porter ſon attention ſur tous les états & ſe réjouir de tout bien commencé.

arrêts irrévocables. De-là un idiôme conventionnel, au lieu du langage qui eſt univerſellement entendu; à peine pluſieurs d'entre eux daignent-ils tourner leurs regards ſur ce qui n'a pas le ton ou le vernis académique. N'a-t-on pas vu quelquefois un jargon ridicule ſortir du ſein d'une ſociété particuliere, & n'auroit-il pas dénaturé la langue, ſi la multitude n'eût proſcrit ces innovations futiles ? C'eſt ainſi qu'un fleuve majeſtueux engloutit & diviſe dans ſon cours immuable les liqueurs étrangeres ou impures qui viennent s'y mêler. Tant de fautes contre l'expérience, tant de démentis formels donnés aux gens de lettres par la génération ſuivante (*a*), devroient enfin leur apprendre qu'ils ſont hommes, que ce peuple eſt leur juge, & quelquefois leur maître.

On a vu les hommes ſupérieurs, tels que les Socrate, les Deſcartes, les Moliere, les Richardſon, les Steele, les Fielding, &c. ne point éviter la converſation de ceux qui ſont les plus bornés; c'eſt que l'expérience leur a

---

(*a*) Depuis cent ans ſeulement, que de réputations tombées! que d'écrivains qui excitoient l'envie de leurs confreres ſont à peine lus! comme on a mis à leur place ces auteurs volumineux qui ſembloient s'avancer vers l'immortalité à raiſon de leur maſſe? Que ſont devenues tant de diſputes qui diviſoient les hommes de lettres en deux bandes? Ils ont tous été condamnés au ridicule, & c'en eſt peut-être un aujourd'hui que de peſer ſur leur démence.

appris, que dans certains cas rien ne ressembloit plus au plus sçavant des hommes que le plus ignorant.

Le peuple, dira-t-on, n'entend rien à certains poëmes? Je répondrai hardiment que ces poëmes sont défectueux. Si l'auteur avoit toujours peint au naturel, s'il n'avoit pas voulu paroître sublime & merveilleux, soit par la structure forcée de sa piece, soit par un langage factice, soit par des maximes idéales ou déplacées; s'il se fût contenté de produire le même effet, en rendant les choses sensibles, en formant des images de chaque objet, le peuple, au lieu de dormir, se seroit éveillé, & les applaudissemens auroient dit au poëte *tu as saisi notre langage* (*a*): car c'est au poëte à combiner pour le peuple, & non au peuple à obéir aux caprices du poëte. Le poëte doit faire du peuple le même cas que le bon monarque: *le poëte & le roi*, dit *Gravina*, *perdent leur couronne*, *quand ils le dédaignent avec orgueil;* & Pindare a fait ce vers si beau, si rempli de sens: *Je n'aspire point à lancer mon javelot au-delà du but.*

Si le poëte veut donner de la force & de l'élévation à ses pensées, qu'il embrasse dans son imagination un peuple immense qui l'envi-

(*a*) Les Scythes avoient coutume de dire à celui qui avoit fait quelque belle action: *tu es un homme.*

ronne & qui l'écoute : l'intérêt public pénétrera ſon ame, il ſentira ce qu'il doit aux hommes aſſemblés, & les penſées qu'il convient de leur offrir. Il y a toujours dans le jugement du public de quoi s'étonner d'abord, & de quoi ceſſer de l'être enſuite; car il eſt des connoiſſances traditionnelles qui appartiennent au peuple, & faites pour étonner l'homme de génie.

Et pourquoi fermez-vous votre théâtre au peuple, nation orgueilleuſe ou avare (*a*) ? Si vous jugez le ſpectacle utile, de quel droit en privez-vous la partie la plus nombreuſe de la nation (*b*) ? Pourquoi la renvoyez-vous ſur les boulevarts entendre des pieces licentieuſes, où triomphent le vice & la groſſiéreté ? Vous en coûteroit-il beaucoup de lui épargner un

---

(*a*) Un Archonte Grec, un Edile Romain, ſe glorifioient de préſider à des pieces dramatiques & de ſatisfaire à l'empreſſement de tous les ordres de l'Etat. Aujourd'hui la police n'inſtitue une garde que pour étouffer la liberté du parterre, & favoriſer les platitudes d'un cerveau timbré, ou le mauvais jeu des *Comédiens ordinaires du roi*, comédiens très ordinaires.

(*b*) Le Gouvernement n'auroit pas à punir ſi fréquemment, s'il ſçavoit corriger par des moyens ingénieux, ſouples & doux : mais il les ignore, & lorſqu'on les lui préſente, il ſemble les rejetter avec dédain. On diroit qu'il ne veut connoître que les priſons, & l'appareil redoutable de ces loix muettes qu'il fait tonner & ſur leſquelles il s'appuye.

poiſon auſſi dangereux ? Vous faites tout pour achever de flétrir & de corrompre ſes mœurs, & vous les calomniez enſuite lorſqu'elles ſont devenues votre ouvrage. Ah! pourquoi jouir de chef-d'œuvres heureux, indépendamment de vos ſemblables ? Ce n'étoit point là l'intention du poëte; il a écrit pour ſes concitoyens, il les appelloit tous au triomphe de l'humanité; & vous en éloignez le pauvre avec dureté! Le pauvre a cependant plus beſoin qu'un autre de pleurer & de s'attendrir (*a*); quelques diverſions à ſes maux ne vous ſeroient pas onéreuſes; il apprendroit peut-être à ſouffrir avec plus de patience en voyant la nation aſſemblée ne point fermer ſon oreille aux accens de l'infortuné. Que ſignifie donc cette ſalle de ſpectacle vuide,

---

(*a*) Il ſeroit d'un bon gouvernement de veiller aux plaiſirs du petit peuple: il a tant de fardeaux à ſupporter, qu'il faut être barbare pour lui refuſer des fêtes & des amuſemens; il aime naturellement le ſpectacle: il eſt même de l'intérêt de l'Etat qu'il ſoit content, parce que la joie eſt le meilleur ſoutien du travail. On empoiſonne ſon ame de ces ſales turpitudes, dont le peuple ſent lui-même la groſſiéreté; & la police protege un pareil ſcandale, qui ſuffiroit ſeul à avilir une nation! Quel ſera l'auteur qui ſongera à ce bon peuple, qui lui donnera une nourriture ſaine & agréable, qui ſçaura le réjouir ſans le corrompre, qui lui fera aimer ſon ſort ſans flatter l'autorité, qui préſidera à ſes plaiſirs honnêtes & lui apprendra à les goûter? Cet auteur ſera plus grand à mes yeux que Corneille, Racine, Crebillon & Voltaire.

cet amphithéâtre ſolitaire ? La voix des acteurs le plus ſouvent ne frappe que les murailles ; tout l'intérêt, toute la vie du drame eſt étouffée. Agrandiſſez cette ſalle meſquine, doublez (*a*) les gradins, ouvrez les portiques ;

(a) Au lieu de donner au théâtre françois une ſalle digne de ſon importance, on a bâti ſous le nom impropre de *Coliſee* une eſpece de temple au luxe & à l'oiſiveté. C'eſt-là qu'ils ſe promenent en triomphe, qu'ils étalent leur faſte ſcandaleux, qu'ils invitent le reſte des citoyens à ſuivre le déplorable exemple qu'ils donnent. Des gens riches & déſœuvrés, des intriguans, des fainéans, des frippons, viennent, l'imagination dépravée, y méditer tous ces petits crimes qu'enfantent l'agiotage, l'eſcroquerie & cette induſtrie artificieuſe & commune de duper en riant les honnêtes gens & les ſots. L'artiſan eſt arraché à ſes occupations ſérieuſes, & tombe dans une inaction qui émouſſe à la fois ſon génie & ſon courage ; il ne ſuit plus rien, & ſon travail eſt coupé par ces diſtractions journalieres qui tuent le talent & lui défendent tout eſſor. Le déſœuvrement & la langueur s'emparent de tous ceux qui veulent ſortir tous les jours pour n'être point confondus avec le petit peuple. Autrefois le grand peintre, le ſtatuaire, l'architecte, l'homme de lettres, ſe levoient de grand matin, rempliſſoient leur tâche toute la journée, & ne ſe promenoient qu'après le ſoleil couché. De-là ces grandes compoſitions fertiles, étonnantes, qui font frémir notre pareſſe. Aujourd'hui il faut aller dîner en ville, & le reſte du jour eſt entiérement perdu : c'eſt preſque un ridicule que de ſe livrer à un travail exact & ſuivi. On fait un crime à un auteur de ſa fécondité, parce qu'elle accuſe trop hautement la molle inaction de quelques pareſ-

que la multitude entre en foule, & rempliſſe ces loges: le concours immenſe du peuple enflammera l'acteur languiſſant, prêtera au drame une nouvelle chaleur: animé par le grand nombre, l'acteur ſera plus diſpoſé à concevoir & à nourrir ce feu qui naît de l'émotion générale. Alors point de paſſions repréſentées qui ſoient indifférentes à l'aſſemblée: elle verſera des larmes, & les larmes répandues unanimement ſeront plus douces: aucun ne pourra ſe dérober aux traits de cette ſympathie ſi ſupérieure aux vues retrécies de l'amour-propre & de l'intérêt (*a*) perſonnel. Ainſi que les hommes

ſeux qui croient acheter la gloire à bon marché. Une manie ambulante promene ces êtres végétans, qui n'ont de feu & d'activité que pour le vice : heureux encore quand ils ne ſont que livrés à une futilité puérile. Cependant l'ennui plane dans ces ſalons dorés, où l'archet monotone des plus mauvais violons invite le baillement; une ſtupide agitation qui s'éloigne de la gaîté, eſt la preuve que tous ces perſonnages qui ſe croiſent, ſe regardent triſtement & ne ſentent rien. Le quart de cette énorme & inutile dépenſe auroit ſuffi à dreſſer un ſpectacle, où l'on auroit pu aſſeoir le peuple & dire quelque choſe à ſon ame: mais c'eſt ce qu'on ne vouloit pas.

(*a*) Solon avoit raiſon de punir ceux qui ne prenoient aucun intérêt dans les guerres civiles. L'homme qui peut reſter indifférent au milieu de ſi grands intérêts, eſt plus ennemi de la patrie que celui qui s'arme contre elle. De même l'homme dont l'œil demeure ſec quand toute l'aſſemblée fond en larmes, eſt fort au deſſus alors, ou fort au deſſous de l'humanité.

s'unissent dans les factions, embrassent la même cause avec rapidité, se dévouent pour forcer les barrieres qui gardent la tyrannie; ainsi les cœurs s'élanceront vers les mêmes idées, les adopteront, s'en rempliront & chériront les coups nobles & hardis qui iront frapper directement sur le timbre de l'utilité publique (*a*). Je ne veux point inférer que le spectacle doive servir à faire oublier aux peuples leurs calamités. Loin de moi ces barbares pensées. Le peuple qui crioit : du pain & des spectacles ! étoit un peuple déjà avili & qui préparoit ses longues & dernieres infortunes (*b*). Je veux que le théâtre soit pour lui un objet d'instruction, un honnête délassement, un plaisir utile, & non une distraction, ou un moyen politique pour l'étourdir & pour l'amuser, loin de toute réflexion sérieuse & patriotique (*c*).

(*a*) Il est probable que l'homme ne découvrira jamais la premiere cause de la nature, les principes des êtres, le sens de ce que l'on nomme *esprit*, *ame*; mais il peut faire des progrès immenses dans le champ de la morale, dans celui de la politique, dans l'art de rendre la société plus fertile en avantages réciproques. Il semble que Dieu ait interdit à l'homme certaine connoissance, pour qu'il mette mieux à profit celles qui sont à sa portée.

(*b*) Madame de Maintenon disoit en mil sept cent dix, au moment où le trône & l'Etat étoient ébranlés : *Tout est paisible à Paris, parce qu'on y a la comédie & du pain.*

(*c*) Auguste, ce tyran subtil, étoit trop adroit pour négliger les moyens les plus sûrs d'amollir les Romains

C'eſt pour confirmer ces idées, que je vais traiter de celles qui doivent appartenir au poëte; le lecteur verra dans quel eſprit cette diſſertation a été compoſée, & ſuppléera à ce que je ne puis exprimer.

CHAPITRE XXI.

Des Idées du Poëte.

BARON a dit qu'un comédien, pour exceller dans ſon art, *devoit être bercé ſur les genoux des reines* (*a*). Le poëte ne doit point être bercé ſur les genoux des reines, parce qu'il ne s'agit point de former ſon extérieur, & que ſa dignité ne réſide point dans la repréſentation; mais il doit reſpirer dès l'enfance dans les bras de la ſimplicité des mœurs & de la vertu : il doit ſe nourrir des penſées les plus ſaines, qui ont appartenu aux écrivains antiques

---

il encouragea ces fameux pantomimes, tels que Pilade & Bathille, qui formoient des factions théâtrales; il devoit ſourire de voir tout un peuple oublier les Brutus, les Camille, les Pompée, les Caton, & ſe paſſionner en faveur de tel ou tel Mime : mais il n'eſt pas le ſeul ſouverain qui ait dû ſourire.

(*a*) Il y a eu de grands comédiens bercés de cette maniere, mais ce n'eſt pas de ceux-ci dont il s'agit

& modernes ; il doit les méditer dans ſon cœur (*a*) & s'identifier, pour ainſi dire, avec elles. Il doit ſurtout avoir une idée haute de la nature humaine, en reconnoître l'excellence, & la reſpecter dans le fonds de ſon âme. Il doit croire que l'homme eſt né bon. S'il penſoit le contraire, de quel droit s'imagineroit-il pouvoir le toucher, le convaincre, le porter au bien ? S'il croyoit ne parler qu'à des cœurs endurcis, il devroit briſer ſa plume & juger ſon art infructueux (*b*). Sa plume doit être dans ſa main ce que le ſceptre eſt dans la main d'un grand roi, ferme, noble & pleine de dignité ; elle doit ſe reſpecter elle-même, & agir comme devant une multitude d'hommes aſſemblés, attentifs à ſaiſir ſes moindres mouvemens. Tout ce qu'elle trace devient immortel, & ira ſe graver dans la poſtérité pour ſa

---

(*a*) *Regarde bien au dedans de toi*, dit Marc Aurele ; *il y a une ſource, qui jaillira toujours, ſi tu creuſes toujours.*

(*b*) Un poëte, moraliſte ou dramatique, doit avoir en lui-même les vertus pratiques, ou du moins le germe de ces vertus ; il ne doit pas avoir à ſe condamner ſans ceſſe en approuvant les gens de bien, ſans quoi je conçois que l'exercice de ſon art deviendroit pour lui un vrai ſupplice. Rien n'eſt beau que ce qui émane véritablement de l'ame, que ce qui eſt produit par une ſenſibilité naturelle & prompte ; & ce n'eſt qu'au cœur qui reçoit le ſentiment avec une certaine chaleur qu'il appartient de le produire.

gloire ou ſon opprobre (*a*). Si elle s'abaiſſe à careſſer des erreurs impies ou des vices infames, ſi elle couvre de fleurs les images de la diſſolution & du libertinage, c'eſt un ſceptre tombé dans la boue ; quel que ſoit alors le génie de l'auteur, on ne pourra ſéparer de l'idée de ſes talens l'idée aviliſſante de la corruption de ſon ame (*b*).

(*a*) L'auguſte image de la poſtérité qui s'avance pour juger nos actions & nos ouvrages, eſt un tribunal qui doit nous intimider, ſi nous avons été lâches ou injuſtes; mais auſſi vers lequel nous devons nous élancer avec une juſte confiance, & même une ſorte d'orgueil, ſi nous avons ſçu ſoutenir les droits de l'humanité, & les produire avec ce courage qui diſtingue l'écrivain du flatteur. Tout ce que Seneque a ſi bien dit ſur le déſintéreſſement, ne l'a point lavé du reproche d'avarice. Nous paroîtrons ce que nous ſommes, parce que le jugement des hommes aura épuré les éloges & les ſatyres.

(*b*) La débauche eſt à la volupté ce que l'ivrognerie eſt à la délicateſſe dans le choix des vins : pourquoi donc vouloir embellir des paſſions groſſieres & proſtituer à la corruption du cœur le pinceau réſervé pour les graces ? pourquoi immortaliſer des foibleſſes honteuſes, & changer en poiſon l'aliment des cœurs ſenſibles ? Je plains beaucoup les célebres auteurs de tant d'ouvrages licencieux ; ils irritent l'imagination, au lieu de la careſſer : ce n'eſt plus un feu doux qu'ils répandent dans l'ame du lecteur, c'eſt un incendie qu'ils allument ; & qui ſçait juſques où il peut étendre ſes ravages ? Pour l'intérêt même de leur pinceau, ils auroient dû ſentir que les couleurs du vice auront tou-

Le poëte vivement ému de toute action généreuse, doit s'enflammer pour la vérité, être enthousiaste de toute vertu ; qu'il outre plutôt la grandeur de l'homme que de le rabaisser, qu'il imite ces statuaires, qui donnent à leurs figures les proportions les plus nobles & une stature qui surpasse la taille ordinaire. Il faut que l'on admire ses héros, & que l'homme vulgaire rougisse secrettement du parallele. Voilà pourquoi Corneille a été & sera dans tous les tems le favori des grandes ames.

L'humanité sera gravée dans son cœur, car sans elle point de génie (*a*). La pensée qu'adoptera le genre humain, sera celle qui annoncera une bienveillance universelle. L'amphithéâtre de Rome retentit d'applaudissemens multipliés, toutes les fois qu'on y entendit ce beau vers de Terence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

---

jours quelque chose de dur, d'outré, d'extrême, & que si l'on aime l'aimable vivacité d'un appétit naturel, on a en horreur les sales hoquets d'une pesante indigestion.

(*a*) Il y a des gens qui ne comprennent pas cet amour général, cette ardeur pour le bien public, cette haine forte & vertueuse contre les oppresseurs, cette flamme céleste qui s'allume de plus en plus à mesure qu'elle s'étend. Comment leur expliquer qu'on devient plus heureux en voulant seulement rendre heureux tous ceux qui nous environnent ?

Qu'il ſçache (avant d'écrire un ſeul mot) que tout ſyſtême politique doit être poſé ſur le droit naturel, que le droit naturel eſt le droit de l'homme à ſon plus grand bonheur poſſible, que ſi le droit naturel eſt léſé, aucune loi ſociale n'exiſte plus : car jamais l'homme n'a fait convention avec un autre, qu'à raiſon d'une jouiſſance mutuelle ; toute autre convention eſt abſurde & nulle (*a*).

Qu'il ſache qu'en politique il n'y a rien à bâtir : il ne s'agit que de balayer les opérations vicieuſes du menſonge (*b*). Quand la place ſe-

---

(*a*) Il eſt un progrès moral bien différent des progrès du génie littéraire. D'Homere à Monteſquieu il y a une diſtance qui annonce une perfection ſenſible de l'eſprit humain ; l'un ſavoit parler, l'autre ſavoit penſer. Les loix de la ſociété ſont de toute autre importance que la beauté & l'harmonie des vers. Les héros de l'Iliade ſont livrés à des paſſions baſſes & cruelles, comme à la vengeance extrême, à la ſoif du butin, à la gourmandiſe, à des emportemens qui dégénerent en injures groſſieres. Achille égorge douze Troyens ſur le tombeau de Patrocle, & le poëte peint tout cela ſans laiſſer échapper un mouvement d'indignation. Il n'en ſeroit pas de même aujourd'hui, le poëte ſeroit philoſophe, & n'en ſeroit pas moins poëte.

(*b*) Il n'y a point d'inepties dont les hommes ne ſoient capables ; un auteur, en 1771, pour juſtifier ſans doute l'horrible diſproportion des fortunes, ſource de tous nos maux, & exciter de nouveau la cupidité qui par elle-même n'eſt pas aſſez déſolante, a oſé ranger dans la claſſe des objets de luxe, le vêtement le plus ſimple, la cabane

ra nette, on verra les principes vrais & naturels que nous avons abandonnés.

---

la plus grossiere, &, qui le croiroit! le pain même. Il a confondu ces objets qui appartiennent à l'homme le moins civilisé, avec les porcelaines, les diamans, les dentelles, les montres émaillées, les glaces nouvelles, &c. & son livre, ce qui est le plus inconcevable, a l'air d'être raisonné. Les Economistes ont combattu de toute leur force ce livre extravagant, sans songer qu'eux-mêmes se sont payés de mots sans définition, & qu'ils ont reconnu pour axiomes des principes fort incertains. Le systême des Economistes tend manifestement à protéger le luxe, les impôts, le desir & le moyen des conquêtes. Avec ce *revenu disponible*, qu'il veut produire en tout & partout, il facilite les impositions onéreuses. Le ministere n'a point manqué de déterminer l'impôt d'après leurs calculs, ou plutôt leur rêve. La France a essuyé une secousse terrible, qui a appauvri & dévasté plusieurs cantons. Les Economistes sont de fort honnêtes gens, mais ils ressemblent à des précepteurs qui auroient donné en garde à de jeunes écoliers la provision des fruits du college : les écoliers auront bientôt mangé la provision de l'année; c'est ce qui est arrivé & ce qui arrivera encore. Les Economistes ont paru vouloir autoriser les entreprises des Etats & doubler la force des gouvernemens; ils n'ont pas réfléchi que ces vastes entreprises n'ont jamais servi une seule fois au bonheur de l'humanité. Auroient-ils donné dans l'erreur grossiere & fatale qu'il est absolument nécessaire qu'il y ait de grands & forts Etats? Ils ont ôté aux pauvres, pour donner aux riches. Que veulent-ils enfin que deviendra le *revenu disponible*? Quand tout paysan aura la *poule au pot*, comme le vouloit Henri IV, que faut-il de plus? C'est ici

Qu'il ſçache que tous les publiciſtes ont dit une ſottiſe, quand ils ont avancé que l'homme ſocial étoit autre que l'homme de la nature. Cela eſt faux. Dans l'ordre ſocial les devoirs & les droits de l'homme ſont un peu plus étendus : voilà toute la différence : c'eſt la réciprocité des ſervices & des bienfaits qui ſeule a pu donner l'être à la ſociété, & quand l'homme a étendu ſes rapports avec les autres hommes, ce n'a été qu'une extenſion de ſes rapports avec lui-même (*a*).

---

qu'on peut dire que la légiſlation ne doit pas être dans la tête, mais dans le cœur. Depuis dix ans on a prodigieuſement erré dans pluſieurs matieres politiques, parce qu'on raiſonne ſans ceſſe & qu'on ne fait point ſentir. Eh ! Meſſieurs, fermez vos livres empoiſonnés, promenez-vous : voyez les trois quarts de la nation qui n'ont qu'une exiſtence précaire ; & lorſque vous aurez appris à être hommes, vous pourrez alors vous faire écrivains.

(*a*) D'après cette idée, voici le projet d'une ſtatue pour un bon roi ! Repréſenter la patrie ſous la forme d'une belle & grande femme, au front noble & ſerein. Repréſenter le monarque, la tête nue, l'embraſſant avec tendreſſe, fixant ſur elle des yeux attendris, où l'amour & même le reſpect ſeroient exprimés. Le ſculpteur donneroit à la femme un regard de mere qui s'attache ſur ſon fils chéri. Son bras gauche paſſé avec nobleſſe, paroîtroit en même tems le ſoutenir & lui rendre ſes careſſes. Ces deux figures porteroient ſur une ſeule & même colonne. Point d'inſcription, elle ſeroit inutile, ou le monument ſeroit menteur.

Qu'il ſache donc que les loix de la ſociété ne doivent pas contredire les loix de la nature, qu'elles en ſont la perfection, que l'homme n'a perdu aucun de ſes droits, parce que l'homme n'a jamais ſçu rien faire que pour ſon propre avantage; que le plan d'un gouvernement heureux réſide conſéquemment dans toute ſa beauté dans les loix naturelles.

Qu'il ſçache que l'erreur n'eſt jamais utile, parce que le preſtige ſe diſſipe néceſſairement, & que l'indigence, la foibleſſe & le déſeſpoir ſaiſiſſent l'homme détrompé: il retombe alors au deſſous du terme de l'aviliſſement humain.

Qu'il ſache que la vérité dite une bonne fois laiſſe une impreſſion profonde, & creuſe, pour ainſi dire, un canal où la raiſon humaine circule avec une majeſté libre, malgré toute autorité contraire; que toute vérité eſt donc bonne à dire aux hommes, & qu'elle ſeule établira la proſpérité des Etats & la paix de l'univers.

Qu'il n'admette enfin comme axiome de légiſlation, que les principes qui par eux & par leur conſéquence établiſſent & maintiennent le plus grand bonheur de l'homme.

Qu'il ne juge pas les loix ou les coutumes devoir être inflexibles. Les meilleures loix, après un certain tems, ſubiſſent une détérioration ſenſible; ce qui prouve la néceſſité d'une

ne réformation périodique (*a*) ; qu'il ſache qu'il en eſt de ces loix qu'on veut rendre éternelles tandis que tout change autour d'elles, comme du ſucre, qui (de béchique qu'il étoit & ami du ſang) acquiert avec les années une qualité arſénicale qui le change en poiſon : tant les meilleures choſes, tant au phyſique qu'au moral, doivent être appliquées dans le tems, & non d'une maniere opiniâtre & aveugle !

Le Poëte doit ſçavoir auſſi que les orages civils ſont le garant de la ſanté des peuples, qu'il n'y a qu'un Empire malade ou convaleſcent qui préſente un front paiſible & léthargique; que partout où il y aura des hommes dignes de ce nom, on entendra leurs cris, on verra leurs paſſions vivement caractériſées ſe diverſifier ſur chaque viſage.

Il doit déteſter le deſpotiſme (*b*) & le flétrir de toutes ſes forces, étendre ſa hai-

---

(*a*) Le ſage Locke, digne d'être légiſlateur, (titre ſacré, au-deſſus de tous les autres) l'avoit bien ſenti lorſqu'il avoit ordonné qu'après cent ans on ſoumettroit ſon code pour la Caroline à un nouvel examen.

(*b*) Quelques écrivains ſe ſont efforcés depuis quelque tems de vouloir nous faire goûter ce ſyſtême de gouvernement, qui en eſt un, quoiqu'on en diſe, & celui-là n'eſt pas en théorie. Il faut être bien lâche pour l'être dans le fond de ſon cabinet, vis-à-vis de ſoi-même & la plume à la main, tandis que la plume eſt la ſeule arme qui reſte

ne (*a*) ſur ceux qui n'ont ni aſſez d'énergie ni aſſez de juſteſſe dans l'ame, pour ſentir que ce ſyſtême eſt le renverſement total des droits de l'homme. Il doit ſévir à la fois, contre le

---

au courage & à la vertu. Souvenons-nous tous que notre chef antique, le bon Homere, appelle naïvement dans ſon Iliade, les *rois mangeurs de mille peuples.* C'eſt ſur ce mot qu'un commentateur d'Homere auroit dû s'exercer & faire un volume.

(*a*) Le chaſte ſein de la nature, dit le pere Brumoy, enfanta jadis l'Amour & la Haine. Leur origine étoit pure & preſque céleſte. Nés pour accompagner les vertus, ils en avoient les traits & la phyſionomie. L'Amour formé pour puiſer à la ſource de la felicité ſuprême, fut malheureuſement ſéduit par des beautés terreſtres; il englua ſes aîles faites pour l'élever aux cieux, & au lieu des plaiſirs divins il ſe rabaiſſa à une volupté commune & paſſagere. La Haine dégénera; ainſi que l'Amour. Ses mœurs étoient ſaintes & reſpectables: ſon caractere divin fut altéré. Elle s'attachoit aux tyrans, elle ſéviſſoit contre le vice, elle attaquoit le coupable puiſſant, & le perçoit des traits d'une indignation profonde & vertueuſe; mais bientôt elle ceſſa de frémir à l'aſpect du crime, elle ſe tût devant les grands coupables, elle réſerva ſon averſion active contre la vertu qu'elle avoit tant aimée. La Haine alors devint une Euménide; elle tourna ſon énergie en fureur : elle corrompit ſes précieuſes qualités: elle inventa les glaives recourbés, les ſtilets, les poiſons, les calomnies. De fille du ciel, & faite pour venger la juſtice, elle prit en main le flambeau des Furies & ne ſe ſignala que par des actes de rage.

tyran & ſes eſclaves, car c'eſt la lâcheté de ceux ci qui éleve le monſtre ſur leurs têtes (*a*).

Il doit voir tomber les barrieres qui ſéparent les nations & les rendent ennemies. Il ne doit point appeller l'une au combat contre l'autre; mais préſider plutôt, par la ſimple force de l'équité naturelle, aux plus grands événemens, où la politique s'épuiſe en raiſonnemens artificieux. Qu'il ne lui en coûte pas plus pour condamner un peuple entier, que pour con-

---

(*a*) Dans le gouvernement deſpotique, depuis le deſpote juſqu'au dernier des eſclaves, chaque individu peſe ſur l'autre. C'eſt une oppreſſion qui ſe propage: c'eſt une longue chaîne d'injuſtices ſourdes, où chacun ſe fait despote, flatte d'une main, & déchire de l'autre. Et c'eſt tout le contraire que ſuppoſe, contre l'expérience, M. Linguet, dans la *Théorie des Loix civiles*, où il feint de croire qu'un ſeul homme peut balancer, contenir, enchaîner vingt millions d'hommes, ſans faire part de la plus grande partie de ſon autorité à un aſſez grand nombre pour écraſer l'autre à coup ſûr. De proche en proche, on ſouffre les vexations d'un tyran voiſin, pour à ſon tour tyranniſer comme lui. Il eſt certain que s'il n'y avoit qu'un maître, & que les autres fuſſent tous égaux, ce gouvernement-là ne ſeroit pas le plus imparfait; mais l'égalité ne peut naître que d'un équilibre de forces & de volontés Ce gouvernement oppreſſeur reſſemble à une large & haute colonne, où chaque pierre a ſon fardeau progreſſivement peſant; & la baſe, qui eſt le peuple, porte encore là le plus grand poids poſſible. M. Linguet a tort, ou s'eſt mal expliqué.

damner un individu : qu'il ne voie d'autre différence que la grandeur du forfait.

Enfin qu'il aime la gloire, & qu'il ne mente point ſur cet article. La gloire ! & comment s'y refuſer ? C'eſt le cri de l'eſtime publique, c'eſt la voix de l'univers ſatisfait & charmé, c'eſt la récompenſe la plus noble, c'eſt le bien qui ne s'achete pas, & qui eſt vainement envié de ceux qui ont tout hors celui-là : la gloire ! Trônes des rois, que l'on tranſmet comme une ferme, qu'êtes-vous auprès de cette couronne immortelle, qui attirera l'hommage de la derniere poſtérité (*a*), quand le Poëte n'aura voulu paroître devant elle qu'eſcorté de l'image de la vertu (*b*) ?

(*a*) Le fameux Bacon, qui écrivoit pour tous les hommes, n'alloit puiſer ſes idées que dans les ſources communes à tous les hommes, c'eſt-à-dire, dans le ſpectacle de la nature. Il s'enflammoit alors, il élançoit ſon ame dans l'avenir ; il la ſentoit immortelle & divine : il ne vouloit pas que le tombeau qui devoit couvrir ſon corps pût enſevelir ſon nom ; il étendoit le droit qu'il avoit aux éloges de ſes contemporains, dans la poſtérité la plus reculée. Il ſe plaiſoit enfin à penſer, lorſqu'il traçoit quelques penſées fortes & grandes, que mille ans après ſa mort, l'Indien ſur les bords du Gange, & le Lapponois au milieu des glaçons, payeroient un tribut d'admiration à ſes écrits & envieroient le ſiecle & le pays qui l'avoient vu naître. *Non poteſt quidquam abjectum & humile cogitare, qui ſcit de ſe ſemper loquendum.*

(*b*) Themiſtocle entrant aux Jeux Olympiques, on ceſſa de regarder les combattans, & tous les yeux ſe tourne-

Que ſon ame pleine d'élévation dédaigne la fortune, il ſe trouvera dans un point de vue plus favorable au génie, & ſa touche en deviendra plus énergique. La pauvreté eſt l'élément des vertus & des talens ; ſi elle a des épines cruelles, elle n'abuſe pas du moins l'homme, & lui révele à chaque inſtant la vérité des choſes ; elle lui apprend à ſe connoître, & à connoître ſes ſemblables ; elle lui crie inceſſamment, elle lui prouve que s'il a quelque choſe à attendre il ne doit l'attendre que de ſoi : précepte important & dont les riches n'ont pas la moindre idée. L'adverſité arrête les paſſions dangereuſes, comme la gelée arrête la corruption ; elle tourne l'ame du côté de l'intérêt général, parce que le plus grand nombre d'hommes eſt malheureux ; elle lui inſpire par conſéquent les vertus qui tiennent à ces idées patriotiques : tels ſont le ſentiment de la liberté, le courage, la force de l'ame, la haine des tyrans (*a*). L'écrivain pauvre, tou-

---

rent ſur lui : *me voilà dignement payé de mes travaux*, s'écria-t-il avec une joie décente & modeſte.

(*a*) Les poëtes ſont comme certains animaux, doués d'une force prodigieuſe qu'ils ne connoiſſent pas ; ils ignorent leur véritable aſcendant ſur les eſprits. Si l'écrivain a pour lui la juſtice, la vérité & l'intérêt de l'homme, qu'a-t-il à craindre des forces réunies des tyrans des ames ? Que ceux-ci tremblent, & que fier à ſon tour il apprenne à ſourire de leur vaine fureur.

te chofe égale, aura toujours l'avantage fur l'écrivain riche; il a moins d'ôtages de foibleffe, & c'eft ce que démontre l'expérience (*a*).

Je n'exige point que le poëte foit exempt de paffion: il faut qu'il juge les hommes en homme, & non en tyran. Une morale trop auftere approche de la dureté, & s'éloigne de la vertu. Celle-ci, toujours compatiffante & douce, fe met à la place de chaque homme, eftime fes efforts & même fes devoirs fur fes forces.

Celui donc qui fe fera fait une étude approfondie de la fcience du cœur humain, prononcera en fa faveur. Loin de lui cette dureté odieufe, partage de tant de moraliftes, qui ont jugé l'homme au poids de leur vengeance, ou qui, n'écoutant que leur humeur, n'ont fatisfait que leur méchanceté naturelle dans le portrait qu'ils ont donné de quelques individus pour le tableau de l'efpece.

C'eft au poëte à venger la nature humaine, avilie, dégradée par d'impitoyables raifonneurs. Loin d'infulter à la foibleffe, qu'il prenne fa

(*a*) Elle n'eft pas même nouvelle. Charlemagne, après une longue abfence du royaume, fe fit amener les enfans qu'il faifoit élever dans fon palais, & voulut voir leurs compofitions en profe & en vers. Ceux d'une condition médiocre, & même obfcure, avoient le mieux réuffi, & ce qu'apporterent les enfans des nobles & des princes, n'étoit d'aucune valeur. (Hift. de l'Univ. par Crevier.)

défenſe. Le coupable plaiſir de rabaiſſer l'homme conduiroit ſûrement à le rendre pervers. Qu'il laiſſe ces écrivains ſubtils appeller hypocriſie ce ſentiment généreux qui nous porte vers nos ſemblables, l'amitié une tromperie, l'amour de l'ordre un menſonge. Ces triſtes découvertes feroient vraies, qu'il faudroit les taire. Parce que la Rochefoucaut (*a*) a vu tout corrompu à la cour, l'univers reſſemblera à Verſailles? C'eſt à force de ſubtilités de cette nature que tout s'éteint dans le creuſet, & que les vertus de l'homme y ſont réduites en fumée.

Oui, l'homme s'aime; mais en s'aimant il aime la ſociété & ſes ſemblables, il veut leur plaire, il veut leur être utile: la bienveillance

---

(*a*) Cet auteur a excellé dans la peinture des mœurs des courtiſans, mais il n'a pas vu l'homme en général. Son livre eſt triſte & dangereux à certains égards: à force de peindre les hommes en noir, qu'il ſuppoſe nés tous méchans ou fourbes, il répand dans l'eſprit une méfiance repouſſante, une miſanthropie dure, qui ne ſert qu'à éloigner l'homme de l'homme; ce qui n'eſt pas évidemment bon. De même la Bruyere, avec ſes touches fortes & quelquefois extrêmes, indigne & ne fait jamais naître le ſourire de la compaſſion, comme font Montaigne & le docteur Swift. La Bruyere a cru l'homme pervers par inſtinct; il n'eſt que foible, ſujet à l'erreur, inconſéquent & vain: il peut enfin guérir de ces défauts. Tout moraliſte, avant d'écrire, doit répéter cette maxime: *On eſt moins dupe d'autrui que de ſa propre imagination.*

& la générosité sont des vertus qui existent dans son cœur ; elles se manifestent souvent : l'amour, l'amitié, la compassion, la reconnoissance, ne sont pas des chimeres. Ces sentimens ont des effets visibles & palpables ; ils brillent dans tous les siecles, dans tous les pays, dans tous les rangs ; ils ne sont pas douteux & faux, comme ces observations microscopiques qui remontent à des causes qui ne sçauroient être vues.

CHAPITRE XXII.

Développement du Chapitre précédent, ou Apologie de l'Homme.

L'HOMME entraîné par les impressions du sentiment, & obéissant peu à la froide lenteur du raisonnement, l'homme a les passions bonnes (*a*). Ce n'est pas toujours son intérêt

(*a*) Si je croyois l'homme né méchant, je briserois ma plume & laisserois mon encrier se dessécher : que pourrois-je dire alors aux hommes ? Tous les arts seroient infructueux, & l'on feroit de vains efforts pour leur donner une pente utile. C'est l'absurde, le détestable théologien, qui le premier a supposé l'homme essentiellement corrompu. De-là sont partis nos législateurs modernes, pour imputer à la nature humaine les vices dont ils étoient les

particulier qui le domine, il tend vers ſes ſemblables, autant de fois, peut-être, qu'il ſe replie ſur lui-même. Il eſt une ſympathie à laquelle il ne peut ſe refuſer. Il y a un uniſſon moral, auquel nous obéiſſons tous involontairement & à notre inſçu; c'eſt un principe de détermination plus fort que l'amour-propre. Dès que les ſens & l'imagination ſont affectés, nous ne ſommes plus, heureuſement pour nous, que des êtres paſſifs (*a*) qui ſui-

---

auteurs. Ils ont empoiſonné les ſources du bonheur: ils ont fait couler le poiſon de la diſcorde & de la ſuperſtition dans les veines de pluſieurs générations; & ils accuſent enſuite de corruption ceux qu'ils ont, pour ainſi dire, forcés au crime par leurs cruelles inſtitutions.

(*a*) Voyez dans les combats & ſur le théâtre même du carnage, ce ſoldat ivre de ſang & de vengeance: enflammé de courroux il pourſuit avec le tranſport de la rage celui qui l'a bleſſé. Il l'atteint, le ſaiſit, le renverſe; il a levé l'épée qui doit immoler ſa victime. Le malheureux, étendu ſur la terre, prêt à périr, lui jette un de ces regards inexprimables, où ſe peignent l'effroi, l'eſpérance & l'ardente priere. Cette image paſſe dans l'ame du ſoldat furieux: par un ſentiment rapide il s'identifie avec celui qu'il alloit égorger. La compaſſion ſe fait entendre. Non, il ne peut enfoncer le glaive dans le ſein de cet homme renverſé, dont l'œil eſt ſuppliant: il le releve, ému & menaçant encore. La tempête gronde dans ſon ſein; mais la pitié, plus forte, lui commande le pardon: il l'accorde en frémiſſant, mais il ne ſait pas lui-même comment il a pu pardonner.

vons les impreſſions données. L'art du poëte eſt de s'attacher de préférence à cette propriété eſſentielle de la nature humaine, à la manier avec ſoupleſſe, à faire du ſpectateur une eſpece d'inſtrument qu'il fera reſonner à ſon gré: une fois maître du cœur, l'eſprit & la raiſon obéiſſent.

Et quel eſt l'être malheureux qui n'a jamais connu le charme de la bienfaiſance, le prix de l'ordre, qui n'a jamais ſurpris ſon cœur volant vers un autre, ou qui, iſolant ſes plaiſirs, ait voulu jouir ſeul (*a*)?

La ſatyre de la nature humaine eſt piquante, mais elle eſt vraie. Qui es-tu? toi! qui oſes dire que l'homme eſt né méchant! Monſtre, qui t'a élevé? Ce pernicieux blaſphême, où l'as-tu puiſé? émane-t-il de ton cœur ou de ton expérience? L'expérience pourroit-elle être pour toi? Et vois donc l'innocence de l'enfance, la confiance & la ſimplicité de la jeuneſſe, l'amour des peres & des meres pour leurs enfans: vois s'il eſt un ſeul homme inacceſſible à la pitié. Réfléchis ſur cette horreur naturelle que nous avons pour le ſang. Compte

---

(*a*) Cœur tendre & généreux! qui ne paſſes point lorſque ton ſemblable ſouffre, qui ne te contentes pas de lui payer le ſtérile tribut de la pitié, qui n'as point de repos que lorſque la douleur a ceſſé de lancer ſes aiguillons; c'eſt toi que j'honore, c'eſt toi que j'embraſſe au nom de l'humanité.

les actions charitables & généreuſes qui ſe font ſur la terre. Vois l'homme fréquemment trompé ſur ſes véritables intérêts, mais ne faiſant jamais le mal pour le mal. Ces calamités ſanglantes partent toujours d'un aveuglement déplorable, plutôt que d'une volonté réfléchie. Accuſe la foibleſſe (*a*) de l'homme, ſes erreurs, ſon imagination qui ſe déregle; mais ſonge que la main du Créateur a pêtri ſon cœur d'un limon doux & généreux.

Que de vertus obſcures que n'a point proclamées la trompette de l'hiſtoire, & qui contentes d'elles-mêmes n'ont voulu que le regard de l'Etre Suprême! Ce ſont les paſſions furieuſes qui marquent comme le paſſage des tempêtes: les paſſions douces & paiſibles, ſemblables à des eaux pures qui dorment dans un baſſin, ne s'échappent gueres de deſſous le chaume qui les couvre & les protege. Chaque langue porte les noms de bon, de clément, de généreux, de bienfaiſant: donc ces vertus exiſtent. L'ordre ne pourroit être établi ſi l'homme étoit né méchant; & les loix n'ont de force & de pouvoir, que parce que la plus

(*a*) Un ſeul homme ſuffit quelquefois pour répandre le malheur ſur vingt peuples, dans l'étendue de pluſieurs ſiecles. Tous ces fameux conquérans n'ont pas apperçu la millieme partie des maux qu'ils ont fait; ils ont été étourdis par les chants de victoire, & n'ont pas prévu les gémiſſemens qui en devoient naître.

grande partie des hommes aime & ſuit la juſtice.

Allez jouir du délicieux ſpectacle d'un pere au milieu de ſes enfans ; voyez cette concorde paiſible, cette union de freres, cette pureté de mœurs, cette tendreſſe réciproque, cette douce autorité du chef, cet empreſſement de toute la famille... ô poëte ! ſi tu ne reſpires point là avec plus d'aiſance, ſi tu ne te trouves point dans ton élément, ſi ce tableau n'attache point tes regards, ne te mêle point de tracer des leçons aux hommes.

Eh quoi ! l'œil eſt charmé de repoſer ſur des plaines floriſſantes, ſur des côteaux couronnés de vignobles, ſur de vaſtes pâturages où bondit le courſier indompté, où paît la brebis aux mammelles pendantes ; & le cœur ne ſeroit pas ſatisfait de recueillir l'exemple des vertus douces qui embelliſſent & décorent la ſociété ?

Annullons donc la loi qui nous lie à tout ce qui reſpire ! endurciſſons cette ame qui ne peut demeurer froide au milieu des autres êtres (*a*) ! Heureuſement que cela n'eſt pas en

---

(*a*) L'homme de la nature eſt bienfaiſant ; il eſt compatiſſant, puiſqu'il eſt ſenſible ; il ne ſauroit être né cruel, car il ſeroit l'ennemi de ſon propre être, il ſeroit oppoſé à lui-même, & ſe prépareroit tous les maux qu'il feroit ſouffrir. Le crime, dit M. Thomas, eſt un faux calcul. J'avoue que pluſieurs hommes, & ſurtout preſque tous les princes, ont fort mal calculé ; mais le plus grand nombre

notre pouvoir. Ce ſens qui nous ſert à diſtinguer rapidement le vice & la vertu, ce ſens intime embraſſe malgré nous ce qui eſt utile à la ſociété (*a*). Tel eſt le principe fécond de nos affections morales.

Qu'il ſoit ſaiſi, développé dans tout drame; qu'il en ſoit la baſe & le ciment. Si les effets du malheur nous touchent vivement, nous ne pouvons être inſenſibles & indifférens ſur les cauſes.

Les hommes naiſſent véritablement freres. Quel démon peut les ſéparer & armer leur intérêt réciproque en le rafinant d'une maniere ſubtile & fauſſe? Ils ſe font un échange des biens de la terre, échange avantageux & profitable à tous. Leur bien perſonnel ſe fond néceſſairement dans le bien général, & puiſqu'ils ne peuvent croire ſe dérober aux maux d'autrui que par le plus vicieux raiſonnement, il faut qu'ils reconnoiſſent ne pouvoir être abſolument heureux indépendamment de leurs ſemblables. Pourquoi les riches, environnés des dons de la fortune, ne ſont-ils pas en paix avec eux-mêmes? J'ai deviné leur ſecret, je

---

des hommes a ſuivi une arithmétique naturelle, ſans quoi dès long-temps la ſociété n'exiſteroit plus.

(*a*) Que j'aime *Shenſtone's Works*, digne Anglois, lorſqu'il a dit que *l'on ne devoit ni battre un chien, ni détruire un inſecte, ſans une cauſe ſuffiſante pour ſe juſtifier au tribunal de l'équité.*

penſe; c'eſt que l'indigence d'autrui dont ils ſont témoins, leur révele leur injuſtice, & qu'ils ont beau s'étourdir, ils ne jouiront jamais avec volupté tant qu'ils n'embraſſeront pas d'un œil ſatisfait le bonheur d'autrui.

Ecoutons Hume dans ce tableau ſimple & convaincant: „ Je voyage, dit-il, dans un „ pays étranger, je paſſe dans un petit can- „ ton, j'entre dans la maiſon d'un honnête „ campagnard que je n'ai jamais vu & ne re- „ verrai peut-être jamais: j'apperçois une cer- „ taine aiſance répandue dans la maiſon; je „ m'aſſieds à ſa table ruſtique, où regnent la „ propreté & l'abondance, plutôt que la dé- „ licateſſe: je vois le ſourire du contente- „ ment épanouir le front de ſes jeunes enfans. „ Mon hôte ſe montre prévenant, humain, „ enjoué; il m'a fait parcourir tous les recoins „ de ſon héritage, & j'ai eu du plaiſir à le „ ſuivre & à l'entendre. A table il m'apprend „ qu'un ſcélérat puiſſant, qui étoit ſon voiſin, „ a voulu le dépouiller de ſon patrimoine & „ lui ravir les champs qu'il rendoit fertiles; il „ m'expoſe, avec l'éloquence de l'opprimé, „ tous les chagrins qu'il a reſſentis quand il fut „ troublé dans la jouiſſance de ſes biens. Je „ m'irrite, je m'indigne. Il me répond que „ ſes maux ne ſont rien, que ce même hom- „ me a fait gémir une province entiere, a „ fait tomber ſur elle tous les coups d'un pou- „ voir aveugle & abſolu; il ajoute que ce mon-

„ ſtre a attenté à la vie & à la liberté de plu-
„ ſieurs infortunés, ſes concitoyens, dont tout
„ le crime étoit d'avoir déplu par une inté-
„ grité noble & courageuſe. Alors je ſens
„ une juſte horreur contre ce tyran ſubalter-
„ ne (*a*), j'exhale mon indignation en termes
„ plus vifs; mes yeux ſe rempliſſent de lar-
„ mes, tandis que ce bon pere de famille pleu-
„ re auſſi, en ſouriant, de l'image de ſes maux
„ paſſés. Il ajoute, qu'enhardi par l'impunité,
„ ce méchant, qu'abuſoit le ſuccès, a porté
„ ſes attentats contre un homme aſſez puiſſant
„ pour dédaigner une vengeance particuliere
„ & recourir à l'autorité des loix; que ce ſcé-
„ lérat odieux & déteſté, abandonné enfin
„ de la cour qui le protégeoit, a porté ſa tête
„ ſur un échaffaud (*b*). Je m'écrie que le ciel

(*a*) Je ne ſais qui a trouvé le premier cette excellente épithete, mais la choſe eſt ſi commune qu'on eſt inceſſamment obligé de répéter cette expreſſion; elle vient toujours au bout de ma plume.

(*b*) Quelle vérité ſalutaire, que d'apprendre au méchant que s'il ſe fait craindre il doit craindre auſſi, que la haine peut reſter aſſoupie ou enchaînée par l'adreſſe ou la force, mais qu'elle s'éveillera plus terrible; que, comme un arc violemment bandé, elle lancera la fleche qui percera l'ennemi: en général, que le hazard, l'inconſtance humaine, la vieilleſſe, le dépouilleront néceſſairement de cette arme terrible dont il frappoit la multitude, qu'on la tournera contre lui-même, & qu'il mourra au milieu de l'inſulte & du mépris public.

„ eſt équitable, que les loix ſont dignes de no-
„ tre amour & de notre reſpect; & contem-
„ plant cette heureuſe famille échappée aux
„ fureurs d'un brigand décoré, je les embraſſe
„ tour à tour, comme pour leur donner le
„ ſuffrage de ma joie & de mon allégreſſe".

Et voilà le ſpectateur, poëte dramatique! reconnoiſſez-le dans ce voyageur qui ne fait que paſſer. Il n'a rien à craindre, rien à eſpérer; il eſt étranger à ce qui l'environne: il va quitter la ſalle où retentit la voix plaintive du malheureux: il va rentrer ſous ces brillans plafonds où l'attendent les ſeuls perſonnages qui ſemblent l'intéreſſer vivement; & ſon cœur toutefois a connu l'émotion, le ſerrement, la douleur, & rien n'a pu arrêter cette compaſſion, ce trouble, prêts à fermenter aux ſcenes de l'injuſtice (*a*). Tant l'homme ſe condamne lui-

(*a*) L'homme ordinaire n'eſt bleſſé que de ce qui l'affecte perſonnellement. L'écrivain l'eſt de ce qui bleſſe la juſtice, la ſociété: il prend pour lui l'injure faite à ſon ſemblable; il s'établit le vengeur public de ſa nation, il ſent une violente & généreuſe envie de châtier l'homme inſolent qui a abuſé de ſon pouvoir. C'eſt ici qu'il devient un perſonnage vraiment grand, vraiment illuſtre; & quand il a dirigé ſes foudres inviſibles, chacun applaudit à ſon courage: la gloire l'attend, & la main des bourreaux ennoblit l'ouvrage qu'elle oſe toucher. Dans ſon ſein la vengeance devient une vertu, puiſqu'il la déploie moins pour ſes intérêts que pour ceux d'autrui.

lui même! tant il eſt invinciblement porté à blâmer ce qu'il auroit pu faire!

Non, il n'eſt point d'homme abſolument méchant; tous ſes ſentimens feroient renverſés & funeſtes à lui-même: il ne pourroit marcher long-tems parmi les hommes. Toutes les grandes perſécutions, tous ces grands crimes qui couvrent la ſurface de la terre, ſe font, pour ainſi dire, au nom d'un fantôme, dont on a eu ſoin d'échauffer & de remplir ſon imagination. Chacun s'excuſe ſur la coutume, ſur la néceſſité ou ſur la loi, & répond qu'il n'eſt que le miniſtre d'un pouvoir qui commande, & qui force en même tems à l'obéiſſance. Voyez les guerres, & cherchez parmi cette foule de combattans un aſſaſſin volontaire: tous marchent, parce que chacun d'eux eſt entraîné par l'aſcendant qu'imprime la troupe. L'homme qui oſe être cruel, ſans en recevoir l'exemple, eſt heureuſement fort rare. Il ne faut point compter parmi les hommes les Neron, les Tibere, les Caligula & autres tigres à face humaine, qui, retranchés ſur des trônes, ont tué avec le ſceptre: trop détachés de leurs ſemblables, trop iſolés, ils étoient plus près du crime: ils ſentoient mieux que le peuple qu'ils fouloient, combien l'autorité arbitraire, ce fardeau dangereux, pouvoit les écraſer à chaque inſtant: ils ne ſe jugeoient plus les chefs de la nation; plus conſéquens, ils s'en eſtimoient les ennemis néceſſaires par le rang mê-

me qu'ils occupoient; enfin, ils étoient forcés à être violens (*a*), comme ayant été trop exhaussés, & ne touchant plus à la nation que pour la craindre ou la faire trembler : ils devinrent féroces, parce qu'accumulant trop de jouissances excessives (*b*), ils avoient rompu cet heureux équilibre de l'ame, qui maintient la justice & conserve à chaque homme sa vertu (*c*).

(*a*) Les princes ont une ame irascible, parce que la déplorable éducation qu'on leur donne, en flattant leurs premiers penchans, les accoutume à être volontaires, capricieux, emportés, faciles à irriter. De-là vient sans doute l'emblême d'Achille nourri de la moëile des lions & des tigres. Ils prennent volontiers le caractere des animaux carnassiers; ils se vengent avec inhumanité, parce qu'ils se croient d'une nature supérieure à celle de l'offenseur; ils s'estiment des Dieux, & punissent l'homme, comme l'homme punit l'insecte qui l'a piqué.

(*b*) On demande : pourquoi la philosophie proscrit-elle ces voluptés exquises, qui plaisent tant à l'ame & qui semblent faites pour elle ? La philosophie répond : c'est que ces mêmes voluptés si recherchées, ces délicatesses, ces aises de la vie amollissent l'ame, la dénaturent, & rendent le cœur dur & impitoyable. Lisez l'histoire des Empereurs de Rome; ils furent tous des monstres voluptueux. La pitié ne germe que dans le cœur de ceux qui ont souffert, & qui peuvent souffrir encore.

(*c*) Vous donnez à un homme une autorité sans bornes. Bientôt tous ses sentimens vont monter à l'unisson de son pouvoir & devenir extrêmes. Neron, ô Dieu ! fut un jour

Mais, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage, & comme je me plais à le répéter, *les tyrans de la nature humaine ne ſont pas elle.* L'indignation du poëte ne doit point retomber ſur la maſſe des hommes. Ceux qui nagent dans la foule ne peuvent avoir que des idées conformes au bien-être de leurs ſemblables, ils ne peuvent ſéparer leurs intérêts d'autrui; & le principe de Monteſquieu eſt pleinement démontré, lorſqu'il a dit que la *vertu eſt l'ame des Républiques.* Où il n'y a point de dominateur inſolent, là ſe fait entendre le cri du bien public; là tous les premiers mouvemens ſont bons & généreux : là ſeulement la patrie ſe préſentera avec tous ſes charmes; là le citoyen, ſans vains raiſonnemens, ſentira ce qu'il faut faire pour elle.

Il eſt d'autres Etats, (& ils couvrent une grande partie de la terre) où la fatalité a courbé l'homme ſous le joug, où mille cauſes imprévues ont préparé ſes chaînes, où le citoyen abuſé par ſon trop de confiance a cédé non-

paiſible ſouverain du monde connu; ce qui n'a pas peu contribué ſans doute à en faire un monſtre. Comment voulez-vous qu'il tremble chaque jour pour ſa puiſſance, & qu'il ſoit modéré? la tête eſt dans l'ivreſſe de la hauteur; il eſt éloigné de la foule, il doit la redouter : la crainte le porte à des coups de fureur; il eſt foible pour ce poids immenſe, & de-là il devient cruel.

chalamment ſes droits & a négligé de retenir les moyens de les réclamer avec ſuccès; mais là du moins il lutte par la volonté, s'il ne le peut par la force. Ses gémiſſemens douloureux ſe font entendre: il eſt éloquent, quoiqu'eſclave; il combat avec la parole: il tombe, il périt, la loi à la main: il éleve en expirant le contrat primitif violé. Le deſpote en rit, mais il n'y répond qu'à grands coups de maſſue. C'eſt dans ces Etats, où la juſtice n'a plus qu'une voix foible & mourante, que le poëte doit l'adopter, la multiplier, l'orner de toutes les couleurs de ſon art, & mépriſant les offres intéreſſées du pouvoir tyrannique enviſager la reconnoiſſance future des ſiecles, qui le loueront d'avoir défendu la cauſe antique de l'équité, cauſe honorable, qu'on peut fouler aux pieds, mais qu'on ne ſçauroit anéantir.

Ayant donc établi les principes moraux qui doivent conſtituer le poëte dramatique, je deſcendrai à combattre quelques préjugés qui pourroient interrompre ou retarder ſa marche. Je veux lui ôter toute entrave, bien convaincu que dès que tout lien ſera briſé, le vol du génie ne tardera point à ſe manifeſter.

CHAPITRE XXIII.

Examen de plusieurs préjugés reçus & accrédités.

QUELQUES préjugés, peu à peu, ont été détruits, ils ont cédé à l'invincible raison, qui tôt ou tard devient la loi suprême & universelle. Tel étoit le préjugé qui faisoit penser que l'amour devoit être le mobile unique du théâtre. Corneille, Racine, Crebillon, n'ont-ils pas sacrifié à cette opinion ridicule ? N'a-t-on pas vu les langueurs d'une passion froide & insipide se mêler aux tragiques attentats d'une ambition forcenée ? N'a-t-on pas vu les événemens les plus disparates se fondre dans le même plan & presque sur une même ligne ? Sans Voltaire, ne serions-nous pas encore esclaves de ce préjugé ? Lui-même, dans ses premieres pieces, n'a-t-il pas suivi le délire général, dans son Oedipe, dans le rôle de Varrus, dans son Brutus, où un amour énervé & langoureux se mêle aux plus héroïques vertus qui aient honoré une République naissante ? Mais Zaïre, Tancrede, & Adelaïde du Guesclin (*a*), l'ont

(a) Je proposerai une réflexion à l'illustre auteur de cette piece : le rôle de Vendôme est admirable, il a une éner-

bien abſous depuis de ces fautes. Que de fois on a entendu des héros s'écrier, que *leur plus bel exploit ſeroit de vaincre la cruelle! que leur ambition eſt d'expirer à ſes pieds!* La Melpomene Françoiſe a trop ſouvent reſſemblé à cette Circé, qui n'introduiſoit des héros dans ſon palais que pour leur imprimer d'un coup de baguette la métamorphoſe la plus humiliante.

Il reſte d'autres préjugés à combattre. Telle eſt cette prétendue regle théâtrale, qui veut que dans chaque piece le vice ſoit puni & la vertu triomphante. Cette regle eſt-elle auſſi juſte, auſſi utile qu'on le croit communément? Il eſt ſûr que le contraire arrive dans le monde. Tous les jours l'honnête homme eſt malheureux, & le méchant voit ſes injuſtes pro-

---

gie & une vérité qui ſaiſit. Je le plains au moment où, éperdu d'amour & de jalouſie, il demande à ſon ami la mort de ſon frere: juſque-là tout eſt bien. Mais lorſqu'après l'emportement de cette premiere chaleur, ce même Vendôme, ſi fier & ſi grand, va choiſir un bras vulgaire, un aſſaſſin obſcur, à qui il confie le ſoin de ſa vengeance; cette vengeance méditée d'après une réflexion lente & cruelle, me le rend tout-à-coup odieux: je ne ſuis plus touché de ſes cris, je ne veux plus de ſes remords, de ſon déſeſpoir; je vois un prince féroce, qui a conçu le crime au fond de ſon cœur. Il ſeroit facile de ſupprimer cet incident inutile, & qui ne ſert qu'à déparer un des plus beaux caracteres de la ſcene françoiſe.

jets couronnés. S'il faut faire une impreſſion profonde ſur le cœur humain, s'il faut déchirer les entrailles par la peinture des plus grands malheurs, il faut que l'imitation ſoit entiere & fidele. Et pourquoi arracher le trait une fois enfoncé? pourquoi eſſuyer ces larmes qui coulent? Non: que plutôt l'indignation vertueuſe demeure dans l'ame, qu'elle vive contre la proſpérité inſolente; que cette bleſſure, que la main du poëte aura faite au ſpectateur, ne ſe ferme pas, tant qu'on verra ſubſiſter une oppreſſion réelle. Puiſque le ſpectacle eſt une illuſion, que cette illuſion tourmente autant qu'il eſt poſſible, qu'elle ne ſoit point paſſagere, & que tout homme ſoit fatigué, tant que la cauſe de l'infortune publique n'aura point diſparu.

Le poëte auroit tort, s'il vouloit toujours faire entendre que l'innocence eſt reconnue & couronnée. Je ne dis pas ſeulement qu'il fermeroit les ſources de la pitié & de la terreur, qu'il ne feroit qu'effleurer le ſentiment de la compaſſion, au lieu de la porter à ſon comble, qu'il produiroit des allarmes momentanées, & ſuſpendroit cette active ſenſibilité qui demande un aliment toujours nouveau: j'ajoute qu'il préſenteroit le théâtre du monde tout différent de ce qu'il eſt, qu'il promettroit à l'homme plus que la nature ne lui a accordé, qu'il le tromperoit par un appas faux & inutile & que

la moindre expérience feroit évanouir. Il faut que l'écrivain foit inexorable, comme la tyrannie qui nous joue, qu'il nous révele toutes les calamités qui nous attendent, qu'il roidisfe notre courage contre les malheurs imminens qui nous affiegent, qu'il accoutume notre œil à fixer les fcenes de la vie, à fe familiarifer enfin avec les touches fombres qui compofent le fatal tableau de la condition humaine. Ce tableau reffemble à ceux qu'a tracés le Rembrant; les ombres noires y dominent.

Eh! qui nous frappe le plus ici-bas, qui perfécute nos regards, fi ce n'eft le malheur? Il embraffe l'univers. Pourquoi donc mentir, tandis que la vérité nous écrafe de tout fon poids? On accoutumeroit ainfi la multitude à croire le contraire de ce qui eft; on la berceroit d'illufions dangereufes, elle défapprendroit à détefter ce qu'elle doit haïr, elle fuivroit les fantômes d'une efpérance menfongere qui la trahiroit. Il faut lui révéler le fort qui l'attend, afin que l'homme, placé dans un vrai point de vue, choififfe courageufement ce qu'il doit faire.

Si donc la Providence a caché, fous le voile le plus impénétrable, le but du mal moral & du mal phyfique, que le poëte ne s'établiffe pas légiflateur ridicule & momentané fur un efpace auffi étroit que le théâtre, tandis que tout le refte de la terre démentiroit fes oracles: qu'il craigne de tromper l'homme; il ne

croiroit plus même les vérités qui lui feroient annoncées.

Mais, dira-t-on, on fera révolté de votre dénouement? Qu'on fe révolte donc contre l'hiftorien, contre le voyageur, contre tout ami de la vérité. *L'innocence à genoux*, *tendant la gorge au crime*, comme dit Voltaire, voilà ce que l'on voit fur tous les points de ce globe. Mais elle n'en eft pas moins l'innocence: rien ne peut altérer fon caractere indélébile & facré, & je préférerois de la montrer ainfi aux yeux du fpectateur, que de feindre le crime reculant à fon afpect. Qu'on en tire une conféquence funefte, ce fera l'effet de la foibleffe ou de l'aveuglement des hommes. Ils doivent entendre ce que dit ce tableau, il parle affez éloquemment; il recommande la force de l'ame & furtout le courage, il en fait une vertu néceffaire; & c'eft-là la vérité qu'il faut enfeigner de préférence à l'homme, furtout aux plus infortunés, qui cefferoient de l'être s'ils ofoient contrebalancer, de tout leur pouvoir, le magique & deftructable afcendant qui les domine.

D'autres, connoiffant ce qu'ils ont à craindre, apprendront à eftimer la vie & à la pefer ce qu'elle vaut. Ils feront moins furpris des malheurs qui les accableront, & fauront fouffrir à l'exemple des autres; ils connoîtront peut-être moins le défefpoir, qui eft un effet fubit d'une

ſurpriſe douloureuſe & d'un malheur inattendu (*a*).

Les philoſophes, plus verſés dans la profondeur des vérités intellectuelles, jugeront, par la raiſon & par le ſentiment de l'ordre éternel des choſes, que celui qui gémit injuſtement ne gémira pas toujours, & qu'il eſt un obſervateur ſuprême qui a tout ordonné.

Mais, repliquera-t-on, une tragédie de cette nature ſera-t-elle une école de vérité pour des hommes bornés au moment préſent, & qui ne jettent point leur vue dans l'avenir ? Lorſqu'ils verront le crime triomphant, héſiteront-ils de ſe ranger ſous les drapeaux où ſemble regner l'impunité ? Ceci ne laiſſe pas que d'avoir ſes difficultés. Mais, ſans raiſonner ici, car le raiſonnement quelquefois nous égare, je répondrai avec cette intime conviction que je ne puis définir, que ſi le poëte eſt véritablement embraſé de l'amour de l'ordre, cet amour perce-

(*a*) *Les tragédies* (dit Marc Aurele) *ont été premiérement introduites, pour faire ſouvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent néceſſairement arriver, pour leur apprendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la ſcene, ne doivent pas leur paroître inſupportables ſur le grand théâtre du monde ; car tu vois bien*, ajoute-t-il, *que telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces, & que ceux qui crient tant ſur le théâtre, ô Cytheron ! Cytheron ! ne ſe délivrent pas de leurs maux.*

ra, malgré ſon dénouement vicieux ; qu'il offrira l'innocence armée de tous ſes traits divins, patiente dans l'adverſité, courageuſe, inébranlable, ne redoutant pas le bras injuſte du tyran qui la frappe & qui n'oſe en même tems l'enviſager ; ſatisfaite du triomphe que lui donne la vérité, ſe retranchant en elle-même comme dans un fort aſſuré, & y trouvant ſa juſtification, ſa gloire & ſa félicité ; contente enfin, de ſe juger honorée & chérie de tous ceux qui la connoiſſent, mettant ſa récompenſe dans leur admiration & ſes autels dans leurs cœurs.

Les poëtes auſſi ont mal-adroitement ſupprimé les intermédiaires : dans trois heures ils montrent les attentats du crime & ſa punition. En la faiſant entrevoir dans le lointain, au lieu de la précipiter d'une maniere fabuleuſe, ils ſeroient plus vrais & plus croyables. Remarquons que les anciens n'ont point connu cette loi, qui preſcrit des dénouemens toujours heureux ; ils ne ſéchoient point les larmes, & laiſſoient l'indignation germer & prendre racine dans le ſein du ſpectateur : Hecube, Ajax, Hercule, meurent dans les tourmens ; & ces dénouemens avoient leur but. Qu'on ceſſe donc d'exiger que le poëte puniſſe toujours le crime ; s'il le déteſte, il peut impunément peindre ſon triomphe : l'infamie ne l'accompagnera pas moins, & ce ſera le chef-d'œuvre

de ſon art de le deshonorer ſous la pourpre & le diademe (*a*).

Pour paſſer à un ſecond préjugé, je parlerai de cette loi ridicule qui aſſujettit les pieces de théâtre, & ſurtout les tragédies, à cinq actes, à peu près d'égale grandeur. De-là un homme d'eſprit a dit, *qu'on coupoit une piece de théâtre comme on coupe un habit.* On ne voit pas la raiſon de ce partage. Cette loi n'impoſe-t-elle pas la néceſſité d'allonger des pieces, qui plus reſſerrées auroient eu un plus grand effet? Ariſtote n'eſt point l'inventeur de cette loi; ce qui doit humaniſer nos critiques, qui s'imaginent que ce philoſophe a deviné comment il falloit conſtruire une piece françoiſe. Voit-on chez Sophocle, chez Euripide, ces interruptions forcées, qui coupent l'action à tems égaux, & qui créent un vuide au moment où l'intérêt pourroit ſe ſoutenir encore? On n'entendoit pas ces mauvais violons (*b*) qui précedent quelquefois la ſortie des acteurs; on ne

---

(*a*) Comme Mahomet eſt noir dans la derniere ſcene! comme les cris de ſa rage trompée aviliſſent l'homme & ſon cruel génie! Comme Thieſte eſt grand auprès d'Atrée!

(*b*) Après qu'Orosmane a répandu le ſang de Zaïre, après que Zamore a vengé un monde & ſon amante, après que l'ombre de Ninus eſt venu épouvanter ſur les degrès du trône une reine parricide, on nout fait entendre une ariette, une fanfare, une contre-danſe; on ne peut s'empêcher alors de rire, car le paſſage eſt extrême & ſubit.

connoiſſoit pas ces petits reſſorts, ces nouvelles uſées, qu'on a comparées à celles de *la petite poſte*, & qui viennent après le débit de trois cents vers vous annoncer que l'acte va finir. Ne feroit-il pas plus raiſonnable de placer les intermedes ſelon l'étendue de l'action, & d'après le beſoin? Ces diſpoſitions artificielles, ce partage géométrique, a quelque choſe de monotone & de triſte; c'eſt un pur ouvrage des modernes. Horace eſt le premier qui ait conſacré cette regle dans ſon Art Poétique, & ce vers eſt en effet toute l'autorité ſur laquelle on s'appuye; mais j'aime mieux en croire Sophocle & Euripide, qui n'ont jamais été aſſujettis à ces diviſions puériles, qu'Horace qui, comme notre Boileau, n'a jamais ſcu tracer le plan d'une ſcene.

Il n'y a donc point de hardieſſe ou de témérité à faire une piece en quatre actes, en deux ou en ſix; il n'y a que du bon ſens (*a*).

(*a*) Quoi! parce que toutes nos pieces ſont en cinq actes & en vers alexandrins, il faudra que toutes les pieces ſoient en cinq actes & en vers alexandrins? On dira que c'eſt le ſpectateur qui exigera que les engagemens ci-devant pris ſoient tenus par les écrivains modernes; mais ſi l'on conſulte le goût du public, peu lui importent les moyens dont on ſe ſervira pour le toucher, pourvu que ſes larmes coulent. Quant à la portion du public qui ſe révolteroit, elle ne feroit compoſée que de ces demi beaux eſprits, qui ayant des prétentions ſecrettes ſur l'art (pré-

Tout acte inutile & languissant doit être supprimé : l'étendue de l'action doit seule déterminer la longueur des actes. Il faut avoir (dit-on) cinq pieds huit pouces pour entrer dans tel régiment, mais tel homme de cinq pieds a plus de bravoure & de courage, & le chef est souvent le plus petit individu de l'armée. Il doit être permis à l'auteur de suspendre ses repos en pleine liberté ; il doit secouer tout joug onéreux, s'affranchir d'un antique esclavage & dédaigner la contrainte (*a*).

Mais, dira-t-on, Corneille a suivi ces regles qui vous paroissent gênantes & inutiles, & de quel droit vous refuserez-vous à tenir la route qu'il a parcourue ? Mais Corneille, répondrai-je, vint dans un tems où l'on aimoit les diffi-

---

tentions bien indiscrettes), ont la manie éternelle de rabaisser toute chose à proportion de leur insuffisance. Or cette portion infortunée peut faire du bruit au caffé, au parterre ; mais ce vain bourdonnement, dont on connoît la cause, tombe & meurt comme le cri des cigales.

(*a*) Clavaret, mauvais tragique françois, jaloux de conserver rigoureusement l'unité du lieu, & voulant prévenir toute critique à ce sujet, se trouvoit fort embarrassé dans sa tragédie du *Ravissement de Proserpine.* Savez-vous ce qu'il fit ? Il imagina une ligne perpendiculaire du ciel aux enfers. L'imagination, disoit-il, peut monter facilement sur cette espece d'échelle, s'arrêter en Sicile, & descendre au séjour des morts : il s'applaudissoit fort de cette invention, & d'avoir sçu réduire ainsi sa piece aux véritables regles de l'art.

cultés vaincues, dans un tems où la nation emprisonnoit son esprit dans les limites d'un sonnet ou d'un rondeau. Il vint dans un tems où le caprice multiplioit les entraves. Il eut mieux fait de supprimer le cinquieme acte des Horaces, & de braver quelquefois les regles, comme il fit dans le Cid; de mieux choisir ses derniers sujets, & de moins interprêter son Aristote qui l'a quelquefois égaré. Il fut très superstitieux envers les regles établies : il corrigea le plan, mais sans oser en créer un nouveau. Législateur timide, & le plus souvent embrouillé, sa Poëtique renferme un grand nombre d'idées fausses & puériles, & l'on peut dire qu'il a mal vu l'art dans lequel il a excellé; mais heureusement l'instinct vigoureux de son génie l'a emporté sur les préjugés que lui dicterent des livres. N'a-t-il pas payé au mauvais goût & à l'enfance de l'art par les stances du Cid ? Que ne s'est-il plutôt dégagé de toutes les chaînes qui l'asservirent ; que n'a-t-il fait plus souvent de nobles hardiesses, comme le dénouement de Rodogune ; que n'a-t-il toujours marché de lui-même, au lieu d'établir ses pieces sur un commentaire obscur & bisarre? Mais tout grand qu'il étoit, il fut esclave des idées dominantes: ce qui fait voir la force des préjugés. On le vit interrompre ses chef-d'œuvres pour rimer l'*Imitation de Jesus Christ*, sans s'appercevoir qu'il détruisoit par la seule structure du vers la simplicité qui fait le prin-

cipal mérite de ce livre. Cette traduction si froide, si fastidieuse, si assoupissante, émanée de la même plume qui écrivit Cinna & Rodogune, parut si bizarre, si incroyable, même alors, qu'on imagina dans la suite ce conte, *que telle étoit sans doute la pénitence que son confesseur lui avoit imposée.*

Ah! si un génie indépendant & fier, comme celui d'Eschyle, de Shakespear, avoit posé les premiers fondemens de notre théâtre; embrassant d'un coup d'œil le terrein sur lequel il devoit bâtir, n'ayant aucun préjugé à combattre, il eut tracé une circonférence immense, au lieu de ces limites étroites où l'art est anéanti; & s'il arrivoit encore cet homme de génie, qui donneroit à la scene françoise une face nouvelle, qui feroit disparoître tout ornement étranger ou bizarre, qui travailleroit sur un plan inconnu: doute-t-on qu'il n'élevât un théâtre, sinon plus travaillé, plus fini, du moins plus vrai, plus pathétique, plus utile? Mais les têtes bornées qui ne conçoivent que ce qui est, crieront toujours: *non, cela n'est pas possible*; comme saint Augustin crioit, armé d'un Concile & de l'autorité de l'Eglise: *non, il n'y a point d'Antipodes, car ils tomberoient la tête dans le ciel.*

Soulevons donc ces entraves arbitraires, sous lesquelles le préjugé garotte le génie. Sans doute il faut un ordre d'événemens, une progres-

greſſion juſte, une gradation inſenſible, qui ébranle peu à peu l'eſprit, donne la vraiſemblance & la confirme. Voilà ce qu'il faut de néceſſité abſolue; mais le nombre des actes n'ajoute rien à cette vraiſemblance précieuſe. Que le ſujet détermine ſeul leur étendue, leur repos, leur enchaînement, & ſongeons que cet eſprit imitateur a nui à l'art & le traîne vers ſa décadence.

On apperçoit dans pluſieurs auteurs françois un goût inné pour la ſervitude; jamais l'écrivain ne ſe livre à ſon génie particulier: au lieu de ſe procurer une liberté facile, on le voit fidele au joug de ſes prédéceſſeurs. En l'adoptant, il le tranſmet à ceux qui doivent le ſuivre.

M. Marmontel a dit *que toute piece devoit flatter le préjugé national* (*a*). Oui, ſi ce préjugé

(*a*) Voici les termes de M. Marmontel, Apologie du théâtre, page 323: *Il y a partout des paſſions nationales & conſtitutives de la ſociété. Tel étoit l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois; telle eſt parmi nous la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il eſt certain que le théâtre doit ménager, flatter même ces paſſions, s'il veut gagner la faveur du public. Rien n'eſt plus naturel, ni plus juſte. L'apôtre d'une morale oppoſée au génie, au caractere, au gouvernement d'une nation, en eſt communément, ou le jouet, ou le martyr...* Et plus bas... *Les mœurs nationales tiennent à la conſtitution politique, & celle-ci, fût-elle mauvaiſe, tout citoyen doit concourir à en*

tient à sa splendeur réelle, à sa félicité, & s'il ne blesse point la justice, qui est la premiere des reines & le plus auguste des souverains; mais si ce préjugé est cruel, s'il favorise l'ambition & l'orgueil d'un peuple, c'est alors que le poëte, loin de se rendre complice de ses concitoyens, doit les combattre, soit à front découvert, soit aidé d'une allégorie adroi-

---

étayer l'édifice, en attendant qu'il soit reconstruit. Si Tunis ne pouvoit subsister que par le pillage, la piraterie devroit être en honneur sur le théâtre de Tunis..... L'estime particuliere que je fais des écrits de M. Marmontel, m'engage à lui représenter qu'il n'a pas apperçu toutes les conséquences de ces principes. C'est au poëte à juger sa nation & son siecle, c'est à lui de les faire rougir, s'ils s'écartent des notions éternelles de la justice. Pourquoi donc ne voir qu'un point, isoler le gouvernement où l'on est né? Un poëte qui auroit reproché aux Romains leur ambition déméfurée, aux Carthaginois leur avarice odieuse, les auroit très bien servis. Pourquoi flatter des vices politiques, au lieu de les combattre? Un mensonge adulateur n'est jamais que funeste, l'Etat s'endort sur la foi de l'écrivain, & ne se réveille qu'au moment du naufrage. Si l'on me répond que les Etats n'ont point de morale, je repliquerai qu'il ne faut pas du moins les autoriser dans leurs principes vicieux, parce que c'est les traîner plus rapidement à leur ruine. Que j'aime ce mot d'Euripide! qu'il respire une noble & légitime fierté! le peuple d'Athenes condamnoit une de ses pensées morales : *c'est de moi qu'ils doivent apprendre ce qui est bien*, répondit-il, *& nullement moi d'eux.*

te. Le poëte qui flatteroit sa nation au moment où elle seroit avilie, seroit un lâche corrupteur ; il ressembleroit à un médecin, qui tairoit à son malade un principe secret de destruction, & qui, craignant de l'affliger, hâteroit sa mort.

Adopter les erreurs d'une nation, c'est manquer au droit naturel (*a*), c'est tromper tout

---

(*b*) Quand les malheureux Péruviens, opprimés par des curés qui les chargent de coups & qui, plus inhumains encore, leur font répéter le *Cathéchisme* ; à certains jours nommés sortent de leur léthargie, vont prendre les habillemens de leurs ancêtres, & promener solemnellement dans les rues les images sacrées du soleil & de la lune, qui sont toujours leurs dieux; quand plusieurs d'entre eux dans ces jours de fêtes représentent la mort d'Atahualpa, leur dernier Inca, arraché par les cheveux de son trône d'or, à la voix d'un Jacobin, jugé par Pizarre, & condamné à mort, après avoir vu tous les siens massacrés & sa femme assouvir la brutalité d'un esclave; quand ces infortunés retrouvent dans les sentimens de leurs maux assez d'énergie pour former de cette catastrophe une espece de tragédie qui porte la pitié & bientôt la fureur dans l'ame des assistans, & qu'après la piece quelque Espagnol tombe sous un poignard juste & vengeur, le poëte Péruvien a bien fait, sans doute, d'éternifer la haine que sa nation doit à cette race de tyrans qui ont entassé tous les fardeaux sur leurs têtes. Mais qu'un poëte Européen, environné des lumieres d'une saine politique, sente toute l'injustice ou le vuide d'un préjugé national, & qu'il le consacre sur le théâtre, qu'il l'exalte en un fanatisme ardent, soit pour intéres-

un peuple, c'eſt profaner l'inſtrument de la félicité publique. Comme c'eſt au théâtre à achever ce que les loix ne peuvent faire, c'eſt au théâtre auſſi de rectifier ce qu'elles ont de vicieux (*a*). C'eſt donc une fauſſe politique de vouloir échauffer un fanatiſme national, qui ne ſert qu'à traiter avec mépris une nation voiſine; c'eſt dépoſer des ſemences de haine dans celle qu'on flatte; & dans celle qu'on mépriſe, c'eſt fomenter un levain qui peut s'aigrir & devenir la ſource de mille injuſtices: c'eſt exciter le choc mutuel & redoutable de l'orgueil. La gloire & la proſpérité d'une nation n'auront jamais pour baſe ces guerres d'injures & d'invectives.

On aura beau colorer ces outrages du vernis patriotique, ils n'en feront pas moins à la honte du poëte & de la nation qui l'applaudira. On ne verra en lui que l'adulateur proſterné devant l'idole du pouvoir, environnant le trône

---

ſer ce peuple, ſoit ſeulement pour flatter ſon chef: il n'eſt plus à mes yeux que l'interprête vénal des entrepriſes de l'avarice & de l'ambition.

(*a*) Si l'on adoptoit un principe contraire, un poëte Algérien encourageroit ſes auditeurs à la piraterie, un poëte Eſpagnol ſoutiendroit que le ravage du nouveau monde a été de droit divin, & un auteur à Goa conſacreroit en beaux vers les auto da-fé; ce qui ne laiſſeroit pas que de donner au monde une grande & belle opinion de l'utilité de l'art d'écrire.

d'un encens étudié; on pourra le comparer à ce courtiſan, qui avant la bataille d'Actium avoit diviſé en deux bandes des corbeaux qu'il avoit inſtruits, les premiers à dire, *Ave*, *Ceſar*, *Victor*, *Imperator*; & les ſeconds, *Ave*, *Victor*, *Imperator*, *Antoni*. Après la bataille il tua ceux-ci, & lâcha les autres ſur le paſſage d'Auguſte (*a*).

Il rendroit un plus grand ſervice au monde, celui-là, qui attaqueroit une injuſtice conſacrée; ce poëte hardi & généreux, qui feroit un Drame (par exemple) contre cette horrible Traite des Negres, contre cette violation publique & déteſtable du droit naturel, qui n'a pour but que les viles productions d'un luxe inutile. Malgré les acclamations de l'Europe,

(*a*) Je ne doute point qu'il ne ſe ſoit trouvé à Maroc quelque poëte lauréat, ou bien penſionné, qui n'ait dit quelquefois en vers: (dans une piece de théâtre ou dans quelque ode) „ ô ſublime & magnifique Empereur! que „ ton adreſſe eſt grande & merveilleuſe! Je t'ai vu plus „ d'une fois, d'une main rapide & légere, abattre l'inutile „ tête de l'eſclave que tu honores en daignant le toucher. Il expiroit, & rendoit hommage à l'agilité de ton „ ſabre! Telle une bergere ſépare la tige d'une fleur qui „ s'énorgueillit d'avoir été cueillie de ſa main. Que tes „ eſclaves ſont heureux de ne point périr d'une maniere „ vulgaire, & de ſervir, en tombant, à confirmer ce talent ſuprême que l'univers admire, puiſque ta gloire, ô „ puiſſant monarque, eſt toujours celle de ton peuple!"

malgré la protection des ſouverains & celle du chriſtianiſme, cette Traite doit être repréſentée comme une chaîne de crimes monſtrueux, qui, pour être perpétuellement renouvellés, ne changent point pour cela de nom, mais amaſſent chaque jour les matieres embraſées du tonnerre, qui tôt ou tard éclatera ſur les nations coupables (*a*).

(*a*) On a étendu l'eſclavage juſques ſur le néant, en établiſſant que l'homme qui doit naître eſt déja dépouillé de ſes droits à la liberté naturelle, lors même qu'il ne jouit pas encore de la vie; & c'eſt l'intérêt de la religion catholique, qui a conſacré cette turpitude ſous le regne de Louis XIII, dit *le Juſte*. Le Chriſtianiſme, qui dans les premiers tems n'a point contribué, comme on le croit fauſſement, à détruire l'eſclavage en Europe, ne ſonge pas plus aujourd'hui à briſer les chaînes de tant de malheureux arrachés à l'Afrique dépeuplée pour fertiliſer une terre dont on a détruit avec la flamme & le fer tous les habitans, & le tout pour avoir du ſucre & du caffé: il ſe taît le Chriſtianiſme, ou plutôt il ſemble autoriſer ces abominations, ſous le prétexte que le baptême aſſurera du moins aux Noirs dans l'autre monde une béatitude éternelle. C'eſt ainſi que l'avarice des Etats, ingénieuſe & cruelle, inſulte par des ſophiſmes aux infortunés qu'elle a préalablement tourmentés; c'eſt ainſi qu'aux ſupplices, qu'aux coups de fouets, qu'à la chaſſe où on les relance comme des bêtes fauves, on ajoute la dériſion des plus ſtupides argumens. Reculez, hommes ſenſibles! reculez à l'aſpect de ces tables délicates où ſe ſervent ces mets nouveaux qui flattent votre goût; ces mets, comme l'a dit Helvetius,

Celui-là feroit bien encore, qui, au lieu d'enfler la grandeur imaginaire de quelque héros meurtrier, pourroit détruire ce mépris irraifonnable dont les différens états s'accablent réciproquement en France, & qui eft la principale fource de nos maux, parce que défunisfant les citoyens, ce mépris leur apprend à rire des infortunes qui tour à tour viennent les frapper. Si le poëte prouvoit au militaire que le magiftrat eft auffi utile que lui, auffi digne de la reconnoiffance publique; que fes travaux font plus longs & plus fatigans, fes devoirs plus onéreux, & non moins importans. S'il engageoit le magiftrat à voir dans le négociant l'homme qui fait la richeffe de l'Etat. Si celui-ci apprenoit à apprécier l'homme de Lettres. S'il parvenoit enfin à anéantir ce malheureux efprit de corps, qui dégénere en un fot orgueil, & qui feroit fi rifible s'il n'étoit pas fi funefte dans fes fuites. S'il chaffoit ces préjugés honteux qui nous appartiennent, & qui ne fembloient faits que pour un peuple d'infenfés & de barbares. Quel fervice ne rendroit-il

---

font pêtris du fang des hommes. O Dieu! Dieu! l'homme devient donc un bourreau, un barbare raifonneur, pour recevoir une fenfation de plus, fenfation foible & paffagere! O globe! il vaudroit mieux que tu périffes tout entier que d'être le théâtre où fe propage une injuftice auffi atroce.

pas à la nation, en étouffant ces querelles inteſtines & miſérables, qui nuiſent à la force générale, ou, pour mieux dire, qui la rendent abſolument nulle! (a)

(a) Il eſt certains métiers nuiſibles ſur leſquels il eſt bon toutefois de répandre le mépris, par exemple, ſur ces hommes de loix, miniſtres infideles de la juſtice, qui ſont intéreſſés par état à fomenter la haine & la diviſion parmi les citoyens, qui égarant le malheureux plaideur dans le labyrinthe que produit la fatale multiplication des loix, boivent ſon ſang avec une tranquilité outrageante; & contre ces charlatans qui ayant ſurpris un privilege homicide, empoiſonnent le peuple avec une impudence égale à leur impéritie; & contre ces hommes non moins dangereux, qui vendent l'argent au poids de l'or, & qui meſurent leur cruauté réfléchie au degré de beſoin qui vous preſſe. Il faut accoutumer le citoyen à préférer le quinquailler, le bonnetier, le ſerrurier, le menuiſier, au procureur, à l'huiſſier, à l'exempt, au commis ou à l'eſpion de police, au receveur de la capitation, à tous les publicains, quelque riches qu'ils ſoient; & l'inſtruire dans les petites choſes, ſi l'on peut donner ce nom à tout ce qui importe à la véritable adminiſtration politique.

CHAPITRE XXIV.

Court Examen des Poëtiques d'Ariſtote, d'Horace, de Vida, de Boileau, relativement au Théâtre.

On ne ceſſe de parler aux jeunes gens, dès le college, de quelques anciennes Poëtiques, qui m'ont paru fort inutiles, quoiqu'admirées. On induit en erreur ces jeunes poëtes; ils vont puiſer dans ces ſources avec confiance, & ceux qui ne ſe payent point de mots, n'y trouvent preſque rien de ſatisfaiſant.

Je vais examiner ces Poëtiques, avec cette liberté franche, qui n'eſt au fond que la ſincere expreſſion des ſentimens que j'ai éprouvés en les liſant avec une attention réfléchie.

La Poëtique d'Ariſtote ne nous eſt parvenue que tronquée & imparfaite. Ses préceptes ſont émanés d'après les ſcenes de Sophocle & celles d'Euripide. Il répete mot à mot les moyens dont ils ſe ſont ſervis, & n'ajoute aucune idée aux leurs. Il a recommandé l'unité d'action, précepte important, mais déja mis en exécution avant qu'il l'eût preſcrit. Il a inſiſté ſur la néceſſité de l'action: nouveau précepte non moins précieux, mais en même tems nullement développé & qui méritoit bien de l'être. A la réſerve de quelques lueurs qui brillent par intervalle, on eſt tout étonné de

ne trouver dans cette Poëtique ſi fameuſe, ſi vantée, qu'une nomenclature ſeche, des diſtinctions ſubtiles, des choſes inintelligibles, des idées communes, ou celles-là que le pur bon ſens indique. Quand on parle aux poëtes, il faudroit emprunter, je crois, leur langage, & ne pas ſe perdre dans de froids théoremes qui n'aboutiſſent à rien.

Ariſtote a fait des regles inviolables des beautés qui ſe trouvoient déja répandues dans les tragiques grecs. Il a appellé défauts, des fautes palpables & groſſieres. Loin de généraliſer l'art, il s'eſt perdu dans d'inutiles particularités, toutes étayées d'exemples, n'ajoutant abſolument rien à ce qui s'étoit fait, & ne prévoyant pas le chemin que l'art pouvoit faire. Pour prouver qu'il n'avoit préſent à l'eſprit que la marche d'Euripide, c'eſt qu'il prétend qu'il faut faire entrer néceſſairement dans la tragédie, le *prologue*, l'*épiſode*, l'*exode* & le *chœur*; & dans le chœur, l'*entrée*, le *chœur en place* & la *complainte*. Il reſſembloit en ceci à l'architecte qui écrivoit: *Tout palais, à ſon côté latéral, aura ſept croiſées de face.*

Ariſtote dit expreſſément que la tragédie peut ſe paſſer de mœurs. Il exclut auſſi du théâtre les caracteres purement vertueux, & ce ſont ceux-là préciſément qu'il faudroit mettre ſur la ſcene. C'eſt lui auſſi qui a conſacré cette ſottiſe, que pour former une action intéreſſante il falloit un perſonnage célebre. Ainſi

il n'a pas eu l'idée des accidens d'une vie privée, ce qui n'eſt gueres digne d'un philoſophe. Mais le précepteur d'Alexandre n'étoit pas dans le point de vue néceſſaire pour donner des regles ſur la tragédie, lui ſurtout qui avoit flatté ſon diſciple : il a paru oublier à deſſein le but que ſe propoſoit la tragédie antique ; il s'eſt tu ſur ſon principal effet, parce que ſon génie trembloit ſous la main qui avoit égorgé Caliſthene, Parmenion & Clitus.

Le génie ſublime d'Ariſtote a trouvé *que dans toute combinaiſon poſſible il n'y avoit que quatre genres de tragédie.* Il y a autant de genres qu'il y a de ſujets. Il y a autant de phyſionomies qu'il y a d'hommes. L'enfance, l'adoleſcence, l'âge viril, & la vieilleſſe ont ſans doute leurs traits ; mais les nuances ſont à l'infini. Un ſeul fait dans une piece la rend étrangere à toute autre, qui d'ailleurs lui reſſembleroit. Ces claſſes gênent autant dans la pratique du théâtre, que celles qu'on a inſtituées dans l'hiſtoire naturelle : toujours des cloiſons & des caſes étroites, toujours l'art rétréci (*a*) : jamais la maniere libre, aiſée & mouvante de la nature !

Ariſtote dit auſſi que dans le diſcours oratoite, l'art ne ſe montre pas ; mais que ſur le théâ-

---

(*a*) Ariſtote, avec ſa Poëtique, a été auſſi funeſte au progrès de la Littérature, que ſa Dialectique a été fatale à la vraie Philoſophie.

tre, celui qui parle doit parler avec tous les apprêts de l'art pour rendre ſon élocution extraordinaire; *car quel ſeroit*, ajoute-t-il, *le mérite de l'élocution dramatique, ſi le plaiſir qu'elle cauſe venoit des penſées & non de l'élocution même?* J'avoue que ceci me paroît très ſingulier & ne vaut pas, ſelon moi, la peine d'être refuté.

Il inſiſte toujours à dire que les tragédies doivent être renfermées dans un petit nombre de familles : réflexion qui borne l'art, au lieu de l'étendre ; réflexion qui découle évidemment du théâtre Grec. Ariſtote n'a donc rien enſeigné de neuf; il n'a écrit qu'une notice, & il fera le déſeſpoir éternel des commentateurs, parce que tournant dans le cercle des mœurs antiques, & n'en ſortant pas, (même en imagination) il eſt devenu inintelligible pour nous. On y entrevoit cependant des traits lumineux qui donnent à penſer (*a*); mais comme ils ne ſont aſſujettis à aucun principe, ils ne peuvent recevoir d'application & ſemblent découler du hazard, & l'on pourroit en effet prendre tout auſſi bien l'inverſe.

(*a*) Ce qu'il y a de bon dans Ariſtote, c'eſt lorſqu'il dit que la beauté conſiſte dans l'ordre & la grandeur; c'eſt lorſqu'il conſeille aux poëtes de préſenter des perſonnages où regne un certain mêlange de vices & de vertus, comme plus vrais & plus approchans du caractere général des hommes : voilà ce qu'il y a de mieux.

Qui m'expliquera, par exemple, ce qu'Ariſtote veut dire, lorſqu'il avance que le *théâtre purge les paſſions en les excitant.* On a répété mille fois cette phraſe, où regne ſans doute un mot impropre. Chaque commentateur s'eſt tourmenté avec lourdeur à en découvrir le vrai ſens. Ou cette phraſe eſt une abſurdité, ou elle s'explique ainſi: il ne faut guérir que des paſſions vicieuſes. Or on ne peut les guérir qu'en fortifiant la pitié, la compaſſion; qu'en perfectionnant ce ſens moral & intérieur qui nous avertit de ce qui eſt noble & juſte, qui allume notre indignation contre la méchanceté, qui commande à nos pleurs de couler en faveur de l'infortune (*a*). C'eſt en développant ce que nous avons de meilleur en notre être, que le théâtre, par ſes peintures vives & variées, nous offre tous les tréſors de la morale, & nous enrichit de toutes les ſenſations exquiſes que produit la pitié. J'aime mieux cette explication, quoiqu'elle ſoit de moi, que celle de M. Batteux, qui eſt trop ſavante pour n'être pas fauſſe & recherchée. Au reſte, ſi l'on veut une autre explication, j'en ai cinq à ſix toutes prêtes à ſervir. Ariſtote vouloit-il dire que ces agitations douces, ces ſecouſſes

(*a*) Doux & généreux ſentiment de pitié! noble émotion! heureux frémiſſement d'une ame ſenſible! perfectionnez-vous toujours chez l'homme; il ne ſera jamais méchant tant qu'il pourra vous connoître.

gracieuſes, fréquemment imprimées à l'ame & qu'à ſon tour elle communique aux nerfs, ſervent à faire circuler dans le corps humain ces eſprits, principes de la ſenſibilité, à les renouveller, à les entretenir, à les épurer, à faire naître cette douce volupté des larmes, volupté préférable à toute autre. Ces émotions ſont peut-être plus néceſſaires à certaines ames délicates, que toute autre jouiſſance, & ſans doute que celui qui chaque jour plonge ſon ame dans ces poëtes qui vous environnent d'une mer de ſentimens délectables, chaſſe plus aiſément ces idées fauſſes, froides & factices, qui ſont le germe de l'ambition & des crimes honteux qu'elle enfante.

Mais c'eſt aſſez faire le commentateur. J'ai lu quelques-uns de ces Meſſieurs (*a*) qui emmaillotent ſi cruellement un paſſage, qu'il n'eſt plus poſſible de le reconnoître; ainſi l'on voit de malheureux enfans mis à la torture par des mains groſſieres & défigurés ſous des bandelettes étrangeres. Leurs bevues multipliées feroient une excellente matiere à plaiſanterie, ſi le tems n'étoit pas ſi cher: pauvres charlatans! qui ajoutent foi aux drogues qu'ils débitent &

(*a*) La multitude innombrable des commentateurs d'Ariſtote, qui déraiſonnent encore de nos jours, (& en pleine Académie) me paroît le troupeau le plus invinciblement imbécile qui ait jamais foulé & profané le ſol des beaux-arts.

qui s'empoiſonnent eux mêmes dans l'occaſion! témoin cet inſupportable abbé d'Aubignac, digne rival de la Menardiere (*a*). Jamais cet ennuyeux raiſonneur n'a connu la voix de l'ame, l'inſtinct du ſentiment; il analyſoit les ouvrages du génie, comme on analyſe en Sorbonne des propoſitions théologiques. Je ſuis encore furieux du tems qu'il m'a fait perdre, pour ne pas faire jaillir dans mon cerveau une ſeule idée lumineuſe. On croit lire la coupe détaillée d'un édifice, ſans qu'on puiſſe deviner ſi cet édifice ſera un temple, un palais, un aqueduc, un arc de triomphe. On dit que cet auteur, après avoir employé trois années à faire le plan de ſon *Erixene*, fit bâiller tout le monde d'après les regles; & voilà certes la ſeule conſéquence que l'on puiſſe tirer de ſa *Pratique du théâtre*.

La Poëtique d'Horace me ſemble encore inférieure à celle d'Ariſtote. Ce n'eſt au fond qu'une épitre, où l'on reconnoît le génie ſatyrique d'Horace, plus enclin au blâme & à l'adulation qu'habile à ouvrir des ſentiers nouveaux; où des maximes iſolées partent ſans liaiſons & ſans méthode, où dans un ſi court eſpace ſe trouvent encore bien des choſes déplacées; comme lorſqu'il parle de ce poëte

---

(*a*) Il a fait auſſi une Poëtique d'après Ariſtote, & ſes pieces ont été ſifflées.

riche, qui ayant une bonne table ne manque pas d'admirateurs, comme lorſqu'il s'étend ſur ceux qui ont la fureur de réciter des vers, objets pour le moins étrangers à ſon ſujet.

Ce courtiſan ſi fin, cet homme d'un eſprit prodigieux, n'eſt plus le même dans l'Art Poëtique, & je ne le reconnois qu'à pluſieurs traits épars, traits de foudre, mais qui s'éteignent au même inſtant qu'ils s'embraſent; ce qui me fait croire qu'il n'avoit pas deſſein de donner un Art Poëtique, & que c'eſt une ſimple épitre à laquelle on a donné dans la ſuite ce nom faſtueux & déplacé.

Quand il dit qu'il ne faut pas accoupler les ſerpens avec les oiſeaux, ni les agneaux avec les tigres (*a*); qu'un ſujet comique ne doit pas être rendu en vers tragiques (*b*); certes il parle à l'aîné des Piſons, & non aux poëtes. Quand il affirme d'un air ſérieux qu'il ne faut pas faire cuire des entrailles humaines ſur la ſcene (*c*), comme s'il parloit à des poëtes cannibales, certes il donne une monſtrueuſe idée du théâtre latin. Enſuite, lorſqu'il avance gravement qu'il y a une grande différence entre un valet qui parle & un héros (*d*), il ſe

(*a*) . . . . . . *non ut*
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

(*b*) *Verſibus exponi tragicis res comica non vult.*

(*c*) *Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus.*

(*d*) *Intererit multum davus ne loquatur an heros.*

ſe fatigue à tracer de ces vérités triviales, qui ſont bonnes à enſeigner tout au plus aujourd'hui aux jeunes gens qui commencent leur rhétorique. Ce qu'il prononce ſur le théâtre rentre dans le mauvais goût des tragiques latins, qui ne nous ont pas laiſſé une ſeule piece ſupportable. Si Horace eut mis dans cet ouvrage ce coup-d'œil élevé, ce ton de législateur qu'on lui attribue, il auroit ſenti que le chœur étoit un hors d'œuvre non vraiſemblable, qu'il falloit le bannir, plutôt que de *l'exhorter à prier les Dieux en faveur de l'innocent, à faire deſcendre le tonnerre ſur le coupable.* Il n'auroit pas parlé ſi longuement des flûtes, qui n'étoient qu'un acceſſoire à la tragédie: il n'auroit pas adopté la ridicule coutume d'introduire un ſatyre au milieu d'une tragédie, pour égayer le peuple qui revenoit ivre des ſacrifices: (*a*) précepte groteſque.

Si Horace parle de la fiction, on croiroit d'abord qu'il va traiter ce point important digne d'exercer un poëte philoſophe. Horace ſe borne à dire que le poëte ne doit pas retirer vivant de l'eſtomac d'une magicienne un enfant qu'elle vient de manger (*b*). Il ajoute tout

(*a*) .... *functusque ſacris, & potus, & exlex.*

(*b*) *Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.*
Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis.

de suite que les graves sénateurs exigent des choses plus instructives.

Une grande erreur, c'est quand il croit l'art aussi nécessaire que le génie pour faire un poëme, maxime peut-être avantageuse à sa petite maniere, lui qui n'avoit point fait de grand & solide ouvrage, mais des morceaux ingénieux, délicats & finis; mais absurde dans un poëte qui parle de la poësie, & qui devoit sentir que les grandes nuances sont jettées par un instinct créateur, don de la nature; qu'il n'y a point de Poëtique pour former les Homere, les Sophocle, les Euripide: que ce sont eux qui servent à instituer les regles, après les avoir créées. Au lieu d'examiner & de suivre cette question profonde, il l'abandonne, & dit simplement *que l'union de la nature & de l'art aura un effet heureux;* ce qui est d'une sagacité rare, étonnante!

Il resteroit plusieurs observations à faire sur cette maigre épitre, où une foule de commentateurs (*a*) ont trouvé l'art approfondi; ce que je crois sans peine, car ils se voyoient eux-mêmes de niveau avec l'art: mais il m'est impossible d'y rencontrer les vues qui n'y sont

---

(*a*) Des rhéteurs ont osé parler du génie! Cela me rappelle cet ancien pédant, qui raisonnoit, dissertoit, résumoit, divisoit, distinguoit, peroroit, à perte de vue. Vient l'homme sûr de son art & de lui-même, qui répond d'un ton froid: *ce qu'il a dit, je le ferai.*

pas, quoique j'aie tâché de procéder à la maniere du docte Matanafius.

Ses idées font preffées, je l'avoue, mais avec une affectation qui pourroit faire croire qu'il vouloit fe tirer d'embarras fur plufieurs articles, en fe donnant le ton d'un oracle. Il eft moins ferré dans des objets qui ne demandoient pas autant de développement.

Réfumons: les flûtes, les chœurs, la cithare ayant difparu, ainfi que le haut cothurne & les mafques, la Poëtique des anciens ne peut gueres nous convenir: c'eft comme fi on étudioit pour l'affaut d'une ville, quelles étoient les forces du belier & de la balifte, au lieu de combiner l'art de pointer géométriquement une belle batterie de canons.

Je ferai une fois de l'avis de Jules Scaliger, (*a*) qui préféroit l'Art Poëtique de Vida à celui d'Horace. Vida a de la méthode, de l'art, de la foupleffe, une certaine fécondité; il fait aimer la poëfie, il en parle avec tranfport: il a l'enthoufiafme de fon art, enthoufiafme qui ne touche pas à la phrénéfie, mais à un fentiment vif & profond: fon ame fe délecte à donner des préceptes, non d'un air mordant & dogmatique, mais avec une grace, une aifance, un ton aifé & perfuafif, enfin avec une

---

(*a*) Scaliger dit de l'Art Poëtique d'Horace, *que c'e un art enfeigné fans art.*

gaiété aimable. C'eſt un maître qui careſſe ſon diſciple, qui l'encourage par des paroles pleines de douceur, qui lui parle d'un ſtyle un peu diffus, mais convenable à l'âge & à la ſituation de celui qui l'écoute. Il n'a point les coups de burin d'Horace, parce qu'il n'avoit pas ſon génie; mais il eſt plus clair, plus varié, plus inſtructif, plus touchant. Quelle belle ame ſe répand dans ces vers :

„ *Noſtrum igitur ſi fortè adeat puer indole limen*
„ *Egregiâ, ut conſulta petat parere paratus,*
„ *Quique velit ſeſe arbitrio ſupponere noſtro,*
„ *Excipiam placidus. Nec me juvenile pigebit*
„ *Ad cœlum vultu ſimulato extollere carmen*
„ *Laudibus, ut ſtimulos acres ſub pectore figam.*
„ *Post tamen ut multâ ſpe mentem arrexerit ardens,*
„ *Si quis fortè inter, veluti de vulnere claudus,*
„ *Tardus eat verſus, quem non videt inſcius ipſe,*
„ *Deluſusque ſonis teneras fallacibus aures;*
„ *Haud medicas afferre manus, ægroque mederi*
„ *Addubitem, & ſemper meliora oſtendere pergam* (a).

L'Art Poëtique de Boileau contient des vers admirables, & qui ne peuvent ſortir de la mémoire : jamais le bon ſens ne s'eſt expli-

(a) Au reſte, le poëme de Vida n'eſt qu'un centon de vers de Virgile, ſtyle aſſez ordinaire aux poëtes latins qui veulent écrire abſolument en langue morte des ouvrages qui meurent dans le ſein même de nos pédanteſques univerſités.

qué avec plus de précision, de force & de clarté; mais ce bon sens n'est que vulgaire. Les vues de Boileau sont justes, mais étroites (*a*); & rien ne me prouve mieux que Boileau n'étoit pas né poëte, que son Art Poëtique : écho servile d'Horace, il a avoué lui-même qu'il n'étoit *qu'un gueux revêtu de ses dépouilles*, & tout en riant il a dit la vérité. Les préceptes qu'il donne de son chef, se ressentent des bornes de son imagination. La poësie n'y est ni sentie, ni appréciée: nul élan, nulle verve, nulle chaleur (*b*). Précepteur froid, il parle de

---

(*a*) Il faut remarquer qu'Aristote, Horace, Vida, & depuis tous les donneurs de préceptes, tous les commentateurs de l'art théâtral, n'ont pas sçu faire une scene. Boileau, on le répéte, qui s'est tant moqué de Pradon, étoit absolument incapable de faire le *Regulus* de ce dernier: il s'y trouve des morceaux où brille au plus haut degré l'éloquence de l'ame. Je ris beaucoup lorsque je vois ce Boileau suer sang & eau pour faire un prologue, n'y pas réussir, & dénigrer ensuite l'auteur charmant d'*Armide* & d'*Atys*.

(*b*) Voici le portrait que le judicieux Muralt fait de Boileau dans ses Lettres sur les François :

„ Cet auteur n'a point de caractere dominant : il a du bon sens & de l'esprit assez pour être au-dessus des génies ordinaires, mais on ne peut pas dire de lui que ce soit un grand génie. Il lui arrive de s'élever ; mais il a de la peine à se soutenir : il a le vol court, & ses poësies sentent l'effort & le travail... Il n'a pas fait aux François tout le bien qu'un poëte satyrique pouvoit leur faire. Par

la rime, de l'hémiſtiche, de la céſure; il s'étend ſur le ſonnet, le rondeau, la ballade; &c. mais l'art n'y eſt point apperçu en grand & dans ſon eſſor: c'eſt l'acceſſoire qui arrête ſa vue attentive; c'eſt *l'art du rimeur*, enfin, comme on l'a dit ſi bien avant moi. En effet ſa maniere eſt plus propre à étouffer l'audace du poëte, qu'à la faire naître ou à la nourrir. Pour préſider aux Jeux Olympiques, ce n'étoit pas aſſez de commander, aſſis, du geſte ou de la voix; il falloit ſavoir animer les courſiers & faire voler le char ſous une roue fixe & rapide. Quand il fait le procès au Taſſe, qu'il n'a point entendu, il décele le peu d'idées qu'il avoit par lui-même, lorſqu'il n'étoit pas étayé par des exemples tirés des anciens. Quand il blâme Quinault, & qu'il ne dit rien de La Fontaine, qu'il eſt ſobre de louanges envers Corneille & Moliere, il dévoile une ame envieuſe & jalouſe, ou, ſi vous l'aimez mieux, un tempérament (*a*) de glace. Boileau étoit un homme froid.

---

cette raiſon principalement je le crois autant au-deſſous de l'excellent où la voix publique le place, qu'au-deſſus du médiocre qu'il attaque avec ſuccès dans ſes ſatyres; & je ſuis perſuadé que le tems, qui met le vrai prix aux auteurs, ne placera pas celui-ci au premier rang où ſon ſiecle le place:" La prédiction s'eſt vérifiée.

(*a*) Je ne puis me refuſer ici à un aveu qui ſoulagera mon cœur, c'eſt que ſi j'admire quelquefois en lui l'Ecrivain à qui la langue aura une obligation éternelle, je

On ne ſait pourquoi il veut que l'amour paroiſſe ſur la ſcene une foibleſſe, & non une

---

n'aime point l'homme. Boileau avoit bien l'ame la plus meſquine qui ait jamais appartenue à un homme célebre. Inſolent envers ſes rivaux, & rampant à Verſailles, ayant la malignité de l'envie & ſon inquiete ardeur, il faiſoit le mal à loiſir & ſans pouvoir être du moins excuſé par l'énergie de la haine: il ne la connoiſſoit pas plus que l'amour. Il injuria tous ſes confreres, il harcela Perrault, homme d'un grand mérite, & enſuite Fontenelle, qu'il n'étoit pas en état de lire. Il mettoit néanmoins Voiture à côté de Virgile. Vain, tracaſſier, opiniâtre, par fois pédant, il aiguiſoit pendant des années entieres le ſtilet dont il frappoit ſes adverſaires, avec plus de perfidie que de vigueur. Il ne fut toute ſa vie que placer & déplacer dans ſes hémiſtiches des noms d'auteurs, qui le chagrinoient ſans doute, puiſqu'il y revenoit ſi fréquemment. Il ne ſe connoiſſoit à aucun autre art qu'à celui qu'il exerçoit avec un labeur merveilleux. Je n'ai point trouvé dans tous ſes écrits une ſeule idée patriotique, forte, grande, ou généreuſe. Il n'a point de délicateſſe, point de ſentiment; quelquefois du ſel, mais jamais un vers naïf. Il loue avec parcimonie & comme à regret. Il ne parle des Anciens que pour abaiſſer les Modernes. Il faiſoit le *métier de poëte*, & n'a jamais eu l'élévation de ſon art. Sa prétention à diſtribuer les places & à promulguer des édits littéraires, n'étoit fondée que ſur une audace uſurpée & qui de jour en jour paroîtra plus ridicule. Enfin cet auteur me paroît ſi petit dans ſes froides vengeances, ſi ſec dans ſa morale, ſi jaloux envers les auteurs de ſon ſiecle, ſi adulateur devant l'idole à diadême, que s'il n'a pas été méchant, comme ſon ami Racine, le dévot, (qu'il appelloit mon

vertu. C'eſt ſous ce dernier aſpect qu'il eſt d'un grand exemple & qu'il éleve l'ame, au lieu de l'affoiblir. Mais il étoit trop étranger au langage des paſſions pour diſcuter ce point intéreſſant, qui ſurpaſſoit ſa portée. Il étoit loin de ſentir que l'amour rend, pour ainſi dire, l'homme qui en eſt plein, un être ſacré, & que dès qu'un tel perſonnage vient à paroître il nous fait croire tout ce qu'il veut. Boileau n'auroit pas compris Zaïre: il avoit condamné Rhadamiſte. Beau jugement!

Accoutumé à juger les ouvrages, & non les noms, voici ce que je penſe des anciens légiſlateurs du Parnaſſe. Ils m'ont tous paru bien au-deſſous de leurs ſujets, & après y avoir réfléchi je ne ſuis point tenté d'effacer mon jugement. Il m'eut été facile de le motiver en détail, mais cela auroit été trop long: d'ailleurs ma déciſion n'eſt pas d'une aſſez grande importance pour cela.

Je trouve un plus grand nombre d'idées juſtes, neuves, fécondes, vraies, philoſophiques, dans la Poëtique de M. Diderot, & dans celle de M. Marmontel; mais on continuera

---

cher Monſieur) il a été cent fois plus inquiet, plus remuant & plus inſupportable. Ses prétendus imitateurs ont voulu encore renchérir ſur lui, & ont bien pris ſoin que ce vers de leur maître leur devînt applicable:

Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.

toujours à louer les morts, & à dénigrer les vivans. Il faut qu'un auteur ſoit empreint du cachet de la mort, pour que ſes productions aient droit aux éloges de certains littérateurs. Je conſeille néanmoins aux jeunes gens de lire ces deux Poëtiques modernes, préférablement à toute autre, en y joignant ſurtout l'Epitre ſur *la compoſition originale* de *Young*, vraie Poëtique du génie, comme celle qui découvre un plus grand ordre de choſes, qui nourrit le plus l'audace de l'écrivain, généraliſe ſes idées, aggrandit ſon art, lui fait ſecouer le pli de l'habitude & mépriſer les cris imbécilles des critiques ineptes, faits pour peſer des mots (*a*) & non pour juger d'un art qui n'eſt point de leur reſſort.

On a vu un homme, dit-on, *qui après avoir prodigué les plus belles leçons ſur la tactique, ne ſavoit pas faire faire à droite à trente ſoldats.* Voilà l'image de nos diſſertateurs.

(*a*) Quand de triſtes commentateurs ont partagé les paſſions tragiques en *terreur* & en *pitié*, ils ſont contens d'eux-mêmes & s'applaudiſſent de cette belle découverte. Mais les combinaiſons de la pitié & de la terreur ſont infinies; elles ſe rapprochent, ſe ſubdiviſent, ſe fondent l'une dans l'autre, & doivent recevoir autant de noms que les nuances qu'elles peuvent revêtir. Il eſt donc inutile de prononcer deux mots qui changent tellement d'acceptions.

CHAPITRE XXV.

De Racine.

On a pour Racine une admiration excessive & qui va jusqu'à l'exclusion. Avant de m'expliquer sur ce poëte, afin de n'être point lapidé par ses très fanatiques admirateurs, j'avouerai que jamais Ecrivain n'a poussé plus loin la douce harmonie du vers, l'enchantement du langage, la précision heureuse, & le fini de l'élocution (*a*). Est-on content? Mais pourquoi ce grand poëte, tout bien traduit qu'il est, n'est-il plus le même aux yeux de l'Anglois, de l'Allemand, de l'Italien, de l'Espagnol, du Russe? Pourquoi n'a-t-il pu franchir les limites de notre nation, comme Corneille, Voltaire & Moliere? C'est que ses beautés appartiennent principalement à notre idiome, qu'elles ne peuvent s'en détacher; & séduits que nous sommes par cette élégance ini-

(*a*) De toutes ses pieces Esther est la plus recommandable, par la beauté, la noblesse & la rondeur de l'expression; & Esther est une piece incroyable pour quiconque a un peu de logique en tête: ce sont donc de très beaux vers, mais presque rien de plus. Athalie a de la pompe, de l'intérêt, de la majesté; mais pour bien en goûter toutes les beautés, j'avoue qu'il faut être un peu Juif.

mitable, nous fermons les yeux ſur les autres parties qui lui manquent, parties plus eſſentielles & plus importantes. Il n'eſt pas peintre, comme Corneille: il n'a point cette variété qui tient du prodige, la profondeur de ſes idées, la grandeur de ſes caracteres, de ſon élévation, ſa force, ſa majeſté (*a*). Il eſt trop dépendant de ſon art; il s'obſerve trop pour me faire perdre de vue ſa touche étudiée. Corneille eſt plus naturel au milieu de ſes négligences. Racine ne connoît pas, comme lui, la vivacité du dialogue & la plénitude de deux caracteres qui ſe preſſent & ſe choquent: cette logique étonnante lui a été inconnue. Lorſqu'il eſt ſublime dans Phedre, dans Britannicus (*b*), dans Athalie, c'eſt à l'aide d'Euripi-

(*a*) Corneille a plus excellé dans la partie du génie que dans celle du goût & du ſtyle, d'accord : ſon ſtyle eſt ſouvent dur, incorrect, entortillé, barbare, d'accord; mais il ne me rebute pas avec tous ces défauts. Le goût n'eſt gueres que la production de la foibleſſe. Je ſouleve cette écorce rude & groſſiere, & je trouve dans le tronc de cet arbre majeſtueux un ſuc nourriſſant qui monte à ma tête & fait fermenter mes eſprits. Cet homme me fait rêver profondement avec ſes idées fortes. Je poſe-là le livre, je le reprends, je traduis ſa penſée & elle m'exerce puiſſamment. Corneille! voilà un poëte qui fait penſer! Faſſe qui voudra ſon Dieu de Racine, je ne m'y oppoſe point.

(*b*) Les quatre premiers actes de Britannicus, voilà ce qu'il a de plus beau, de plus vrai, même de mieux écrit.

de, de Tacite, ou de l'Ecriture Sainte. Ses tragédies sont une espece de mosaïque pour quiconque a lu les anciens. Un homme qui mettoit tant d'esprit à déguiser ses heureux larcins, a rarement volé de ses propres aîles. Aussi je n'apperçois presque jamais en lui les mouvemens impétueux de la passion, son délire, ses fureurs : rarement il s'oublie, rarement il a cet abandon, l'éloquence des ames fortes, une gravité imposante & majestueuse. Une douleur discrete, des emportemens réfléchis, des gémissemens cadencés, une bienséance héroïque, voilà ce qui remplace ce trouble, ces écarts, ces transports qui nous enlevent, lorsque nous voyons Ajax furieux, Philoctete faisant retentir une isle de ses cris, Oedipe embrassant ses filles, Clitemnestre criant à son fils de l'épargner, Prométhée attaché au rocher, ainsi que les adieux d'Andromaque, le désespoir d'Hermione, les regrets de Pelée, les discours d'Hercule à son fils, &c. Il n'a pas même toujours sçu copier les anciens avec avantage; il a manqué de nous représenter dans Hippolythe un jeune homme, qui, paré de son innocence & de son courage, a été inaccessi-

---

Cependant la mort de Britannicus, qui pouvoit être terrible & touchante, ne fait aucun effet : l'œil demeure sec. La sortie de Junie est si froide ! Il regne dans ce cinquieme acte un vuide qui seroit condamnable, avec un tel sujet, chez un poëte médiocre.

ble aux atteintes de l'amour, en méconnoît & en redoute le poiſon (*a*). Ce caractere étoit neuf, il étoit tracé dans Euripide, à quelques traits près un peu trop farouches. Racine l'a dédaigné. Corneille ne l'eut pas fait.

Il mêle les mœurs antiques & modernes, & pour les manquer toutes deux, ce ſont des

(*a*) Le caractere de Phedre eſt tragique, mais il n'eſt pas bon *moralement*. Je ne puis m'accoutumer à une femme inceſtueuſe, qui jette un regard ſur le fils de ſon époux, qui lui fait une déclaration, qui le pourſuit en furieuſe, qui l'accuſe enſuite auprès de ſon pere de ce même forfait dont elle eſt coupable. Le développement de cette paſſion par l'art du poëte ſert, pour ainſi dire, à la juſtifier. Il a diminué l'horreur naturelle que nous devons avoir du crime. Il intéreſſe pour Phedre ; on la plaint : peut-être même qu'on l'excuſe. Etoit-ce ainſi qu'il falloit préſenter l'inceſte & faire frémir ceux qui, liés par le ſang, auroient quelque diſpoſition à s'aimer ? Je crois, au contraire, que ces mots de *fatalité*, de *feux profanes allumés par un Dieu*, de *penchant invincible*, pourroient faire répéter à de jeunes cœurs, qu'ils ſont entraînés auſſi par une flamme allumée, malgré eux, & qu'ils ne peuvent maîtriſer. Cette piece, par conſéquent, eſt de celles qui affoibliſſent pour le crime l'horreur que l'on en avoit avant de les voir & de les entendre. Le rôle de Théſée, d'ailleurs, eſt manqué. On m'accuſera d'être plus ſévere que le pieux Arnaud, qui approuvoit la piece ; je répondrai que je n'ai jamais ſçu éplucher un cas de conſcience, & que je ne ſuis point, Dieu merci, un Théologien.

François qui portent des noms grecs. Le reproche que l'on lui en a fait eſt juſte, & ſubſiſtera d'autant plus que l'art ira en ſe perfectionnant. Je ne vois pas dans Iphigénie en Aulide, le peuple féroce qui ſacrifie des victimes humaines: *En tendant, victime obéiſſante, au fer de Calchas une tête innocente*, Iphigénie ment à la nature & à ſon cœur. Ce n'eſt point ainſi que la fille de Jephté nous eſt repréſentée dans l'Ecriture: elle demande un délai, elle emmene ſes ſœurs attendries, elle va pleurer ſur le ſommet des montagnes une virginité que la cruelle mort doit moiſſonner. Achille n'eſt point l'Achille d'Homere, il s'en faut de beaucoup. Le ſuperbe Agamemnon n'eſt point développé (*a*). Eſt-il fanatique? eſt-il orgueilleux? eſt-il ambitieux? eſt-il foible? Je ne ſais. Mais le rôle de Clitemneſtre, ou plutôt ſes cris, ſont admirables: elle n'eſt au fond cependant qu'une très auguſte bourgeoiſe.

La partie quarrée d'Andromaque pourroit offrir une double action à l'œil de la critique; mais le rôle d'Hermione doit faire pardonner bien des choſes, & ſurtout des vers qui ſentent l'idylle & l'églogue. Bajazet & Athalide

---

(*a*) Oppoſez à la belle ſcene d'Achille & d'Agamemnon, la ſcene où le vainqueur de Mithridate & le chef des rebelles d'Eſpagne diſputent de talens militaires, de généroſité & d'héroïſme; cette ſeconde vous paroîtra toute de génie.

ont l'air de deux jeunes perſonnes qui ſe voient à la grille. Le coſtume du ſerrail eſt totalement oublié. Le vizir n'a que la premiere ſcene, & s'il dit quelques vers de caractere, il n'agit point d'après ſon caractere. La piece, en général, eſt languiſſante & dépourvue de coloris. Mithridate dégrade ſon beau caractere (*a*), qui ſe fond dans une intrigue amoureuſe: ce héros perd à l'inſtant ſa majeſté & l'intérêt qu'il impoſoit par ſa haine contre les Romains; intérêt bien plus vif que celui que l'on prend à ſon amour. Berenice & le roi de Comagene (*b*) font un peu ſourire, & je ne ſais pourquoi Titus paroît encore petit en faiſant un ſacrifice héroïque (*c*). Si l'on ajoute preſque tous ſes

(*a*) Si Pradon n'étoit pas fort ſur la géographie, Racine a paru l'oublier dans quelques endroits de Mithridate:

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours.

Il y a un eſpace de 300 lieues du détroit de Caffa à l'embouchure du Danube. Au reſte, on peut ignorer la carte du monde, celle de l'Europe, celle-même de ſon pays, & être homme de génie.

(*b*) Antiochus eſt un rôle froid, inutile & ſouverainement déplacé; il parle d'amour à Berenice, tandis que Titus ſoupire à ſes pieds. Il prend bien ſon tems! Auſſi un grand Seigneur a dit ingénieuſement: *Il faut marier cet Antiochus avec l'Infante du Cid.*

(*c*) Titus, chez Racine, dit à Berenice *qu'il ne doit ſes vertus qu'à l'envie de lui plaire.* Titus, parler ainſi! faire parler ainſi Titus!

cinquieme actes, terminés sans un certain effet, & cet amour qui vient toujours mêler ses langueurs & ses plaintes aux tragiques attentats des héros, on pourra peut-être ne pas trouver mal-fondés les reproches qu'on fait à cet illustre poëte de n'avoir pas creusé son art. Il est représenté en France comme le modele le plus parfait qui existe; mais je suis de l'avis des étrangers, qui le trouvent généralement un peu foible, malgré son goût exquis & ses vers achevés (*a*).

Il faut étaler au théâtre la passion de l'amour dans toute sa force, ou ne la pas traiter. Je suis de cette opinion, parce qu'une passion vigoureuse éleve l'ame, & qu'une passion vulgaire

---

(*a*) Madame Deshoulieres, cette femme dont les poësies charmantes respirent tant de douceur & de vérité, n'a point cherché à accabler Racine, comme on l'a écrit tant de fois; elle étoit justement indignée des critiques ameres & indécentes que les partisans du jeune Racine se permettoient contre le vieux Corneille, elle cherchoit à soutenir ce grand homme contre les fréluquets, qui vouloient l'humilier, elle défendoit l'auteur de Cinna, en protégeant Pradon qui se trouvoit sur son chemin. Les circonstances, (qui, comme on sait, nous maîtrisent dans toutes les affaires) l'obligerent à élever la Phedre de ce dernier; mais elle l'auroit aisément abandonné, si on eût respecté davantage le fondateur du théâtre. On a vu ce démêlé sous un faux jour, faute de saisir le véritable intérêt qui animoit alors les esprits.

re l'amollit ; mais je trouve Racine répréhenſible d'avoir ſubordonné tout à l'amour, d'avoir fondé ſur ce ſentiment unique le principal intérêt de ſes pieces. Rien n'énerve, rien n'affoiblit plus l'ame que ces molles impreſſions, ſurtout lorsqu'elles ſont fondées ſur l'exemple des héros. Corneille, en faiſant de l'amour une paſſion ſecondaire, l'a mis à ſa véritable place, & nous a enſeigné que la patrie, le devoir, la vertu, étoient les auguſtes paſſions, dignes de l'homme & préférables à toute autre. Ses amans s'énoncent foiblement, mais ils agiſſent bien, & les Horaces nous apprennent le rang que les femmes devroient tenir dans la vie civile.

Je ſais bien que je ſerai traité de *barbare*, &, qui pis eſt, d'*homme ſans goût* (car c'eſt le terme prodigué), pour avoir oſé ne faire qu'une demi génuflexion devant l'idole de la nation, & celle des femmes; (*a*) mais il ne m'eſt pas donné de ſentir autrement. (*b*) Cela dépend, comme

(*a*) Il faut reſpecter les grands génies; mais, comme dit La Motte, *il y a-là comme dans les meilleures choſes un excès à craindre. Il ne faut pas pouſſer l'admiration pour eux juſqu'à n'oſer porter les yeux ſur leurs défauts, car ils ne ſont pas grands d'une perfection abſolue, mais d'une perfection relative, qui conſiſte dans le grand nombre de beautés & dans la rareté des défauts par rapport à d'autres Ecrivains.*

(*b*) C'eſt ſurtout Racine, je penſe, que M. de Voltaire devoit avoir en vue, quand il a dit d'après le judicieux

on dit, de notre organiſation. J'ai lu Racine au moins autant que ſes adorateurs les plus paſſionnés ; je ſais l'admirer, mais je lui préfere & Corneille & Voltaire. (*a*) Celui-ci,

---

St. Evremont, *que nos pieces tragiques ne font pas une impreſſion aſſez forte: que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe, que l'émotion tient lieu du ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe de profond.*

(*a*) Voltaire, dans ſes tragédies, eſt éloquent, rapide, animé. Il a excellé ſouvent dans le dialogue. Il a la couleur propre ; les paſſions chez lui ont du feu, du mouvement & de la variété. Il n'y a rien de plus touchant ſur notre ſcene que Zaïre, Mérope, Adelaïde du Gueſclin, Tancrede. Rien de mieux peint & de plus fort que la Mort de Céſar, le Triumvirat, & Rome ſauvée. Rien de plus important qu'Oedipe, Oreſte & Semiramis. Rien de plus philoſophique, qu'Alzire, Mahomet & les Scythes. Son vers, toujours frappé par un ſentiment vif, n'a point de gêne ni d'apprêt. L'art eſt mieux déguiſé chez lui que chez Racine. Il eſt plus nerveux, plus intéreſſant, plus tragique ; & il a au-deſſus de ſes prédéceſſeurs cette morale touchante, ces principes de vertu & d'humanité, qui attendrisſent & parlent à toutes les ames. Preſque toutes ſes pieces (les dernieres ſurtout,) ont un but moral très marqué. On repréſente journellement ces belles tragédies, & elles font les délices de la nation. Il y regne une facilité de pinceau qui charme. La beauté du coloris les diſtingue encore. Je ſerois tenté quelquefois de le déclarer vainqueur de Corneille lui-même, ſi celui-ci n'étoit pas plus profond, plus penſé ; ce qui n'eſt pas toujours théâtral, il eſt vrai, mais ce qui eſt toujours majeſtueux

dira-t-on, n'a ceſſé de préconiſer l'auteur d'Andromaque. Mais Voltaire eſt plein d'adreſſe

---

& grand. Mais je regarde l'auteur de Mahomet comme fort ſupérieur à Racine, qui ne m'émeut que foiblement. Ce grand Poëte étoit fait pour donner à l'art une face nouvelle : il avoit les connoiſſances néceſſaires & le vrai talent de l'ame. Mais il a mieux aimé ſuivre l'ancien ſyſtême, le plan accoutumé, parce qu'on s'éleve plus facilement au-deſſus de ſes rivaux qu'au-deſſus de l'uſage. Il a trop étudié, trop ſuivi ceux qu'il n'auroit dû que lire, pour s'élancer hors des bornes preſcrites. Son génie philoſophique a reçu la loi qu'il auroit dû impoſer. Que n'eut-il pas fait dans une carriere neuve & plus féconde ! Je regrette qu'au moment où il a conçu l'*Enfant prodigue*, il n'ait pas ſuivi cette route. S'effrayoit-il des cris des Journaliſtes ? ou n'a-t-il pas apperçu le champ vaſte qui s'offroit devant lui ?

S'il m'eſt échappé dans cet ouvrage quelques traits qui aient pû déplaire à cet illuſtre Ecrivain, je déclare que mon intention n'a jamais été de rabaiſſer ſa gloire. Je ſerois fâché d'avoir pû bleſſer cette ame ſi ſenſible, je m'en ferois un reproche ; j'ai parlé de lui comme de tous les Ecrivains dont le nom eſt immortel, & ne peut plus recevoir aucune atteinte. Libre citoyen de la République des Lettres, & ne devant jamais aliéner le moins du monde cette précieuſe liberté qui me conſole de tout, je me ſuis permis quelques réflexions ; mais j'ai toujours eu pour ce grand homme une admiration décidée & ſentie. Je le regarde comme le génie le plus univerſel qui ait encore paru ſur la terre. Il a d'autres titres à mes yeux que celui de Poëte ; le bien qu'il a fait à ſa nation

& d'esprit ; il sent qu'aux yeux de la postérité il ne redoutera pas le parallele avec Racine, & qu'il pourra fléchir devant Corneille, quand le tems aura un peu enlevé de la fraîcheur du coloris moderne (*a*). Aussi a-t-il fait tom-

ne sera vraiment apprécié que dans cent ans. Mes louanges sont parfaitement désintéressées, & je n'ai jamais eu l'orgueil de penser, (comme quelques-uns de mes jeunes & chers confreres) que mon suffrage pût ajouter à sa renommée. Je suis profondément indigné des criailleries imbécilles de ces injustes & misérables détracteurs qui outragent sa vieillesse avec une fureur indécente & lâche. Ils ont poussé l'ineptie jusqu'à oser lui parler de goût, tandis qu'un autre, à propos d'une tragédie, lui demande compte de sa foi. Cet acharnement (s'il étoit moins stupide) seroit incroyable contre un homme qui a si bien mérité de son siecle & de sa patrie. Puisse-t-il être insensible à tant d'absurdités ténébreuses, en contemplant l'hommage pur de ceux qui, sans avoir sans cesse l'encensoir à la main, se plaisent à élever ses belles & durables productions, à respecter, à chérir leur auteur, à lui prouver surtout leur admiration en n'interrompant point le cours de ses travaux!

(*a*) Il y auroit un commentaire très curieux à faire sur ce poëte, non pour aller à la recherche de ses larcins, comme a fait Mr. Luneau de Boijermain; car qu'importe où il ait puisé; non pour peser sur des fautes grammaticales, comme a fait l'abbé d'Olivet; car doit-on les compter? mais pour montrer quelle prodigieuse dose d'esprit ce poëte avoit reçu de la nature, & comme il savoit l'employer à la place du génie.

ber ſur l'auteur du Cid toute l'amertume d'une critique minutieuſe, fine, emportée, & ſouvent dure, quoique quelquefois aſſez juſte.

Il faut voir repréſenter Corneille pour en ſentir tout l'effet. Les incorrections, les négligences diſparoiſſent alors, & l'on apperçoit le grand peintre qui vivifie un caractere & lui imprime une marche qui ne ſe dément point. Il y a dans cet auteur mille traits de ſituation (car il n'abandonne jamais ſa ſcene pour poétiſer) qui réuniſſent la beauté théâtrale & la vérité hiſtorique. C'eſt bien dommage qu'il n'ait pas aſſez ſoigné ſon ſtyle; mais ſes plans n'en ſont pas moins admirables. Plus l'auditoire ſera bien composé, plus ſes tragédies enleveront d'applaudiſſemens; & j'ai entendu pluſieurs fois des cris d'admiration échapper à pluſieurs gens de lettres, comme ſi ces mêmes traits leur étoient nouveaux.

On juge trop des pieces de théâtre dans la ſolitude du cabinet: on prend alors le microscope en main, & l'on groſſit tout à ſon aiſe les taches & les fautes du Poëte. C'eſt un plaiſir délicieux pour bien des hommes de rabaiſſer par un raiſonnement inſidieux les applaudiſſemens que telle piece a reçu au théâtre; on décompoſe une renommée, & l'on croit pouvoir l'anéantir. Mais il faut avouer (quoi qu'on exige aujourd'hui,) que le Drame eſt fait pour la repréſentation, & non pour la lecture. Lorsqu'il a réuſſi devant le public aſſem-

blé, le poëté a rempli ſa tâche. Le drame eſt comparable à ces grandes compoſitions Italiennes, qui ne peuvent avoir le fini de l'Ecole Flamande, parce qu'il faut de grands traits, plutôt qu'une maniere exacte & ſcrupuleuſe. Une ſymphonie ne demande-t-elle pas un orcheſtre? C'eſt quand tous les inſtruments partent à la fois, qu'on eſt frappé de l'aſſemblage des ſons, & qu'on entend reſonner la baſſe fondamentale. Ainſi tel poëte peut fort bien ne pas charmer à la lecture, & aidé des acteurs produire un très grand effet ſur la ſcene; il ſera ſans doute inférieur à celui qui réunira les applaudiſſemens du public & les ſuffrages du cabinet, mais il ſera exempt de blâme, parce qu'il peut dire: *mon drame eſt fait pour la perſpective du théâtre, je ne l'ai compoſé que ſous ce point de vue;* & le critique avec ſa mauvaiſe humeur n'aura rien à répondre de ſolide.

CHAPITRE XXVI.

Si le Drame admet ou rejette la Proſe.

IL me reſte à examiner une autre queſtion, moins délicate que les précédentes, mais qui ſans doute excitera beaucoup plus de rumeur à proportion de ſa frivolité. En France on ne touche pas impunément à la muſique ou

à la poëfie. Comme il eft facile de déraifonner fur ces matieres, on en ufe amplement. On ne renoncera pas à ce beau droit, trop précieux à la nation, & ce chapitre de nos folies ne fera pas le moins réjouiffant pour la poftérité, fi toutefois elle daigne un jour s'occuper de ces bagatelles, qui caufent tant de bruit parmi nous, à mefure que les objets en font plus indifférens.

Je foutiens que le Drame doit être écrit en profe, de préférence aux vers. Je ne ferai que l'écho de La Motte (*a*): je n'aurai point fon efprit ni fon ftyle, mais je ne m'en fens pas moins le courage d'adopter ce qui a été dit avant moi, comme étant plus conforme à la nature & à la vérité, malgré les décifions contraires de tous les littérateurs préfens & futurs, quel que foit leur nombre & leur autorité.

Pourquoi voudroit-on exiger d'un poëte dra-

(*a*) La Motte devoit fe contenter de produire fes idées en philofophe, & il a eu tort de vouloir les prouver en poëte. Lorsqu'il a voulu retourner les vers de Racine, il a fait une faute de goût impardonnable dans un homme qui avoit tant d'efprit. Comment n'a-t-il pas fenti, que pour lutter avec fon original il falloit enfanter d'autres expreffions, une harmonie toute différente, & modifier même les idées du poëte? En ne s'attachant qu'au ftyle, il a dû échouer néceffairement. Ce qui fait voir au refte la diftance prefque infinie qui fe trouve entre le raifonnement & la pratique.

matique qu'il écrivît en vers ? Ne lui suffit-il pas d'être précis, élégant & harmonieux? Demandez des vers à un poëte épique, c'est le poëte qui parle, qui embouche la trompette; mais dans le drame c'est le personnage seul qui doit paroître, & non l'auteur.

La poësie (c'est-à-dire un langage rempli d'images & de sentimens) réside-t-elle dans le nombre des syllabes, le repos des hémistiches & la rime? (a) Le contraire a été prouvé. Notre mêtre Alexandrin est lourd, pesant, & l'éternelle monotonie qu'il enfante, se fait sentir jusques dans Racine & Voltaire. Notre poësie n'a certainement pas la grace, l'aisance, la fierté libre & mouvante de la poësie ancienne. Notre vers, rebelle à saisir, a des entraves perpétuelles. Sur le théâtre la prose paroît devoir faire plus d'impression & mieux concourir au but proposé. La prose a plus de souplesse, de simplicité, de grace, d'ingénuïté; est généralement plus lue, & peut devenir aussi

(a) On a inventé toutes sortes de rimes bizarres : on a vu regner autrefois avec splendeur la rime *annexée*, *batelée*, *brisée*, *couronnée*, *emperiere*, *enchaînée*, *équivoque*, *fraternisée*, *kirielle*, *retrograde*, *senée*, &c. Tous ces poëtes à rimes *riches*, *redoublées*, *suffisantes*, *croisées*, *mêlées*, *plattes*, *unisonnes*, ne purent jamais faire rimer le bon sens comme les mots. La rime étoit donc dans son origine un jeu puéril. Ce jeu est devenu sérieux, parce que des hommes de génie s'y sont astreints.

noble & auſſi véhémente que les plus beaux vers. On ſait qu'elle n'eſt pas moins difficile à compoſer (*a*).

Si donc un auteur dramatique doit plutôt s'étudier à être vrai, que de s'amuſer à charmer l'oreille du retour des mêmes ſons, ce n'eſt point la rime qu'il doit chercher, c'eſt l'expreſſion préciſe & rigoureuſe. S'il écrit avec force, avec vérité, avec chaleur, il ſera poëte, quoiqu'écrivant en proſe; qu'il manque à l'hémiſtiche, mais qu'il parle au cœur.

Cette rime ſi vantée (qui n'eſt elle-même qu'un acceſſoire de la verſification & qui n'entrera jamais dans l'eſſence de la poéſie) eſt inconnue à nos voiſins (*b*). Nous ſeuls en ſom-

---

(*a*) Que de grands poëtes ont fait de la proſe médiocre, & quelquefois mauvaiſe, témoins Corneille, la Fontaine, Boileau, Rouſſeau, Crebillon, Piron, Greſſet, & Racine même, ſi vous exceptez ſon diſcours à l'Académie. M. de Voltaire eſt le ſeul poëte dont la proſe égale les vers.

(*b*) L'Angleterre & l'Italie ont ſecoué ce joug inutile; & nous, dont la rime commande à la penſée & au ſtyle, dans une langue pareſſeuſe, déja ſi difficile à manier, nous chériſſons des chaînes qui retardent encore notre marche. La rime & l'architecture gothique ont pour peres les mêmes Barbares, ennemis de la nature ſimple & délicate; ils lui préférerent des ornemens lourds & ſuperflus, purs ouvrages d'un caprice chimérique. C'étoit ainſi que les cuiſiniers du 7me. ſiecle croyoient que pour exciter l'appétit il falloit que les mets fuſſent colorés: les alimens

mes les adorateurs forcenés, nous convenons que nous devons y tenir, parce que nous n'avons pas d'autre moyen de diſtinguer la poëſie de la proſe. C'eſt avouer ingénuement que notre poëſie n'a pas un caractere diſtinctif, & cela eſt très vrai: c'eſt-à-dire, en d'autres termes, qu'il vaudroit mieux perfectionner la proſe, lui donner du nombre, de l'harmonie, de la force, créer un rithme riche & varié, plutôt que d'enchaîner en douze ſyllabes les mots d'une langue qui ſe refuſe à l'inverſion, à la hardieſſe des tours, à la liberté audacieuſe de l'écrivain.

Que de penſées vraies & juſtes, ſacrifiées à la tyrannie de la rime, qui par ſon deſpotiſme ramene conſtamment certains mots, qui devroient être à jamais exclus & qui reviennent ſans ceſſe. Quel déluge de plattes tragédies, qui ont un air de prétention, parce qu'elles portent ce nom impoſant & qu'elles ſont en vers! On ſent, en les liſant, que la verſification n'eſt qu'un art purement mécanique, & qu'on peut faire quatre mille hémiſtiches & deux mille rimes ſonores, ſans être éloquent, peintre ou poëte, un ſeul inſtant (*a*).

étoient altérés, & le goût des viandes diſparoiſſoit ſous la manœuvre d'un art bizarre & toutefois reſpecté.

(*a*) Il n'eſt pas difficile de trouver un verſificateur exact, pur, élégant, châtié, harmonieux; j'en connois cinq ou ſix. Mais le Poëte! le Poëte! *Quid aures meas*

Ecoutez un excellent acteur, il met tout son art (par l'impulsion seule de la nature) à faire disparoître le grelot de cette rime qui fatigueroit bientôt l'auditeur : il deviendroit ridicule pour peu qu'il appuyât sur ce qui a coûté tant de peine à l'écrivain ; & celui qui dédaignant d'assujettir tous ses pas à des regles capricieuses, feroit couler des larmes & remueroit tous les cœurs par la seule force du sentiment & de l'expression, ne seroit-il pas en droit de dire à ses rivaux : *Je fais autant que vous, avec moins de travail & moins d'effort. J'imite la nature, & vous parlez tous, l'art gravé sur le front* (*a*) ?

Il faut, dit Gravina, *il faut quelquefois im-*

---

scalpis ? quid oblectes ? aliud agitur : urendus, secondus, abstinendus sum. Ad hæc adhibitus es. Tantum negotii habes quantum in pestilentiâ medicus. Circà verba occupatus es. SENEC. Epist. 75.

(*a*) Rousseau, dans son Héloïse, est poëte, comme Voltaire. Buffon a autant de majesté dans sa prose, que Corneille dans ses vers. Le style de la Bruyere a la précision que rencontroit quelquefois Boileau. Fenelon vaut Racine. Pascal a un nerf qu'on chercheroit envain chez plusieurs poëtes : & quand on a voulu mettre en vers la fameuse traduction des *Nuits d'Young*, où regne un style plein, nombreux, & d'une énergie qui a donné presque à la langue une physionomie nouvelle, le vers avec ses entraves a été impuissant à rendre cette prose hardie. Voilà des exemples, s'il en faut.

primer finement au discours un caractere de négligence, de crainte que l'esprit ne cesse d'ajouter foi à la fiction, par la trop grande apparence du travail; ce qui est un indice que la chose a été méditée, & ce qui dénote une parure trop recherchée, qui fait tort aux manieres aisées & libres qui caractérisent le naturel.

Cette contrainte gênante a dû éteindre plus d'une fois l'enthousiasme du génie; il a dû nécessairement se ralentir en courant après une beauté factice (*a*). De beaux vers, en produisant un autre enchantement, détruisent l'enchantement réel (*b*). Des héros qui accou-

---

(*a*) Despréaux a dit à la Motte, à ce que rapporte celui-ci, *qu'il avoit été vingt ans à corriger une fausse rime.* En vérité cela fait pitié.

(*b*) Lorsque Monime, apostrophant l'écharpe dont elle veut s'étrangler, dit ces beaux vers:

„ Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
„ Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
„ Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
„ Au moins en terminant ma vie & mon supplice,
„ Ne pouvois-tu me rendre un funeste service!
„ A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir,
„ D'autres armes sans toi sauront me secourir.
„ Et périsse le jour, & la main meurtriere,
„ Qui jadis sur mon front t'attacha la premiere!"

Je veux être pendu moi-même si je n'admire pas alors le poëte, & si je ne laisse pas là l'infortunée Princesse,

plent des rimes! Ce langage ſingulier ſeroit la choſe la plus inconcevable, ſi tous les autres arts ne préſentoient un goût bizarre, que l'habitude & l'imitation fortifient & rendent reſpectable (*a*).

Ce n'eſt donc pas *le langage des Dieux*, mais le langage des hommes qu'il faut produire ſur le théâtre; puiſque ce ſont des hommes qui parlent, il faut revêtir le drame de la diction qui lui convient.

Les Grecs & les Romains (dit le Pere Brumoi, dont le tact étoit ſi délicat) avoient remarqué que le vers Alexandrin & le vers uſité dans les odes, étoient trop pompeux pour convenir à la douleur qui gémit, & à des malheureux qui converſent. Ils avoient imaginé le vers Jambe (*b*), qui par ſa proſodie facile & cou-

---

diſtrait que je ſuis, par l'admiration de ces beaux vers qui m'empêchent de m'intéreſſer à la douleur de Monime. Et le récit de Theramene, & pluſieurs morceaux du rôle de Phedre, me font trop entendre la lyre divine, & les larmes du cœur ſe ſechent, parce que la ſuprême harmonie vient me dire: *C'eſt Racine qui parle.*

(*a*) On admire un poëte qui a vaincu ces difficultés, comme dans le premier ſiecle de ſa fondation on admira à Rome le bateleur Athanatus, qui portant une cuiraſſe de plomb, peſant 500 livres, & des brodequins à peu près de même poids, s'étoit étudié à marcher avec une ſorte d'aiſance. On pourroit laiſſer ſubſiſter ces amuſemens dans le madrigal, l'églogue, l'idylle & autres petits ouvrages.

(*b*) On eſt fondé à croire que les anciens parloient en

lante approchoit de la profe, & imprimoit un caractere de vérité au dialogue, qui en devenoit plus naturel & plus libre. Ils reprenoient la mefure qui caractérifoit l'élévation & la pompe dans les chœurs, parce qu'alors le poëte devoit favorifer le mouvement & le chant, marier la danfe & la mufique, & qu'il ne s'agiffoit plus de converfation entre de véritables acteurs.

Dacier lui-même (ce qui eft étonnant) a obfervé que notre tragédie eft malheureufe de n'avoir qu'une forte de vers, qui fert en même tems à l'épopée, à l'élégie, à l'idylle, à la fatyre, à la comédie. On a beau en rendre le tour plus ou moins fimple, & plus ou moins majeftueux, outre que cette foupleffe à changer de ton étoit plus facile au vers hexametre des Latins & des Grecs, dont les cadences font

---

vers fur la fcene, parce que l'acteur, armé d'une efpece de porte-voix, & obligé de fe faire entendre fort loin, s'étayoit de la cadence du vers, qui facilitoit ce ton élevé & faifoit deviner ce qu'on auroit perdu fans fon fecours. Mais nous faudra-t-il reffufciter auffi les inftrumens qui foutenoient la voix, & verrons-nous un acteur caché déclamer hautement, tandis que l'autre fera des geftes? Ce qui paroît inconcevable, & ce qui n'eft pas moins atteflé pas toutes fortes de témoignages. Parmi nous on entend la voix du poëte, qui fe mêle à celle du comédien, & peut-être qu'un jour on ne comprendra pas davantage cette diffonance.

ſuſceptibles d'une extrême variété; notre vers ne ſuffit pas à diverſifier des poëmes d'un goût ſi diſſemblable: du moins il ne nous dédommage pas de tant d'eſpeces de verſifications que les langues anciennes ont par deſſus la nôtre.

Et ſi cela eſt vrai pour des tragédies, où il s'agit de grands intérêts, où la nobleſſe des perſonnages ſemble excuſer le faſte de la diction, combien cette vérité recevra-t-elle un nouveau degré d'évidence, lorſqu'il s'agira du drame, où il faut ſuivre la nature pas à pas, où elle ſeule doit dicter l'expreſſion, parce que les caracteres qu'on y repréſente étant pris dans la ſociété civile, la rime & la meſure deviennent des objets, ſinon ridicules, du moins inutiles (*a*).

(*a*) Et pour la récitation naturelle, combien la proſe eſt préférable! Nous avons une reſſource tout à la fois facile & gracieuſe, c'eſt de lui donner plus de force & plus d'harmonie, c'eſt de créer une proſodie nombreuſe, qui remplace le vers & débarraſſe l'oreille de la chûte réglée des mêmes hémiſtiches. Le ſtyle de nos tragédies eſt trop compaſſé, comme notre muſique eſt trop ſçavante. Qu'on nous rende l'expreſſion ſimple, animée, ainſi que la muſique de la nature, & que l'on banniſſe les termes empoulés, & les modulations artificielles, je parie pour un double concours d'auditeurs.

Tant de gens font des vers durs, forcés, contraints, louches, inintelligibles, que le public ſouhaiteroit que le plus grand nombre fît de la proſe, même médiocre; elle ſeroit à coup ſûr moins fatigante, moins déſagréable.

J'ai remarqué que dans la tragédie les vers excellens & que l'on retient sont absolument prosaïques, qu'ils ne faisoient un grand effet qu'autant que la pensée étoit rendue d'une maniere naturelle.

Cléopatre dit à Ptolomée, son frere, lui parlant de César qui arrive:

„ Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le sien."

Quoi de plus noble, de plus fier, de plus élevé & de plus simple, que l'expression? Est-ce la rime, est-ce la mesure, est-ce le repos qui rend ce vers admirable? Qu'on y prenne garde, tous les beaux vers qui frappent dans les situations intéressantes, sont prosaïques comme celui-là. Les vers épiques déplaisent; ceux-ci plaîront toujours:

„ On ne peut desirer ce qu'on ne connoît pas...
„ S'il étoit né chrétien, que seroit-il de plus...
„ Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...
„ Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien...
„ Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?..
„ Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?...

On reproche souvent à des vers d'être prosaïques, il faudroit leur reprocher d'être froids & inanimés. Je suis très fondé à croire que beaucoup de vers sont très mauvais, parce qu'il n'y a point du tout de prose.

D'où

D'où vient donc cette ridicule manie (*a*) de cadencer & de rimer des expreſſions qui n'ont beſoin que de nobleſſe & de préciſion ? de chérir une penſée commune, dès qu'elle eſt habillée en vers ? (*b*) De l'habitude qui ſoumet tous les eſprits, & du deſpotiſme littéraire, qui (comme tout autre) commande juſqu'à ce qu'on oſe le braver.

Débarraſſés de pareilles entraves, qui de leur propre aveu leur ont toujours peſé, nos poëtes auroient produit des chef-d'œuvres en plus grand nombre, & leur plume, plus libre, abandonnée au ſentiment, auroit tracé peut-être des beautés qui nous ſont inconnues: *mais on*

(*a*) La rime & la meſure conviennent parfaitement à de petits ouvrages ingénieux, où l'eſprit cherche un agrément particulier, & qui par leur briéveté, conforme au jeu des idées, s'oppoſe à l'ennui qu'amene invinciblement la longue lecture des vers, quelque beaux qu'ils puiſſent être. Qui a lu Henriade de ſuite ſans reſſentir un affaiſſement de cerveau cauſé par le retour périodique des mêmes ſons? Perſonne, que je ſache. On avance fort avant dans le Télémaque, ſans être tenté de fermer le livre.

(*b*) Notre nation, plus qu'aucune autre, abonde en bizarreries de toute eſpece. Ne fut-il pas un tems au barreau (& ce tems touche au nôtre) où pour être jugé ſouverainement éloquent, il falloit qu'un avocat citât des vers grecs, ramaſſât les traits les moins connus de l'antiquité, amoncelât les alluſions métaphyſiques, &, comme dit l'abbé d'Olivet, qu'il eût l'art de ne dire preſque rien de ſa cauſe.

eſt des ſiecles entiers, dit Fontenelle, *à revenir de ces ſortes de fantaiſies une fois établies parmi les hommes, même après que l'on en a reconnu le ridicule.*

CHAPITRE XXVII.

Des ſoi-diſant Critiques.

Je ſuis bien ſûr que ces idées ſeront combattues aigrement par ces critiques qui ſe baptiſent ſans pudeur du nom d'*hommes de goût par excellence*, & qui n'ont qu'un genre de critique étroit & rampant, comme l'horiſon de leur vue; mais je ſuis encore plus certain que ces mêmes idées ſeront bientôt adoptées par le plus grand nombre, parce que je puis dire l'avoir conſulté, & que ne donnant rien aux préjugés qui m'étoient les plus chers, j'ai ſuivi la nature, la vérité, & qu'avant tout je me ſuis fait le procès à moi-même.

Ce que j'ai dit ne détruira point le talent de ceux qui écrivent ſupérieurement en vers, & ne corrigera pas ceux qui riment froidement, durement & opiniâtrement. Chacun ſuivra ſon goût, & je ſuivrai le mien: permis à tout le monde de faire une tragédie en vers, ou un drame en proſe. Celui qui fera verſer le plus de larmes, qui, les larmes eſſuyées, ſe fera lire

encore, obtiendra la palme, malgré toute opposition contraire.

La République des Lettres est moins libre que jamais; les Académies (*a*) & les Journalistes en sont les véritables fléaux. Chacun veut tyranniser son voisin, & le soumettre à son code littéraire. C'est-là le plus grand obstacle que je connoisse aux progrès de l'art.

Le génie poétique étoit plus hardi dans l'enfance des sociétés, & se déployoit avec plus de force & d'aisance. Tous ces arts rafinés, toutes ces regles minutieuses ont éteint son feu & ralenti son essor. Qu'on lui rende sa liberté primitive, il reprendra son énergie, il étonnera de nouveau la patrie, il rallumera sur son front les rayons de sa gloire éclipsée. Le génie est de tous les pays & de tous les tems.

Un goût factice & faux veut remplacer le goût simple & naturel. Chacun dit: imitez mon allure, & n'en prenez point une autre, si vous voulez avoir bonne grace dans votre démarche & dans votre maintien : on diroit de maîtres à danser, qui prescrivent des pas; mais la jeu-

---

(*a*) Les Académies Littéraires sont bonnes pour tirer une nation de l'ignorance, & la conduire à la médiocrité; mais aussi après ce tems elles étouffent le génie, parce que M. l'Académicien se croyant un personnage, veut régenter tous ceux qui en savent un peu plus que lui. Le génie a toujours précédé les écoles, ou les a dédaignées.

ne fille ſvelte & légere, parée de ſa jeuneſſe, de ſa vivacité & de ſes graces, rit du pédagogue, &, quoique moins ſavante, en ſait plus que lui.

Les folliculaires, (*a*) vermine rongeante & indeſtructible, ſurviennent & obſcurciſſent les choſes les plus claires; quand ils ont cité quelques grands noms, ils ont tout dit, car ils

---

(*a*) Ils prennent le titre de *critiques*, comme des rimailleurs prennent celui de *poëtes*; mais quel mérite y a-t-il à dire qu'une tache noire eſt noire, à imprimer ce que tout le monde ſait & répete? Que ſignifie un extrait? Quel poids a un jugement précipité & prononcé ſouvent au hazard? Dans les ouvrages de goût chacun ſe pique d'un tact fin, délicat. Une nuée de juges donnent leurs réflexions communes & chagrines pour des appercevances fines & nouvelles. C'eſt une routine où le plus miſérable écrivain trouve ſon ſalut & ſon refuge. Lorſqu'on s'eſt bien jugé ſoi-même incapable de rien produire, on ſe met à juger les productions d'autrui; on commence par une lourde épigramme: on veut ſoutenir cette premiere ſottiſe, on en fait une ſeconde; on accumule les bevues. Le public ſiffle. Le critique devient furieux & vomit les injures les plus groſſieres. Il ne tarde pas à en venir aux calomnies, qui lui paroiſſent d'excellentes armes. Comme il eſt deſhonoré, il ſe condamne à vivre des mêmes ordures. C'eſt ainſi qu'une premiere injuſtice l'a conduit à en commettre pluſieurs. Enfin il finit par dire, avec une bêtiſe impie, (& croyant bien plaiſanter d'ailleurs) *Dieu & moi nous ſommes fort joliment arrangés dans la même brochure*... Que ce déplorable métier donne un déplorable eſprit!

n'ont point d'autre point d'appui, & ne marchent qu'étayés par l'autorité d'un mort.

Celui-ci, dont la tête grifonne & qui fe gendarme contre un genre nouveau, uniquement parce qu'il n'en a pas entendu parler dans fa jeuneffe, & que dans une feuille écrite depuis vingt ans, & oubliée le lendemain, il a combattu d'avance ce qu'il ne foupçonnoit pas. Celui-là annonce lamentablement une prochaine décadence, (a) & prend fa mauvaife hu-

(a) Les gens qui fe plaignent de la décadence des Lettres, font de bien mauvaife foi, ou de grands ignorans. Jamais il n'y a eu au monde une époque plus brillante dans les Lettres que depuis vingt-cinq ans. N'eft-ce pas depuis vingt-cinq ans feulement que nous avons eu l'*Efprit des Loix*, l'*Hiftoire Naturelle*, le *Dictionnaire Encyclopédique* & fa *Préface*, l'*Effai fur l'Hiftoire Générale*, les morceaux de profe de Voltaire les plus ingénieux, les plus enjoués, les plus piquans, le livre de *l'Efprit* d'Helvetius, l'*Héloïfe* de Rouffeau, fon *Emile* & fa *Lettre à Chriftophe de Beaumont*, les *Mêlanges* de M. Dalembert, les *Ouvrages* de MM. Diderot, Marmontel, Thomas, Saint Servant, Linguet, Mably, Anquetill, l'Abbé Raynal, &c? Et combien d'ouvrages imprimés chez l'étranger, parce qu'on ne peut plus imprimer de bons livres en France; tels que les *Recherches Savantes fur les Américains*, le livre *de la Nature*, la *Félicité publique*, de la *Conftitution d'Angleterre*, l'*Hiftoire du Commerces des deux Indes*, & plufieurs autres qui m'échappent. Je connois plus de vingt ouvrages récemment imprimés, bien faits, bien raifonnés, bien écrits, remplis de lumieres & de vues faines. La poéfie n'eft pas même

meur & ſon inſenſibilité pour une conviction parfaite. Un troiſieme eſt las de littérature, parce qu'il n'en a fait toute ſa vie qu'un métier ſervile, & ſa plume, lui devient auſſi peſante que la rame l'eſt au bras d'un galérien. Tel autre que preſſe un dîner, expédie un extrait comme un juge affamé expédie une ſentence: l'arrêt porté contre le grand homme reſſemble à celui qui fit périr Socrate. Celui-ci ne veut que des eſclaves, en voulant faire des imitateurs, parce qu'uniquement occupé de ce qui s'eſt fait juſqu'à lui, il n'a jamais porté ſon regard ſur ce qu'il étoit poſſible de faire. Le

---

tombée, nous avons eu des poëmes que tout le monde a lu. Si le théâtre eſt la partie la plus foible, c'eſt qu'il eſt hériſſé d'entraves gênantes. Il n'y a jamais eu dans aucun ſiecle d'exploſion plus rapide, de veines plus riches, plus variées en tout genre. Il ne faut que lire pour s'en convaincre. Les eſprits froids, bornés & chagrins ſe plaindront encore, mais je leur répondrai, après y avoir bien réfléchi, qu'excepté les grands Poëtes du Siecle de Louis XIV, qui ſe bornent à cinq, & les Ecrivains, en proſe, qui ſe bornent à trois au plus, je jetterois le reſte au feu pour un ſeul ouvrage philoſophique du Siecle de Louis XV. Et c'eſt dans un tems où les bons Ecrivains, animés de l'amour du bien public, jettent de toute part la lumiere, que les Freron, les Paliſſot, les Clement, les Abbé Sabathier, qui n'ont rien fait, & qui ne feront jamais rien, parlent d'une décadence qu'ils ſuppoſent ſans doute d'après leurs protégés.

dernier de tous, enfin, eſt un égoïſte, dont la préſomption fait preſque toute la richeſſe, qui ſe croit envié & qui n'eſt qu'envieux, qui ſe loue indirectement en déchirant les autres, qui parle des arrêts qu'il hazarde comme des arrêts de la cour d'Apollon, qui prétend que la poſtérité répétera ſa voix, & qui eſt tellement identifié au ridicule, par un amour-propre enraciné dont il ne guérira pas, qu'il ne ſe reconnoîtra point dans ce portrait, quoiqu'aſſez reſſemblant. Il eſt vrai que tous ces beaux jugemens ſont conſignés dans des greffes, où la multitude de ſottiſes empêche qu'aucune d'elles ne ſoit diſtinguée par le trait qui la caractériſe. On laiſſe-là dormir les erreurs & les inepties, parce qu'elles ſont dans le vaſe fait pour les contenir. D'ailleurs c'eſt trop en parler, elles tendent tous les mois, par un poids invincible, à deſcendre à jamais dans le large gouffre de l'oubli (*a*).

(*a*) On pourroit dire à un homme de cette eſpece, que fais-tu, mon ami? Tu lis & tu juges, mais chacun en fait autant que toi. Quoique tu écrives comme un ſot, tu n'écrirois même pas ſi l'on n'eût écrit avant toi. Mais puiſque tu veux à toute force écrire ton jugement, il faut que tu t'en acquittes avec diſtinction, il faut que tu aies un coup d'œil plus fin, plus pénétrant, que la foule des autres juges; il faut que tu me faſſes appercevoir ce que perſonne n'a vu. Mais ſi dans tes cent volumes, ne me donnant pas une idée neuve, tu outrages des Ecrivains lus

La critique n'eſt point l'apprentiſſage d'un jeune homme, qui fier de quelques idées ſuperficielles ſe preſſe de décider avant que d'être inſtruit. Ces jeunes imprudens ont une confiance égale à leur témérité, ou plutôt ils veulent ſe faire lire à quelque prix que ce ſoit. Ils ſe croient auteurs, & prennent l'accueil qu'ils ont reçu de la malice publique comme une preuve de talent; ils s'enfoncent dans ce déplorable métier & deviennent méchans à raiſon de leur impuiſſance. Une premiere injuſtice invite toujours à une ſeconde; (*a*) ils finiſſent par vomir des bêtiſes, des injures, des calomnies, & par ſe croire redoutables, lorſqu'ils ne ſont que mépriſés.

Le vrai critique n'exiſte point en France. Il

& admirés de la nation, tu es le plus mépriſable des êtres, car tu ne fais rien, & couché ſtupidement ſur le bord de la carriere, tu lances des cailloux à la tête de ceux qui courent. *Oh!* répondra le folliculaire, *je ſuis le commiſſaire du Public, & avoué par lui pour faire mon rapport.* Fais-le donc, inſigne pédant, mais ne dis pas ce que tout le public ſait avant toi. Tu n'as d'autre reſſemblance avec les commiſſaires de police que de faire de longs procès verbaux ſur des cadavres; & quand il arrive un bon livre vivant, tel que l'*Eſprit des Loix*, l'*Emile*, l'*Hiſtoire Naturelle*, &c. tu ne ſçais rien dire, ou tu n'écris que des ſottiſes. Tais-toi donc, miſérable!

(*a*) On fait mille mauvais raiſonnemens, a dit quelqu'un. Pourquoi? Parce qu'on a fait d'abord une mauvaiſe action.

ne ſe contenteroit pas de ſavoir moucher la lampe ; il ſauroit auſſi y verſer de l'huile : il embraſſeroit un ouvrage ſous un point de vue général, il ne ſeroit ni chagrin ni envieux, ni dédaigneux ; (*a*) triſte ſentiment qui ferme l'ame à toute eſpece de connoiſſances.

Le vrai critique ſeroit né bon, poſſéderoit un caractere excellent, & tempéreroit ainſi ce que la cenſure a d'amertume. Il ne prendroit pas un air de ſupériorité ; car ſi l'envie de rabaiſſer & de nuire échappe ou perce, on apperçoit l'homme & il perd toute confiance : il n'eſt plus qu'un ſatyrique qui ſe venge ou qui attaque, & l'homme le plus ingénieux ne conſerve alors que les traits de détracteur odieux, ou ceux d'un cenſeur vétillard. Enfin le vrai critique

---

(*a*) Un perſonnage à peindre ſeroit le dédaigneux : il affecte le ton d'homme d'eſprit, & il n'eſt le plus ſouvent qu'un automate ; il paroît vouloir juger les arts, & n'en ſent aucun : plein d'un orgueil froid, plus injurieux qu'un orgueil exalté, il rabaiſſe tout ſans fiel & ſans envie. Il n'a point d'étoffe pour être jaloux. C'eſt un mépris habituel & inné, qui tient à ſon propre néant, & dont il accable tous ceux qui ſe préſentent. En quittant Rameau, Bouchardon, Monteſquieu, il auroit demandé quel homme eſt-ce ? Une nuance de plus il ſeroit un ſot ; mais il remue les levres, il a retenu quelques expreſſions, il s'eſt vu applaudir par l'ignorance, toujours prompte à déprécier, il eſt riche, enfin. On le regarde comme un homme difficile, & quelques femmes lui donnent le nom de connoiſſeur.

feroit voir le respect qu'il a pour soi-même, à la maniere dont il respecteroit les autres; il appuyeroit sur les beaux endroits, car le mauvais n'a pas besoin d'être connu; il *iroit à la chasse des idées*, comme dit *Helvetius:* doué d'un penchant généreux à relever ce qui est bon, il en enrichiroit ses observations; & où est le livre où il ne se trouve pas quelque chose, dont celui qui sait penser fait son profit? Les mauvais livres instruisent comme les bons; ils marquent les écueils: il vaudroit mieux montrer les causes du naufrage, que d'insulter au pavillon du vaisseau submergé.

Je ne parle point ici de ses connoissances, qui doivent être très vastes: cela formeroit un chapitre à part. Je ne parle point encore de ce tact exquis, qui identifieroit son ame avec celle de l'auteur, qui descendroit pour ainsi dire dans l'abîme de sa pensée, qui devineroit ce qu'il n'a pas voulu, ce qu'il n'a point pu, ou ce qu'il n'a pas su exprimer. Je parle ici seulement de sa douceur, de sa modération, de son honnêteté, (*a*) afin qu'il ne soit pas

(*a*) Je crois que je ne serai démenti par aucun homme de lettres, lorsque je proposerai pour modele d'une critique sage, ingénieuse, fine, éclairée & précise, la *Gazette Littéraire de l'Europe*; il y regne un ton d'honnêteté & de modération, une impartialité rare, qui donne le plus grand poids aux jugemens qu'elle contient. Aussi le public éclairé a-t-il donné son suffrage à ce journal,

emporté par ſes propres idées, & qu'il ne ſe laiſſe point aller à l'épigramme impérieuſe, ſi voiſine de l'envie.

La République des Lettres auroit grand beſoin d'un pareil homme, mais il n'y a qu'un ſage qui ſoit digne de prononcer ſouverainement ſur les ouvrages de ſes compatriotes. Plus il eſt près d'eux, plus il a beſoin d'être ſupérieur aux atteintes imperceptibles de l'amour-propre. Le ſage ſauroit qu'il n'eſt permis de bleſſer que pour guérir, & que noter des fautes n'eſt point les faire diſparoître.

Le critique qui de nos jours s'intitule ainſi, eſt un être fort plaiſant, & qui ſeroit bien digne aſſurément des crayons d'un Moliere (*a*).

---

comme au meilleur de tous, ſans contredit. L'auteur n'eſt point dans la claſſe des Journaliſtes vulgaires, il fait produire de ſon fonds des ouvrages intéreſſans. Cette ſupériorité naturelle ſe fait ſentir à la maniere dont il analyſe les ouvrages.

(*a*) Il en eſt de la critique comme de la médécine; la médécine eſt bonne, mais le médecin eſt ſouvent mauvais: de même la critique eſt utile, mais le critique eſt ſouvent ignorant, opiniâtre, jaloux, partial, détracteur par métier; il ne ſait que blâmer ou louer en détail, il peſe ſur des fautes minutieuſes, en exalte des traits iſolés; il s'attache à l'acceſſoire, jamais à la grandeur ou à la nouveauté du deſſein. Qu'elle vienne donc, (pour parodier Jean Jacques) qu'elle vienne cette critique, mais ſans le critique. J'ai beaucoup lu, je ſuis encore à trouver un

Comme il se croit le talent d'apprécier, il se juge intérieurement partagé, comme l'auteur, des dons du génie: il est aussi fier de juger que l'autre l'est de produire; il s'estime tout aussi digne de l'admiration publique pour savoir assigner la place d'un Ecrivain, que celui-ci pour l'avoir méritée : peut-être se croit-il dans quelques instans le maître de l'auteur dont il a relevé les défauts. Cet orgueil si risible n'en est pas moins commun. On se souvient de ce pédant qui rougissoit toutes les fois qu'on louoit en sa présence Virgile, Horace ou Cicéron ; comme il expliquoit en chaire ces trois auteurs, il s'attribuoit modestement les éloges qu'on leur donnoit. Il en est de même de nos critiques ; ils croient bonnement placer leurs noms à côté de ceux des grands hommes qu'ils louent ou qu'ils déprécient (*a*).

---

livre absolument mauvais. On se plaint de la multiplicité des livres. Selon moi on n'en a pas encore fait assez. A la douzieme page un livre est jugé. S'il a manqué son but, il éclaire quelquefois, comme ces vaisseaux brisés en mer avertissent ceux qui passent d'éviter l'écueil. Nous avons eu de grands Ecrivains, & je le répete, pas encore un vrai Critique. Presque tous ces malheureux Journalistes, condamnés à écrire périodiquement, n'écrivent que des mots, & comment écriroient-ils des choses?

(*a*) Ils ressemblent tous, plus ou moins, à ce bedaud qui voyant sous le porche plusieurs paroissiens s'entretenir avec chaleur d'un sermon éloquent qu'on venoit de

Heureux qui peut oublier ces cigales importunes! Heureux le ſage qui n'oubliant point ſes principes, ne revient point ſur ſes pas pour ſe donner le ſoin de les écraſer ! Il faut, (dit un homme d'eſprit) il faut laiſſer au tems le ſoin de planter notre opinion dans la tête de celui qui ne la combat que par entêtement. Ne lui enviez pas l'honneur de ſe perſuader qu'il s'eſt converti de lui-même. On ne veut devoir la vérité à perſonne. On n'abandonne ſouvent une opinion fauſſe que longtems après qu'on vous en a démontré la fauſſeté.

CHAPITRE XXVIII.

A un jeune Poëte.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple.
VOLT.

TOI, qui te ſens une étincelle de génie, qu'as-tu beſoin de t'environner de Poétiques & de daigner les conſulter tour à tour? Il me ſemble voir un général qui, impatient de voler à la victoire, ſeroit retenu par les conſeils timides de chefs ſubalternes dont les per-

---

leur prêcher, vint ſe jetter au milieu du grouppe, en s'écriant avec une vanité importante; *vraiment, vraiment, Meſſieurs; c'eſt moi qui l'ai ſonné.*

pétuelles objections ne tendroient qu'à éteindre son courage. Obéis à ta fougue ; elle en fait plus que les regles. Que t'apprendront Aristote, Vida, Horace, Scaliger, Boileau? Des lieux communs, des vérités triviales; jamais le secret de la composition. Il est en toi, il est à toi, si tu sçais le développer. Rejette ces leçons froides, décousues, inanimées, où le pur bon sens parle, mais où jamais l'instinct poétique n'est mis en jeu. Ces faiseurs de préceptes auroient tout aussi bien donné des regles sur la peinture & sur la tactique, parlé des couleurs & des évolutions militaires, mais sans former aucun peintre, aucun général. On a remarqué que les impuissans ne cessent de faire des raisonnemens à perte de vue sur le mystere de la génération; l'homme bien constitué procrée son semblable & ne differte point (*a*).

Fuis donc tous ces littérateurs qui s'offrent pour guides & qui croient avec des mots pouvoir tracer la route du génie, qui particularisent ce qui doit être généralisé, qui isolent les vérités, & faute de les lier ensemble ne répandent sur l'art qu'un jour louche & douteux.

Tu me demanderas: à quel signe pourrai-je connoître que j'ai une parcelle de ce feu sacré, nécessaire pour produire? Au degré d'estime

---

(*a*) *Sese abunde similes putent si vitia magnorum consequantur.* SENEC.

que tu auras pour les grands génies qui t'auront précédé. Si ton cœur eſt agité à leur nom, ſi ton ame eſt émue au ſouvenir de leur gloire; ſi poſant-là le livre, tu ſens éclorre au dedans de toi les ſemences de tes productions futures, & que dominé par l'enthouſiaſme de ton art tu le préferes à tous les avantages de la fortune, tu es appellé : dis avec le Correge, *& moi auſſi je ſuis peintre.* Si, au contraire, tu es tiede; ſi la poéſie n'eſt pour toi qu'un délaſſement ou une jouiſſance paiſible; ſi tu te dis, ces grands hommes avec tout leur génie ont été malheureux, perſécutés: crois-moi, ſois plus fortuné qu'eux, ne te livres pas à l'art que tu eſtimes avoir fait leur malheur, choiſis un poſte où les grands mouvemens de l'ame ſoient moins néceſſaires: nos atteliers, nos manufactures t'attendent; il vaut cent fois mieux pour elles & pour toi être un artiſan ſagement occupé des premiers beſoins de la ſociété.

Tu voudras ſavoir enſuite ſi tu es né pour le genre dramatique: écoute, ſi dans la ſociété tu examines chaque caractere, ſi les nuances te frappent, ſi ne perdant pas de vue les reſſorts primitifs de leurs paſſions, tu obſerves parmi les hommes une différence étonnante, ſi tu ſais bien diſtinguer le vice du ridicule, (*a*) rire de

(*a*) Vous diſtinguerez un ſot auteur à la facilité avec laquelle il confond les nuances qui ſéparent le vice du ridicule.

l'un, être profondément indigné de l'autre; ſi ce qui eſt muet & inanimé pour le vulgaire te parle éloquemment: voilà des ſignes évidens de ta vocation. Quand tu ſauras lire dans les yeux de l'homme, tu en ſauras plus que la plupart des livres ne peuvent t'en apprendre.

Mais la poéſie dramatique eſt bien étendue, puiſqu'elle embraſſe tous les individus qui ſe meuvent ſur le théâtre de l'univers. Tu voudrois connoître à quel genre tu dois te livrer: à celui pour lequel tu te ſentiras un penchant invincible, que tu défendras, que tu admireras excluſivement. Si tu ne peux ſoutenir la moindre contradiction, ſi tous tes ſens s'enflamment à la vue des détracteurs, obéis à ton enthouſiaſme, il eſt le gage de tes ſuccès. Je te permets des tranſports pour Corneille, pour Moliere, pour Shakeſpear, pour Richardſon. Mais ſi par malheur tu idolâtrois Racine, (a) au point de le préférer à tout autre poëte; ſi ému des charmes & de la beauté de ſon ſtyle, tu t'ima-

(a) Racine, ſelon moi, eſt à Corneille ce que Regnard eſt à Moliere: le vol de Corneille eſt hardi & rapide, il eſt par-là même néceſſairement inégal. Corneille tombe, mais dans ſes chûtes il eſt encore plein & penſé. Racine eſt un admirable verſificateur, qui dans pluſieurs momens eſt poëte, & quelquefois grand poëte; il a fait les plus beaux vers de la langue; mais on peut dire de Corneille: ... *aquila non capit muſcas.*

t'imaginois qu'il eſt le premier poëte dramatique, lis-le, mais ne compoſe point. Il s'en faut de beaucoup que ce qui eſt parfait, ſoit toujours grand (*a*).

(*a*) Dire que Racine & Boileau ont perdu la poéſie en France, paroît un paradoxe inſoutenable: voici cependant les raiſons qui pourroient lui ôter l'air ridicule qu'il ſemble avoir au premier coup d'œil. Le ſtyle de ces deux écrivains ayant extrêmement plu à la nation, on a copié leur ſtyle, ce qu'on ne ſauroit nier. On a abandonné le ton original que chacun a reçu en propre de la nature, pour ſe modéler ſur leur rithme. On l'a étudié comme le ſeul convenable à notre langue. On n'a pas oſé lui ſoupçonner une autre proſodie. On a été juſqu'à bannir les expreſſions dont ils ne ſe ſont pas ſervis. Plus le tour employé ſe rapprochoit du leur, plus il étoit jugé heureux. On n'a plus voulu entendre qu'il pouvoit & qu'il devoit y avoir autant de ſtyles qu'il y a de ſortes d'eſprit. On n'a, pour ainſi dire, adopté qu'un ſeul & même coloris. Les imitateurs qui, comme les ſuperſtitieux, ſont toujours prêts à crier à l'héréſie, ont étouffé toute hardieſſe inuſitée; ils ne parloient que d'élégance, parce que ces auteurs ſont élégans. On a écrit ſous leurs yeux purement, mais d'une main timide, tremblante. On a manqué le nerf, l'énergie, la fierté, l'audace, parce que ces rois de la poéſie françoiſe ayant été ſages, on s'eſt cru ſage lorſqu'on n'étoit que froid & monotone. On a été conſéquemment juſqu'à demander *qu'eſt-ce que chaleur* ? à peu près comme certain préfet romain demandoit jadis *qu'eſt-ce que vérité* ? Pouvons-nous exceller en un art que toute l'antiquité appelloit d'*inſpiration*, ſi nous ne devenons autres que

Une fois échauffé, trace ton plan avec fierté. Ainſi le deſſinateur habile eſt libre dans ſon

---

nous ne ſommes, ſi nous n'oſons frapper une ſeule expreſſion d'après notre libre volonté? Boileau & Racine avoient leur maniere excellente, ſans doute, d'après leur eſprit & leur caractere fondus enſemble; mais demander un *faire* ſemblable au leur, c'eſt demander une *œuvre copie*, ou le miracle de leur réſurrection. C'eſt en ſe traînant ſur l'empreinte de leurs hémiſtiches que nous avons anéanti le vrai langage poétique. Il ne jaillit point de notre fonds, il eſt ſervilement emprunté d'autrui. L'étranger a toutes les peines du monde à diſtinguer notre poéſie de notre proſe. C'eſt que la premiere n'a pas un caractere proprement dit, ou du moins aſſez marqué pour être ſaiſi avec tranſport. Ce caractere n'a qu'un trait léger, parce qu'on n'a pas creuſé dans toute ſa profondeur une langue dont les rapports nouveaux auroient pu lui donner quelque choſe de plus vif & de plus pittoreſque. On a été ſcrupuleux à l'excès, & l'on s'eſt contenté de polir des ſurfaces. Nous avons donc eu des milliers de beaux vers, pris ſéparément, & pas encore un poëme à oppoſer aux anciens & même à nos voiſins. Cette admiration excluſive prodiguée à Racine & à Boileau, & l'écho éternel des Académies ne répétant que ces deux noms, a arrêté dans ſa naiſſance une langue poétique qui pouvoit s'élever plus haut, comme très ſuſceptible de plus grands développemens. La proſe n'a pas eſſuyé la même tyrannie. Auſſi voyez comme la plume de Rouſſeau & celle de Buffon a marché juſqu'où elle pouvoit s'étendre! La proſe s'eſt donc perfectionnée d'une maniere ſenſible; & Voltaire, avec tous ſes rares talens, n'a pas fait ce qu'on appelle *le vers* mieux que Ra-

esquiſſe; il ſonge à la chaleur, & néglige le reſte. Le grand Poëte appercevra ſon plan du premier coup d'œil, comme le grand Condé, en découvrant une plaine, appercevoit le point où devoit s'aſſeoir la victoire. N'allez pas conſulter des gens qui n'étant pas dans le même point de vue, auront néceſſairement le coup d'œil incertain. Les donneurs d'avis font faire plus de faux pas qu'ils n'en redreſſent. Vous allez conſulter cet homme de génie, il vous donne une idée; allez le revoir le lendemain, il l'aura toute décompoſée: il ſe joue de votre ame, parce qu'il ſonge plus à paroître fécond en moyens qu'à vous indiquer la vraie route. Et comment occuperoit-il la place que j'occupe? Le meilleur plan ſera toujours celui qui vous fera ſentir l'impatience de le féconder. Il eſt impoſſible d'adopter une penſée étrangere comme la ſienne propre. On ne peut ſe pas-

---

cine, (quoique d'ailleurs plus grand poëte) préciſément parce qu'il a voulu faire le vers comme lui. Sa proſe eſt plus originale, & lui appartient: auſſi qu'elle eſt gracieuſe & légere! elle a une ſoupleſſe qui fait ſentir qu'il n'y a-là aucune imitation. Ce qui paroît donc un paradoxe revoltant, pourroit recevoir quelque degré de vraiſemblance & devenir peut-être une vérité peu étrange pour l'homme qui ſuivroit la généalogie de nos vers, & qui dans leur reſſemblance trouveroit les traits modifiés de leurs ayeux. Qui ne voit en effet qu'ils ont tous (malgré les divers ſujets) un véritable air de famille.

ſionner vivement que pour ce qu'on a créé. Auſſi les ſujets d'imagination ſont-ils tous traités d'une maniere déteſtable ou ſublime.

Lorſque vous aûrez donné un fil raiſonné & ſuivi aux divers incidens, lorſque vous aurez apperçu la conduite générale de la piece, la liaiſon & à peu près l'étendue des ſcenes, alors ouvrez les canaux de votre ame, que le torrent de vos idées jailliſſe. Heureux l'auteur dont on peut dire, *pleno profluat pectore !* Ce n'eſt point ici le tems de prendre en main la ſerpe, *inſtrument de dommage ;* c'eſt le tems du luxe, de la fécondité, de la jouiſſance; c'eſt le tems où l'imagination doit être abondante & prodigue: *præcipitandus eſt liber ſpiritus*, a ſi bien dit Petrone. Aſſez-tôt le goût obſervateur & rigide viendra, le compas en main, émonder, couper, tailler ces rameaux: que du moins la terre ſoit jonchée de branches en fleurs. Tel ſera le témoignage d'un arbre plein de vie, & dont la ſeve circulera encore avec honneur dans les derniers jours de l'automne.

Ne tenez pas à vos premieres idées; cherchez, comparez, ſouvenez-vous de l'endroit où vous aurez compoſé à froid, ſoyez ſévere ſurtout à cet endroit: c'eſt l'ombre du tableau, prenez garde qu'elle ne ſoit trop noire. Mais ſi après avoir revu pluſieurs fois un morceau qui vous plaît, il fait toujours ſur vous une impreſſion également vive & profonde, laiſſez-le; tous les critiques de l'univers l'euſſent-ils

anathématisé, croyez-vous plutôt qu'un autre, non par orgueil, mais parce que vous êtes plus près de l'ouvrage qu'un étranger, parce que vous sentez ce qui est bon, bien plus fortement que lui. Vous pouvez faire des fautes, & malheur à celui qui n'en fait pas! mais elles tiendront à des beautés originales. Ne faites rien, plutôt que de ployer votre ame à celle d'autrui. Comment un autre auroit-il ce degré d'attendrissement nécessaire pour procréer; comment vous donneroit-il ce que vous ne trouvez pas en vous-même? Son intérêt est-il aussi vif, aussi pressant? C'est à vous de vous pénétrer & de poursuivre ce que vous cherchez, jusqu'à ce que vous puissiez vous dire : *voilà ce que je sentois.*

De quel courage tu auras besoin, ô jeune Athlete! On t'opprimera de grands noms, non pour leur rendre hommage, mais pour mieux étouffer ta noble émulation. L'orgueil, la médiocrité, l'envie (qui ne font qu'un aujourd'hui,) diront avec ce sourire amer, qui est le caractere de la méchanceté : *c'est une présomption que de croire pouvoir atteindre aux grands maîtres de la scene, tout est dit....* (*a*). Et moi

(*a*) Tout est dit! ..... vieux & stupide préjugé, tout est dit! C'est qu'on ne sait point voir. Chaque siecle, que dis-je, chaque génération n'amene-t-elle pas ses mœurs, ses ridicules, bien distincts, bien caractérisés; & d'ailleurs la singularité des talens diversifie les choses les plus communes.

je te crie de toutes mes forces, que ces grands noms ne t'épouvantent point; crois que l'art eſt plus immenſe que leur génie. Ils ſe ſont ſervis de matériaux qui ne ſont pas épuiſés. La carriere n'eſt point tarie, creuſe-la; aye leur audace, bâtis comme eux, & donne à l'architecture de ton palais une face nouvelle: les combinaiſons ſont infinies.

Il eſt une foule de caracteres qui reſtent à tracer. Plongez-vous, ames neuves & ſenſibles, dans la lecture de Pamela, de Clariſſe, de Grandiſſon, (*a*) dans ce Fielding ſi varié,

(*a*) M. de Voltaire, dans ſes nombreux écrits (que j'ai bien lus & relus) s'eſt abſtenu de parler de Richardſon, (à ce que je ſache) ſoit en bien ſoit en mal, lui qui a écrit ſur tous les Ecrivains, & même ſur les plus obſcurs. Il ne peut pas méconnoître le Roman de Pamela, lui qui a fait Nanine; il a lu certainement Clariſſe, Grandiſſon, ces poëmes auxquels nous n'avons rien de comparable dans toute l'antiquité. Il doit ſavoir que ces chef-d'œuvres de ſentiment, de vérité & de morale, ont eu des lecteurs de tout ſexe, de tout pays & de tout âge; qu'ils ont été dévorés avec une avidité qui a ôté à pluſieurs d'entr'eux le boire, le manger & le dormir, & ce pendant pluſieurs jours. Je ſuppoſe que la maniere de M. de Voltaire étant diamétralement oppoſée à celle de Richardſon, il a gardé ſur cet homme de génie un ſilence raiſonné. Ces deux Ecrivains ſervent à prouver que toute maniere eſt bonne, lorſqu'elle eſt touchée par un homme ſupérieur. On a remarqué auſſi que Newton n'avoit jamais prononcé dans aucun ouvrage le nom de Deſcartes.

dans Marivaux, ſcrutateur du cœur humain; dans pluſieurs romans modernes, ouvrages de ſentiment, & qui ſous un titre vulgaire cachent de la profondeur & de la vérité. Les romans de notre ſiecle ſont bien plus vrais que les hiſtoires que l'on écrit: (*a*) un roman nouveau, malgré ſon titre, m'intéreſſe beaucoup plus que les perſonnages de l'Enéide, qui n'eſt qu'un antique & incroyable roman. J'apprends dans celui du jour à connoître le caractere de ces hommes acteurs de la ſociété avec leſquels je vis, & à leur défaut je ſaiſis du moins le caractere de l'écrivain. Encore un coup, c'eſt la génération actuelle que je veux connoître; c'eſt elle qui doit m'inſpirer le plus vif intérêt, parce que j'ai beſoin d'appercevoir tous les traits viſibles pour ſaiſir la reſſemblance.

Garantiſſez-vous de ces préjugés littéraires, qui appartiennent à chaque auteur. Tel pédant ne ſort pas de ſon Homere, tel autre de ſon Virgile, tel autre de ſon Cicéron: chacun d'eux a ſon engoûment, ſoit en qualité de traducteur, (*b*) ſoit en qualité de légiſlateur dans

---

(*a*) Meſſieurs les hiſtoriens françois, je vous déclare que ces romans que vous dédaignez peut-être, me paroiſſent bien au-deſſus de tout ce que vous faites, & que je préfere de beaucoup ces menſonges ingénieux aux vôtres, qui ne ſont qu'impudens.

(*b*) Il étoit réſervé à notre ſiecle de voir des traducteurs s'enfler, pour ainſi dire, de leur impuiſſance, & pa-

quelques cotteries, ce qui eſt également respectable. Le plus lourd écrivain paroît s'extaſier pour Anacréon, afin de ſe donner un air de légéreté. On traduit le Grec ſur des traductions latines, & ce miſérable charlataniſme prend je ne ſais quel air de conſéquence (*a*). Chacun crie comme des empyriques montés ſur des tréteaux : *venez à moi, écoutez l'auteur dont je veux porter le ſurnom. Je ſuis le Racine, le Pindare, le Boileau de mon ſiecle ; & mon confrere eſt un Pradon. C'eſt moi, Meſſieurs, qui ai le vrai goût, & je m'intitule ſon vengeur, & ſon pontife.*

---

roître vouloir marcher les égaux des écrivains qui ont de l'invention. Ce n'eſt pas qu'il ne faille beaucoup de mérite pour faire une bonne traduction, mais le premier des traducteurs ne doit avoir le pas qu'après le dernier écrivain qui ſait imaginer.

(*a*) Il y a à Paris pluſieurs charlatans, qui ont une hypocriſie de talent ; ils vous parlent effrontément de ce qu'ils n'entendent point. Allez chez eux, vous trouverez un *Homere in folio* ou un *Platon* ouverts ſur leur bureau ; mais ils oublient de tourner le feuillet ſale qui atteſte ſa longue immobilité. Ils en impoſent aux ſots : ils voudroient en impoſer aux gens d'eſprit. Cependant dans le monde, & ſurtout à table, ils prononcent devant des femmes avec d'autant plus de hardieſſe, que perſonne n'eſt-là pour les contredire. Ils ne craignent pas qu'on les apprécie ce qu'ils valent : ils ſont à l'ombre du bouclier impénétrable, ils n'ont rien fait.

N'épouſez aucun ſyſtême qui donne l'excluſion à aucune ſorte de beauté; fermez l'oreille à ces maximes ſuperſtitieuſes que quelques auteurs adorent, parce qu'ils les ont reconnues très favorables à leur maniere incertaine & gênée. (*a*).

Songez que chacun d'entre eux ne parle que d'après *ſon faire*, qu'il eſt égoïſte par eſſence & même à ſon inſçu, qu'il n'eſtime que les couleurs de ſa palette, & les traits qui ont du rapport avec ſa propre touche, en même tems qu'il les déprécie dans ſon rival. Un auteur eſt toujours un mauvais juge, parce qu'il eſt néceſſairement juge paſſionné.

Il eſt des juges non moins faux, (& qui le croiroit) plus enclins encore à blâmer. Ce ſont les gens du beau monde, perſonnages froids, ironiques, impuiſſans, attaqués tout-à-la-fois du mal d'envie & du mal d'ignorance. Heureuſement pour eux ils ne font jamais imprimer leurs déciſions burleſques; leurs ſottiſes expirent au coin de nos cheminées de marbre, où

(*a*) La molleſſe eſt la maladie enracinée depuis quelque tems dans notre nation. On fait tout pour la prolonger. Notre danſe, notre muſique, notre peinture, notre poéſie, tout tend à amollir le peu qui nous reſte de vigueur. On atténue juſqu'à la langue, timide plus que jamais dans ſes expreſſions. Les arts ſont complices de cette dégénération, & ils répondent aux murmures du philoſophe, *que tel eſt l'arrêt du Dieu du goût.*

ils se pavanent contens d'eux-mêmes & jugeant tous les arts devant leurs valets-de-chambre. Laissez remuer toutes ces langues oisives & féminines. Les grands ne savent se connoître à rien (*a*). Tâchez d'être satisfait de vous-même, & dédaignant de misérables épigrammes, consolez-vous dans la solitude & dans le charme attaché à de nouveaux projets, des faux jugemens que vous aurez eu le malheur d'entendre dans le monde. (*b*) Mais il est surtout une matiere inépuisable de dispute, où l'on ne s'entend plus, dès qu'on la met en action : on s'accorderoit presque sur le reste ; sur ce chapitre, on brouille toutes les idées. Je veux parler ici du style : le style est l'homme, & chacun doit avoir le sien bien & duement caractérisé.

Je demanderai volontiers d'un Ecrivain, a-t-il puisé ses expressions à la cour, dans les académies, dans les livres? Si l'on me dit, *oui*, je répondrai, *tant pis*. Je veux voir l'expression naïve de son ame ; elle sera forte, précise

---

(*a*) Un Prince avoit conseillé à la Motte, de retrancher dans *Inès* la scene des enfans.

(*b*) Que de faux jugemens! que de décisions hazardées! que les juges de réputation ont de témérité, de précipitation & d'imprudence! On accorde à tel auteur l'éloge qu'il mérite le moins, on lui refuse le talent auquel il a le plus de droit : on loue, on déchire comme au hazard, & l'opiniâtreté prend un ton de confiance qui a l'air de la réflexion.

abondante ou négligée. Je veux voir la physionomie de son idiome, connoître s'il est véhément ou délicat, solide ou fin, élevé ou simple, tranquille ou vif. A-t-il enrichi la langue de quelques tours nouveaux, nombreux, rapides ? A-t-il créé de ces expressions que l'on retient ? La parole accompagne-t-elle l'image avec précision ? Son style a-t-il tous les mouvemens que les idées lui impriment ? Je ne demande plus alors s'il est châtié, élégant ou fini. Cet auteur est un écrivain, & je laisse la cour & l'académie admirer, si bon leur semble, le style décousu, froid & maniéré qui leur est analogue. Ces phrases à la mode passeront, ce jargon sautillant n'aura bientôt plus d'admirateurs. Mais cette suite d'expressions & de tours soutenus avec majesté dans le cours d'un ouvrage & qu'on pourroit comparer au cours d'un fleuve, ce ton de même couleur, cet ensemble, cet abandon, cette liaison naturelle, cette étendue de la phrase que l'antithese & le bel esprit ne viennent point étrangler, formeront dans tous les tems le style de la raison, de la vérité & du goût.

Rien de plus gauche, de plus gêné, de plus lourd, que le style de celui qui en veut imiter un autre. C'est l'ame qui frappe l'expression, qui détermine le mouvement de la phrase, sa marche, qui modifie son rithme, qui lui donne plus ou moins de clarté, de vigueur, de

précision, de grace, de force & d'harmonie (*a*). J'apperçois un auteur sec dans ses petites phra-

---

(*a*) Où trouver cette naïveté qui donne tant de prix aux choses, ce mouvement de l'ame, cette expression du cœur, qui n'est point celle de la mémoire, ce style vrai & non factice, si ce n'est dans la liberté absolue de modifier la langue d'après les sentimens variés que l'auteur éprouve. Tous ces pédants qui sont quelquefois instruits, ont un style froid, terne, qui sent le travail & la sécheresse de l'imagination.

En parlant de style, il faut nommer & placer *mon cher la Fontaine* à la tête des Ecrivains françois. C'est-là un poëte: titre que voudroient usurper tant de versificateurs modernes. Qui plus que lui a animé notre langue, lui a imprimé une finesse plus naïve, a donné aux mots une propriété plus singuliere, aux tours un naturel plus varié? C'est une originalité si frappante qui le caractérise, qu'on pourroit appeller sa langue la langue de la Fontaine. Il a sû la créer & la conduire à sa perfection. Quelle grace! quelle abondance! quelle fécondité! quelles images concises & pittoresques! quel goût exquis! & ce ton sage & moral qui se marie à une imagination dans toute sa fleur! C'est des entrailles de la chose même qu'il tire l'expression dont il va faire son tableau. Sa touche est simple & fidele comme la nature, elle a sa couleur & quelquefois sa richesse. Cet homme avoit plus que le génie, il en avoit l'instinct: son vers, dit-on, tomboit de sa plume. Oh! je le sens bien: point de manieres, point de mouvemens étudiés, point d'effort; & il est touchant, & il est sublime; il vous fait penser, & le bon homme a l'air de n'y pas songer. Derriere son vers est toujours cachée quelque

ſes froides & contournées, j'apperçois un auteur abondant dans ſes phraſes libres & majestueuſes, où la plénitude des mots répond à celle des idées. L'un ſemble travailler ces ouvrages d'ivoire, où tout eſt fin, poli, & inanimé; l'autre, dans ſon attelier ébauche à coup de ciſeaux une ſtatue dont les proportions seront dans la perſpective celles de la nature. Sa ſurface ſera ſans doute plus rude, (*a*) mais

---

choſe plus précieuſe encore que ce qu'il vous dit. Quel étoit donc ſon ſecret? D'allier la gaieté à la profondeur, la fineſſe à la ſimplicité. On dit que c'eſt dans Rabelais & dans Marot qu'il a puiſé cette prodigieuſe érudition de ſtyle, en faiſant l'alliage de notre ancien idiome & de notre langue moderne. En ce cas mettons-nous à lire Rabelais & Marot. Il eſt un peu vrai que nous avons décoloré la langue en voulant la rendre plus noble. Nous lui avons donné une teinte ſévere & monotone, une marche ſérieuſe & grave. Il faut la rendre plus libre, plus dégagée, plus volontaire; & ce n'eſt qu'une certaine hardieſſe qui peut faire renaître ſes graces enfantines. Je ne veux pas dire qu'il faille imiter le ſtyle marotique, mais qu'il faut imprimer à notre langue perfectionnée cet abandon qui lui rendra un certain enjouement, & qu'elle poſſédoit autrefois.

(*a*) Lyſippe avoit fait une ſtatue d'Alexandre, pleine de vie & d'expreſſion : l'ame du conquérant y reſpiroit à travers le métal. Ce chef-d'œuvre tombe entre les mains de Néron. L'inſenſé, cruel en tout, eſtimant lui donner plus d'éclat, imagina de le faire dorer. Voilà le héros qui reçoit une belle tombe de lames aminçies, mais ce

aux yeux de tous elle paroîtra reſpirer. Le ſtyle ne s'étudie point, il jaillit ou rampe, s'élance ou tombe, eſt embrâſé ou timide. Le ſtyle eſt à l'ame ce que la démarche eſt au corps. Chacun a ſon attitude propre. Cette attitude négligée convient à tel homme, à cauſe des graces qu'il y met. Cette grande figure longue a de la gravité, & elle lui ſied. Ce petit homme gentil eſt froid & fat, & n'eſt pas tout-à-fait inſupportable.

N'allez donc pas ſoumettre votre ouvrage à ces gens qui tondent le ſtyle, ou qui l'aiguiſent, qui l'entortillent, ou qui lui donnent un jargon conventionnel. Eh ! qu'avez-vous beſoin du néologiſme moderne? Vous apprendra-t-il à concilier la fineſſe & la véhémence, la préciſion & l'énergie; vous révélera-t-il ces mots qui échappent à la paſſion, lui qui court après des richeſſes imaginaires pour en négliger de réelles? Qui écrit plus mal au monde qu'un

---

n'étoit plus Alexandre. Le travail avoit fait diſparoître avec la couleur de l'airain, ce précieux trait de ciſeau qui en faiſoit une figure animée. Elle étoit brillante & morte : on n'y trouvoit plus ce front martial qui ſympathiſoit avec le bronze.

Dans la ſuite il fallut écorcher, déchirer, taillader Alexandre, en lui enlevant toute cette dorure, afin de reſtituer au héros une ombre de ſon ancienne dignité : quoique criblé des pieds à la tête, il étoit encore plus beau que ſous cette parure éclatante.

grammairien ? qui vous endort, ſi ce n'eſt un diſcours académique ? Demandez à Rouſſeau, à Buffon, à Voltaire, où ils ont puiſé ces expreſſions conciſes, pittoreſques & neuves dont ils ont enrichi la langue ? Ces expreſſions n'étoient pas dans le *Dictionnaire de l'Académie.* Le ſtyle mâle, ſonore, abondant des grands Ecrivains, annonce l'indigence de toutes nos grammaires, & fait voir que c'eſt à l'Ecrivain à modifier la langue, & non à recevoir ſa loi. Laiſſez donc crier la foule claſſique, & créez-vous un idiôme qui vous appartienne. Les pédans ouvriront Reſtaut ou l'abbé d'Olivet, & la nation entiere, en vous liſant, adoptera les tours que vous aurez créés.

Votre Drame fait, laiſſez-le repoſer ſix mois environ, afin d'attiédir la prédilection paternelle. Six mois écoulés ſur un ouvrage bien clos dans un porte-feuille, ſont une demi-poſtérité. Revoyez l'ouvrage, vous lirez mieux les abſences de votre génie : faites vos corrections auſſi rapidement que vous avez fait le plan : que la plume en ſe promenant efface, change, tranſpoſe : autant de ratures, autant de taches enlevées ; liſez haut, & en déclamant vous appercevrez les longueurs. L'oreille frappée rendra à votre âme ſa ſenſation & vous tiendra lieu d'un auditoire. Le tems enfin vous révelera ce que vous n'avez pû voir au moment de la conception. C'eſt un enfant qui ſort des bras de ſa nourrice, ſes beautés naïves

& ses défauts corporels seront beaucoup mieux apperçus.

Mais aussi quelquefois la lime énerve, use, affoiblit un ouvrage, lui donne un poli (*a*) qui atteste l'art. C'est le foible & le médiocre qui ont besoin d'être mis plusieurs fois sur le métier. L'ouvrage conçu avec chaleur n'exige pas de grandes corrections. (*b*) Un ancien maître d'éloquence disoit à un de ses disciples: „ veux-tu faire mieux que tu ne peux:" *numquid tu melius dicere vis quam potes?* D'ailleurs, l'Ecrivain qui ne cesse de limer, de tourner & retourner son ouvrage, prouve qu'il n'étoit pas né avec l'instinct d'écrire, & que c'est en lui une manie & non un talent. Seneque a bien peint ces auteurs quand il a dit d'eux: *scripta enim sua torquent qui de singulis verbis in consilium veniunt.* SENEC. Lib. I. Contr. Proem.

N'allez point lisant votre ouvrage: vous avez travaillé pour le public, & non pour une société particuliere. C'est au public que vous de-

---

(*a*) *Perfectum enim opus, absolutumque non tam splendescit limâ, quam deteritur: & nimia curæ deterit magis quàm emendat.* PLIN. Lib. 5. Epist. I.

(*b*) *Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir; & pour faire valoir le sentiment qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier un ouvrage qui ne l'est pas tout-à-fait.* (St. EVREMOND de la Comédie.)

devez plaire, car c'eſt lui qui doit vous juger. Si vous enchantez un cercle, j'ai grand'peur que vous n'ayez fait un triſte ouvrage. Il y a une diſtance infinie entre l'homme qui juge dans un appartement, & le même homme qui ſe trouve au parterre ou dans une loge: ſes idées changent. Méfiez-vous & des louanges & des critiques. Le tableau n'eſt pas encore expoſé au ſallon, & tel qui brille dans l'attelier du peintre, diſparoît au milieu des couleurs qui l'avoiſinent & qui l'effacent.

Au lieu de donner votre Drame aux comédiens, livrez-le au public ; vous ſerez tout d'un coup tranſporté devant vos véritables juges, (*a*) & vous vous épargnerez mille démarches qui ne s'accordent nullement avec la noble fierté qui doit animer un homme de lettres. L'habitude des grandes idées doit ôter à ſon ame cette ſoupleſſe qui la dénature & qui l'avilit. Penſeriez-vous qu'on ne ſait ſentir qu'à Paris ? N'y a-t-il que le théâtre de la capitale ? Eſt-il néceſſaire que cet ouvrage parte de ce point unique pour ſe répandre chez l'étranger ? Pourquoi tarderiez-vous à recueillir ſon ſuffrage ? N'aimeriez-vous que les applaudiſſemens qui peuvent frapper votre oreille ? Préféreriez-vous

(*a*) Le Drame d'abord apprécié dans le ſilence du cabinet, commence par l'épreuve la plus dangereuſe ; mais s'il vient à la ſubir, il peut ſe préſenter ſur le théâtre avec la certitude de plaire.

la vanité (*a*) à la gloire? Ne feriez-vous enfin qu'un auteur, au lieu d'être un écrivain? Celui-ci ne ſe borne pas à un point local: comme il a écrit pour tous les tems & pour tous les lieux, il eſt plus jaloux d'avoir des admirateurs éloignés qu'il ne verra jamais, que d'entendre ces adulateurs dont la bouche ironique ſemble toujours vous dire: *Monſieur, nous venons careſſer votre amour-propre que nous ſçavons exceſſif, & vous louer tout vif.*

La capitale, dira-t-on, eſt le centre des lumieres: d'accord; mais elle l'eſt auſſi des erreurs, des folies, des caprices, & même du mauvais goût. Le Pariſien eſt un mouton qui ſuit la foule & va broûtant le prez où l'on le conduit; il demande des plaiſirs, mais il ne les choiſit jamais: il les reçoit tels qu'on les lui a façonnés. Toujours prêt à s'extaſier ſans ſçavoir pourquoi, il va où l'on va, il conſulte moins la ſenſation qu'il reçoit que la ſenſation générale; on le voit braver héroïquement l'ennui, & bâiller ſans murmure: il met de la grandeur d'ame à ne point chagriner ceux qui ſous

---

(*a*) Quelqu'un avoit propoſé ſérieuſement de faire créer par le Roi une place de *premier Poëte tragique*, avec une penſion, une médaille, accompagnées d'un parchemin de nobleſſe. Un pareil homme ne peut être nommé que par la nation: c'eſt à elle ſeule de le proclamer & de le payer de la ſeule monnoye qui convient au génie. S'il y entre ſeulement une once d'or, tout eſt perdu.

prétexte de le divertir, abusent de son tems, de sa patience & de son argent. Enfin l'intention qu'il a eue de se réjouir, lui tient lieu presque toujours d'un divertissement réel.

Il n'en est pas de même en Province: on y est assez grossier, pour ne pas se contenter des apparences, & pour exiger du plaisir; & ce n'est pas le mot, c'est la chose que l'on veut.

D'ailleurs, dans cette capitale, pour laquelle tout écrivain s'agite, on ne fixe pas longtems les yeux sur le même objet, & le véritable cri du public est bientôt étouffé dans le tourbillon licencieux du luxe & de la mode (*a*).

(*a*) Dans la *soi-disant bonne compagnie*, on représente à Paris des farces obscenes qui ont le mérite, il est vrai, de peindre avec vérité les mœurs dissolues d'un tas d'hommes blasés & corrompus qui les écoutent avec transport, mais qui attestent par-là-même n'avoir plus d'ame pour sentir ce qui est noble, touchant & honnête. L'esprit qui regne dans ces bouffoneries, quoique vif, étincellant, a quelque chose de triste & de vuide, parce que le vice n'aura jamais le rire franc, ingénu & naïf de l'innocente gaieté. Il faut à ces sociétés un langage frivole & libertin, langage qui afflige à juste titre le philosophe. Celui-ci qui fait par intérêt toujours cas d'une certaine délicatesse, aime la joie naturelle, & non un effort convulsif; il sent l'ennui au milieu de tous ces portraits licencieux, parce que le poëte en violant les bienséances s'épuise sur une seule & même idée, comme s'il craignoit qu'elle n'échappât,

L'amour de l'art paroît avoir plus de vrais partifans dans la Province, où il y a plus de mœurs. Croyez que c'eſt d'elle que partira dorénavant toute réputation littéraire. L'intrigue, le menſonge & la charlatanerie uſurpent trop ſouvent à Paris les honneurs dûs au mérite (*a*): il eſt obſcur dès qu'il ne s'affiche point. C'eſt peu d'aſſervir l'art, on veut aſſervir encore celui qui le cultive; & s'il ſe refuſe à ce nouvel eſclavage, il ſe fait des ennemis ſans nombre, qui ne lui pardonneront pas d'oſer être libre. Vingt villes peuplées d'honnêtes gens, qui ne demanderont pas, avant de prononcer ſur la piece, le nom de l'auteur, peuvent bien contre-balancer les cris confus d'une capitale, où l'on prend les mœurs dominantes, où les idées ne ſont jamais du lieu & ſont empruntées du

---

ou qu'il eût peur que la contagion de ſa piece ne fût pleine & entiere. Comment enſuite ces auditeurs *extaſiés* ne trouveroient-ils pas fade tout ouvrage de ſentiment? C'eſt ainſi que le goût dépravé d'un homme malade rejette comme faſtidieux les alimens les plus ſains. Nos grands ſont fort malades.

(*a*) Vous l'avez vu derniérement, mes freres, vous l'avez vu; vous le verrez encore : mais ne vous lamentez point, peine inutile! Riez, comme moi, riez avec moi, & ſongez que ces uſurpateurs ont des *ſyndéreſes* ſecrettes, & qu'ils s'eſtiment intérieurement ce que vous les priſez.

pays où elles ſont ordinairement les plus fauſſes en tout genre (*a*).

Si, cependant, ayant le bonheur ſuprême de trouver grace aux yeux de l'aſſemblée (*b*), vous devez être joué à Paris, ſoit en hiver, ſoit dans les chaleurs d'un ſolitaire été, ſoit par les premiers acteurs, ſoit par les doubles, aſſiſtez à la premiere repréſentation : tel eſt mon avis. Ce jour eſt une bonne école pour un auteur. Que de ſenſations il re-

---

(*a*) L'habitant de Paris, à cet égard, eſt d'un débonnaire qui touche à la ſottiſe. Il ignore profondément ce qui ſe paſſe à Verſailles, il ne s'en inquiete même gueres, & il ſe modele pour les uſages, pour la maniere de ſe mettre, d'être, de parler, d'agir, de penſer, d'après les courtiſans. Il leur ſuppoſe un grand crédit, ſans en avoir aucune preuve; il les reſpecte ſans les eſtimer, il les ſert ſans les craindre; il eſt leur dupe en connoiſſant leurs dettes : c'eſt un ſinge, qui veut prendre abſolument l'air & le ton de l'homme de qualité. Il le copie froidement, ſans intérêt, comme ſans admiration.

(*b*) Il faut apprendre aux Provinciaux que c'eſt ainſi que s'intitule la troupe de comédiens, lorſqu'elle juge ſolemnellement un pauvre auteur, & qu'elle lance quelqu'autre important décret. Chaque hiſtrion écrit ſon jugement ſur une bande de papier, & l'on lit enſuite au patient toutes les réflexions impertinentes & laconiques des Criſpins, des Frontins, des Martons, des Finettes. L'auteur eſſuye la bordée, & ne ſonne mot ordinairement, car il eſt chez le Roi.

çoit en deux heures ! (*a*) quel miroir pour l'orgueil ou pour l'amour-propre ! comme on ſe voit, comme on ſe répent ! comme les louanges preſtigieuſes d'amis peu ſinceres, ou peu courageux, tombent & s'anéantiſſent ! (*b*) comme la vérité perce armée de tous ſes éclairs !

Si vous êtes ſifflé, (*c*) c'eſt un ridicule, je ne vous le cacherai pas; mais il eſt paſſager,

---

(*a*) Qu'on ſe rappelle ici le monologue du poëte de la *Métromanie:* c'eſt-là un morceau de ſentiment.

(*b*) Il eſt des amis indiſcrets, qui avant la repréſentation d'une piece, la prônent à toute outrance; ils croient ſervir l'auteur, ils lui font un tort réel. On s'arrange d'après cette idée, & l'on s'attend bonnement à voir un chef-d'œuvre. Pour peu que l'on ſoit détrompé, la piece fait un grand ſaut, parce qu'elle tombe du ſommet des louanges, & comme l'imagination deſabuſée rend notre eſprit confus, la comédie ſemble alors plus mauvaiſe qu'elle ne l'eſt véritablement. Il ne faut jamais prévenir le jugement du public, il eſt jaloux d'avoir les prémices d'une renommée. *J'ai un grand ennemi à Paris*, (diſoit le Cavalier Bernini,) *la grande opinion qu'on a de moi.*

(*c*) Les Athéniens ne ſiffloient point une piece avec des ris ou des huées, façon vague & indéterminée de marquer ſon mécontentement. Plus raffinés, ils employoient un ſifflet à ſept tuyaux, qui rendant ſept ſons différens, mettoit des nuances fines dans leur critique : ainſi ils diſtinguoient ſçavamment & par des notes diſtinctes, ce qui étoit foible, diffus, froid, mauvais, faux, pitoyable, inſupportable. Ils applaudiſſoient de même ſur un mode contraire & gradué, au bon, au grand, à l'excellent & au ſu-

& vous pouvez vous en relever en galant homme. Soyez le premier à dire tout haut, *je le reconnois, Meſſieurs, ma piece eſt manquée : pardon, une autre fois je ferai mieux...* Vous penſeriez le contraire, que vous deviez céder à la voix publique ; elle fait toujours loi pour le moment. Le Miſantrope fut mauvais le jour qu'il tomba. Enfin le talent, loin de ſe cabrer, doit paroître inſenſible aux injuſtices qu'il eſſuye, & attendre le jour de l'équité (*a*). Il eſt de la dignité d'un homme de lettres, de ne point faire entendre de vaines clameurs, ſemblables à celles d'un enfant que l'on corrige, ou (ce qui ſeroit plus inutile & plus ſot encore) de ne point envoyer un *appel au public*, appel dont il rit & qu'il ne lit point.

Si vous êtes applaudi, oh, le beau moment! La Bruyere dit que le plus mélodieux concert eſt la voix de celle que l'on aime. Il ſe trompe ; c'eſt plutôt ce bruit harmonieux & flatteur,

---

blime endroit. Ce conte inventé par un moderne eſt ingénieux, il pourroit enfanter une pratique neuve & plus heureuſe que celle qui eſt uſitée.

(*a*) Demoſthene montant pour la premiere fois à la tribune aux harangues, fut ſifflé. Une ſeconde tentative ne fut pas plus heureuſe, dit Plutarque. Il ne ſe rebuta point, il ſe fit raſer la moitié de la tête, pour s'enchaîner, malgré lui, à une profonde ſolitude. Il dompta la nature, & lui commanda de vouloir bien le laiſſer prendre ſa place au premier rang des orateurs.

qui va, dilatant l'ame du poëte, careſſant ſon oreille & ſon cœur, lui donner une idée avantageuſe de ſes talens, & lui promettre de nouvelles jouiſſances avec de nouveaux ſuccès. Demandez à Voltaire s'il eſt raſſaſié des faveurs de la gloire, & ſi c'eſt une maîtreſſe à laquelle on puiſſe être infidelle? Helvetius a tort, lorsque décompoſant cet amour de la renommée il trouve au fond du creuſet l'amour des plaiſirs phyſiques ; il a oublié dans ce moment que la nature de l'homme étant de s'agrandir à ſes propres yeux, ſon ame avoit des voluptés pures qui n'ont rien de commun avec celles des ſens (*a*).

Si donc vous êtes applaudi, tremblez de métamorphoſer le nectar, le doux breuvage des Dieux, en poiſon amer & cruel. N'allez point vous enfler des fumées d'une orgueilleuſe & ſotte ivreſſe: n'allez pas vouloir marcher dès le lendemain ſupérieur à vos rivaux, & veillez ſur les écarts qu'enfante un ſuccès brillant (*b*). Que de jeunes gens ont payé cher un moment d'arrogance! Soyez plus prudent, réſiſtez doucement aux malignes gens qui viendroient jet-

---

(*a*) La félicité que peuvent nous accorder les ſens eſt bientôt calculée ; les plaiſirs vifs de l'ame ne peuvent s'évaluer.

(*b*) Après avoir été envié, on riſque beaucoup de devenir envieux, comme des hommes ſont devenus avares en acquérant des richeſſes. Entre l'émulation & la jalouſie,

ter des poignées d'encens sur le brasier de la fermentation publique. La tête vous tourneroit infailliblement. Est-il si difficile alors d'être modeste ? voilà votre rôle, (*a*) tandis que les clameurs des soldats vulgaires vont injurier votre triomphe, & vous prouver, comme dit Voltaire, *que vous n'avez pas dû réussir* (*b*).

Ecoutez toutefois certaines critiques amicales & secrettes, afin de perfectionner votre ou-

---

il y a un pont bien aigu. Que ceux qui courent la même carriere apprennent ces vers-ci par cœur, & les méditent surtout; ils sont du grand maître qui n'a jamais connu l'envie:

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hazarder ma peine à le faire descendre.
La gloi e a des trésors qu'on ne peut épuiser,
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

CORNEILLE.

(*a*) On peut dire à tel auteur ce que Maherbal disoit à Annibal: *tu sçais vaincre, Annibal, mais tu ne sçais pas user de la victoire.*

(*b*) La Motte, aveugle, étoit assis dans le coin d'un caffé, d'où il entendoit déchirer son *Inès*, cette piece si touchante: calme au milieu de ses détracteurs, il les laissa déclamer tant qu'ils voulurent, & lorsque l'heure du spectacle vint à sonner, il se leva en disant d'un ton tranquille: *allons, Messieurs, allons à la soixante-douzieme représentation de cette mauvaise piece* d'*Inès*.

vrage. Mais pour ces folliculaires, (*a*) dévorés d'une bile ardente, qui veulent abattre toute ſtatue & flétrir le moindre laurier, il faut les abandonner à l'envie qui les ronge & les maigrit : rien ne peut guérir leur orgueil humilié, d'autant plus inſolent, qu'ils ne s'attribuent devant leur propre conſcience que le pouvoir de bleſſer & de nuire.

Fuyez-les, les applaudiſſemens encore bourdonnans à l'oreille, ſauvez-vous dans la retraite, ébauchez-y un nouveau Drame, & préparez à l'envie un lénitif ou le ſilence (*a*). N'allez point ſolliciter le ſuffrage du journaliſte, ce ſeroit une démarche honteuſe; laiſſez-les tous parler & ſe contredire. Ne liſez point leurs extraits : vous devez vous faire une loi en tout tems, de ne jamais jetter les yeux ſur ces feuilles, qui, ſemblables à celles de l'automne,

---

(*a*) Toi, qui te dis critique, qui t'ériges en cenſeur des productions du génie, qui veux juger abſolument; s'il étoit poſſible de viſiter les plis de ton cerveau, qu'y trouveroit-on ? une ſeche & ſtérile nomenclature de mots pris au hazard, & répétés ſans choix; une routine miſérable, une réminiſcence de toutes les ſottiſes dites & publiées avant toi.

(*b*) Eſchyle étoit en poſſeſſion du théâtre. Sophocle, qui commençoit, lui diſputa le prix de la tragédie: Sophocle fut couronné. Le vieux poëte alla mourir de chagrin en Sicile. Il faut plaindre ici la foibleſſe humaine, mais être touché en même tems de cet énergique déſespoir.

jauniſſent du jour au lendemain, tombent d'elles-mêmes & ſont foulées aux pieds.

CHAPITRE DERNIER.

Des Comédiens.

N'AYANT traité dans le cours de cet ouvrage que de l'Art Dramatique dans ſon but & dans ſes effets, j'ai dédaigné par conſéquent toutes ces regles minutieuſes & rebattues qui ſe rencontrent dans tous les livres; j'ai négligé abſolument les acceſſoires, je n'ai parlé ni de la ſcene (*a*), ni des décorations, ni de la

(*a*) Il nous faudroit une ſalle de ſpectacle qui ne fût pas conſtruite uniquement pour la commodité des riches, & où le bon bourgeois, le marchand, l'artiſan, puſſent amener leur famille à un prix modéré. Mais qu'arrive-t-il? De dix parties faites d'aller à la Comédie, neuf viennent à manquer, parce que la difficulté d'avoir des places honnêtes, l'embarras, le tumulte, la gêne, font payer trop cher le plaiſir que l'on ſe propoſoit d'avoir. Les comédiens y gagneroient, s'ils ſçavoient contenter la bourgeoiſie, cet ordre nombreux & qui paye: mais Mrs. les comédiens ont pour 200,000 livres de petites loges louées à l'année, & ils vous jettent les honnêtes gens qui n'ont pas ſix livres à donner, dans des coins éloignés, où l'on voit mal, où l'on entend à peine, où il ſent mauvais. Quoi de plus indécent & de plus cruel que ce Parterre étroit,

police des ſpectacles (*a*), (qui eſt fort incivile à Paris) ni de la maniere dont les ſpectateurs eux-

---

toujours tumultueux, où au moindre choc on tombe les uns ſur les autres, & qui devient inſupportable & très pernicieux à la ſanté pendant les chaleurs de l'été : des monopoles font augmenter le prix & le nombre des billets, deſorte que les trois quarts du tems on y étouffe après avoir payé trois fois la valeur de la place. Il n'eſt pas rare de voir des gens qu'on en retire ſans pouls & ſans haleine. Comment oſe-t-on parler de police au ſpectacle, quand de tels abus ſont notoires. De-là le dégoût que preſque tous les hommes faits ont conçu pour le théâtre. Si l'on y étoit aſſis commodément & à peu de frais, on préféreroit ſans doute le ſpectacle national à tout autre, on n'iroit plus chez Audinot, chez Nicolet, & autres farceurs, chez leſquels on rit de pitié, il eſt vrai, mais où du moins l'on eſt aſſis à ſon aiſe pour ſon argent.

(*a*) Un Anglois voyageoit pour connoître la forme des divers gouvernemens de l'Europe, il arrive à Paris & va droit à la Comédie Françoiſe : il voit ſix cens perſonnes debout, preſſées *comme des harengs dans une tonne*, (dit le proverbe trivial & pittoreſque,) qui étouffent & qui demandent par miſéricorde un peu d'air. Un Fuſilier fend la preſſe avec grand effort, en arrache deux ou trois, & les conduit en priſon pour toute réponſe. La piece commence, le mot de *liberté* ſe trouve dans le quatrieme vers ; nos François expirans de chaleur & de laſſitude, trouvent des mains, (je ne ſçais comment) pour battre à toute outrance. L'Anglois, le ſoir même, écrivit à un de ſes amis : *J'ai vu le ſpectacle à Paris, je connois la nation françoiſe, dès demain je pars.*

mêmes devroient ſe comporter pour ne point détruire l'illuſion & leurs propres plaiſirs ; je pourrai revenir ſur ces objets dans un nouvel ouvrage, ſi j'en ai le loiſir. Rien n'eſt indifférent, lorſqu'il s'agit du public & que l'on parle en ſon nom ; car parmi tant de gens qui ſe taiſent, encore faut-il que quelqu'un parle.

Je m'arrêterai toutefois ſur les comédiens, parce qu'ils ſont trop intimément liés à l'Art, pour pouvoir être paſſés ſous ſilence.

Sans une correſpondance mutuelle & qui tient à une ſubordination légitime & néceſſai-

---

Au moment que je me diſpoſois à faire imprimer, un événement terrible, épouvantable & récent, vient malheureuſement à l'appui de cette Note qui étoit faite. Je ne ſçavois pas quand je la traçois que j'aurois à produire ſitôt un épouvantable exemple. Le 29 Novembre 1772, le Parterre de Marſeille étant las d'un opéra comique qu'on répétoit juſqu'à la ſatiété, demanda une autre piece. On fit entrer des grenadiers la bayonnette au bout du fuſil, & ce pour ſoutenir cet opéra comique. Ils tirerent à bout portant ſur un peuple preſſé & ſans armes. Cette ſoldateſque gênée dans ſes mouvemens meurtriers arracha la bayonnette du canon & poignarda ainſi tous ceux qui tomberent ſous leurs coups. Pluſieurs perſonnes furent tuées, & d'autres bleſſées dangereuſement. Tuer des hommes pour une Comédie ! Où ſommes-nous ! où ſommes-nous ! Que diriez-vous, Publius Valerius Publicola, héros Romain, que diriez-vous, ſi vous reveniez au monde, vous, qui, comme l'exprime votre nom glorieux, revériez le public & faiſiez baiſſer les faisceaux devant l'aſſemblée du peuple ?

re, aucun art ne peut tendre à la perfection. Isolez l'homme de génie, son œuvre n'a plus le même éclat. Le manœuvre obéit à l'architecte, le violon au compositeur, l'huissier au juge, le soldat à l'ingénieur: les auteurs, plus infortunés dans leur carriere que toute autre espece d'hommes, voient les comédiens ouvertement révoltés contre eux. Arrêtés à chaque pas, contredits, fatigués par l'orgueil de leurs semblables, ils éprouvent toute sorte d'obstacles, & leur art (qui le croiroit?) est devenu le moindre objet de leurs travaux: s'ils ne sçavent que faire une bonne piece, ils sont encore loin de jouir des applaudissemens du Public & du fruit légitime de leurs travaux.

Que dis-je! le Public lui-même semble estimer davantage le comédien: *tant*, (dit M. le Tourneur) *le dernier instrument dont le public reçoit immédiatement ses plaisirs, lui sera toujours plus précieux que l'artiste qui le crée loin de ses yeux.* Le Public entend peu ses intérêts, *& en matiere de plaisir*, comme dit La Mothe, *il vit pour ainsi dire au jour le jour, & il n'y connoît gueres l'économie.* Cette injustice se perd parmi tant d'autres injustices. Que les cris des gens de Lettres à cet égard sont entendus avec indifférence! Les écrivains se trouvent au point honorable, où ils doivent cultiver les lettres comme la vertu, pour elle-même; c'est un privi-

lége rare qui leur appartient & dont ils doivent ſe glorifier (*a*).

Cependant les trois quarts de nos acteurs (& je parle de ceux de Paris) ſont médiocres, & nous font regretter les maſques des anciens. Nos acteurs ne compenſant point par le talent de la repréſentation le tort qu'ils font aux progrès de l'art, leur manie eſt de faire oublier l'auteur, & ils ne ſont pas encore parvenus à ſaiſir leurs perſonnages; ils pêchent par la figure, partie eſſentielle & preſqu'indiſpenſable. On choiſit un ſoldat de parade; on devroit au moins avoir la même attention pour un acteur. Ils ne ſont point en aſſez grand nombre pour le dépôt immenſe & précieux qui leur eſt confié (*b*):

(*a*) Périclès, qui dans l'agitation du gouvernement avoit oublié Anaxagore, ſon ancien maître & ami, courut chez lui dès qu'il ſçut que celui-ci expiroit d'inanition: *vivez pour moi*, lui dit-il, *ſi la vie vous eſt indifférente ; vivez pour ceux à qui vos hautes connoiſſances peuvent être utiles.— Périclès*, lui dit le Philoſophe, *quand on a beſoin d'une lampe, on devroit avoir l'attention d'y verſer de l'huile.*

(*b*) Les comédiens françois n'ont point dans leur troupe un ſeul acteur adoleſcent; il ſemble qu'ils aient banni du théâtre cet âge aimable & intéreſſant, cet âge des vertus dont la candeur & l'innocence formeroient des tableaux ſi touchans. Ils font parler des enfans de cinq à ſix ans, & ils n'ont point de perſonnages propres à repréſenter une fille de douze ans, un jeune homme de quatorze; perſonnages répandus en foule dans la ſociété & qui en font le principal ornement. Nos comédiens n'ont point encore ſongé à peindre avec vérité nos mœurs ſociales.

ils ne ſavent point varier leur jeu ; plus fidelles à leur *tic* qu'à la recherche des combinaiſons nouvelles, l'homme & le perſonnage veulent ne faire qu'un abſolument ; ils vont juſqu'à refuſer certains rôles, comme ſi ſur le théâtre ils avoient une exiſtence perſonnelle ; ils veulent paroître avec leurs noms ſur la ſcene, & ils s'attribuent d'avance l'habit qu'ils doivent porter & les ſentimens qu'ils vont débiter. Les maſques (comme on l'a remarqué avant moi) avoient donc quelques avantages, ils multiplioient du moins les acteurs ; au lieu que nous voyons inceſſamment le viſage de Le Kain, de Molé, de Brizard, pour repréſenter Héros Scythes, Thraces, Parthes, Daces, Tartares, Arabes, Chinois, Grecs, Anglois, Romains, Germains, François. Après la piece, Britannicus eſt un marquis, Burrhus un financier, & Athalie ſe fait enlever.

On voit l'acteur & le perſonnage ; on en ſouffre. Si les maſques des anciens, comme on peut le préſumer, étoient peints avec art, on devoit diſtinguer Niobé de Medée. Celle-là, mere trop orgueilleuſe, avoit l'empreinte de la triſteſſe & du déſeſpoir ; celle-ci portoit un caractere d'atrocité qui annonçoit la fureur de ſa vengeance. Philoctete n'étoit pas Hercule : la force, les muſcles prononcés appartenoient à ce dernier ; la dignité noble & attendriſſante appartenoit au digne ami du héros.

Le

Le peintre (a), par ses nuances, avoit sçu sans doute différencier le valet du parasite, le

(a) Il ne faut point se figurer le masque dont les acteurs grecs tiroient un parti si avantageux, comme ces masques grossiers dont se servent nos danseurs, & qui tous verds, bleus, ou rouges, offrent le triomphe hideux de l'extravagance & du mauvais goût. Le masque des anciens étoit une peau artistement préparée, extrêmement délicate & presque aussi fine que l'épiderme, qui laissoit entiérement à découvert les yeux, la bouche & les oreilles. Sur cette peau on dessinoit avec habileté les traits qui devoient caractériser le personnage. On avoit l'heureuse liberté de les diversifier. Les mouvemens de l'ame n'étoient pas étouffés sous cette mince enveloppe, presque transparente. Le jeu des muscles & des fibres s'y imprimoit & se rendoit très sensible. D'ailleurs c'est sur la bouche & dans les yeux que se peignent la vivacité & le désordre des passions: elles étoient soutenues de la voix & du geste, & peut-être qu'un léger obstacle ne faisoit qu'ajouter aux soins de l'acteur. C'est parce qu'il perdoit d'un côté, qu'il songeoit à se rendre plus éloquent de l'autre. Quelques nuances fines pouvoient être sacrifiées: mais il ne faut pas aussi compter pour rien ce rapport exact qui se rencontroit entre la physionomie & le caractere, rapport précieux qui établissoit l'illusion & la prolongeoit. Ne voyons-nous pas tous les jours notre excellent Arlequin & notre admirable Pantalon sous leur masque monstrueux peindre la joie, la tristesse, la fureur, le dépit, l'effroi, & faire oublier au spectateur leur visage factice. Il faut croire que les anciens qui nous ont laissé des ouvrages regardés comme des modeles d'esprit & de sentiment, étoient trop jaloux de leurs plaisirs, trop amoureux d'un art qui tenoit à leur po-

ſoldat du marchand, la nourrice de la courtiſanne, le vieillard ſévere & inflexible du pere foible, mais avare, le jeune fou indocile du donneur de mauvais conſeils; au lieu que parmi nous un front hébété repréſente le fin Ulyſſe, un regard effronté la timide Agnès, une phyſionomie ſcélérate un honnête homme, un large viſage un petit-maître. Les héros, en-

---

litique & à leur religion, pour avoir adopté inconſidérement l'uſage des maſques, ſi l'expérience n'avoit ſervi à leur faire connoître que l'art y gagnoit & que le récit ſans maſque (par lequel ils avoient commencé d'abord) étoit moins favorable à cette vérité qu'ils pourſuivoient avec tant d'ardeur. Il ne faut point taxer d'abſurde & de ridicule une coutume dont on n'a point vu l'effet étonnant, au rapport de l'hiſtoire. Il ſuffit de voir parmi nous combien le viſage des acteurs dément leur rôle. Un vieillard fait le jeune homme, un jeune homme le vieillard. On met à celui-ci une barbe & des cheveux blancs, mais l'éclat & la fraîcheur du teint font reconnoître la jeuneſſe: c'eſt une maſcarade. Les Amphitryons & les Menechmes n'ont aucune reſſemblance. On vante les charmes d'une princeſſe adorable, & cette princeſſe eſt décrépite. Egiſthe eſt du même âge que Mérope. Théſée paroît le frere d'Hippolythe. J'ai vu la Gauſſin jouer le rôle de *Lucinde* à cinquante ans, & ſon *Charmant* n'en avoit gueres moins. Si cette actrice, qui avoit le ſon de voix ſi touchant & fait pour remuer le cœur le plus dur, avoit porté un des maſques antiques, elle auroit pu, comme l'actrice *Luceja* dont parle Pline, jouer encore la comédie à l'âge de cent ans.

fin, paroiſſoient des hommes extraordinaires : au lieu que parmi nous le héros de théâtre eſt à peine un homme ; une petite ſtature viendra repréſenter, dans *Alzire*, le farouche vengeur de l'Amérique : Phedre, à Paris, a ſoixante ans, & appelle Oenone, qui en a vingt-cinq, ſa nourrice. On ſe ſouvient que quand le vieux Baron faiſoit Rodrigues, deux valets de théâtre étoient obligés de venir le relever lorſqu'il étoit tombé aux pieds de Chimene. Les anciens avoient auſſi perfectionné l'art de parler aux yeux par des mouvemens, au lieu que la plupart de nos acteurs ſont gauches, d'un front inanimé, d'une tournure déſagréable, d'une marche empeſée, & ne ſçachant pas, même en France, faire la révérence (*a*).

Je n'examinerai point ſi l'opinion, qui frappe les comédiens d'infamie, eſt un préjugé déraiſonnable ou fondé, vrai ou faux, utile ou nuiſible. Je ſçais ſeulement qu'il n'eſt pas généreux à un particulier d'abuſer de l'opinion publique pour faire rougir un comédien, à moins qu'il n'y ſoit abſolument forcé. L'arme

---

(*a*) Quelle idée doit-on ſe former de ce Roſcius qui joûtoit avec Cicéron, lequel rendroit d'une maniere plus intelligible & plus expreſſive une penſée quelconque. Le geſte de l'un égaloit l'éloquence de l'autre, & ſouvent la ſurpaſſoit en énergie comme en préciſion. Quel peuple exercé, que celui qui avoit créé cette expreſſion : faire un ſoléciſme avec la main.

du mépris reſſemble au piſtolet, ce n'eſt que dans une ſituation extrême & déſeſpérée qu'il eſt permis de s'en ſervir. C'eſt au public en corps à déployer ce terrible anatheme, lui ſeul en a le droit. Un comédien eſt ſouvent plus tourmenté par ſes propres réflexions que par toutes celles d'autrui. Enfin c'eſt une question très délicate à traiter, & qui tient à des rapports éloignés, jusqu'ici plutôt confuſément ſentis qu'apperçus. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'une conduite honnête & de grands talens font tomber cette eſpece de proſcription, & peut-être qu'elle ſeroit totalement effacée ſi les comédiens devenoient ce qu'ils devroient être, & ſi les pieces plus châtiées ne laiſſoient voir dans l'acteur que l'interprête des maximes les plus épurées (*a*).

(*a*) Voici une fable que j'ai lue quelque part, & que je n'ai retenue que de mémoire; je ne puis citer le livre.

Un jeune homme qui ſortoit de faire ſa rhétorique, le cœur ſenſible & chaud, l'ame ſenſible & ingénue, poſſédant enfin les vertus aimables de ſon âge, n'ayant jamais d'ailleurs fréquenté le ſpectacle, courut un jour de congé à la repréſentation d'une tragédie nouvelle. Parut un acteur renommé, débitant d'un ton naturel & vrai les plus beaux, les plus généreux, les plus héroïques ſentimens du monde, de ſorte que l'écolier ému jusqu'au fond du cœur pleuroit de joie, d'attendriſſement, d'admiration & de volupté. Le bon jeune homme tout ravi attribuoit à l'ame même du comédien, la nobleſſe, la beauté, l'élé-

Les Romains, à la fin de chaque ſpectacle, expoſoient, il eſt vrai, aux yeux du peuple une actrice toute nue, (*a*) ſoit pour effacer l'impreſſion qu'avoient pu faire ſes charmes voilés, ſoit pour confirmer l'opinion qu'on devoit avoir de ſa profeſſion; mais toute opinion ſe détruit d'elle-même lorſque la cauſe qui ſervoit de prétexte n'exiſte plus.

Cependant le Philoſophe qui doit voir les choſes en grand & dans tous les rapports poſſi-

---

vation des diſcours qu'il entendoit, & prenoit ſincerement l'hiſtrion pour un héros. De retour chez lui il ne ſonge plus qu'à l'homme merveilleux dont il répete les maximes. Plus de repos qu'il n'ait fait connoiſſance avec lui: il épargne, il prend ſur ſes menus plaiſirs, pour régaler de ſon mieux l'acteur qu'il idolâtre: c'eſt le ton, le regard, l'air, l'accent d'un monarque; il en aura ſans doute le cœur. Le roi de théâtre arrive. Quelle ſurpriſe! ce qu'il dit n'a rien de noble, ni de grand, ni d'honnête; il lui échappe à table de ces choſes qui trahiſſent évidemment le néant & la baſſeſſe de l'ame. L'écolier en rougit, & voyant diſparoître cet éclat emprunté, il s'apperçut un peu tard qu'il avoit pris l'inſtrument façonné pour le ſouffle harmonieux & divin qui l'animoit.

(*a*) Telle actrice ne proſtitue pas ſa perſonne; (ſans doute) mais dans certaines pieces licentieuſes (& il y en a tant) elle proſtitue & ces regards & ces accens paſſionnés & ces attitudes voluptueuſes, qui portent le ravage dans les ſens d'une jeuneſſe inexpérimentée: elle revele tout ce qui eſt fait pour l'ombre & le myſtere, & peut-être n'a-t-elle plus rien à apprendre à ſon amant.

bles, être févere contre lui-même, & condamner quand il le faut jufqu'à l'inftrument de fes plaifirs, trouvera que par inftinct le gouvernement a été fort éclairé en ne levant pas cet anathême, qui une fois anéanti ouvriroit une large porte à une foule de jeunes gens, qui dans l'âge où les agrémens de la figure font les plus brillans, voudroient tous aller fe montrer fur la fcene. C'eft une rigueur néceffaire & vraiment politique dont il doit toujours ufer : le métier eft trop attrayant au premier afpect pour ne pas féduire un trop grand nombre de citoyens deftinés à des emplois plus férieux (*a*).

(*a*) Voici ce qu'on pourroit répondre au comédien qui fe plaindroit à cet égard de l'injuftice de fa patrie : ,, quand vous avez voulu monter fur le théâtre, vous connoiffiez l'opinion régnante, elle devoit être pour vous un frein : vous étiez inftruit que vous feriez flétri par elle, dès l'inftant que vous auriez livré votre perfonne à tous les caprices d'une foule payante. Vous n'avez pas été arrêté par cette menace redoutable, vous l'avez bravée ; & de quel droit venez-vous vous plaindre aujourd'hui du cours de l'opinion publique ? N'a-t-elle pas une force à laquelle tout le monde obéit & contre laquelle on ne réclame pas ? Ne tient-il qu'à fecouer le joug d'une loi pour fe croire en droit de la juger ? D'ailleurs, penfez-vous que cette loi n'ait pas fes motifs, & bien fondés fur l'expérience, puifque cette loi fubfifte malgré les lumieres nouvelles & les réclamations de quelques plumes éloquentes ? Certains préjugés ridicules font tombés, mais celui-ci (vous en conviendrez) n'eft pas du nombre. Il a donc une raifon

Que tout jeune homme, né avec le goût des arts & une ame ſenſible, s'interroge, il s'a-

---

que les autres n'avoient pas. Vous avez franchi la barriere quand tout vous crioit *arrêtez!* & vous voulez que la nation revienne ſur ſes pas & renverſe l'édifice de ſes coutumes pour honorer votre profeſſion ? De quoi murmurez-vous ? Il ne tenoit qu'à vous de vous tenir ſur la ligne où ſont reſtés vos concitoyens. La loi n'eſt pas venue fondre avec trahiſon ſur votre tête. Votre perſonne, vos biens, vos droits d'homme, ſeront toujours protégés par cette même loi. Mais ſouffrez ſa rigueur, elle a jugé cette diſtinction néceſſaire, elle a ſes vues; & ce n'eſt pas après avoir été infracteur que vous pouvez lui demander quelque compte. Réſaiſiſſez cette eſtime publique par une conduite irréprochable: faitez-lui faire une exception en votre faveur; la patrie ne demande pas mieux: c'eſt quand vous ſerez parvenu à faire oublier la tache qui vous couvre, que vous ſentirez vous-même que l'eſprit de la loi n'étoit pas une injuſtice.

Il faut avouer en même tems que cette loi, quoique rigide, n'eſt point extrême. Quand l'impulſion véritable du génie ſe manifeſte dans un grand & ſublime acteur, alors l'aſcendant que produit tout ce qui eſt extraordinaire deſarme la ſévérité de la loi: elle reçoit les exceptions, elle les approuve; elle ſe taît, quand la renommée devient elle-même une autre eſpece de loi, qui commande à ſon tour. Tel eſt par exemple *Garrick*, en Angleterre, d'autant plus juſtement célebre qu'il parle devant un peuple libre & non avili, & devant lequel conſéquemment il n'y a point de honte à s'abaiſſer. Mais il eſt juſte que cette loi ſage reprenne toute ſa vigueur, pour frapper le troupeau miſérable qui a ſauté tête baiſſée dans le champ du des-

vouera qu'à un certain âge il a desiré secrétement tous ces applaudissemens qui flattent tant l'amour-propre, lorsqu'ils semblent autant rendus aux avantages du corps qu'aux talens de l'ame. Il falloit donc mettre un frein à cette passion, d'autant plus dangereuse, qu'elle est fondée aussi sur l'amour de la gloire. D'ailleurs il est des abus presque invinciblement attachés à cette profession. Dans tous les siecles les femmes de théâtre ont causé dans les mœurs publiques des ravages affreux. Il est peu de familles qui ne puissent alléguer des exemples tristes & récens du danger de leurs charmes. De-là vient sans doute qu'il a fallu opposer la digue de l'opprobre à celles qui étant l'effroi des chastes amantes & des fideles épouses, alloient peut-être vouloir encore marcher leurs égales. Il a fallu rassurer la pudeur qui n'auroit plus embrassé qu'une vertu stérile & la consoler en la laissant environnée des rayons de l'honneur. Sans cet arrêt, le vice déja fêté & richement soudoyé, du sein du luxe & de la mollesse alloit ravir la marque distinctive & sacrée qui seule anime & soutient l'innocence. Que lui seroit-il resté? Le prestige qui décore une actrice

---

honneur, pour s'autoriser dans la licence des plus médiocres talens & des plus méprisables mœurs. Quand on fera un Traité *de l'opinion publique*, ce sera dans un chapitre d'un tel ouvrage que l'on pourra traiter cette question curieuse dans toute sa profondeur.

la rend la plus dangereuſe femme que l'imagination puiſſe former & embellir. Où trouver, en effet, dans la ſimplicité des mœurs innocentes & ſéveres, dans l'aſyle retiré de la modeſtie & du travail, où trouver une femme, qui chaque jour varie les graces de la parure, l'éclat de la beauté & les talens qui enchantent; une femme qui ſatisfaſſe plus l'orgueil d'un amant, en levant le tribut journalier d'applaudiſſemens que payent l'admiration & le plaiſir? Toutes les paſſions ſubtiles qui eſcortent l'amour-propre, vont pour ainſi dire ſe fondre dans le creuſet de l'amour; il y devient plus actif, il acquiert une force, qui ſoutenue des illuſions que la volupté, le goût des arts & la vanité du cœur peuvent compoſer, produit à la fin une ivreſſe capable des plus violens excès: toute l'ame humaine eſt pénétrée, eſt irritée par toutes les ſenſations délectables qu'elle peut recevoir, & l'idôle commande d'autant plus l'hommage, qu'elle partage le triomphe de l'homme de génie. L'imagination allumée fait jouer tous ſes phantômes; c'eſt une voix bien foible alors que celle de l'honneur & du devoir; il n'exiſte plus dans le monde que la déeſſe qui veut bien nous ſourire; & l'or des familles, le patrimoine des enfans, ne ſervent plus qu'à édifier le temple riche & mépriſable où l'encens doit fumer nuit & jour à ſes pieds. Hommes raiſonnables, répondez? Etoit-ce trop faire, pour rompre l'enchantement de pareilles

corruptrices (*a*), étoit-ce trop que de les livrer du moins à la honte, afin qu'elles n'entrassent pas d'un air triomphant dans nos foyers, pour y insulter aux soupirs timides de la jeune beauté, qui se craint, se combat, & qui conserve encore précieusement le dépôt des mœurs & le germe intact des générations futures ?

En attendant qu'il vienne un gouvernement assez prudent, assez sage, pour sçavoir enlever au vice sa séduction, & que d'ailleurs le théâtre, malgré ses abus, a de très grands avantages, le Philosophe doit insister pour qu'on laisse durable cette flétrissure imprimée à tout comédien, comme le rempart & la sauve-garde de l'honnêteté publique (*b*). Qu'on n'aille point

---

(*a*) Comme les comédiens sont les peres, les freres, les cousins, les maris, les commensaux (& tout ce que vous voudrez) de ces mêmes femmes, il en résulte que leur morale ne differe gueres de la leur. Cette fréquentation habituelle & nécessaire rend le code des foyers à peu près le même pour tous : ce code n'est pas écrit, mais la pratique en révele la théorie.

(*b*) La loi qui flétrit les comédiens n'est pas la loi capricieuse ou momentanée d'un souverain despote ou bigot ; c'est celle de l'antiquité, c'est celle de toutes les nations policées & chez qui les mœurs n'ont pas encore heureusement perdu tout leur empire. Louis XIV, qui aimoit passionnément la danse, (puisqu'il se donna lui-même en spectacle sur le théâtre de l'opéra) voulut par un édit que les acteurs de l'opéra ne dérogeassent point ; mais la voix publique, plus forte que les édits du Roi danseur, a rangé

cependant jufqu'à imputer à l'art la profanation qu'en fait l'actrice ; l'art exifteroit dans toute fa beauté, indépendamment d'elle : c'eft le vafe qui corrompt la liqueur ; peuples policés, changez le vafe.

Mais je m'arrête : je ne veux ici confidérer les comédiens que comme perfonnages repréfentans, & à ce titre je ne veux pas qu'ils foient fubordonnés au poëte, parce que tout talent fubordonné perd de fon effor & de fa vigueur. Mais il faut encore moins que le poëte foit fubordonné à l'acteur. Si celui-ci s'établit juge, il fera à la fois juge ignorant, hautain & ridicule ; c'eft ce que l'expérience démontre journellement. Il faut donc qu'il fe trouve une puiffance intermédiaire (*a*), (ce mot dût-il faire rire ici) qui n'ayant ni les intérêts du poëte, ni ceux du comédien, fçache dire à l'un : *l'amour-propre vous a aveuglé*, & à l'autre : *voilà ce qui*

---

dans la même claffe & *les nobles acteurs* de l'Académie royale de mufique, & Meffieurs les comédiens François, & le Pantalon & l'Arlequin, & le Scapin de la comédie Italienne. Ainfi la volonté du diftributeur ordinaire de l'opinion publique n'a pu prévaloir contre cette même opinion antérieure à lui & qui enveloppe dans la même profcription tous les gens de théâtre.

(*a*) Il feroit plutôt fait d'établir la concurrence de deux théâtres : cela obvieroit à toutes difficultés & rempliroit parfaitement l'idée qu'on a de remettre l'auteur & le comédien réciproquement à leur place.

est digne d'être représenté devant le public. La perte & l'avilissement de l'art, n'est ce pas d'entendre un auteur dire publiquement : *oh ! je fais un rôle pour le Kain, un rôle pour Molé, un rôle pour Brizard ; j'ai bien modelé la coupe de mon dialo ue sur le caractere de leur début ; voici une tirade qui leur convient : aussi me seront-ils favorables, ils joueront à ravir.....*

Le Public desireroit la réforme de tous ces abus qui nuisent à ses jouissances ; mais il est devenu un être passif, qui ne s'amuse encore quelquefois que parce qu'on tolere quelques-uns de ses amusemens. Les comédiens, riches d'un fond étonnant, héritiers des Corneille, des Racine, des Crebillon, des Voltaire, comme s'ils étoient leurs enfans, ont ce dédain & cette paresse que donnent l'opulence & la faveur. Il paroît surprenant qu'ils s'estiment les héritiers légitimes (*a*) des chefs-d'œuvres de la scene françoise : assurément ces ouvrages immortels que les rois ne sçauroient payer, (car leur or est trop vil auprès de semblables

---

(*a*) On aime à Paris, dit Noverre, les infiniment petits. On pourroit ajouter, on ne paye qu'eux. Un Danseur de l'Opéra gagne plus que tous les Régens du College Royal. Jamais Gouverneur n'a eu les gages d'un Cuisinier. Le Médecin des chiens a une voiture plus élégante que celle du plus fameux Docteur en médécine. Et la part d'un Comédien rend au moins autant que six Compagnies d'Infanterie.

productions,) appartiennent de droit à la nation & ne peuvent appartenir qu'à elle.

Mangeant le bled des épis que d'autres ont moissonnés, ils s'endorment dans une oisiveté autorisée, visitent fréquemment leurs maisons de campagne, ou vont lucrativement rétablir leur poitrine sur nos théâtres de provinces: les doubles paroissent, & les pieces nouvelles reculent des années entieres. Si Corneille revenoit au monde, il lui faudroit quatre-vingt-dix années (*a*) pour faire jouer son Théâtre, car il faut être très heureux (pour ne rien dire de plus) pour sçavoir placer une piece tous les trois ans.

Louis XIV rassemblant en une seule les deux troupes de comédiens qui étoient alors à Paris, en les prenant à ses gages, en leur donnant le nom de ses comédiens (*b*), qu'ils ont conservé

(*a*) Que de tracasseries un auteur est obligé d'essuyer pour parvenir à se faire jouer, & que de tems enlevé au travail du cabinet! Abandonner un homme de Lettres aux caprices d'un tas d'acteurs & d'actrices, l'obliger à les *recorder*, comme dit Voltaire, n'est-ce pas lui dire: *tu emploieras plus de tems à disposer ton monde qu'à créer un nouveau chef-d'œuvre.* On a comparé l'art de soumettre des acteurs, à celui de régler le cérémonial dans un congrès.

(*b*) Quand on a à faire à un Corps, il y a dix à parier contre un qu'on en recevra une injustice gratuite. Pourquoi cela? Parce qu'il y a toujours un vice dans ce Corps, lequel est avantageux à tous, & qu'on se garde bien de

depuis, n'a fait que les rendre indépendans du public; & il a nui à la ſplendeur & à la ſupériorité de notre théâtre, en détruiſant l'émulation qui régnoit tant entre les auteurs qu'entre les acteurs: émulation qui pouvoit produire des merveilles. Depuis qu'ils jouiſſent du privilege incroyable de fermer & d'ouvrir la carriere à qui bon leur ſemble, depuis qu'ils n'ont point de rivaux dans leur art, ils ont traité les gens de lettres (*a*) & le public beaucoup moins bien que les gentilshommes de la chambre ne les traitent eux-mêmes.

Un des moyens de réveiller en eux les talens & les ſoins qu'ils négligent, ſeroit d'établir une concurrence, qui ſeroit très favorable aux auteurs, au public & à l'art: tout privilege excluſif eſt, en tout genre, une faute énorme en politique.

Vous avez vu ce chêne ſuperbe, qui déployoit le printems paſſé, des rameaux toujours verds: vous le voyez languiſſant & ne pouſſant plus que des feuilles pâles & rares. On accuſe le ſol, les vents, le ſoleil; ce n'eſt point là ce qui détruit ce bel arbre: des vers

---

combattre. L'intérêt du corps prononce, de ſorte qu'on n'en peut accuſer perſonne: chacun eſt injuſte en particulier, & ſe ſauve de ce reproche en ſe préſentant de front.

(*a*) Chez les anciens il falloit paſſer, comme on ſçait, dans le temple de la Vertu pour entrer dans celui de la Gloire; & chez nous c'eſt tout le contraire.

impurs ont mordu ſes racines. Tels ſont les ennemis inviſibles & redoutables qui priveront le voyageur de ſon ombre propice.

Les comédiens ne veulent pas cultiver le champ fécond qu'ils ont ſous les mains, parce qu'ils ne ſont pas éveillés par la concurrence, plus forte & plus active que l'intérêt même; parce que leur fortune étant aſſurée d'avance (*a*), ils chériſſent une certaine pareſſe qui donne aujourd'hui à tous les états un air de dignité. Sourds aux vœux que le public oſe former, ils les annullent de plein-droit, & leurs caprices ſont loix: ils tyranniſent nos plaiſirs, & rien ne peut balancer leur autorité ſouveraine. Enfin la liberté françoiſe ſemble s'être refugiée dans leur foyer, & c'eſt le ſeul corps en effet qui brave aujourd'hui, dans une majeſtueuſe tranquillité, les orages & les tempêtes qui ont

---

(*a*) Ils ont pour plus de 200000 livres de petites loges louées à l'année, comme je l'ai déjà dit; les étrangers qui paſſent & qui vont voir la piece que l'on donne, toujours nouvelle pour eux, les écoliers échappés du college, ſuffiſent à compléter le reſte. Chaque comédien a environ ſeize ou dix-huit mille livres de rente. Corneille ne gagnoit pas le quart de cette ſomme. Ainſi, ſans autre peine que de débiter toujours les mêmes rôles, ils ont une recette conſidérable, & s'embarraſſent peu de pieces nouvelles qui leur occaſionneroient quelques momens d'étude. Il faut donc des Directeurs à ces inſignes pareſſeux, ſi l'on ne veut pas concourir à l'abſolue décadence d'un art précieux.

ébranlé ou renversé tous les autres. Comment ces fiers républicains accueilliroient-ils après cela un sujet auteur qui a besoin d'une gloire façonnée par leurs mains. Que faut-il donc faire? Je vous l'ai déja dit, mes amis: en attendant quelques changemens heureux & qui ne tarderont pas, il faut les imiter dans leur orgueil dédaigneux: au lieu de leur porter vos pieces, il faut les livrer au Public; l'impression vous transportera tout-à-coup sous les yeux de vos véritables juges. Si le triomphe est moins éclatant, il sera plus durable, plus propre à l'auteur, il ne tardera pas. Si la piece est vraiment bonne, la Province s'en emparera, l'étranger vous traduira; tôt ou tard ils dicteront à la capitale ce qu'elle devra adopter. Ainsi le poëte rentrant dans les droits de sa juste indépendance prouvera modestement aux comédiens que leur jeu n'est point l'art, & que l'art avancera plutôt sans eux, qu'avec leur secours.

Il est singulier que l'auteur ne voie jamais que la capitale qui ne forme qu'un point, & qu'il oublie le reste du Royaume, comme si ce n'étoit plus qu'un désert. Il y a autant de goût au moins dans la Province qu'à Paris; il y est même plus droit, moins gâté, & plus raisonnable: on y sçait entendre encore & reconnoître la voix du sentiment; les ames n'y ont pas reçu l'empreinte de ce dédain superbe qui se refuse à admirer, pour le triste plaisir d'une censure qu'enfante l'orgueil. Dans la province

ce

ce il y a généralement plus de mœurs, & c'eſt-là qu'un poëte dramatique doit s'étudier ſurtout à plaire. Si le poëte ne travaille que pour les applaudiſſemens qui viennent frapper directement ſon oreille, s'il veut être préſent à ſes ſuccès, c'eſt un perſonnage vaniteux qui ne connoît pas la gloire & qui ne ſçait pas même jouir de ſa renommée.

Le comédien a une prétention ſinguliere & qui mérite d'être combattue, il s'imagine que le poëte lui doit la moitié de ſa gloire, & il croit encore s'exprimer modeſtement. C'eſt ici que l'on peut dire avec l'abbé Dubos, qu'*un peu de viſion fut de tout tems l'appanage des gens de théâtre*. N'eſt-ce pas le poëte qui crée le comédien, qui l'inſpire, qui le dirige, le mene, le conduit? Il ne fait pas un ſeul pas qui ne ſoit tracé. Tout ſon eſprit eſt d'étudier l'eſprit de ſon rôle & de s'en pénétrer. Un philoſophe a dit: *parmi les hommes ce ſont ordinairement ceux qui réfléchiſſent le moins qui ont le plus le talent de l'imitation*, & l'expérience a confirmé cette déciſion. Si quelquefois le comédien prête au poëte, ce qui eſt rare, que de fois celui-ci perd par ſon organe & maudit l'inſtrument rebelle (*a*)! Celui-ci ſacrifie un couplet

(*a*) Il faut avouer que ſi nous ôtons à Paris trois ou quatre acteurs dans les deux genres, tout le reſte eſt au-deſſous du médiocre, & propre tout au plus à figurer dans une troupe volante. Au théâtre de Paris il n'y a jamais d'ac-

pour frapper un ſeul vers : celui-là voulant tout rendre & plus que le poëte n'a voulu dire, reſſemble à un lutteur échauffé, plutôt qu'à un acteur qui poſſede ſon rôle. Ne voit-on pas dans les pieces douteuſes, le comédien redoubler d'efforts & vouloir décider le ſuccès ; ſa vanité intéreſſée ſe flatte de relever le drame languiſſant. Qu'arrive-t-il ? Ses tranſports ne font que précipiter la chûte de la piece ; l'auteur devient plus ridicule par le jeu forcé du comédien : il a pu ſoutenir pendant quelques jours des pieces d'un mérite équivoque, mais jamais il n'a fait vivre un mauvais ouvrage ni pu en détruire un bon.

Corneille & Racine ne ſont-ils pas cent fois plus beaux dans le cabinet que ſur la ſcene ? Ne voyons-nous pas le feu, l'éloquence du perſonnage détruits par l'acteur qui a voulu mettre ſon eſprit à la place de celui de l'auteur ? Les comédiens, gens illettrés, (*a*) ne ſçauroient

---

cord général : à côté de le Kain ſe trouvera le plus ridicule confident qu'on puiſſe imaginer ; il ſemble qu'on l'ait choiſi exprès pour détruire l'illuſion.

(*a*) Portez-leur une piece d'un genre neuf, ils chercheront dans leur mémoire, & ne trouvant aucune reſſemblance avec les pieces déja données, ils ſoutiendront que l'ouvrage ne vaut rien. Il leur faut des points d'appui, & plus la piece qu'on leur préſentera ſera calquée ſur celles qu'ils connoiſſent, meilleure elle ſera à leurs yeux : auſſi dès qu'un comédien loue beaucoup une tragédie, attendez-vous à ſa chûte.

ni s'habiller ni décorer la ſcene, ſi le poëte ne venoit à leur ſecours. On les a vus entichés pendant un ſiecle des plus ridicules coutumes, mettre indiſtinctement à tout héros un *tonnelet* (*a*), & ne ſçavoir pas même la différence qui ſe trouve entre le vêtement grec & le vêtement romain. Que dis-je? il fallut du courage, de la fermeté & même une force de caractere à une actrice célebre pour ne point coëffer Cornélie comme une ducheſſe, & pour qu'on lui permît d'avoir les cheveux épars lorſqu'elle pleureroit ſur la cendre de Pompée (*b*).

Il n'y auroit plus un ſeul acteur ſur la terre que le Théâtre ſubſiſteroit encore dans toute ſa beauté. Baron, Dufreſne, la Le Couvreur & Clairon ſont morts, & les rôles qu'ils ont joués reſtent toujours auſſi beaux, auſſi entiers, auſſi

---

(*a*) Les héros tragiques étoient habillés alors comme les danſeurs de notre magnifique & triſte Opéra, c'étoit pour plus grande commodité, l'habit que l'on jettoit indifféremment ſur le premier individu de toute nation.

(*b*) J'aurois bien voulu entendre les gémiſſemens de ce fameux acteur nommé *Paulus*, qui devant repréſenter Hecube pleurant ſon fils Hector, alla tirer du tombeau les cendres de ſon propre fils, & ſerrant l'urne contre ſon ſein laiſſa la nature pouſſer ſon cri plaintif à la place de l'art. Cette voix paternelle qui retentiſſoit en plein théâtre, n'étoit plus une fiction; elle devoit porter au fond des cœurs un attendriſſement mêlé d'effroi.

neufs, auſſi frappans. Le comédien n'eſt que le copiſte de ſon original : l'original a exiſté avant lui, & exiſtera après. Tel un tableau de Raphael ou de Rubens, mille fois copié, voit mourir ces ébauches ingénieuſes & paſſageres, & ſubſiſte ſans être atteint ni égalé. Eſt-ce l'acteur qui, pâle & aliéné de jalouſie, enfonce le poignard dans le ſein de Zaïre? Eh non! j'ai vu le ſang couler dès que j'ai entendu ce vers du premier acte :

Je ne ſuis point jaloux, ſi je l'étois jamais :

comme ce vers m'ouvre en perſpective une cataſtrophe ſanglante & terrible!

Comédien! ton talent eſt bien beau, même fort rare; mais ne t'attribues jamais ce qui eſt l'art ſuprême du Poëte : ne le défigures pas, c'eſt tout ce qu'on demande de toi.

Achevé le 17 Janvier
1773.

CA-

CATALOGUE
DES
LIVRES

Nouveaux & autres, qu'on trouve chez E. VAN HARREVELT, Libraire à Amſterdam.

A.

An (l') Deux Mille Quatre Cent Quarante. *Rêve s'il en fût jamais.* Londres 1773. Grand in Octavo de 416 pages.

Annales des Provinces-Unies, contenant les choſes les plus remarquables arrivées en Europe, & dans les autres parties du monde, depuis les Négociations pour la Paix de Munſter jusqu'à la Paix de Breda, avec la Deſcription Hiſtorique de leur Gouvernement, par Mr. Baſnage, 2 vol. fol. Haye. *Cet Ouvrage eſt ſans contredit le ſeul & unique pour avoir une juſte idée du Gouvernement de la République des Provinces-Unies.*

——— le même, en grand Papier, 2 vol. folio.

Architecture, ou Traité de deſſiner les Ordres de l'Architecture Antique en toutes leurs parties, par A. Boſſe. Avec fig. fol.

Architecture (les Oeuvres d') d'Antoine le Pautre. Avec fig. fol. Paris.

Architecture Hydraulique, ou l'Art de conduire, d'élever & de ménager les Eaux, par Mr. Belidor, 5 vol. avec le Supplément. 4. fig. *ibid.* 1737—1758.

Architecture (Ouvrages d') de Pierre Poſt. Avec fig. fol. Leide 1715.

Architecture moderne, ou l'Art de bien bâtir pour toutes ſortes de perſonnes, par C. A. Jombert, avec beaucoup de fig. 2 vol. 4. Paris 1764.

Architecture, ou Recueil de Plans, Profils & Elévations de pluſieurs Palais, Châteaux, Egliſes, Sépultures, Grottes & Hôtels, bâtis dans Paris & aux environs, deſſinés & gravés par Jean Marot, 4. Paris 1764.

Architecture, ou Proportions des Trois Ordres Grecs, ſur un modele de douze parties, par Jean Antoine, Architecte, &c. 4. fig. Metz 1768.

Architecture d'Antoine le Pautre, 3 vol. fol. tout en fig. Metz 1751.

Architecture de Vitruve, par Perrault. Avec fig. Paris 1684 grand papier. fol. (*Rare.*)

Architecture, ou Traité de Perspective, par M. Courtonne. Fol. avec fig. *ibid.* 1725.

Architecture de L. Vingbooms, Architecte de la Ville d'Amsterdam. 2 vol fol. Leyde, 1715.

Art Militaire des Chinois, ou Recueil d'Anciens Traités sur la Guerre, composés avant l'ère chrétienne par différens Généraux Chinois: Ouvrages sur lesquels les Aspirans aux Grades Militaires sont obligés de subir des Examens; par le P. Amiot. Revu & publié par Mr. de Guignes, 4. fig. *ibid.* 1772.

Art de lever les plans de tout ce qui a rapport à la guerre & à l'architecture civile & champêtre, par M. Duplain de Montesson. Avec fig. 8. *ibid.* 1763.

Art (de l') de la Comédie, ou Détail raisonné des diverses parties de la Comédie & de ses différens Genres: suivi d'un Traité de l'Imitation, où l'on compare à leurs Originaux les Imitations de Moliere & celles des Modernes, &c. par de Cailhava. 4 vol. 8. *ibid* 1772.

Art de sentir & de juger en matiere de goût, 2 vol. 8. *ibid.* 1762.

Astronomie de la Lande. Nouvelle Edition. 3 vol. 4to. avec figures. Paris 1771.

Avantures (les) de Télémaque, fils d'Ulysse, par M. de Fenelon, avec de jolies figures. Nouvelle & derniere Edition. Amst. 1774. in 12vo.

Aventure (le) di Telemaco, Figlinolo d'Ulisse, composite dal fu Francesco de Salignac della Mothe-Fenelon, 2 *vol.* 12. *Parigi* 1767.

B.

Bonheur, (le) Poëme en six Chants, avec des fragmens de quelques Epitres : ouvrages posthumes de Mr. Helvetius, in 12vo. 1773.

C.

Causes Célébres & Intéressantes, avec les Jugemens qui les ont décidées; rédigées de nouveau par Mr. Richer, Avocat au Parlement. 6 vol. Paris 1773, 12vo.

Constitution de l'Angleterre, par Mr de Lolme, Avocat. Nouvelle Edition Augmentée. Amst. 1774. gr. 8vo.

D.

Decamerone (le) de Jean Bocace, 5 vol. 8vo. Londres, NB Paris 1757—1761. Edition superbe avec de très belles figures.

Description de l'Arabie d'après les Observations & Recherches faites dans le pays même, par M. Niebuhr, Capitaine d'Ingénieurs, Membre de la Société Royale de Gœttingen, 4to. avec fig. Copenhague 1773.

Dictionnaire Historique & Critique de Bayle. Nouvelle Edition, augmentée de la vie de l'auteur, par M. Desmaizaux, 4 vol. fol. Amst. 1740

Dictionnaire (Nouveau) Historique & Critique, pour servir de Continuation au Dictionnaire Historique & Critique de Mr. P Bayle: par J. G. de Chaufepié. 4 tomes in folio. *ibid.* 1753.

Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, contenant la Geographie, l'Histoire, la Fable & les Antiquités, par M. Sabbathier, 14 vol. 8vo. *Paris.*

Dictionnaire de Droit & de Pratique, contenant l'Explication des Termes de Droit, d'Ordonnances, de Coutumes & de Pratique, par de Ferrieres, 2 vol. 4to. Paris 1769.

Dictionnaire Philosophique de la Religion, où l'on établit tous les Points de la Religion attaqués par les Incrédules, & où l'on répond à toutes leurs objections, par l'auteur des Erreurs de Voltaire, 4 vol. 12vo. 1772.

Dictionnaire Historique des Cultes Religieux établis dans le monde, depuis son origine jusqu'à présent: ouvrage dans lequel on trouvera les différentes manieres d'adorer la Divinité, que la Révélation, l'Ignorance & les Passions ont suggeré aux hommes dans tous les temps, 5 vol. Paris 1772. 8vo.

Dictionnaire Vétérinaire & des Animaux Domestiques, contenant leurs mœurs, leurs caracteres, leurs descriptions anatomiques, la maniere de les nourrir, de les élever, & de les gouverner, &c. par M. Buchoz, Médecin du Roi de Pologne. 4 vol. avec fig. *ibid.* 1771. 8vo.

Dictionnaire Universel des Plantes, Arbres & Arbustes de la France, contenant une Description raisonnée de tous les Végétaux du Royaume, considérés relativement à l'Agriculture, au Jardinage, aux Arts, & à la Médecine des Hommes & des Animaux, par Mr. Buchoz. 4 vol *ibid.* 1770. 8vo.

Douze (les) Césars, traduits du Latin de Suétone, avec des Notes & des Reflexions, par Mr. de la Harpe, 2 vol 8vo. *ibid.* 1770.

Droit des Souverains défendu, par Fra Paolo, 2 vol. 12vo. Amst.

Droit (le) Public de l'Europe, fondé sur les Traités, par Mr. l'Abbé de Mably. Nouvelle Edition augmentée, 3 vol. 8vo *ibid.* 1766.

Du Theâtre, ou Essai sur l'Art Dramatique. Ouvrage Excellent. Un volume grand in 8vo. de près de 372 Pages. Amst. 1773. *Edition Véritable.*

E.

Elemens de la Politique ou Recherche des vrais Principes de l'Economie Sociale, 6 vol. 8vo. Londres 1773.

Elémens d'Aſtronomie, par Mr. Caſſini, 2 vol. 4. avec fig. *ibid* 1740.

Elémens d'Algebre, traduits de l'Anglois de M. Saunderſon, par C. de Joncourt, 2 vol. 4to. avec fig. Amſt. 1756.

Elémens de Chymie pratique, par Macquer, 3 vol. 12vo. *ibid.* 1756.

Encyclopédie, ou Dictionnaire Raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers, par une Société de Gens de Lettres; mis en ordre & publié par M. Diderot, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Nouvelle Edition, in folio. VII vol. Paris 1755. *Premiere & Seconde Livraiſon.*

Epreuves du Sentiment, ou les Oeuvres de M. d'Arnaud, 2 vol. 12vo. Paris 1772.

Eſſai ſur le Caractere, les Mœurs & l'Eſprit des Femmes dans les différens Siecles, par Mr. Thomas de l'Académie Françoiſe, Amſt. 1772. 12vo.

Eſſai Général de Tactique, précédé d'un Diſcours ſur l'état actuel de la Politique & de la Science Militaire en Europe, avec le Plan d'un Ouvrage intitulé la France Politique & Militaire, 2 vol. 8vo. fig. 1773.

Eſprit (l') de l'Encyclopédie, ou Choix des Articles les plus curieux, les plus agréables, les plus piquans, les plus philoſophiques, tirés de ce grand Dictionnaire, 7 vol. *ibid.* 1768. 12vo.

Eſprit (l') de Boſſuet, ou Choix de penſées tirées de ſes meilleurs ouvrages. Bouillon 1771.

Examen de la Doctrine touchant le Salut des Payens, ou Nouvelle Apologie pour Socrate, par Mr. J. A. Eberhard, Miniſtre à Berlin, grand 8vo. Amſt. 1773.

G.

Gentilhomme (le) Cultivateur, ou Corps complet d'Agriculture, Tiré de l'Anglois, & de tous les Auteurs qui ont le mieux écrit ſur cet Art, par Dupuy Demportes, 8 vol. 4to. fig. Paris 1761.-Le même Ouvrage en 16 vol. *ibid* 1761, in 12vo.

Géographie Univerſelle, à l'uſage des Colleges, par Mr. Robert. 2de. Edit. 12. *ibid.* 1772.

Géographie Elémentaire, traitée en forme d'Entretiens: Ouvrage principalement fait en faveur des Meres de famille & des jeunes Demoiſelles, par M. Henault, Avocat. *ibid.* 1772. 12vo.

H.

Henriade, (la) par de Voltaire: enrichie de figures. Amſt. 1772. 8vo. papier Royal.

Henriade (la) en Dix Chants, in 24. Jolie Edition. Geneve. (Paris) 1773.

Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes. 6 vol. 8vo. 1772.

Hiſtoire & Mémoires de Littérature de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, 4to fig. Paris. complet.

Hiſtoire de Nader Chah, connu ſous le nom de Thamas Kuli-Khan, Empereur de Perſe, traduite d'un Manuſcrit Perſan, avec des Notes Chronologiques, Hiſtoriques, Géographiques, & un Traité ſur la Poëſie Orientale, par Mr. Jones, 2 vol. 4. Londres 1770.

Hiſtoire de l'Eſprit Humain, ou Mémoires Secrets & Univerſels de la République des Lettres, par le Marquis d'Argens, 14 vol. 8vo. Berlin, 1765.

Hiſtoire Naturelle, Générale & Particuliere, par M. de Buffon. Nouvelle Edition. XVII. vol. 4to. avec fig. Paris 1772.

Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux, par Mr. le Comte de Buffon. Tomes 1 & 2. in folio, avec les figures enluminées au naturel. Paris, de l'Imprimerie Royale. 1770 & 1772.

Hiſtoire Militaire du Prince Eugene, du Duc de Marlborough & du Prince d'Orange & de Naſſau, par Mrs. Dumont & Rouſſet; 3 vol. fol. format d'Atlas, avec toutes les Vues, les Plans des Batailles, Sieges, &c. Haye 1729—1747.

Hiſtoire Militaire de Louis le Grand, par Quincy, 7 vol. 4to. avec fig. *ibid.* 1726.

Hiſtoire du Prince Eugene, par Mr. Mauvillon, ornée de Plans de Batailles & des Médailles néceſſaires pour l'Intelligence de cette Hiſtoire. Nouvelle Edition conſidérablement augmentée & corrigée, 5 vol. 8vo. Amſt. 1750.

Hiſtoire du Vicomte de Turenne, Maréchal-Général des Armées du Roi, par Mr. de Ramſay, 4 vol. 8vo. avec des Fig. & les Plans de Batailles. Amſt. 1770.

Hiſtoire de Charles XII, Roi de Suede, traduite du Suédois de J. A. Nordberg. 4to. 4 vol. Haye 1742—1744.

——— item, grand Papier.

Hiſtoire de la Maiſon de Bourbon, par Mr. Deſormaux, Hiſtoriographe de la Maiſon de Bourbon. Tome premier, *Paris* 1772. 4to. *de l'Imprimerie Royale.*

Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, par M. Gaillard, 3 vol. 12vo. Paris 1771.

Hiſtoire de France, depuis l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe, par le P. Daniel, 24 vol. 12vo. Amſt. 1755—1758.

Hiſtoire de l'Avénement de la Maiſon de Bourbon au Trône d'Eſpagne: dédiée au Roi, par Mr. Targe. 6. vol. Paris 1772. 12vo.

Hiſtoire d'Ecoſſe, ſous les Regnes de Marie Stuart & de Jacques VI, juſqu'à l'avenement de ce Prince à la couronne d'Angleterre; traduite de l'Anglois, de M. G. Robertſon, Auteur de l'Hiſtoire de Charles V. 4 vol. Londres 1772. 12vo.

Hiſtoire de l'Inoculation de la Petite Verole ou Recueil de Mémoires, Lettres, Extraits & autres Ecrits, ſur la Petite Verole Artificielle, par M. de la Condamine. 12vo. Tome 1. en deux parties. Amſterdam. (Paris) 1773.

Homme (de l') de ſes Facultés Intellectuelles & de ſon Education. Ouvrage Poſthume de M. Helvetius, 2 vol 8vo. 1773.

Hiſtory of Agathon, by Mr. C. M. Wieland, tranſlated from the German Original, 4 volumes 12vo. London 1773

I.

Jeux (les) de la petite Thalie, ou Nouveaux petits Drames propres à former les Mœurs des Enfans & des jeunes perſonnes, depuis l'âge de cinq ans juſqu'à vingt. 1772. 8vo.

L.

Lettres de Pekin ſur le Génie de la langue Chinoiſe & la nature de leur Ecriture Symbolique comparée avec celle des Anciens Egyptiens; par un Pere de la Comp. de Jeſus, Miſſionnaire à Pekin, 4to. Bruxelles 1773. avec figures.

Lettres de Madame la Marquiſe de Pompadour, depuis MDCCXLVI. juſqu'à MDCCLXII. incluſivement. 3. Parties. Londres 1772. in 8vo.

Loix (les) de Minos, Tragédie, avec les Notes de Mr de Morza, & pluſieurs pieces curieuſes détachées, par Mr. de Voltaire, un Tome. gr. 8vo. Geneve 1773.

Letters concerning the preſent State of England, particularly reſpecting the Politico, Arts, Manners and Litterature of the Times, London 1773, *gr. 8vo.*

Letters on the French Nation, conſidered in its different Departements: by Sir R. Talbot, who attendid the Duke of Bedford to Paris in 1762. *2 volumes. 12vo. London* 1771.

M.

Mêlanges (Nouveaux) Philoſophiques, Hiſtoriques, Critiques, &c. &c par Mr. de Voltaire, 12 vol 8vo. 1772.

Mêlanges de Littérature & de Philoſophie, par M. d'Alembert, 5 vol. 12vo. Amſt 1760-1767.

Mémoires ſur les objets les plus importans de l'Architecture, par Patte. Ouvrage Enrichi de nombre de Planches gravées en taille-douce, 4to. Paris 1769.

Mémoires Historiques, Politiques & Militaires sur la Russie, contenant les principales Révolutions de cet Empire & les Guerres des Russes contre les Turcs & les Tartares, &c. par le Général de Manstein. 2 vol. 8vo. fig. Lyon. 1772.

Mémoires pour servir à l'Histoire du XVIII. Siecle, contenant les affaires d'Etat, &c. par Lamberti, 14 vol. 4to. Amst. 1735-1740.

Mémoires de Montecuculi, avec un Commentaire du Comte Turpin de Crissé, 3 vol. avec beaucoup de fig. 8vo. *ibid.* 1770.

O.

Oeuvres Philosophiques de Mr. Diderot, 6 vol. 8vo. 1772.

Oeuvres Complettes de Mr. de Voltaire, en XVIII. Tomes in Quarto, avec 50 belles fig. Edition magnifique, faite sous les yeux de l'auteur. Geneve. 1768 1772.

Oeuvres de Moliere, avec des Remarques Grammaticales, des Avertissemens & des Observations sur chaque Piece, par M. Bret, 6 vol. gr. 8vo. avec des superbes figures. Paris 1773.

Oeuvres de Jean Racine, avec des Commentaires par Mr. Luneau de Boisjermain, 7 vol. 8vo. Paris 1768, avec des superbes Planches.

Oeuvres de Racine. Nouvelle Edition considérablement augmentée de beaucoup de pieces qui n'avoient pas encore paru, principalement celles de Théâtre, &c. avec de très-belles figures, 12vo. 3 vol. Amst. 1763.

Oeuvres d'Alexis Piron, avec de jolies fig. 3 vol. 12vo. Paris 1758.

Oeuvres diverses de Pope, traduites de l'Anglois. Nouvelle Edition revue & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'avoient point encore été traduites, avec de très-belles fig. 8 vol. 12vo. Amst. & Leips. 1767.

Oeuvres diverses de Michel de Cervantes Saaveda, 8. vol. 12vo. Belle Edition, avec les figures superbes de Coypel &c. Amst. 1768.

P.

Pensées de Mr. d'Alembert, 12vo. Paris 1774.

Politique (la) Naturelle, ou Discours sur les vrais Principes du Gouvernement, par un Ancien Magistrat, 2 vol. Londres 1773, gr. 8vo.

Political Essays concerning the present State of the British Empire, particularly respecting: I. Natural Advantages and Desadvantages. II. Constitution. III. Agriculture.

IV. Manufactures. V. The Colonies, and VI. Commerce. London 1772. 4to.

Pope's (A.) Works, with the Notes of Mr. Warburton: the last Edition neatly printed. 6 vol. 8vo. with cuts. Lond. 1764.

R.

Récréations Mathématiques & Physiques, par Ozanam, avec fig. 4 vol. 8. *ibid.* 1750.

Recueil des Oeuvres de Mad. du Boccage, avec fig. 3 vol. 8vo. Lyon 1764.

Recueil de Nouvelles Pieces Fugitives de Mr. de Voltaire, 12 parties, 8vo. Geneve 1766 à 1773.

Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois, par Mr. de Pauw, 2 vol. avec une Carte. Berlin 1773.

Réflexions & Maximes Morales de Mr. le Duc de la Rochefoucault, avec des Commentaires par Mr. Manzon, 8vo. Amst. 1772.

Réflexions Critiques sur la Poésie & sur la Peinture, par l'Abbé du Bos, 3 vol. 4to. Superbe Edition, imprimée en Cadres. Paris 1755.

Roman Philosophique ou Traité de Morale Moderne, 12vo. Londres 1774.

S.

Sennemours & Rosalie de Civraye, Histoire Françoise, 3 parties. 12vo. Paris 1773.

Spectacle de la Nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire Naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux & à leur former l'Esprit. 8 vol. 12vo. fig. Paris 1771.

Supplément au Roman Comique, ou Mémoires pour servir à la vie de Jean Monnet, 2 vol. 12vo. Londres 1772.

Spectator (the) by Steele. 8 vol. 12vo. London 1767.

T.

Théâtre Complet de Mr. de Voltaire, le tout revu & corrigé par l'Auteur même, 10 vol. 12vo. 1773.

Tragédies-Opera de l'Abbé Metastasio, traduites en françois, 12 vol. 12vo. 1751.

——— item en Italien, 6 vol. 12vo. Paris 1773.

U.

Usong, Histoire Orientale, par le Baron de Haller: traduit de l'Allemand. 12vo. Paris 1772.

Usong, and Oriental History in four Books. Translated from the German of Baron Albert von Haller. London 1774. 12o.

W.

Works (the) of Dr. Jonathan Swift, in XXII. Volumes, with copper Plates. London. 1762. *gr.* 8.

F I N.

